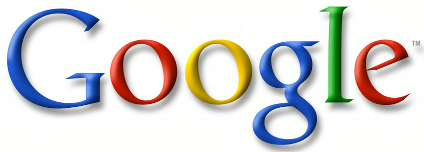
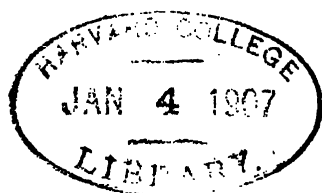
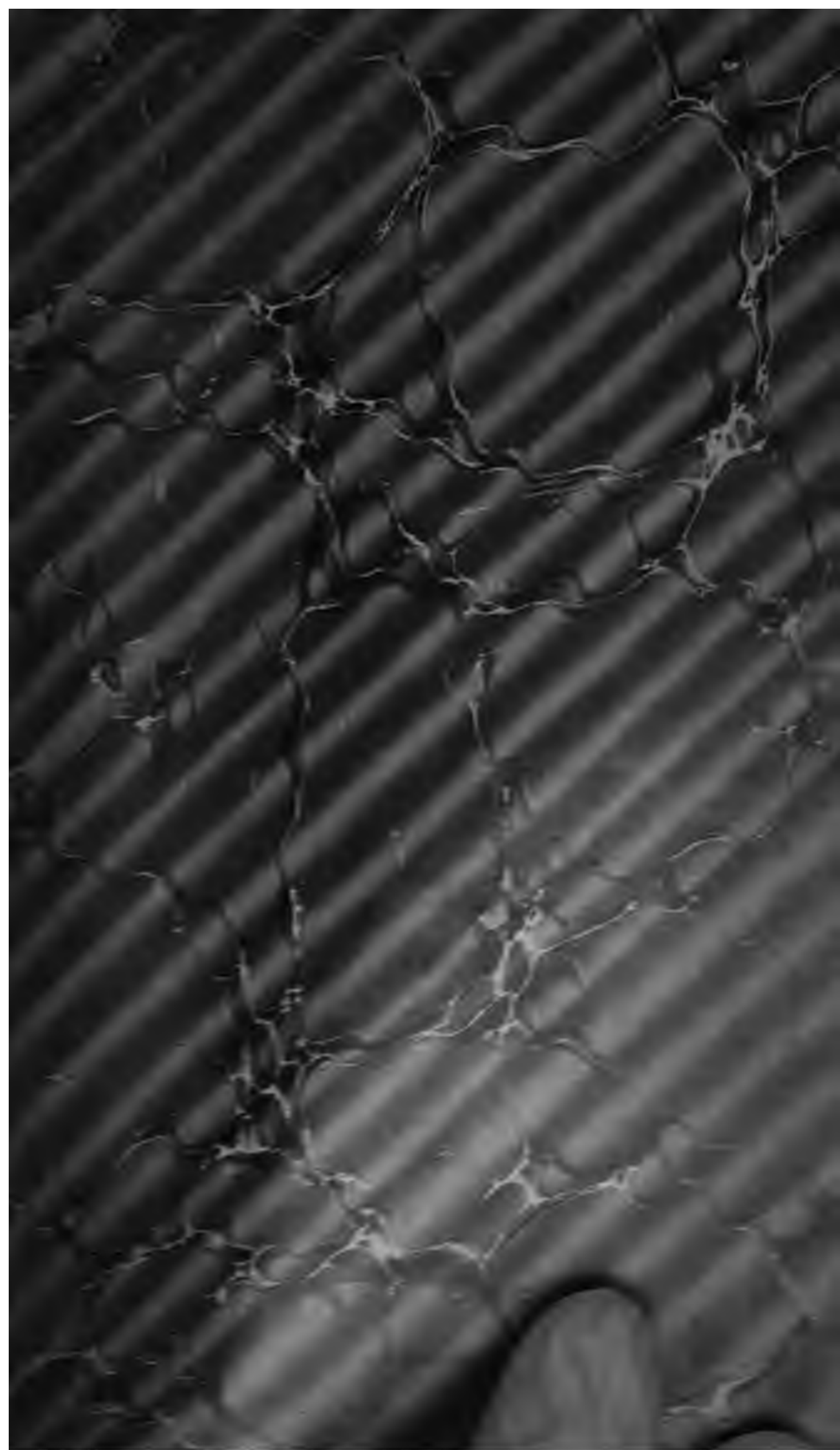
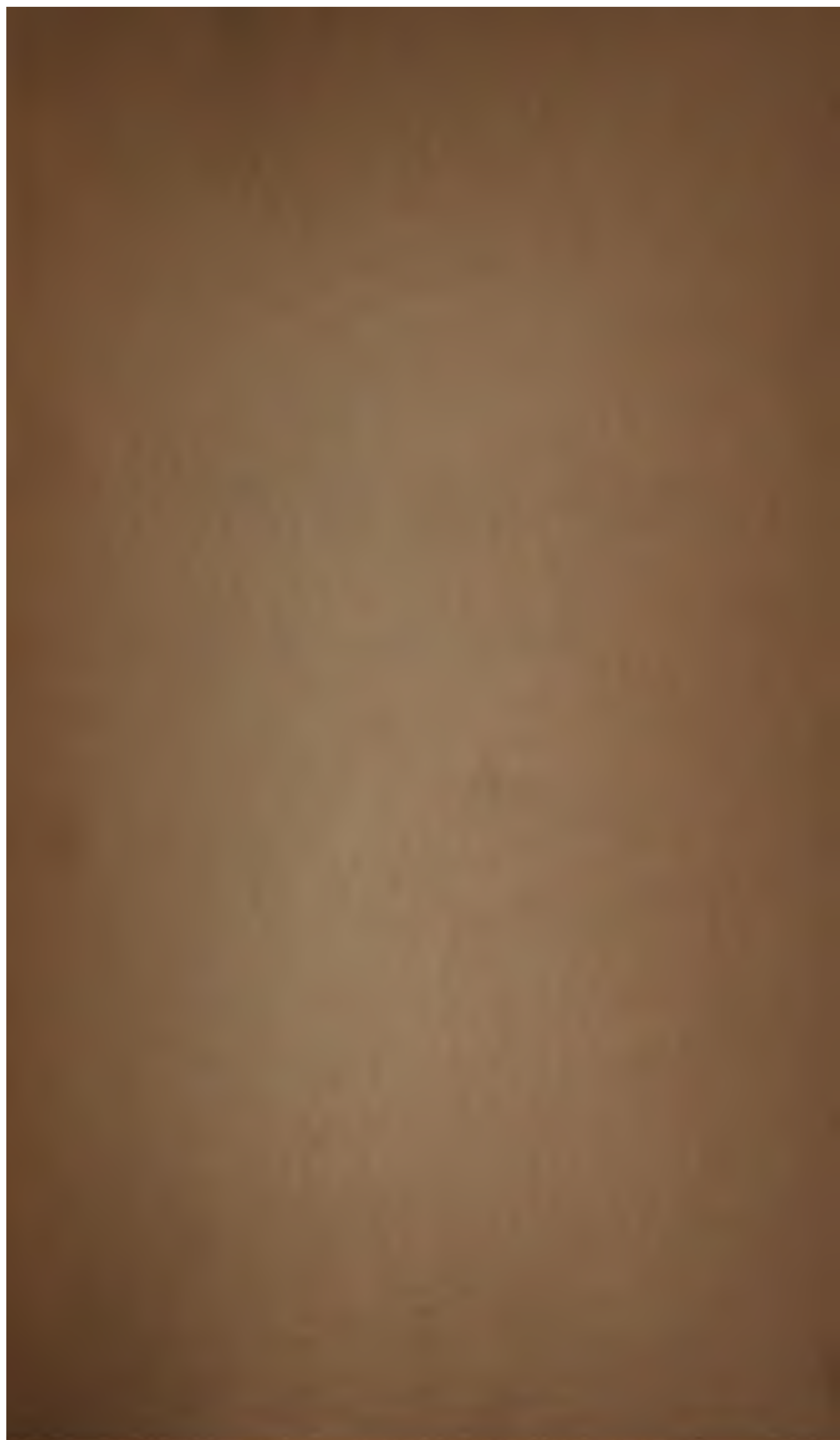



HARVARD COLLEGE
JAN 4 1907
LIBRARY





HISTOIRE

D'AROUDJ

ET

DE KHAÏR-ED-DIN.

MAULDE ET RENOU, IMPRIMEURS,
RUE BAILLEUIL, N. 9 ET 11.

roi d'Espagne avait fait esclaves à Tunis, et qu'il envoyait en présent au roi de Portugal, par esprit de jactance et d'orgueil. Ces musulmans eurent le bonheur de recouvrer leur liberté, grâce à l'événement le plus singulier qui soit jamais arrivé.

Aux environs de Port-Mahon, il y avait un château fortifié qui dominait la mer; Khaïr-ed-din fit débarquer des troupes et du canon pour en faire le siége. Il y avait déjà cinq jours qu'il pressait ce plan avec vigueur, lorsque les chrétiens de l'île pensèrent à lui envoyer du secours. Dans cette intention, ils avaient rassemblé six mille hommes; les troupes turques allèrent les attaquer comme ils s'approchaient du château : le combat fut très vif et très acharné; mais un Turc s'étant approché du commandant coupa une jambe au cheval sur lequel il était monté; le chef des chrétiens tomba alors, et il fut immédiatement taillé en pièces. Lorsque l'armée des infidèles se vit privée de celui qui la commandait, elle se débanda et prit la fuite. De leur côté, ceux qui défendaient le château, témoins de la victoire qu'avaient remportée les musulmans, perdirent courage et ne firent plus que de faibles efforts. Cette garnison était composée de quelques compagnies de soldats et

d'un plus grand nombre d'habitans de la ville; ceux-ci mirent bas les armes, sous prétexte d'une excommunication que le pape avait lancée, à ce qu'ils disaient, contre tout chrétien qui se défendrait vis-à-vis de Barberousse, attendu que c'était s'exposer témérairement à une mort certaine que de combattre un homme qu'il était impossible de vaincre. Cette prétendue excommunication qui donnait excuse à leur lâcheté, leur fit ouvrir les portes du château où Khaïr-ed-din entra triomphant. Il y trouva cinq mille sept cents chrétiens, parmi lesquels il y en avait huit cents de blessés. Il laissa ceux-ci dans la place, et emmenant les autres avec lui; il partit pour Alger, où il arriva après huit jours d'une navigation heureuse.

Peu de temps après, quelques uns des malades qu'il avait laissés dans ce château, se sentant guéris de leurs blessures; firent un voyage à Mayorque pour y revoir leurs familles. Là, ils racontèrent aux imbéciles habitans, toujours persuadés de la mort de Khaïr-ed-din, parce qu'ils l'avaient vu brûler au milieu de leur cité, la ruse dont Barberousse s'était servi pour entrer dans le Port-Mahon; ils dirent l'enlèvement des habitans qui étaient accourus sur le rivage à son arrivée; la manière

adroite avec laquelle il avait fait tomber les deux vaisseaux portugais dans ses filets ; la victoire qu'il avait remportée sur l'armée de l'île ; et enfin la prise de la forteresse. Ces hommes restèrent confondus en écoutant tous ces détails, et ils reconnurent qu'ils avaient été les dupes de la supercherie de leur gouverneur. Mais ce qui contribuait encore à augmenter leur dépit, c'était la crainte d'être tournés en dérision par les esclaves musulmans qu'il y avait dans l'île, lorsqu'ils apprendraient la dernière expédition. Ils employèrent toutes les précautions imaginables pour que cette nouvelle ne parvînt pas jusqu'à eux. On peut le dire néanmoins, leur peine était aussi inutile que celle qu'on prendrait pour cacher les rayons du soleil aux yeux d'un clairvoyant. Lorsque les esclaves musulmans furent informés de la vérité, ils dirent aux chrétiens : « Nous nous rappelons avoir vu brûler ici le pacha d'Alger ; serait-ce donc qu'il est ressuscité, ou bien est-ce un autre Barberousse qui a fait sa descente au Port-Mahon ? » Ces paroles ou d'autres propos semblables, qui reprochaient aux Mayorcains leur balourdise, étaient autant de coups de stylet qui perçaient le cœur de ces infidèles.

Le roi chrétien, après avoir fait ses disposi-

tions pour assurer la conquête de Tunis, partit de la Goulette et repassa en Espagne : il ne s'y arrêta pas long-temps, tant il était empressé d'aller à Rome pour recevoir la bénédiction du pape. Il lui fit en effet un récit pompeux du succès de son expédition, des nombreuses victoires qu'il avait remportées sur Khaïr-ed-din, et des moyens efficaces qu'il avait pris pour opérer sa destruction totale. Puis, en récompense de tous ces exploits, il somma le pape de tenir la promesse qu'il lui avait faite, de lui rendre la couronne impériale qu'avaient portée ses aïeux, lorsqu'il aurait exterminé Khaïr-ed-din et délivré la chrétienté de cet ennemi implacable. Le pape, sous divers prétextes, différa de quelques jours cette cérémonie, pour avoir occasion de vérifier l'exactitude de son rapport. Mais précisément, sur ces entrefaites, une députation de Port-Mahon arriva à Rome pour se plaindre des ravages que Khaïr-ed-din et ses troupes avaient commis dans l'île. Dès qu'il eut appris cette nouvelle, le pape fit appeler le roi d'Espagne, et ce fut pour lui adresser les reproches les plus sanglans. Il lui dit : « Comment oses-tu te vanter d'avoir détruit Barberousse et de l'avoir mis hors d'état de nuire, tandis que tes sujets viennent d'essuyer de sa part les plus

grands dommages? Ignores-tu donc que le mensonge est une infamie dont les rois surtout ne doivent jamais se souiller? et lorsque tu as eu l'audace de me tenir des propos si peu conformes à la vérité, n'as-tu pas craint d'exciter le courroux du Messie contre toi?» Le roi infidèle, confus alors, n'osa pas lever les yeux sur le pape; mais il tomba à genoux, lui baisa les pieds et les mains, et lui demanda l'absolution, conformément à l'idée où sont les chrétiens que leurs prêtres peuvent désarmer la vengeance de Dieu, et il lui dit: «Saint-Père, dans tout ce que je t'ai avancé j'ai été trompé le premier, et si je t'en ai imposé, c'est sur la foi d'un de mes généraux, que j'avais envoyé à la poursuite de Khaïr-ed-din.—Cela peut être, reprit le pape, mais tu ne cesseras pas d'être excommunié et d'encourir la malédiction du Messie, tant que te ne feras pas une expédition contre Alger, et que tu n'enlèveras pas cette ville à Barberousse; ce ne sera que lorsque tu auras subjugué l'un et l'autre, que l'Espagne et toute la chrétienté pourront justement se vanter de n'avoir plus d'ennemis à craindre.» Le pape continua à pérorer sur le même sujet, et fit un très long discours pour prouver au roi d'Espagne l'utilité, la nécessité même de cette entreprise. Le roi

infidèle lui jura par le Messie, par l'Église et par tous les objets de sa croyance, qu'il était disposé à faire tous ses efforts pour se rendre maître d'Alger. Alors seulement le pape, satisfait de ses bonnes intentions, lui donna l'absolution et lui rendit ses bonnes grâces [1].

[1] Il n'est pas nécessaire, nous le pensons bien, d'insister sur ce qu'il y a d'apocryphe dans ce prétendu voyage de Charles-Quint à Rome : la chronique ici prend tout le caractère d'une légende. Tout n'est pas faux néanmoins dans ce récit, et personne n'ignore que Charles-Quint eut une entrevue avec le pape, à Lucques, en 1541. On pourrait ajouter d'ailleurs que, chez les Orientaux, il n'y a guère d'historiens complètement exempts de ces récits fabuleux. Nos chroniqueurs, lorsqu'il s'agit des peuples musulmans, se montrent-ils plus exacts? Notre histoire elle-même prouve que non. (Voyez, relativement à ce paragraphe, les notes de la fin.)

§ II.

Khaïr-ed-din retourne à Constantinople ; accueil du sultan ; débarquement sur les côtes de Naples; grande expédition ; pillage d'Olonia; Loutf-Pacha et Khaïr-ed-din ravagent les bords du golfe de Venise ; tribut exigé et refusé; retour à Constantinople avec dix-huit mille esclaves ; Khaïr-ed-din, à la tête d'une flotte nouvelle, s'empare de l'île de Negrepont ; expédition de Prévesa ; dissension dans le camp musulman ; on revient aux plans de Khaïr-ed-din ; fuite d'André Doria ; combat naval de Bahut.

Khaïr-ed-din, au retour de l'expédition de Mahon, se prépara sérieusement à son départ pour Constantinople, et il emmena avec lui ses femmes, ses enfans, et tous les domestiques composant sa maison. André Doria eut connaissance de son voyage ; il vint avec quarante

navires bien armés, croiser dans les parages de Gigel, pour l'attendre à son passage. Aucun des bâtimens de l'escadre de Khaïr-ed-din ne le découvrit; mais André Doria les aperçut et jugea qu'il était de la prudence de feindre de ne pas les avoir vus. Le pacha d'Alger eut la traversée la plus heureuse, et à son arrivée à Constantinople le sultan Suleiman lui témoigna la satisfaction qu'il éprouvait de le revoir; il augmenta en outre d'une somme considérable ses appointemens et ses revenus.

Le Grand-Seigneur avait ordonné de construire deux cents vaisseaux, qu'il destinait à la conquête de la Pouille. Il n'y en avait que trente de prêts, lors de l'arrivée de Khaïr-ed-din à Constantinople; le pacha les fit équiper et alla croiser sur les côtes de Naples. Pour bien reconnaître ces parages, il y fit une descente, assiégea un château qu'il enleva, et après avoir réduit en captivité la garnison, il retourna à Constantinople parce que la mauvaise saison approchait.

Au printemps suivant, tous les vaisseaux mis en construction par ordre du Grand-Seigneur se trouvèrent achevés; il y avait même en sus quatre-vingts autres bâtimens. Le sultan ordonna à l'amiral de ses armées navales,

nommé Loutf-Pacha, de faire armer cette flotte et de partir pour Olonia [1], où lui-même il devait se rendre par terre à la tête d'une armée formidable. Khaïr-ed-din eut le commandement d'une partie de ces forces, et de concert avec le capitan-pacha, il fit voile pour Olonia. Le sultan ne tarda pas à s'y rendre; il ravagea tout le pays voisin, et n'y laissa pas pierre sur pierre. Le Grand-Seigneur avait envoyé vingt bâtimens en Egypte pour y prendre le biscuit que, d'après ses ordres, on devait y avoir préparé pour l'armée; dans la crainte que ces bâtimens ne fussent rencontrés par des forces ennemies supérieures, Khaïr-ed-din fut expédié pour les escorter à leur retour avec soixante vaisseaux, sur l'avis que l'on avait qu'une escadre vénitienne croisait dans le golfe de Corfou. Lorsque cette escadre ennemie eut aperçu les vaisseaux musulmans qui venaient de son côté, elle jugea que c'était Barberousse, et elle s'éloigna en diligence; mais elle tomba au milieu de la flotte de Loutf-Pacha, qui lui prit deux vaisseaux et en coula autant : les autres furent assez heureux pour s'échapper, et ils s'enfoncèrent dans le golfe de Venise. Le capitan-pacha retourna à Olonia

[1] Avlone, Valona, en Albanie.

pour y attendre l'arrivée de Khaïr-ed-din, qui ne tarda pas à s'y rendre, car il avait rencontré dans sa route les seize bâtimens chargés de biscuits qu'il conduisit à Olonià, lieu du rendez-vous: Loutf-Pacha et Khaïr-ed-din partirent ensemble et entrèrent dans le golfe de Venise, où ils firent des descentes de tous côtés en mettant tout à feu et à sang; il n'y resta que les forteresses. Le capitan-pacha, après cette expédition, jugea à propos de retourner à Constantinople, et Khaïr-ed-din lui demanda la permission de continuer sa croisière. Loutf-Pacha y consentit, et il lui laissa soixante vaisseaux avec lesquels il fit route pour les côtes de Prouvazen. Il y avait, dans le lieu où il aborda, un château fortifié; il fit débarquer ses troupes et en forma le siége: il le prit en quatre jours et y fit esclaves quatre mille huit cents chrétiens. Non loin de là se trouvait un autre château qu'on nommait *Calaat-Murtad* (le Château du Renégat); il alla l'attaquer, et s'en empara sans résistance. Il y trouva deux mille deux cents chrétiens, et fit mettre le feu à un bâtiment qui était au mouillage sous le canon de ce château[1].

De là, Khaïr-ed-din fit voile pour une île

[1] Sans doute à la côte d'Albanie.

qu'on nomme *Khasnah-el-ghina* (le Trésor des Richesses). La forteresse qui la défendait était la place la plus forte que Khaïr-ed-din eût jamais attaquée. Elle résista pendant quatorze jours; mais, à la fin, Dieu récompensa le zèle des vrais croyans qui s'en emparèrent : toute l'île tomba au pouvoir de Khaïr-ed-din, qui y fit esclaves onze mille infidèles[1].

Près de cette île il y en avait une encore, et celui qui y faisait sa résidence en avait six autres sous sa domination. Khaïr-ed-din y aborda et fit mettre pied à terre à ses troupes; mais il la trouva entièrement abandonnée : les habitans en avaient fui à son approche. Khaïr-ed-din leur écrivit pour les engager à y revenir, à condition qu'ils paieraient un tribut à la Sublime Porte. Le duc y consentit, et il envoya un magnifique présent à Khaïr-ed-din, en convenant de payer tous les ans une somme de 5,000 ducats pour cette île, et il offrit d'en verser tout autant pour chacune de celles qui lui étaient soumises; mais les habitans se refusèrent à cet accommodement. Khaïr-ed-din prit alors le parti de les réduire par la force : en peu de jours il leur enleva tous leurs châteaux et fit un mas-

[1] L'une des îles ioniennes.

sacre horrible de la population. Dans un des ports de ces îles, il prit un navire génois chargé de draps et d'étoffes précieuses; il l'envoya au Grand-Seigneur, et, après s'être encore arrêté quelques jours dans l'Archipel, il retourna lui-même à Constantinople pour faire prendre aux troupes leur quartier d'hiver. Il emmenait avec lui dix-huit mille esclaves.

Au retour du printemps, le sultan ordonna d'armer cent cinquante navires. Khaïr-ed-din en choisit quarante, parmi lesquels il y avait quelques chebecs et des galères, et il ne voulut avoir que des Turcs pour rameurs. Un des visirs du divan lui fit observer que l'instruction du Grand-Seigneur était que sa flotte fût composée de cent cinquante voiles, et qu'on ne pouvait lui permettre de sortir avec quarante vaisseaux seulement. Alors Khaïr-ed-din doubla le nombre des bâtimens qu'il avait fait équiper. Les visirs lui dirent encore: «Il faut de toute nécessité compléter la flotte que le sultan a ordonné de mettre en armement; nous nous exposerions à de violens reproches de sa part si ses intentions n'étaient pas suivies.» Khaïr-ed-din leur répondit: «Il n'y a aucune utilité, et rien que de l'embarras, à emmener des vaisseaux qui ne sont point bien armés et bien équipés; vous

avez raison de redouter tout ce qui peut déplaire au sultan; mais pour moi, j'ai aussi des ennemis à craindre.» Khaïr-ed-din mit donc à la voile avec quatre-vingts vaisseaux seulement, et il ordonna à son khiaja de venir le joindre avec les soixante-dix autres. Quand le sultan le vit passer de son sérail, avec ces quatre-vingts vaisseaux, il demanda à ses visirs la raison pour laquelle ils avaient laissé dans le port le reste de la flotte. Les visirs trouvèrent heureusement une excuse satisfaisante, et ils dirent au sultan: « Seigneur, nous avons avis du départ de Salah reis d'Alexandrie; votre esclave Khaïr-ed-din a craint qu'André Doria le maudit ne vînt à le rencontrer, et il est parti à la hâte pour le protéger, avec les vaisseaux qui se sont trouvés prêts : le reste de la flotte, sous les ordres du khiaja, ira bientôt se réunir à lui.» Le sultan approuva ces dispositions.

Cependant Khaïr-ed-din dirigea sa route vers la Pouille, et il traita les nouveaux sujets de l'empire ottoman avec beaucoup de bonté; de là, il partit pour Bogaz-Hisser, et ensuite il s'approcha d'Eschtanous, où il fit débarquer ses troupes et son artillerie. Lorsque les habitans du pays furent instruits de ces mouvemens, ils se retirèrent tous dans leurs forteresses. Khaïr-

ed-din les assiéga et les obligea de se rendre à discrétion ; il trouva dans ce château trois mille sept cents chrétiens.

Salah reis vint mouiller par hasard à Eschtanous, où il trouva la flotte ottomane. Il avait sous ses ordres vingt bâtimens qui rendirent la flotte de Khaïr-ed-din forte de cent voiles. Les vaisseaux qui étaient restés à Constantinople, ne tardèrent pas aussi à se rendre à Eschtanous qui était le lieu du rendez-vous assigné à son khiaja. Mais ces vaisseaux ayant été armés à la hâte, leurs équipages se trouvaient en grande partie composés de gens qui n'entendaient rien ni à la navigation, ni au métier des armes. Khaïr-ed-din en choisit douze sur lesquels il mit les sujets les plus faibles, et il les envoya dans la Pouille.

Il expédia dix-sept vaisseaux armés de bonnes troupes de débarquement pour faire la conquête d'Egripoz. Ils commencèrent par assiéger la forteresse ; mais les habitans de cette île, qui s'étaient attendus à être attaqués, avaient mis la place en état de faire une longue résistance.

Khaïr-ed-din, instruit des difficultés qu'éprouvait son armée, se décida à se transporter sur les lieux.

Lorsque les Grecs qui défendaient la forte-

resse apprirent que c'était Khaïr-ed-din en personne qui dirigeait les attaques, ils perdirent courage et demandèrent à capituler. Khaïr-ed-din leur offrit la paix, à condition qu'ils enverraient tous les ans à la Sublime Porte cent jeunes filles et cent jeunes garçons; il exigea en outre une gratification de cinq mille ducats en faveur des soldats qui avaient commencé le siége. Les Grecs lui firent tant de supplications, qu'il consentit à réduire le tribut annuel à cinquante filles seulement et à cinquante garçons; il se désista également d'une somme de deux mille ducats à diminuer sur la gratification qu'il exigeait pour les troupes. Après que toutes ces conditions eurent été stipulées par écrit et qu'elles eurent reçu un commencement d'exécution, Khaïr-ed-din quitta l'île d'Egripoz et se rendit à Standel[1].

Cette petite île était habitée par des Grecs et par des Francs; depuis quelque temps elle payait un tribut au Grand-Seigneur. Les Grecs, qui étaient plus nombreux, vinrent trouver Khaïr-ed-din pour le prier d'empêcher ses troupes de leur faire du tort. Khaïr-ed-din le leur promit, mais à cette condition qu'ils lui remettraient

[1] Sdili, ancienne Délos.

tous le Francs habitant parmi eux : dans la crainte d'être massacrés s'ils résistaient, les Grecs les lui livrèrent de bonne grâce. Khaïr-ed-din régla ensuite le tribut annuel que cette île paierait dorénavent à la Sublime Porte : il le fixa à dix mille ducats.

En partant de Standel, le pacha fit voile pour une île connue sous le nom de Essila. Dès qu'il vit la flotte ottomane mouiller dans sa rade, celui qui y commandait alla trouver Khaïr-ed-din, et lui remettant une troupe d'esclaves musulmans qu'il avait en son pouvoir, il lui offrit un tribut annuel de mille ducats. Khaïr-ed-din agréa son offre et partit pour l'île de Ghirit[1]. Les chrétiens y possédaient trois forteresses et plusieurs grands villages. Il s'empara de tout en peu de jours et fit quinze mille esclaves.

Auprès de Ghirit il y avait une petite île dont les habitans s'empressèrent de demander quartier à Khaïr-ed-din à mesure qu'il s'approchait. Il fixa leur tribut annuel à mille ducats.

Enfin, pour ne pas trop allonger mon récit, il me suffira de dire que Khaïr-ed-din conquit, pendant les cinq ou six mois que dura son expé-

[1] Sciro, Skiro, dans l'archipel.

dition, vingt-cinq îles. Il en soumit douze à un tribut annuel, et il ravagea les treize autres d'un bout à l'autre, sans y laisser un seul habitant.

Les provisions de l'armée étant presque toutes consommées, Khaïr-ed-din retourna à Egripoz pour y faire faire du biscuit et pour y prendre des rafraîchissemens. Dans le temps qu'il était occupé de ce soin, il apprit qu'une flotte com-composée d'Espagnols, de Vénitiens et d'Italiens, sujets du pape, était arrivée à Corfou, et qu'elle méditait la conquête de Prouvazen. Il expédia aussitôt un certain nombre de ses vaisseaux pour aller défendre cette ville. En s'approchant, ils s'aperçurent qu'il y avait déjà dans la rade quarante bâtimens ennemis. Ils revirèrent de bord et vinrent en donner avis à Khair-ed-din.

Le commandant de cette division chrétienne, de son côté, ayant découvert les vaisseaux musulmans, fit lever l'ancre et partit aussitôt pour aller instruire l'amiral de la flotte mouillée à Corfou, que Barberousse n'était pas loin d'elle. Cette nouvelle lui fit renoncer à ses projets sur Prouvazen, surtout lorsqu'il eut appris que Khaïr-ed-din s'y était rendu lui-même pour défendre cette forteresse. Tandis que celui-ci se trouvait dans ce mouillage, il expédia quelques uns de

ses bâtimens à rames à la découverte de la flotte des chrétiens. Ils s'aprochèrent de Corfou, et ils rencontrèrent dans un bateau quelques pêcheurs auxquels ils demandèrent des nouvelles de ce qui se passait dans l'île. Ces gens lui apprirent que la flotte combinée y était toujours mouillée dans le dessein d'aller attaquer Prouvazen. Les reis turcs amenèrent ces pêcheurs à Khaïr-ed-din, qui les fit partir sur-le-champ pour Constantinople, afin que le sultan pût les interroger lui-même sur l'état de la flotte des infidèles et sur leurs desseins. Le but de Khaïr-ed-din était que lorsque le Grand-Seigneur aurait entendu les détails circonstanciés des forces que les infidèles avaient rassemblées, il fît des vœux pour son triomphe.

Khaïr-ed-din, profitant de l'avis qu'il avait eu par le canal de ces pêcheurs, alla s'établir à Prouvazen. Les chrétiens en furent informés, et il y en avait beaucoup parmi eux qui opinaient pour retourner dans leur pays; cependant le sentiment contraire prévalut, et ils dirigèrent leur route sur Prouvazen, en conséquence de ce qui avait été arrêté dans leur premier conseil. Ils y arrivèrent vers les trois heures du soir, et ils allèrent mouiller dans une baie voisine, mais séparée de la rade où était la

flotte ottomane par une langue de terre sur laquelle est assise la forteresse. Khaïr-ed-din fit descendre de l'artillerie, et il établit quelques batteries pour défendre ses vaisseaux, dans le cas où les infidèles viendraient les attaquer, soit par terre, soit par mer. Sinan reis et plusieurs autres reis turcs ne purent s'empêcher d'être inquiets en contemplant cette quantité de navires ennemis qu'une vaste baie pouvait à peine contenir. Leur avis était qu'il serait plus à propos de transporter des canons sur le rivage de cette rade foraine où ils étaient mouillés, afin de s'opposer à une descente. Par ce moyen, selon eux, on pouvait tout à la fois éviter que les chrétiens ne vinssent attaquer par terre la flotte ottomane et faire le siége de la forterese. Ils allèrent communiquer leur idée à Khaïr-ed-din, tandis que celui-ci était occupé à faire dresser les batteries selon le plan qu'il avait conçu. Le pacha ne les approuva point, et il leur dit : « Mes frères, vous voulez transporter des canons sur le rivage de la rade qu'occupent les chrétiens; mais tandis que vous serez occupés à construire des redoutes dans les lieux où ils peuvent opérer leurs descentes, qu'est-ce qui vous mettra à l'abri du boulet sur une vaste plage entièrement nue. Je suppose que nous

venions à bout de vaincre cette difficulté, ne faudra-t-il pas dégarnir nos vaisseaux pour faire face à l'ennemi ? Et n'est-il pas à craindre alors qu'il ne divise ses forces pour venir attaquer notre flotte, qui n'aura plus assez de bras pour se défendre. Vous n'ignorez pas que celle des infidèles est composée de onze cent soixante-deux bâtimens [1], tant grands que petits, et qu'il est aisé aux chrétiens d'en détacher deux ou trois cents contre nous sans déranger leurs opérations. Toutes ces circonstances m'engagent à penser que nous devons nous borner à nous fortifier dans le lieu où nous sommes établis, et qu'il faut prendre les meilleures précautions que la prudence nous suggèrera pour être en état de les bien recevoir, en leur faisant face de tous côtés. Si l'ennemi vient nous attaquer tout à la fois par mer et par terre, les batteries que nous aurons sur le rivage défendront notre flotte, tandis que leurs vaisseaux se présenteront dans notre rade et perdront leur temps à tirer du canon, selon leur usage : nous, nous irons à l'abordage, et nous les enlèverons avec le secours de Dieu. Si les infidèles ont résolu de faire une descente, tous les moyens que vous

[1] Il nous semble inutile de faire remarquer l'exagération de ce nombre.

voulez prendre pour les en empêcher deviendront au moins inutiles : les canons de leurs vaisseaux détruiront vos batteries et obligeront vos troupes à fuir ; ils profiteront de ce désordre pour mettre pied à terre, et il serait téméraire de nous flatter qu'avec cinq mille hommes au plus que vous avez à leur opposer, vous puissiez en battre vingt mille. Je conclus donc et je soutiens que nous n'avons rien de mieux à faire que de chercher à défendre notre flotte, en tirant le plus d'avantage possible de notre position. » Sinan reis prit la parole et dit d'un ton vif : « Seigneur, votre avis peut être bon, mais je n'en pense pas moins que le nôtre est préférable. » Lorsque Khaïr-ed-din vit que cette opiniâtreté pouvait occasionner de la mésintelligence et de la désunion dans un moment si critique, il prit le parti de dissimuler, et dit : « Pour moi, je ne tiens à mon opinion que parce qu'elle m'a paru réunir tous les avantages, sans nous exposer à aucun risque. Je vais de ce pas néanmoins me transporter sur les lieux pour être à même de juger si le plan que vous proposez ne mériterait pas la préférence, et aussitôt il monta à cheval, accompagné de tous ses serviteurs, ainsi que d'un détachement de joldachs. Un des hommes de sa maison, rempli de

jugement, se mêla parmi les joldachs pour tâcher de connaître leur façon de penser, et il les entendit qui se disaient entre eux : «Sinan reis est un homme qui a vieilli dans le métier des armes et qui a été instruit à l'école de l'expérience, il est bien étonnant que Khaïr-ed-din fasse si peu de cas de ses conseils et ne veuille agir que selon sa fantaisie.» Ce fidèle serviteur fut très empressé de venir faire part au pacha de la mauvaise humeur que les troupes manifestaient contre lui, et il ajouta : « Seigneur, si vous me permettez aussi d'exposer mon sentiment, l'avis qu'a ouvert Sinan reis, et qui a été généralement adopté par l'armée, ne me paraît point à rejeter.» Khaïr-ed-din sentit que, quelque sage que fût son plan, il y aurait plus d'inconvénient à le suivre qu'à céder, et il retourna aussitôt sur ses pas, en disant : «Que ce qui est écrit dans le livre du destin s'accomplisse.»

Il était déjà nuit lorsque le pacha se trouva de retour à la flotte; il fit sur-le-champ travailler au transport des canons qui devaient être montés sur les bords de la baie foraine, et il désigna les troupes qui, sous les ordres de Murad-Pacha, seraient chargées de défendre les batteries projetées. Après avoir fait ces disposi-

tions, il convoqua les reis de la flotte, et il leur dit : « Que chacun de vous se rende à son bord et mette son vaisseau en ligne : et si nous sommes dans le cas de combattre, le seul ordre que j'aie à vous donner, c'est de suivre mes manœuvres et de vous y conformer. » Quant aux troupes qui avaient été expédiées pour faire face à l'ennemi dans le cas d'une descente, elles s'approchèrent du rivage de la baie où les chrétiens étaient mouillés, et tandis qu'on était occupé à dresser les batteries, elles faisaient des décharges continuelles de mousqueterie, pour tenir éloignés les bâtimens légers qui auraientpu s'avancer de la plage et incommoder les travailleurs. Le feu qu'elles continuaient persuada les infidèles que la flotte musulmane était restée sans défense, et ils blâmaient hautement André Doria de ne pas profiter d'une si belle occasion; mais le vent servit d'excuse à sa lâcheté, et lorsque le jour lui eut permis de mieux distinguer les objets, il se contenta de faire approcher un de ses gros vaisseaux qui commença à tirer sur l'armée turque : elle se trouvait en effet entièrement à découvert sur cette plage, et en peu de temps les canons chargés à mitraille firent périr une grande quantité de nos soldats. Ce fut alors seulement que l'on

rendit justice à la sagesse de Khaïr-ed-din, et que l'on comprit que c'était le mauvais parti qui avait été adopté. Murad-Pacha sentait mieux que personne la nécessité d'une prompte retraite; mais comme il avait été un des zélés partisans de Sinan reis, lorsque celui-ci avait émis son avis, il chercha à faire quelque action d'éclat qui pût lui servir d'excuse aux yeux de Khaïr-ed-din. A la faveur de la nuit, on avait expédié de la flotte ottomane quelques galiotes pour transporter du canon. Murad-Pacha monta sur un de ces bâtimens légers, dans le dessein d'aller mettre le feu au vaisseau ennemi qui tirait sur les batteries et sur l'armée. Les autres reis, animés par son exemple, le suivirent avec une ardeur qui déconcerta les infidèles. On attaqua ce vaisseau : il fut pris en poupe et en proue, et on le pressa si vigoureusement, qu'il se vit contraint de mettre à la voile et de se sauver au fond du golfe, au milieu de la flotte des chrétiens. Murad-Pacha saisit cet heureux moment pour faire emporter les canons et aller rejoindre Khaïr-ed-din. Lorsque l'amiral turc vit que les infidèles n'avaient pas su profiter de la division de ses forces pour l'attaquer, il fut assuré de son triomphe.

Cependant André Doria, instruit des mur-

mures de son armée qui blâmait ouvertement son inaction, donna ordre de lever l'ancre et de se préparer au combat; alors, se mettant à la tête des plus gros vaisseaux de sa flotte, il se présenta dans la rade où les Ottomans étaient mouillés. Khaïr-ed-din, à son approche, fit signaler l'ordre de combattre, et déploya son étendard; toutes les troupes répondirent à ce signal par *la* profession de foi des musulmans, suivie de ce cri aigu et perçant qui glace le sang dans le cœur des infidèles. La flotte ottomane était composée de deux cent deux voiles. Khaïr-ed-din donna ordre que tous ses vaisseaux, rangés dans la rade en fer-à-cheval, fissent une décharge générale de leurs bordées au moment où on verrait une flamme rouge hissée à son grand mât. Cette disposition fut exécutée avec exactitude, et l'explosion de cette multitude de canons qui tirèrent tous à la fois, jeta l'épouvante et la confusion dans la flotte des chrétiens. Déconcerté et frappé de crainte, André Doria revira de bord avec tous ses vaisseaux, et il cingla en haute mer. Khaïr-ed-din mit sur-le-champ à la voile, et leur donna la chasse pendant quelques heures, pour jouir de son triomphe; mais ensuite, et par une réflexion plus sage, il jugea qu'il convenait mieux de retourner à Prou-

vazen et de faire ajouter quelques fortifications à cette place importante, afin de la mettre en état de résister, dans le cas où les infidèles reviendraient l'attaquer pendant son absence; il alla mouiller dans la baie même que venait de quitter la flotte ennemie.

Lorsque les chrétiens s'aperçurent que Khaïr-ed-din n'était plus à leur poursuite, les chefs principaux se rendirent à bord d'André Doria, et lui dirent : « Nous fuyons devant Barberousse sans avoir osé le combattre, quoique nous soyons de beaucoup supérieurs en nombre; quelle sera notre excuse vis-à-vis des princes qui nous ont confié leurs armées? Nous allons nous couvrir de honte aux yeux de toute la chrétienté. » Ces réflexions piquèrent d'honneur André Doria, et le résultat du conseil fut qu'il fallait de nouveau chercher l'ennemi et tenter le sort des armes.

Khaïr-ed-din mit fin à une journée si glorieuse pour lui, en faisant dévotement sa prière du soir qu'il termina par un acte de résignation aux ordres du destin, et avant de se mettre au lit pour se reposer de ses fatigues, il leva les mains au ciel, et dit : « Mon Dieu, si je n'écoutais que le vœu de mon cœur, je partirais à l'instant pour aller combattre l'ennemi de ta loi;

daigne m'éclairer pendant mon sommeil sur le parti que je dois prendre. » Après avoir adressé la même supplication à l'envoyé de Dieu, sur qui soit le salut de la paix, il ferma les yeux et s'endormit. Vers minuit, il eut un songe dans lequel il se vit transporté sur le bord d'une mer poissonneuse, où il se mit à pêcher. Après avoir pris une quantité de petits poissons, voilà qu'il fendit le ventre à deux des plus gros, mais ils disparurent à ses yeux. Tandis qu'il était ainsi occupé de sa pêche, il vint quelqu'un qui lui présenta un poisson d'une forme singulière, en lui disant : « C'est le sultan qui te l'envoie... » A son réveil, il se rappela avec plaisir le songe agréable qu'il venait de faire, et voici la manière dont il l'expliqua : les petits poissons, ce sont les petits bâtimens de la flotte des infidèles, qui tomberont en notre pouvoir. Les deux gros, dont le ventre est ouvert, ce sont deux vaisseaux de haut-bord, appartenant aux ennemis, que nous coulerons, ou qui seront brûlés. Quant au poisson que le Grand-Seigneur lui avait envoyé, cette partie de l'interprétation du songe l'embarrassait davantage. Cependant il présuma que, comme ses armées étaient en ce moment en Moldavie, le sultan lui ferait bientôt parvenir la nouvelle de la conquête de cette province.

Khaïr-ed-din, enchanté d'un augure si favorable, et sans attendre le point du jour, donna ordre à toute sa flotte de lever l'ancre et de le suivre. Le vent était frais; vers le lever du soleil, le pacha se trouva dans les eaux d'une île appartenant à l'empire ottoman. Il envoya demander des nouvelles de la flotte ennemie aux habitans, et ils lui apprirent qu'elle faisait route pour Corfou. Khaïr-ed-din se mit en conséquence à sa poursuite.

L'esprit d'André Doria était fort agité pendant sa navigation, et il se disait à lui-même: «Jamais je n'ai eu sous mes ordres des forces navales si considérables, quel profit toutefois en ai-je retiré jusqu'à présent? Je n'ai point osé me mesurer avec Barberousse, quoique ses forces soient inférieures aux miennes, et je n'ai pas obtenu un pouce de terrain; il ne manque cependant pas de petites forteresses appartenant à l'empire ottoman, dont il serait aisé de s'emparer! Je rehausserais incessamment le prix d'une telle conquête, et je sauverais du moins par là ma réputation aux yeux de la chrétienté.» Cette combinaison nouvelle lui souriant, il prit la résolution d'aller attaquer le château de Bahut, qui est situé sur les côtes de l'Albanie. Khaïr-ed-din eut bientôt connaissance de ce

nouveau projet, et il alla se poster dans une rade voisine de la forteresse, pour être à portée de surprendre l'ennemi, quand il le verrait occupé à ce siége.

Comme, pour se rendre à Bahut, la flotte d'André Doria devait passer devant la rade où les vaisseaux turcs étaient à l'ancre, un matelot chrétien, qui était en vigie au sommet d'un mât, les aperçut, et il descendit pour faire part de cette circonstance à l'amiral infidèle. Ce maudit de Dieu se doutait bien que Khaïr-ed-din serait toujours aux aguets, et qu'il ne se lasserait pas de le suivre partout où il prétendrait aller. Il mit sur-le-champ flamme d'ordre, pour appeler à son bord tous les chefs de son armée au conseil, et il fut décidé que, puisqu'il n'était pas possible de rien entreprendre sans avoir auparavant battu Barberousse, on irait immédiatement l'attaquer. Il se mirent donc aussitôt en ligne, et s'approchèrent de la rade où Khaïr-ed-din était mouillé; mais, dans cet instant même, celui-ci en sortit également pour leur présenter le combat. Le nombre des vaisseaux et des combattans qu'il y avait dans la flotte des infidèles, était au moins triple de l'effectif des Turcs, dont les troupes ne purent se défendre d'un certain mouvement d'inquiétude

et de crainte, lorsqu'elles se virent face à face de l'ennemi. Toutefois, la confiance qu'elles avaient dans le chef qui les commandait, dissipa bientôt cette frayeur, et elles se décidèrent, sans hésiter, à vaincre ou à mourir pour la gloire de l'islamisme. Dans cette résolution même, elles attendaient avec impatience le signal du combat. Durant ce jour, la mer fut fort agitée; Khaïr-ed-din fit suspendre aux flancs du vaisseau qu'il montait quelques versets du divin Coran, et les vagues s'abaissèrent à l'instant par la permission de Dieu; les musulmans regardèrent ce miracle comme un pronostic certain de leur victoire.

Lorsque les deux flottes furent à la portée du canon, elles commencèrent de part et d'autre à engager le feu, toujours en s'approchant davantage.

Les chrétiens laissèrent derrière eux tous les petits bâtimens, et se présentèrent avec leurs gros navires seulement. A une centaine de voiles que Khaïr-ed-din pouvait mettre en ligne, ils n'en opposèrent que deux cents dans l'idée où ils étaient qu'ils n'avaient pas besoin du reste de leurs forces pour obtenir un triomphe complet; et en effet, ils étaient si supérieurs par la grandeur des vaisseaux, le calibre de l'artillerie, la quantité de canons et par le nombre des

combattans, qu'ils pouvaient se flatter, sans présomption, de détruire la flotte ottomane, et de se venger enfin de ce Barberousse qui leur avait fait toujours tant de mal; mais Dieu n'abandonna pas son peuple chéri, et les infidèles reconnurent combien était faux le calcul qu'ils avaient fait.

Un de leurs vaisseaux sortit de la ligne, et s'avançant de la flotte ottomane jusqu'à portée du mousquet, il lâcha ses deux bordées et révira de bord. Ce fut là le moment où les deux partis s'animèrent, et où se livra la bataille la plus terrible et la plus sanglante qu'on ait jamais vue sur mer. Le ciel était obscurci par des nuages de fumée, le bruit des canons grondait comme le tonnerre, les boulets tirés des deux côtés se rencontraient souvent, et leur choc mutuel faisait l'effet de l'éclair qui précède la foudre. Il y eut de part et d'autre plusieurs vaisseaux coulés à fond, et l'on peut dire qu'il n'y en avait pas un dans les deux flottes où l'on ne comptât quantité de morts et de blessés. Khaïr-ed-din crut s'apercevoir que les galères ennemies commençaient à mollir; elles s'étaient retirées à côté des gros vaisseaux, d'où elles se contentaient de tirer leurs bordées. Trois fois il essaya de les séparer de la flotte, trois fois

elles lui échappèrent comme des renards qui fuient à l'aspect du lion, et elles allèrent se réfugier au milieu des vaisseaux; cependant, la victoire restait encore indécise. Khaïr-ed-din adressa ses prières au Tout-Puissant; il lui demanda de venir au secours de ses fidèles adorateurs, et de jeter l'épouvante dans le cœur des infidèles; en même temps il aborda un vaisseau ennemi, et le fit disparaître sous les eaux. Les chrétiens alors changèrent l'ordre de bataille, et au lieu de combattre de front comme ils avaient fait jusqu'à ce moment, ils se séparèrent en deux divisions, si bien que la flotte ottomane se trouva entre deux feux; ils pensaient probablement que les soldats turcs, en s'emparant de quelqu'un de leurs vaisseaux, s'amuseraient au pillage, et que cette avidité pourrait devenir la cause de leur perte; mais, lorsque Khaïr-ed-din se vit au milieu de la flotte infidèle, il défendit l'abordage à ses troupes, et leur ordonna de ne songer qu'à se bien battre, et à couler à fond les navires, sans chercher à s'en emparer. La mer était couverte de chrétiens qui tentaient de se sauver à la nage; on les voyait aborder le vaisseau qu'ils trouvaient le plus à portée, qu'il fut ami ou ennemi; mais les musulmans n'en voulurent prendre aucun

à bord, et ils les laissèrent périr impitoyablement dans les eaux. Ce combat dura jusqu'à trois heures après midi, toujours avec le même acharnement de part et d'autre ; à la fin, les infidèles, voyant la quantité de vaisseaux que Khaïr-ed-din leur avait détruits, et l'impossibilité où ils étaient de vaincre ce héros, lui cédèrent le champ de bataille, et se mirent à battre en retraite. L'amiral turc les poursuivit et il leur enleva deux gros vaisseaux, ainsi que plusieurs autres bâtimens de moindre force. La nuit commençait à se répandre, l'horizon était menaçant, les éclairs et le tonnerre annonçaient l'approche d'un orage; le vent fraîchissait, les vagues grossissaient à vue d'œil ; Khaïr-ed-din fit le signal de lever la chasse, et il retourna avec sa flotte chercher un abri dans la rade même qu'il avait quittée le matin. Le butin qu'il avait fait sur l'ennemi se trouvait être considérable, et il y avait au nombre des esclaves deux officiers généraux. Le pacha envoya tout ce qui avait été pris au sultan Suleiman, en témoignage de son triomphe, et il lui adressa un mémoire contenant les détails de la glorieuse bataille de Bahût.

Tandis que l'amiral turc était occupé à radouber les vaisseaux de la flotte, il apprit qu'An-

dré Doria se préparait à aller attaquer une forteresse de l'empire turc qu'on nomme Neviat[1]. Il partit à l'instant pour aller la défendre : on avait détaché de la flotte des infidèles un bâtiment léger qui était chargé de suivre ses mouvemens. Khaïr-ed-din l'aperçut comme il virait de bord pour aller donner de ses nouvelles à l'amiral chrétien. Ce maudit de Dieu se douta que Khaïr-ed-din avait eu connaissance de ses desseins, et il prit la résolution de tourner ses armes contre Olonia.

L'amiral ottoman suivit de loin la route qu'il avait vue prendre au bâtiment qui servait de mouche à la flotte des infidèles, et son intention était même de s'approcher de la rade où elle était mouillée, pour le tenir en échec; mais une tempête affreuse, qui s'éleva tout à coup, le força de courir vent en poupe, et d'aller chercher un abri dans la rade d'Olonia.

Lorsque le vent eut cessé et que la mer fut devenue calme, les chrétiens, d'après l'avis qu'ils avaient eu que Khaïr-ed-din s'était éloigné des côtes de l'Albanie, reprirent leur premier projet et se rendirent à Neviat. Ils débarquèrent leurs troupes et leur artillerie, et as-

[1] Castel-Nova en Albanie.

siégèrent cette forteresse, que les musulmans furent contraints de leur abandonner. *Nous sommes à Dieu, et nous retournons à lui.* Les infidèles laissèrent là six mille hommes de garnison.

Khaïr-ed-din ne tarda pas à apprendre la prise de Neviat; mais la mauvaise saison qui approchait, ne lui permettant plus de faire le siége de cette place, il remit l'entreprise au printemps prochain, et se rendit à Constantinople où il fut reçu par tout le peuple musulman avec les plus grands applaudissemens. Le Grand-Seigneur lui témoigna sa satisfaction et le cas qu'il faisait de ses services par le don d'une pelisse d'honneur, et par un présent magnifique.

§ III.

Armement d'une flotte ; siége de Neviat ; la ville et le château tombent au pouvoir de Khaïr-ed-din; Suleiman veut s'emparer de la Hongrie ; le nouvel amiral est invité à le seconder; résistance de la femme de Kerandos, qui tient pour les Turcs, quoiqu'elle soit chrétienne.

Khaïr-ed-din, pendant tout l'hiver, s'occupa des travaux de l'arsenal et de la construction des vaisseaux. Au commencement du printemps, il fut nommé amiral de la flotte chargée de faire respecter le pavillon ottoman dans la Méditerranée; elle était composée de cent cinquante voiles. Le premier soin de Khaïr-ed-din fut de la conduire à Neviat, que les chrétiens

avaient eu le temps de fortifier parfaitement. Il fit débarquer les troupes et du canon, et bientôt les batteries furent dressées pour battre la place par terre, tandis que ses vaisseaux 'attaqueraient de leur côté. Ce siége lui coûta vingt-deux jours, durant lesquels huit mille deux cent vingt-sept coups de canon furent tirés; à la fin, il se rendit maître de la ville ainsi que d'un château voisin qu'il attaquait en même temps. Les garnisons infidèles de ces deux places tombèrent en esclavage, et Khaïr-ed-din les mena à Constantinople. Quant aux chrétiens, ils furent inconsolables de la perte de Neviat, et de la captivité des troupes qu'ils y avaient laissées pour la défendre.

L'an de l'hégire 947[1], le sultan Suleiman s'en alla faire la guerre en Hongrie, et chassa les Allemands qui faisaient le siége de Boudoun[2]. Khaïr-

[1] 1540.

[2] Bude. Soliman II s'empara de cette ville en 1526; Ferdinand d'Autriche la reprit durant la même année. Suleiman s'en rendit de nouveau maître en 1529, et la donna à Jean Zapol-Vaivoude, de Transilvanie; mais celui-ci étant mort en 1541, Suleiman y établit un pacha. D'après les faits exposés ici, on voit que le récit de la délivrance de Bude et de la mort de Kerandos coïncident parfaitement avec ce que nous venons de dire au sujet de Jean Zapol. Nous ferons encore une remarque: c'est la seule fois dans le courant de cette chronique, qu'une femme est mise en scène.

ed-din fut chargé de contribuer au succès de son expédition avec soixante-dix de ces bâtimens à rames, qu'on nomme vulgairement galiotes. Il entra dans le Danube, prit plusieurs châteaux sur les côtes, et mit tout à feu et à sang. Voici ce qui donna lieu à cette prise d'armes : le sultan Suleiman s'était rendu maître de Boudoun, la capitale et la place la plus forte de la Hongrie; un chrétien, nommé Kerandos, avait été investi du commandement, sous la condition qu'il paierait à la Sublime Porte un tribut annuel. Kerandos fut très exact à payer cette redevance qui lui avait été imposée; mais, à sa mort, le sultan des Allemands, race infidèle et proscrite, rassembla une armée pour venir enlever Boudoun. La veuve de Kerandos s'était chargée du gouvernement de la Hongrie, en attendant les ordres du Grand-Seigneur. A l'approche de l'ennemi, elle fit fortifier la ville capitale, bien résolue à la défendre avec vigueur. Le sultan des Allemands, voyant les dispositions qu'elle avait faites, lui écrivit en ces termes: « Qui peut te déterminer à prendre avec tant de chaleur les intérêts du sultan des Turcs, et à t'opposer aux desseins que j'ai de me rendre maître de ce royaume? Ne suivons-nous pas l'un et l'autre la même religion ? N'avons-nous pas la même

croyance? Ouvre-moi les portes de la ville, et demande-moi en dédommagement celles des principautés que tu pourras désirer dans les pays de ma domination».

La veuve de Kerandos rejeta fièrement cette proposition, et même elle lui répondit : «Je ne suis point capable de trahir la foi que je dois à mon légitime souverain. La Hongrie appartient, par droit de conquête, au sultan Suleiman; il l'a cédée à mon époux moyennant un tribut annuel, que celui-ci lui a religieusement payé tant qu'il a vécu; il est de mon honneur de conserver ce royaume jusqu'à ce que le Grand-Seigneur en dispose selon son bon plaisir. Sans doute qu'à la première nouvelle qu'il aura eue de la mort de Kerandos, il aura nommé un vice-roi pour venir prendre possession de la Hongrie; si je livrais cette ville entre tes mains, quelle serait donc mon excuse vis-à-vis du sultan? Les dernières paroles qui ont été prononcées par mon époux, au lit de la mort, les voilà : « Cette forteresse est un dépôt que l'on m'a confié; garde-le précieusement jusqu'à ce que tu puisses le transmettre à son légitime possesseur; si tu étais assez injuste pour le remettre à tout autre, je te citerais moi-même devant le souverain juge au jour du ju-

gement. » La recommandation de mon mari est trop fortement gravée dans mon esprit pour que je puisse l'oublier; elle est d'ailleurs si conforme à mes principes, qu'il est de toute inutilité que tu tentes de me séduire. Dès le jour où je me serai démise du gouvernement de ce royaume entre les mains de celui qui aura été choisi par le sultan Suleiman, tu seras le maître de prendre le parti qui te semblera le meilleur. »

Lorsque le sultan maudit des Allemands se fut assuré qu'aucune de ses intrigues ne réussirait auprès de cette femme énergique, il forma le siége de Boudoun, comme nous l'avons dit. La veuve de Kerandos se défendit avec courage; mais à la fin, craignant de se voir contrainte de rendre la place, elle dépêcha un message à Suleiman, pour l'engager à venir promptement à son secours. Le Grand-Seigneur s'avança donc à la tête d'une puissante armée, et contint la Hongrie dans son obéissance. Le roi d'Espagne, à la nouvelle de la mort de Kerandos et du siége de Boudoun, avait cherché à favoriser les projets du sultan des Allemands, et il avait expédié sur les côtes de la Turquie, pour faire diversion, une flotte composée de soixante-dix vaisseaux, sur laquelle étaient

douze mille hommes de troupes de débarquement; il avait également fait marcher par terre une nombreuse armée, qui devait se joindre à celle du sultan des Allemands; mais il la fit bientôt revenir dès qu'il sut que le sultan Suleiman marchait lui-même à la défense de la Hongrie : il voulut profiter de l'absence du Grand-Seigneur pour attaquer les côtes de l'empire ottoman, et donna ordre d'armer une partie des vaisseaux qui restaient dans les arsenaux, afin de les joindre à ceux qui étaient déjà dans l'Archipel. Ce qui l'encourageait à poursuivre cette expédition, c'étaient quelques nouvelles favorables qu'il avait reçues des opérations de sa première flotte.

Le renfort qu'il avait préparé se trouvait déjà parti, lorsqu'il entendit dire que Khaïr-ed-din était sorti de Constantinople avec une armée navale très considérable. Le maudit de Dieu craignit que ses vaisseaux ne fussent rencontrés par l'amiral, avant qu'ils n'eussent effectué leur jonction avec la flotte; il expédia donc après eux un bâtiment pour les faire revenir, puis il pensa à diriger ses forces contre Alger, en doublant le nombre de vaisseaux et celui des troupes.

§ IV.

Expédition de Charles-Quint ; Hassan-Aga défend la ville d'Alger ; déroute des chrétiens.

Nous avons déjà expliqué assez en détail les motifs que le roi des infidèles avait de desirer la destruction d'Alger ; il est inutile de revenir sur ces faits.

Khaïr-ed-din, en partant pour Constantinople, avait laissé pour son lieutenant à Alger, un brave officier nommé Hassan-Aga [1]. C'était

[1] Hassan-Aga avait été enlevé, encore enfant, sur les côtes de Sardaigne, pendant qu'il gardait les moutons. Eunuque et renégat, il s'était avancé dans les bonnes grâces toutes parti-

un homme digne de son choix, et doué de toutes les qualités qu'on peut désirer dans un chef. Il avait de la prudence, un jugement parfait. Et il était libéral, généreux, entièrement occupé du bien du royaume et de la prospérité du peuple; il faisait régner la justice et l'équité; il aimait l'étude et avait fait des progrès dans l'interprétation du livre sacré; il protégeait la religion, les gens de loi, ceux qui avaient embrassé la vie contemplative, et qui pratiquaient les bonnes œuvres; enfin ses vertus le faisaient généralement chérir et respecter.

Depuis qu'il s'était vu chargé du gouvernement d'Alger, il avait augmenté ses forces navales de trente et une galiotes qu'il expédiait pendant la belle saison sur les côtes d'Espagne. Elles y faisaient des prises continuelles qui enrichissaient la ville et le royaume; digne émule de Khaïr-ed-din, il avait fait tous ses efforts pour mériter comme lui la haine des chrétiens.

Cependant le roi d'Espagne préparait en secret son armement, et l'on ignorait contre qui il allait le diriger. C'est une loi générale parmi

culières de Khaïr-ed-din. Les Arabes lui attribuent la prise de Biscara, de Mostaganem et de Telemsen.

les infidèles, que lorsqu'un de leurs souverains fait une expédition maritime, il ne confie son secret à personne. Celui-là même qui est chargé de la conduite de la flotte, ne connaît sa mission que trois jours après son départ, lorsqu'il ouvre le pli qui contient les instructions qu'on lui a remises.

Le roi d'Espagne avait écrit à Gênes pour qu'on équipât tous les vaisseaux qui s'y trouvaient. Lorsqu'il jugea qu'ils étaient prêts, il partit d'Espagne et alla joindre sa flotte à celle des Gênois. Toutes deux réunies formaient une armée de quatre cents voiles, et selon quelques auteurs, de quatre cent cinquante. Le nombre des troupes qui furent embarquées sur ces bâtimens, montait à cinquante mille hommes. Au premier souffle de vent favorable, le roi d'Espagne partit et fit route pour Alger; il mouilla dans la baie de Temantefous [1] deux jours avant la fin de la lune djumadi-utthani, l'an de l'hégire 948 ; il était environ trois heures après midi, lorsque la flotte ennemie jeta l'an-

[1] La flotte de Charles-Quint jeta l'ancre dans la baie d'Alger, à l'ouest du cap Matifou.

Djumadi-utthani ou ussani, c'est-à-dire djumadi second, sixième mois de l'année de l'hégire. La date indiquée répond au 20 octobre 1541.

cre. En voyant leur baie couverte de vaisseaux, parmi lesquels il y en avait qui ressemblaient à de hautes montagnes, les Algériens ne purent s'empêcher d'être inquiets, et l'alarme fut bientôt générale. Hassan-Aga invita les principaux habitans de la ville, les gens de loi, les imans des mosquées et les chefs des zaviés à se rendre à l'hôtel du gouvernement. Là il commença à les encourager, en leur faisant voir que les moyens de défense n'étaient pas si inférieurs aux forces de l'ennemi qu'on aurait pu le supposer, et il leur dit : « Ce n'est pas la première fois qu'Alger a été assailli par les infidèles. A une époque où elle était à peine entourée de murailles, sous le gouvernement d'Aroudj-Reis, et sous celui de Khaïr-ed-din-Pacha, nous avons vu de nombreuses armées de chrétiens conjurer sa ruine ; eh bien, la main protectrice de Dieu, qui a su rendre leurs efforts inutiles, et qui les a forcés à retourner dans leur pays, couverts de honte et d'ignominie, cette main toute puissante viendra encore à notre secours. Non, l'Être suprême que nous adorons, ne permettra pas que les ennemis de sa loi humilient le peuple qu'il aime. Songez, ô habitans d'Alger, que vous vous êtes dévoués particulièrement à la guerre sainte,

et que, pour mériter le titre de défenseurs de l'islamisme, il faut savoir mépriser cette vie passagère; rappelez-vous qu'il faut être disposé à verser son sang pour le triomphe de la parole de Dieu, et que le nombre de vos ennemis ne doit pas vous épouvanter. Vous connaissez d'ailleurs ce passage de notre livre sacré où il est dit «combien de fois une petite troupe n'a-t-elle pas vaincu une armée plus grande avec l'aide de Dieu?» Dieu, voyez-vous, n'abandonne jamais ceux qui sont constans dans le parti de la bonne cause; que votre position est belle après tout! Vous avez le choix entre deux avantages également désirables, la victoire ou le martyre. Nous sommes tous condamnés à mourir; c'est là le terme de notre court pélerinage. Le sort de celui qui meurt les armes à la main en défendant son pays et sa religion, est, à coup sûr, bien plus digne d'envie que le destin d'un homme qui voit la trame de sa vie détruite par une maladie longue ou aiguë. Le prophète, sur qui soit le salut de paix, nous a annoncé que le páradis est soutenu sur les fourreaux des sabres, et que les épées des martyrs de la foi, suspendues à l'entour du trône de la majesté divine, en feront le plus bel ornement. O mes frères! quel bonheur nous attend! Dieu

nous a fait la grâce d'amener les infidèles sur nos terres, pour que nous ayons le mérite de les combattre. Heureux, mille fois heureux celui qui doit boire à la coupe du martyre! Animons-nous d'un saint zèle, unissons nos efforts; nous avons su jusqu'à présent défendre notre ville contre toutes les entreprises de nos ennemis: soyons-en sûrs, il ne nous faudra pas vaincre plus de difficultés pour repousser aujourd'hui celui qui nous attaque. Ce sont les mêmes hommes, ce sont ceux que nous sommes accoutumés à vaincre; avec la protection du ciel qui veille sur nous, leurs noirs projets doivent échouer. Pour peu que chacun fasse son devoir, nous pouvons nous flatter de tenir long-temps ces infidèles en échec. Dans l'intervalle, quelque puissant secours nous arrivera de la part de notre glorieux sultan, et ce sera sans doute Khaïr-ed-din pacha, qui sera chargé de nous l'amener. » Ce discours d'Hassan-Aga, prononcé avec énergie et d'un ton qui annonçait la sécurité de son ame, ranima le courage des Algériens, et ils brûlaient déjà du désir d'en venir aux mains avec leurs ennemis. Aussitôt Hassan-Aga fit ouvrir la salle d'armes, et il distribua des sabres, des javelots, des fusils, de la poudre, des balles à tous ceux qui en avaient besoin; et

quand tout cela fut fait, le peuple passa de l'hôtel du gouvernement à la mosquée pour prier le Seigneur, afin qu'il lui donnât la victoire sur les ennemis de la foi. Au son des tambours et des trompettes, Hassan-Aga fit arborer les étendards sur toutes les tours et les châteaux d'Alger, puis il assigna aux troupes les postes qu'elles devaient occuper.

Les chrétiens, de leur côté, commencèrent à mettre pied à terre et à débarquer leur artillerie. Leur premier soin fut de creuser des fossés autour de leur camp, et d'y dresser des batteries pour en défendre l'approche. Le roi d'Espagne, surpris des dispositions que faisait Hassan-Aga pour lui résister, disait à ses courtisans : « Cet homme a sans doute perdu tout jugement; quelle audace, quelle témérité, de penser qu'avec une poignée de Turcs qu'il a sous ses ordres, et avec l'aide de quelques bourgeois qui n'ont jamais manié des armes, il pourra m'empêcher de me rendre maître du pays d'Alger! S'il était sage, il s'empresserait de venir demander quartier pour lui et les siens, et il ne se mettrait pas dans le cas de faire saccager la ville et d'en voir exterminer les habitans. » Ce maudit de Dieu termina ses réflexions en prenant à témoin le Messie et toutes les idoles

de son culte, que lorsqu'il s'emparerait d'Alger, il n'y laisserait pas pierre sur pierre, et qu'il y détruirait à tout jamais l'islamisme. En même temps il écrivit une lettre à Hassan-Aga, où il lui disait : « O reis, tu es un des serviteurs de Barberousse, et moi je règne sur l'Espagne et sur plusieurs autres empires non moins vastes, non moins puissans : de quel front oses-tu donc te mesurer avec moi? ne sais-tu pas que j'ai pris Tunis, et que j'en ai chassé ton ancien protecteur, qui ne m'a échappé que par miracle? Tunis est bien autrement fortifiée que ta ville d'Alger, et cependant, pour y pénétrer, le sabre à la main, pour en expulser cette armée de Turcs qui la défendait sous les ordres de Barberousse, il ne m'a fallu que peu de jours. Alger, la chose est indubitable, tombera encore plus aisément sous mes coups. Comment pourrait-il en être autrement, après la peine que j'ai prise de venir moi-même? Si, contre toute probabilité, Alger pouvait maintenant résister à mes efforts, je passerais le reste de l'hiver à en établir le siége. J'ai apporté avec moi des trésors et des provisions qui suffiront pendant une année entière à l'entretien de la nombreuse armée que je commande; et dans le cas même où j'aurais besoin de nouveaux secours, mes états ne sont

pas loin ; je recevrais bientôt tout ce qui me serait nécessaire. Les sentimens d'humanité dont je me pique, m'engagent à t'offrir ta grâce et à te promettre un traitement favorable ; mais songe bien que c'est le seul instant où il te sera permis de profiter de ma clémence. Rappelle-toi bien que tu ne seras plus reçu à demander quartier, une fois que les hostilités auront commencé. C'est à toi à faire tes réflexions et à prendre le parti qui te convient. Si ton orgueil et ta présomption te font rejeter mes bontés, j'ordonnerai un assaut général, et mes troupes victorieuses, en entrant dans la ville, y sacrifieront tous les habitans à ma juste vengeance ; l'avis t'en est donné par moi, je n'aurai plus rien à me reprocher. » Le maudit de Dieu, choisit pour porter cette lettre un seigneur de sa cour dont les airs de hauteur et la superbe annonçaient parfaitement celui qui l'envoyait. Il remit la lettre à Hassan-Aga, qui, après l'avoir lue, fit lui-même la réponse suivante :

« O chien de chrétien ! j'admire ton effronterie ; tu t'imagines être un grand prince, et, dans l'ivresse de ton orgueil tu te ranges parmi ces monarques auxquels l'univers entier doit hommage ! tu oublies donc que tu n'es qu'un

vil chrétien, et que la grandeur, la puissance, la dignité ne sauraient s'allier avec un être de ton espèce! Tu te flattes de prendre Alger, mais moi je soutiens que la conquête du plus faible des châteaux de la Barbarie est au dessus de tes forces. Si notre souverain maître et seigneur le sultan des Ottomans pouvait être instruit de tes desseins, il enverrait un de ses esclaves, et celui-ci, avec quelques troupes ramassées à la hâte, te ferait bientôt repentir de ta témérité. Toutefois, et avec le peu de moyens que j'ai en mon pouvoir, j'espère bien y suffire. Je t'invite à faire tous tes efforts et à ne point m'épargner, car je suis bien résolu à en agir de même à ton égard. Tu sauras, grâce à moi, quelle est la fin d'un infidèle dans ce monde et dans l'autre. Ton expédition m'avait déjà prouvé ton impuissance, et la lettre que tu viens de m'écrire me prouve ta folie : s'il est permis d'être glorieux, c'est après le succès; mais toi, c'est avant d'avoir rien fait que tu te vantes. Ton prédécesseur et toi avez déjà fait deux tentatives contre cette ville : la première fois, au temps d'Aroudj reis; la seconde, sous le gouvernement de son frère Khaïr-eddin. La manière honteuse dont vous en êtes sorti aurait dû te rendre plus sage; moi, je me

flatte qu'avec le secours du ciel je te donnerai cette fois une leçon dont tes derniers neveux se rappelleront, fût-ce dans les siècles les plus reculés. »

Hassan-Aga imprima son cachet au haut de cette lettre et la remit à l'envoyé infidèle pour qu'il la portât à son maître; elle était écrite en langue turque. Le roi d'Espagne se la fit traduire, et à mesure qu'on la lui expliquait, on pouvait remarquer les mouvemens convulsifs dont toute sa personne était agitée: c'était l'effet de la rage qui l'animait; à l'issue de la lecture de cette lettre, par ses ordres, l'artillerie avança.

Hassan-Aga proposa alors aux troupes et aux habitans de faire une sortie durant la nuit et d'aller attaquer les chrétiens dans leur camp, afin de refroidir un peu leur ardeur. On approuva unanimement son idée, et il choisit parmi les Turcs de son armée six cents hommes faits pour de pareils coups de main; en outre, deux mille jeunes gens de la ville furent nommés pour les aider dans cette entreprise. Ce fut vers les trois heures du matin que l'on ouvrit les portes, et que les musulmans s'avancèrent dans la direction du camp des Espagnols. Lorsqu'ils furent à portée, ils firent à la fois et à

haute voix leur profession de foi qui fut suivie d'une décharge générale de mousqueterie. Les infidèles, que Dieu confonde, étaient les uns endormis, les autres ivres, et les sentinelles mouraient de sommeil; ils crurent tous que les musulmans étaient au milieu d'eux. Ils sautèrent sur leurs armes, et l'obscurité ne leur permettant pas de distinguer les objets, ils commencèrent à tirer les uns sur les autres. Les Algériens s'étaient cachés un peu à l'écart, et de là ils continuaient à faire feu sur eux; mais, à la pointe du jour, on les aperçut des vaisseaux qui étaient en rade; il y eut quelques uns de ces bâtimens qui s'approchèrent, et qui, à coups de canons, les contraignirent d'abandonner un combat si peu meurtrier pour eux, et si fatal aux chrétiens. La seule vue des morts qu'il y avait dans leur camp les consterna; ils en comptèrent plus de trois mille, sans les blessés. Furieux, le roi d'Espagne fit transporter à l'instant l'artillerie sur la colline qu'on nomme *Cudiet-el-Saboun* [1], et y ayant fait placer deux

[1] *Cudiet-el-Saboun*, la coline du Savon; c'est la hauteur où se trouve aujourd'hui ie fort l'*Empereur*, qui tire son nom, comme chacun sait, du choix que fit Charles-Quint de ce lieu pour y faire camper son armée. Les indigènes le nomment *Sultan-kal'-aci*, château du sultan.

cents pièces de canon en batteries, il commença à foudroyer la ville. Cette attaque continua pendant plusieurs jours de suite, et les Algériens, du haut de leurs remparts, se défendirent avec constance. A la fin, le Tout-Puissant jeta un regard de bonté sur son peuple fidèle, et s'empressa de venir à son secours : les vents se déchaînèrent de toutes parts, les nuages s'amoncelèrent, le tonnerre gronda dans les airs, une pluie semblable au déluge tomba à grands flots, sur la terre, la mer agitée jusque dans ses profondeurs, éleva des vagues plus grosses que des montagnes; les vaisseaux mouillés dans la baie s'entrechoquèrent, leurs câbles rompirent et la plus grande partie de la flotte vint se briser sur le rivage. Les infidèles épouvantés à la vue de tant de désastres, crurent que la trompette du jugement dernier allait sonner : ils n'avaient aucun abri pour se mettre à couvert d'un si terrible orage; leurs munitions de guerre furent emportées par les torrens; leurs canons et leurs fusils, devenus pour eux des armes inutiles, ne servirent plus qu'à les embarrasser.

Hassan-Aga était trop sage pour ne pas profiter d'un moment si favorable : il sortit de la ville à la tête des troupes turques, et fondit

sur la garde avancée des chrétiens. Le roi d'Espagne, que Dieu maudisse, avait autour de lui, dans le quartier-général, vingt mille hommes qui n'avaient point encore donné; lorsqu'ils virent le massacre que les musulmans faisaient des leurs, ils se présentèrent. Hassan-Aga les combattit pendant deux heures entières, et à la fin, jugeant que ses troupes devaient être fatiguées, il s'approcha peu à peu de la ville, où il rentra précédé de l'étendard de la victoire. Les Algériens ayant satisfait dans cette journée d'une manière si glorieuse au précepte du divin Coran qui ordonne l'extermination des infidèles, allèrent à la mosquée rendre leurs actions de grâce au Tout-Puissant. Les chrétiens avaient perdu dans ce combat plus de quatre mille hommes, et deux cents musulmans qui avaient gagné le martyre, s'étaient vus appelés à la félicité éternelle.

Cependant l'orage affreux que les infidèles venaient d'essuyer, la perte de la plus grande partie de leurs vaisseaux, le massacre que les Algériens avaient fait dans leur armée, n'étaient encore que le prélude des revers que Dieu leur réservait. En quittant leur flotte, ils n'avaient fait descendre à terre que les provisions indispensables pour passer deux ou trois jours, dans

l'idée où ils étaient qu'aucun événement ne viendrait interrompre les communications avec leur flotte qui servait de magasins. Il arriva néanmoins que lorsque la tempête commença, les provisions de bouche étaient presque entièrement consommées, et cependant cette tempête, qui durait depuis trois jours consécutifs avec plus ou moins de violence, et qui continuait à les transir de froid et à mouiller leurs vêtemens, les empêcha de recevoir aucun secours du reste de leur flotte. Dans l'extrémité où ils se virent réduits, ils n'eurent bientôt d'autre ressource, pour apaiser leur faim, que de manger la chair des chevaux. Le nombre des vaisseaux, grands et petits, qui se perdirent durant cet orage, fut de cent trente, sans compter quatre bâtimens que la mer et le vent poussèrent dans le port d'Alger. Quatorze cents esclaves musulmans recouvrèrent leur liberté dans ces divers naufrages; parmi eux il y avait cent cinquante Turcs, et le reste se composait de Maures appartenant à Alger et à Tunis.

Lorsque le roi d'Espagne, que Dieu confonde, vit le courroux du ciel déchaîné contre lui, ses vaisseaux brisés sur le rivage, son armée épuisée par les veilles, mourant de faim et de froid; ses troupes massacrées par les Algériens qu'il

était venu assiéger et qui l'assiégeaient lui-même, il prit le parti d'abandonner le camp, ainsi que son bagage et son artillerie, et de retourner à Témantefous pour tacher de se sauver sur les tristes débris de sa flotte. Au moment où l'armée chrétienne se mit en marche, les Algériens étaient aux aguets, ils firent une sortie générale et fondirent sur elle de toutes parts; leurs efforts redoublèrent à mesure qu'elle s'approchait des bords de l'Harach, et un grand nombre d'infidèles, pour éviter de périr par le sabre, se précipitèrent dans cette rivière et s'y noyèrent. Ses eaux avaient prodigieusement augmenté, grâce à la pluie et aux torrens, et ce ne fut pas là le moindre obstacle que le roi d'Espagne eut à vaincre dans sa fuite. Après des peines incroyables, l'ennemi parvint à jeter un pont sur cette rivière, en employant les mâts et les planches des bâtimens naufragés, et il passa enfin sur l'autre rive avec ceux qu'avait épargnés le fer des musulmans.

Les Algériens immolèrent dans cette journée plus de douze mille infidèles. Les bords de la mer, depuis Dellys, à l'est d'Alger, jusqu'à Charchel, dans un espace de plus de vingt lieues d'étendue, étaient jonchés de cadavres d'hommes et de chevaux : il n'y a que Dieu seul,

dont l'ordre suprême les dévoua à la destruction, qui puisse en savoir le nombre.

Les chrétiens commencèrent à s'embarquer dans la journée du mercredi, douzième jour de la lune de regeb, et ils mirent à la voile le jour suivant, après avoir brûlé les bâtimens qui étaient en trop mauvais état pour pouvoir résister à la mer. De quatre mille chevaux qu'ils avaient lors de leur fatale descente sur les terres d'Alger, ils ne purent en rembarquer aucun : une partie avait été tuée par les flèches et par les balles des musulmans, l'autre leur avait servi de nourriture pendant les trois jours de tempête. Quant au petit nombre de ceux qui leur restaient, ils se virent obligés de les égorger, afin qu'ils n'occupassent point dans les navires une place devenue strictement nécessaire pour le transport des hommes. Le roi d'Espagne, ce maudit de Dieu, s'embarqua pour son pays, ayant pour cortége les regrets, le repentir, la honte et l'ignominie, tandis qu'Alger célébrait avec reconnaissance sa délivrance miraculeuse. On prétend que le reste de cette flotte proscrite essuya, dans sa navigation, une tempête furieuse qui fit périr la plupart de ses vaisseaux, et que celui sur lequel était embarqué le roi infidèle alla se briser sur les côtes d'Espagne.

Hassan-Aga fit un mémoire détaillé de tout ce qui s'était passé de remarquable depuis le moment de la descente des chrétiens jusqu'à celui de leur départ, et il expédia une galiote pour porter cette dépêche satisfaisante à la Sublime Porte.

Le nombre des canons que les infidèles furent obligés d'abandonner, montait à deux cents selon quelques uns, et à une centaine seulement selon d'autres. Les musulmans les placèrent pour la défense des châteaux et des remparts contre lesquels ils avaient été dirigés [1].

L'envoyé d'Hassan-Aga, à son arrivée à Constantinople, se rendit auprès de Khaïr-ed-din pacha, pour lui faire part de l'objet de sa mission. Khaïr-ed-din l'introduisit dans le sérail de sa Majesté impériale, et en remettant au Grand-Seigneur la dépêche d'Alger, il lui fit un éloge pompeux des vertus et des talens d'Hassan-Aga, son lieutenant dans cette province de l'empire.

Le sultan, satisfait de la manière dont celui-ci avait soutenu la gloire du nom ottoman, lui envoya une magnifique pelisse et un khatti-chérif qui l'établissait son gouverneur à Alger, avec le titre de pacha. Il envoya également des caftans à

[1] Lors de la prise d'Alger, plusieurs de ces pièces d'artillerie ont été retrouvées, mais elles étaient en mauvais état.

tous les chefs de la milice et à tous les habitans d'Alger qui s'étaient distingués par leur zèle et par leur courage pour la défense du pays.

Le Grand-Seigneur traita avec magnificence l'envoyé d'Hassan-Aga et sa suite; mais ce dernier s'empressa de prendre congé pour porter aux Algériens les marques de la satisfaction de sa Majesté impériale.

A son arrivée, Hassan-Aga convoqua un divan général, dans lequel, après avoir fait la lecture du firman du sultan Suleiman, il distribua les vestes d'honneur qu'il avait reçues de sa part. Chacun fit des vœux pour la prospérité des armes du Grand-Seigneur et pour la conservation de ses jours.

Alger, depuis ce glorieux événement, semblable à une jeune épouse qui contemple avec complaisance sa beauté et ses ornemens, jouit d'un bonheur inaltérable sous un gouvernement sage et bienfaisant qui lui procure l'abondance et la tranquillité.

La renommée publie sa gloire d'un bout du monde à l'autre. Ses ennemis la respectent, et la terreur du nom musulman reste profondément gravée dans le cœur des infidèles.

APPENDICE

§ I.

DERNIÈRES EXPÉDITIONS IMPORTANTES DE KHAÏR-ED-DIN,
EXTRAIT DE D. FRAY PRUDENCIO DE SANDOVAL.

(*Historia de la Vida y echos del emperador Carlos V, Maximo Fortissimo*).

Quand règne la passion, c'est alors que l'on voit perdre tout respect au droit des hommes et même au droit de Dieu : celle qu'il y eut en François Ier fut si puissante, que, malgré sa haute renommée de prince et de chrétien, il rechercha l'amitié du Turc, et s'aida de ses armes en l'appelant contre ses frères en religion, pour se venger de son ennemi. Les soins qu'il se donna pour parvenir à ce but sont notoires : l'argent, ainsi que les présens qu'il offrit aux Turcs pour parvenir à ses fins, y contribuèrent

bien davantage que Naples et que Milan: il les leur livrait à l'envi. Il appela vers lui Barberousse, le puissant corsaire, cet ennemi capital des chrétiens, et il l'appela avec sa flotte et ses Turcs; bien plus, il lui donna entrée si facile en son royaume et tel pouvoir, que, quand bien même il l'en eût voulu éloigner, c'est tout au plus s'il l'eût pu faire, se voyant renié, affronté même, chargé de malédictions par les pauvres chrétiens, tandis que Barberousse établi dans ses ports se raillait de lui et le tournait en dérision. Ce fut Paulin [1] qui fut envoyé en ambassade pour obtenir cette flotte; il s'en alla en quête de Suleiman jusqu'à Andrinoples, où le Turc comptait passer l'hiver, pour être plus rapproché de la Hongrie, à cause de la guerre qui pouvait avoir lieu. Paulin eut grand'peine à obtenir ce qu'il demandait (et cependant Suleiman lui-même lui avait promis la flotte), mais Suleiman pacha l'Eunuque était d'un avis contradictoire en raison de la haine qu'il portait à Barberousse. On dit néanmoins que, pour avoir

[1] Le capitaine Paulin avait été choisi, en effet, pour remplir cette mission délicate, par Langei. Il fut plus connu depuis sous le nom de baron de Lagarde. Né de parens pauvres, il s'était élevé, du rang de simple soldat, à la position qu'il occupait. Il montra beaucoup d'habileté durant cette négociation.

les terres de D. Hernando de Gonzaga, lorsque la chose désirée fut conclue, Rustan-Pacha, le gendre du Grand-Turc et l'Eunuque, convièrent l'ambassadeur à un festin, qu'ils lui donnèrent certains vases d'argent, des chevaux, des vêtemens, et de plus des lettres pour le roi et pour Barberousse. Muni de tout cela, il retourna à Constantinople, et il s'embarqua sur la flotte qui s'était mise en état de partir. Barberousse sortit, à la fin de l'année 1543, avec une grosse flotte parfaitement approvisionnée : il trouva à Modène cent dix galères, quarante galiotes et quelques autres bâtimens appartenant à divers corsaires, auxquels il faut ajouter quatre mahones (espèces de galéasses). Avec ces divers navires, il toucha au port de Messine, et parut ensuite dans les environs de Régio[1] pour faire de l'eau; quelques soldats entrèrent dans la ville qui était sans monde et sans approvisionnemens. Ils commencèrent à brûler les maisons, et, comme pendant ce temps Diégo Gaytan faisait usage de son artillerie avec quelques autres soldats espagnols, qui pouvaient bien être au nombre de

[1] Haedo prétend que cet événement eut lieu à Gaete, dans le royaume de Naples; mais il nie l'opinion généralement reçue sans établir de preuves contraires. Voyez, *Epitome de los Reyes de Argel.*, p. 60.

soixante, et qui gardaient la ville, les boulets vinrent à tuer trois Turcs et un renégat; alors Barberousse s'abandonna à la colère, et il battit avec force les murailles du château, en employant pour cela quelques canons qu'il fit enlever des galères. Il poursuivit le siége jusqu'à ce que ceux de la place se fussent rendus; puis le château fut livré au pillage, et les hommes réduits en captivité. Il s'empara en même temps d'une fille de Diégo Gaytan, personne fort belle et habile en l'art de la musique, que plus tard il fit renier pour la prendre comme épouse. A sa prière seulement, il laissa libre la femme de l'alcalde Diégo Gaytan dont nous venons de parler; elle et ses femmes furent conduites immédiatement à Terracine, mais le père les accompagna, et le chef des Turcs le traita comme doit faire un gendre. Barberousse passa ensuite par Poncia, Ostia, Civita-Vecchia, Piombino, sans faire de dommages. A Toulon, trois galères françaises, qui par hasard allaient demander au prince André Doria le corps de Madalon Ornezan, s'avancèrent pour le recevoir, et ces galères, avec de joyeuses acclamations, abattirent trois fois les voiles devant la capitane turque: puis, baissant le pennon royal ainsi qu'une bannière de Notre-Dame, ils

hissèrent le pavillon musulman, chose à coup sûr indigne d'une nation chrétienne. Barberousse était vivement contrarié de s'être arrêté à battre le château de Régio, quoiqu'il se fût déjà épris en sa vieillesse de la captive [1] chrétienne, fille de l'alcalde, car il apprit que peu de jours auparavant André Doria s'était éloigné de ces parages, comme plus tard nous le dirons. L'amiral turc arriva devant Marseille le jour de la Saint-Jacques, mais il n'entra dans le port qu'avec trente galères, sur lesquelles venaient les principaux capitaines et corsaires qu'il amenait avec lui. La ville entière sortit pour le voir, et il fut fort bien reçu par François de Bourbon, seigneur d'Henghien, qui, à cette époque, était capitaine général des galères de France. Le roi François I[er] néanmoins eût été satisfait que Barberousse ne fût pas venu, car l'occasion de la guerre avec la Catalogne était passée, et les dépenses que faisait celui-ci étaient grandes. Toutefois, pour soutenir sa réputation et pour ne point tomber en la disgrâce du Turc qui eût pu lui faillir, il ordonna que Barberousse se portât

[1] Cette dernière épouse de Khaïr-ed-din était, au dire de tous les historiens, d'une beauté remarquable, et elle avait dix-huit ans lorsqu'elle tomba en esclavage.

sur Nice. Quant à l'envoyer sur un autre point de la côte, c'est qu'il n'eût point osé faire, tant parce que tout était gardé, que dans la crainte d'encourir la haine générale de la chrétienté. Barberousse poussait les hauts cris et s'arrachait la barbe en songeant que c'était inutilement qu'il avait fait tout ce long voyage avec une si grande flotte. Il maudissait le peu de hardiesse du roi ; il sentait le tort que tout cela faisait à sa propre réputation, et il craignait la colère du Grand-Seigneur s'il retournait à Constantinople sans avoir vu l'ennemi; mais devant suivre la volonté du roi de France, conformément aux ordres qu'il avait reçus du sultan, il partit de Marseille pour Nice, avec toute la flotte. François de Bourbon l'accompagna avec vingt-deux galères, sur lesquelles il y en avait quatre appartenant au comte de la Anguilara. Paulin suivait également avec dix-huit navires qui portaient dix-huit mille hommes, tant provençaux, gascons, savoyards, que florentins. Ils débarquèrent à Villa-Franca de Nice, qui, par la crainte qu'elle avait d'eux, était devenue déserte. Paulin, qui tenait la main à toutes les affaires pour le roi, envoya vers ceux de Nice, en les engageant à se rendre, sous peine de voir leur côte détruite et de tomber en esclavage.

Ils répondirent que ce qui leur était ainsi demandé ils ne pouvaient le faire, ni le devaient, et qu'ils préféraient mourir comme des loyaux chrétiens pour leur prince et pour leur Dieu. Immédiatement donc on mit le siége devant la ville, et elle fut attaquée par trois endroits différens : François de Bourbon l'assaillit par un glacis; Paulin, vers la porte qui conduit à Villa-Franca; et les Turcs qui étaient plus nombreux que les Français, la prirent en tête. En un instant leur camp fut tellement redoutable, et ils le dressaient avec tant d'art et de prestesse, que les autres s'en émerveillaient; ils tirèrent si bien contre une grosse tour nouvellement édifiée, qu'ils la démantelèrent complètement. Cela fait, et la brèche ouverte de ce côté, ils se disposèrent à pénétrer dans la ville. Les habitans de Nice se défendirent durant ce jour si valeureusement, qu'ils tuèrent une centaine de Turcs (auxquels ils enlevèrent en outre une bannière), et plus de vingt hommes parmi ceux de Florence. La bannière de Léon Strozi, qui les commandait, fut mise en pièces; les Florentins s'étaient en effet réunis aux Turcs pour pénétrer par la batterie. Reconnaissant qu'il était périlleux d'entrer de ce côté, Barberousse ordonna de battre en brèche la tour de la porte qui, bien

qu'elle parut forte, n'avait que l'apparence. Cela considéré, ceux de la ville voyant en outre le dommage que causaient aux habitations les galères françaises, par le moyen de leur artillerie la population se rendit à François de Bourbon, sous le serment que non seulement il leur garderait vies et bagues sauves, mais qu'il maintiendrait leurs droits, ainsi que les priviléges qu'ils tenaient des ducs de Savoie.

Les Turcs auraient voulu qu'on leur abandonnât la ville pour la livrer au pillage, et pour se partager le butin entre eux; mais ils demeurèrent frustrés pour cette fois dans leur désir: et comme on ne leur livrait pas la cité, que, bien au contraire, on les faisait retourner vers leurs galères, ils voulurent attenter à la vie de Paulin et à celle de François de Bourbon.

La ville, une fois soumise, on essaya de gagner le château, bien qu'il parût inexpugnable. On pensait du moins qu'il se livrerait, parce que l'on avait eu, un peu auparavant, des intelligences avec ceux de l'intérieur. Barberousse, en vrai guerrier, et peut-être pour voir ce que savaient faire les Français, leur donna le choix ou d'assaillir le château, ou de conserver leur poste et de garder le camp, disant que l'ennemi pourrait bien venir, comme il y avait

tout lieu de croire en effet qu'il dût se présenter; et comme ceux-ci ne pouvaient se déterminer, il se railla beaucoup d'eux, s'attaquant surtout à Paulin[1]. Il établit, avec grande promptitude, huit bouches à feu; parmi ces pièces, il y avait deux basilics avec lesquels il renversa les créneaux et les guérites de la forteresse, ne laissant pas ainsi monter un seul homme sur les murailles. Les Français tiraient également de leur côté; mais la poudre et les boulets vinrent à leur manquer, ils en envoyèrent demander à Barberousse et les lui achetèrent. Pour lui, comme il était libre en ses propos, il ajouta au message qu'on était en la saison d'été, et que pour cela, sans doute, *ils chargeaient plus de barils de vin qu'ils ne chargeaient de poudre en barils*. Puis, voulant jeter encore un brocard sur Paulin, tant l'ennui était venu à s'emparer de son esprit, il dit que celui-ci avait prétendu sans doute s'a-

[1] Il n'est point nécessaire de faire remarquer le ton de partialité évidente qui règne dans la chronique espagnole. Sandoval cherche toutes les occasions de rabaisser les Français; mais il faut convenir qu'il ne pouvait guère en être autrement de la part d'un admirateur passionné de Charles-Quint, et surtout d'un pieux évêque qui voyait dans cette union politique avec les Turcs une question toute religieuse. Sandoval n'en est pas moins d'une précieuse exactitude dans tous les autres détails de ce récit.

muser à ses dépens, lors de leur entrevue à Constantinople, lorsqu'il avait ainsi renchéri sur les immenses préparatifs que faisait son roi pour la guerre. Ne voulant pas achever la poudre, sans laquelle la flotte qu'il commandait courait risque de s'en aller à l'aventure, il annonça son désir de retourner à Constantinople, fort plein de souci et disant que tout cela, en vérité, il le méritait. . . . .

Plus grand chagrin ne pouvait pas advenir aux Français, principalement à Paulin qui avait amené Barberousse, aussi se jeta-t-il aux pieds du corsaire, le suppliant de ne point s'éloigner et lui promettant de grandes choses et surtout de l'argent pour ses janissaires. François de Bourbon s'interposa, ainsi que d'autres chevaliers qui essayèrent d'apaiser le barbare; en conséquence, le siége fut poursuivi et l'artillerie continua son feu. Toutefois, ils interceptèrent certaines lettres du marquis de Guast[1], adressées à Pablo Simon, chevalier de l'ordre de Saint-Jean et gouverneur de cet endroit, grâce au courage duquel la forteresse résistait. Il le

[1] Ce général gouvernait alors Milan pour Charles-Quint. Avant la levée du siége, Haedo fait mention de la prise de Hica, et, selon lui, on aurait été contraint de porter à travers les montagnes l'artillerie à dos d'homme.

prévenait que sous deux ou trois jours, au plus tard, il serait dans Nice avec toute son armée, fort en état de combattre les Turcs et les Français. La nouvelle se répandit dans les deux camps ; la crainte entra dans le cœur de tout le monde, si bien que l'on eût dit que les Espagnols s'élançaient déjà du haut de ces montagnes. Il plut cette nuit, et laissant leurs bivouacs avec l'artillerie, ils s'enfuirent sans autres obstacles, les uns vers les hauteurs, les autres du côté la mer. Déterminés par cette raison, comme par le feu de la forteresse, ils embarquèrent, tous d'un commun accord, l'artillerie, et ils levèrent le siége. Dans cette occasion, les Turcs pillèrent la ville et firent captifs tous ceux dont ils purent s'emparer. Sur trois navires et une galiote, Barberousse envoya au Grand-Turc trois cents jeunes garçons, jeunes filles et religieuses ; mais Dieu voulut qu'ils fussent délivrés par Garcia de Tolédo, Antonio Doria et les galères de Malte, ainsi que celles du pape, qui parcouraient les côtes de la Grèce, et cela arriva sans doute pour que le roi de France n'eût pas en l'autre vie à se repentir, à cause de ces chrétiens, comme cela doit être relativement à d'autres, qui, uniquement pour sa cause, sont tombés en captivité et ont renié le Christ.

. . . .

A peine Barberousse était-il parti, qu'on vit arriver à Villa-Franca, de Nice, le duc Charles de Savoie et le marquis de Guast sur les galères d'André Doria et sur celles de Gênes; ils venaient avec quelques autres, et avant d'arriver, la galère sur laquelle allait le marquis pensa se perdre; quatre autres galères se brisèrent en donnant sur les roches : elles furent entraînées par un tourbillon qui s'éleva vers dix heures, comme cela a lieu souvent au mois d'août. Paulin fit savoir tout ce qui était arrivé à Barberousse, qui était encore à Sainte-Marguerite, le priant de ne pas perdre l'occasion de faire une prise assurée. Barberousse partit sur-le-champ, promettant de ne point manquer à ce qu'il devait; mais il s'arrêta dans les environs d'Antibes, ou parce que le sud-ouest soufflait, ou parce qu'il ne voulait pas entrer dans un port appartenant à l'ennemi. De ceci, les uns, parmi les siens, s'émerveillaient; les autres ne faisaient que rire, les autres encore murmuraient; mais pour lui, il se contenta de dire alors avec une tolérance feinte, mais pleine de grâce : «En vérité, je dois bien cela à mon frère André Doria, en souvenir de Bone et de Prévesa.» Il retourna à Toulon pour hiverner avec toute sa flotte.

De là, il envoya vingt-cinq galères sous le commandement de Salah et d'Hassan-Ghelesi, son proche parent, pour courir la côte d'Espagne et visiter son pays d'Alger. Ils firent de grands dommages à Cadequier, à Rose et à Palamos, où ils prirent une galère avec un autre bâtiment; ils présentèrent le combat à Villa-Joyosa sur les côtes de Valence; mais on s'y défendit, et à l'instant ils mirent le cap sur Alger, chargés d'esclaves et de butin. Durant cet hiver là, Barberousse eut de grandes relations avec André Doria, mais par des tiers et selon les règles de l'honnêteté. Il recouvra pour trois mille ducats ce Dragut qui fut le bourreau des chrétiens. Les notables de la province et le gouverneur du pays, se mirent à sa disposition et le reçurent on ne peut mieux; les siens furent également bien traités, néanmoins les Turcs causèrent nombre de maux dans ces contrées. Ils allaient forçant les femmes et les enfans, entraînant dans leurs galères les hommes qu'ils rencontraient de nuit et par les campagnes, comme s'ils avaient fait partie de la flotte. Barberousse ne permettait pas que l'on sonnât les cloches pour appeler à la messe, ni même aux autres heures; les clercs et les moines n'osaient pas enterrer les esclaves espagnols

qui mouraient, tant on souffrait d'infâmes persécutions en France. Sur ces entrefaites, Salah partit d'Alger pour se rendre à Toulon, avec les galères qu'il avait emmenées. Chemin faisant, il voulut entreprendre quelque rapine sur la Sardaigne, et il débarqua en conséquence dans cette île, avec l'intention de faire également de l'eau dans les environs d'Oristan; mais là quelques cavaliers lui tuèrent jusqu'à cent hommes de ceux, bien entendu, qui étaient descendus à terre. Quand cette circonstance vint aux oreilles de Barberousse, il envoya un grand nombre de galères sous le commandement de ce même Salah. On était déjà en février, mais les Sardes firent une si bonne garde, que, selon ce qui a été raconté depuis par les captifs espagnols, ils tuèrent près de la moitié des Turcs qui étaient débarqués, quoique ceux-ci fussent près de deux mille. Les autres retournèrent à Toulon; mais, pendant la traversée, ils furent assaillis par une tourmente qui leur fit perdre quelques galères et beaucoup d'agrès. Aussi, pour réparer une partie de ce dommage, Barberousse eut-il besoin de faire venir des rames de Gênes.

Déjà le printemps était sur le point de se passer, c'était le bon temps pour les galères de sortir, et Barberousse avait désir de s'en re-

tourner, chose que le roi désirait également ; tous deux néanmoins ils multipliaient les lenteurs, l'un pour avoir de l'argent, l'autre pour n'en point donner et pour rester simplement débiteur, ne pouvant payer à cause des guerres nombreuses qui venaient d'avoir lieu durant ces trois dernières années. Pour dire la vérité, ce prince était fort pauvre alors et en nécessité d'argent; puis la solde de l'armée turque montait à de grosses sommes, et il y avait un an qu'elle se trouvait presqu'aux frais du roi, et que, selon ce qui était dit alors, elle en tirait chaque mois cinquante mille ducats. Enfin ils s'arrangèrent, et outre la paie de son monde et les approvisionnemens des galères, le roi donna à Barberousse quatre cents Maures, Arabes et Turcs, que François de Bourbon tenait ramant à bord de ses galères. De plus, il lui fit un riche présent en toile blanche, en orfévrerie ouvragée, en soie et en drap d'écarlate. Et de tout ceci, voilà le fruit que François Ier sut tirer, ni l'état de Milan, ni lui ne furent vengés de leur ennemi, ou pour mieux dire cela ne servit qu'à discréditer ce prince et à embraser son royaume...

On sentit si vivement dans la chrétienté cet appel fait à Barberousse, qu'il fut proposé par

quelques cardinaux, dans un consistoire, d'enlever au roi de France son titre de *Très-Chrétien*, et de lancer contre lui l'excommunication pour avoir attiré les Turcs, et s'être opposé à la guerre qu'on leur faisait, comme cela était arrivé par l'entremise des ambassadeurs de François Ier à la diète de Spire; mais le pape Paul III dissimula comme il avait dissimulé lors de leur arrivée, ou pour complaire au roi et l'empêcher de s'isoler de l'église, ou pour qu'il n'arrivât point mal à sa marine. On raconte à ce propos qu'une fois il envoya expressément de lui-même, et par le canal du cardinal Trana, qui appartenait au parti français, un présent considérable en rafraîchissemens, mais qu'on le porta à la flotte impériale, pensant que c'était celle des Turcs, et on ajoute qu'André Doria le reçut à la place de Barberousse.

§ II.

DERNIÈRES ANNÉES DE KHAÏR-ED-DIN ; SA MORT.

Nous avons laissé Barberousse avec sa flotte se dirigeant sur Constantinople et désolant les côtes de la chrétienté, qu'il allait dévastant et pillant, en faisant partout des esclaves. J'ai dit au commencement de cet ouvrage, les débuts de ce corsaire ; je rappellerai maintenant deux choses, ce qu'il nous déroba, les captifs qu'il nous enleva, et cette mort déplorable qui en fit à la fin un tison de l'enfer,

après avoir été le fléau de la chrétienté. C'est ainsi que nous en finirons pour tout ce qui le concerne, bien qu'après sa mort il y ait eu des étincelles qui ont causé d'autres incendies, d'autres dommages, tout semblables à ceux qui nous venaient de lui : nous voulons parler de Dragut et de ses pareils.

Barberousse s'en fut de Toulon à Vadi, où les Gênois lui présentèrent grande quantité de fruits ainsi que des présens consistans en soie, ce qui lui arracha la promesse de ne faire aucun mal sur leurs côtes. Il réunit toute sa flotte, dont il avait envoyé une bonne partie en Corse à la recherche de Jannetin Doria, qui, peu de temps auparavant, avait enlevé deux galiotes aux corsaires. De là il écrivit au seigneur de Piombino, le priant avec instance de lui envoyer un fils de Sinan le juif (c'était, comme on sait, son ami particulier), jeune homme que l'on tenait en esclavage dans cette ville depuis la guerre de Tunis, et qu'il voulait renvoyer à son père, occupé alors à croiser dans la mer Rouge et sur les côtes de l'Inde, où il se battait contre les Portugais. Il ajouta que si ce captif ne lui était pas rendu, il saccagerait l'île. Le seigneur Appiano, car c'était son nom, répondit qu'on ne le pouvait point renvoyer, parce

qu'il était chrétien, sans faire grande offense au Messie, et sans infamie de sa loi ; mais qu'à sa considération, il le rendrait libre et riche. Barberousse, auquel, en effet, on ne l'envoya pas, se voyant ainsi dédaigné, ordonna de dévaster l'île et d'enlever les gens, pour qu'une autrefois on ne méprisât ni ses prières, ni sa flotte. Appiano alors acheta la paix par cet esclave, mais il ne put obtenir les nouveaux captifs. Grâce à Barberousse, le fils de Sinan le juif, fut fait capitaine de sept galères, et il le traita comme s'il eût été son père [1]. De l'île d'Elbe, la flotte fut à Telamo, et débarquant de son monde et de l'artillerie ce qu'il fallait pour combattre, il en fit la conquête, et la dévasta : là on déterra les morts, genre d'inhumanité dont il y a peu d'exemple [2]. Les Turcs s'avancèrent jusqu'à

[1] Plus tard il le renvoya à son ancien compagnon d'armes qui continuait ses expéditions dans la mer Rouge. Un historien prétend que Sinan reis mourut de joie en revoyant son fils.

[2] Sandoval passe ici rapidement sur une partie assez importante de l'itinéraire de Khaïr-ed-din : Telamo appartenait au Siénois, et cette ville fut prise par les Turcs parce que les habitans dédaignèrent les conseils et les secours que leur offrait Côme de Médicis. Le chroniqueur espagnol fait seulemement allusion à une étrange vengeance de Baberousse. La ville, une fois tombée au pouvoir du

deux lieúes dans l'intérieur avec une extrême célérité, et ils en rapportèrent beaucoup de bétail, ainsi qu'un grand nombre de captifs.

Barberousse passa à Puerto Hercules, et faisant monter son artillerie au sommet des rochers avec autant de diligence que de travail, il battit rudement la ville et le château, et bien que Carlos Mamucio et le capitaine Carrança, l'eussent rendue, les Turcs la détruisirent en mettant le feu aux meilleures habitations. Quoiqu'ils sussent parfaitement le dommage que causait Barberousse, les Siénois qui jusqu'alors s'étaient peu inquiétés de son passage, envoyèrent en toute hâte vers D. Juan de Luna, au moyen des Espagnols qui à cette époque se trouvaient en garnison dans la cité. Ils envoyèrent également à Fontacho, où il y avait beaucoup de Siénois; mais lorsque ceux-ci arrivèrent, ils se jetèrent dans Orbitello, parce qu'ils trouvèrent Puerto-Hercules perdu. Malgré ces secours, Barbe-

corsaire, il entra dans la maison de Barthélemi Telamo, qui était mort depuis peu de temps, et qui avait été naguère général des galères du pape; il fit ouvrir le cercueil dans lequel on l'avait déposé, et ordonna que le cadavre fût coupé par morceaux. Le crime de Barthélemi Telamo était d'avoir ravagé les îles de Lesbos et de Mételin, où Khaïr-ed-din conservait des possessions.

rousse ne laissa pas de faire construire des radeaux sur lesquels on pût placer l'artillerie; car son intention était de canonner sur plusieurs points Orbitello, que l'on peut considérer comme une ville très forte, et qui se trouve bâtie au milieu d'une lagune. Déjà les Espagnols et les Siénois s'en éloignaient, quand arrivèrent Estevan Colonna avec douze bannières, et Chapin Vitello avec deux autres compagnies d'hommes à cheval que Côme de Médicis, duc de Florence, envoyait au secours de la ville, tant pour servir l'empereur que par intérêt pour Siène. Et tous alors se donnant courage les uns aux autres, ils combattirent les Turcs qui étaient répandus par la campagne, ou qui se trouvaient dispersés après le débarquement: ceux-là, de même que ceux qui tentaient de gagner la terre sur leurs esquifs, ils les firent retourner à leurs bâtimens, assurément bien contre leur gré. Barberousse donna le signal de l'embarquement, craignant les arquebusiers espagnols qu'il n'avait pas attendus, ainsi que ces hommes de cheval qui allaient toujours croissant en nombre, avec une infanterie nouvelle. L'amiral turc s'en fut de là à Gillo, île qui produit de bon vin; il dévasta encore cet endroit et fit prisonnier tous les insulaires. Léon Strozi, prieur de Capoue,

qui s'en allait en ambassade avec sept galères françaises vers le Grand-Seigneur, pour lui porter les excuses du roi François Ier, Léon Strozi, disons-nous, importunait à chaque moment Barberousse pour qu'il retournât à Orbitello, ce qui importait singulièrement, disait-il, aux affaires du roi en Toscane, et à la prépondérance du Grand-Turc dans ces mers, ainsi qu'en Italie. Dans le cas où cette ville ne pourrait être prise, il voulait que l'on bâtît un fort à Puerto-Hercules, et qu'on y laissât bonne garnison de Turcs et de Français. Selon lui, une expédition semblable devait faire acquérir grand renom à celui qui l'entreprendrait; et, grâce à elle, Suleiman se trouvait avoir entrée en Italie, tandis que le roi de France passerait quand il en aurait le désir en Toscane, dont Florence, la capitale, avait eu jadis Philippe Strozi, son père, pour souverain. Le prieur de Capoue donnait un tel conseil, bien qu'il fût chevalier de l'ordre religieux de Saint-Jean; et non seulement il essayait alors de l'effectuer, mais, par la suite, il travailla à son accomplissement, causant par cela de grandes séditions et de nombreux trépas. Douze ans plus tard, il mourut dans ce même pays d'un coup d'arquebuse qu'on lui ajusta.

Barberousse reconnaissait bien que le prieur disait avec justesse, ce qu'il convenait aux deux parties de faire; il voyait à merveille qu'en s'emparant de lui on aurait un moyen d'épouvante pour l'Italie, comme cela avait eu lieu jadis à l'égard d'Otrante. Mais voyant que les ennemis étaient nombreux et se méfiaient des Français, il ne voulut pas aventurer sa réputation ni son monde; d'ailleurs jamais les corsaires ne se battent contre ceux qu'ils savent être sur leurs gardes. De Gillo, on se porta sur Procida et sur Ischia, où l'on arriva à la Saint-Jean au soir, durant une nuit de l'année 1544 : les deux endroits furent pillés, bien que Barberousse ne pût pas faire grand'chose dans la bourgade d'Ischia, parce qu'elle est forte et garnie d'artillerie. Tout ces ravages, il les multipliait en haine du marquis de Guast qui s'était opposé à ce qu'il s'emparât du château de Nice.

Il enleva de ces deux pays huit cents personnes, et quelques uns disent plus de mille. Don Pedro de Tolédo, qui se trouvait être alors vice-roi de Naples, envoya en toute diligence le capitaine Antonio de Varrientos à Pouzzoles, accompagné de trois cents Espagnols, avec ordre de faire rentrer le menu peuple dans la capitale; puis, derrière cet officier, il fit marcher immé-

diatement le capitaine Saavedra, commandant cinq cents autres soldats; deux cents hommes de cavalerie légère environ le suivaient, car l'on craignait que les Turcs ne présentassent le combat.

La flotte entra à Baïa le jour suivant dans la matinée, et formant trois divisions, elle tourna face contre terre; les bâtimens touchaient presque le rivage. Les Turcs alors débarquèrent, et ils commencèrent à battre en ruine Pouzzoles; mais comme entre autres individus ils tuèrent durant le combat le capitaine Saavedra, cet événement jeta le trouble et la crainte parmi ceux qui restaient; néanmoins, ils ne cessèrent pas de diriger le feu de leur artillerie sur les galères; les cavaliers qui gardaient le faubourg s'escarmouchèrent avec les Turcs, et ils les contraignirent à se réembarquer; l'un d'entre eux resta prisonnier parce que son cheval s'était embourbé.

Le vice-roi réunit quatre mille hommes d'infanterie, plus de mille chevaux, tant Naples a de ressources, et à la tête de ces troupes, il s'en fut au secours de Pouzzoles. Barberousse alors se retira, confiant à Salah reis la batterie; il chemina jusqu'à Salerne avec l'intention d'investir cette ville, mais le vent de nord-ouest commença à souffler avec tant de furie, que

laissant à Zultfan une galiote et deux navires sur les quatre qu'il commenait, il courut les mers malgré la tourmente, et s'en alla ravager Policastro, ainsi que d'autres lieux. A la fin, il arriva à Lipari, et tirant de ses navires une quarantaine de pièces de canon, il commença à battre vigoureusement les murailles de la ville. Son artillerie joua ainsi durant douze jours sans interruption : les habitans, frappés de crainte, se rendirent pour avoir la vie sauve; ils craignaient la mort, et ils agirent ainsi par le conseil d'un des principaux habitans, que l'on appelait Nicolas. C'est ainsi que la population qui se montrait à huit mille ames, tomba en captivité avec toutes ses richesses; Nicolas seul échappa.

Barberousse passa devant le Phare de Messine, et à Fiumara de Muro il soumit à l'esclavage un millier d'individus. A Ciriati, le nombre des captifs s'éleva à quatre mille. Beaucoup d'autres prises de ce genre furent faites sur les côtes de la Calabre; le butin se trouva si considérable enfin, tant en hommes qu'en marchandises, que les galères devinrent insuffisantes pour le transporter. Et néanmoins, tout cela s'accomplit sans que l'on eût à regretter plus d'un bâtiment qui se brisa sur des écueils à Gallipoli, le long des côtes de la Pouille. Durant

cette navigation, Barberousse fut contraint de jeter beaucoup d'individus à la mer, et il maudissait encore les infortunés dont il avait causé la disgrâce, car c'étaient la faim, la soif, la fatigue, l'extrême puanteur que causait un tel encombrement qui les faisait mourir.

Il entra vraiment triomphant à Constantinople. Les pachas, les serviteurs du Grand-Seigneur, les femmes du harem reçurent de lui grand nombre d'enfans des deux sexes, avec une foule de présens d'autre nature.

Ainsi, tout chargé des dépouilles de la chrétienté, son entrée dans Constantinople fut représentée aux yeux du Grand-Turc comme étant ce qu'il y avait de plus honteux pour les souverains étrangers, et comme étant le résultat de leurs fautes. La venue de Barberousse en France fut cause en outre que les Morisques du royaume de Valence se révoltèrent, en tachant de recouvrer leur liberté. Pleins de l'espérance où ils étaient qu'ils pourraient rejoindre la flotte de l'amiral turc, ce à quoi il consentait; cet événement eut des suites terribles,

Enfin arriva l'heure misérable de cet ennemi du nom chrétien, dont nous avons passé en revue néanmoins les actions glorieuses. De pauvre potier qu'il était, car tel avait été son

premier état, il en était venu à se mesurer avec l'empereur. On l'avait vu roi d'Alger et de Tunis, et chef de tous les corsaires après la perte de Rodrigo de Portundo. Ce fut ainsi qu'il dévint le seigneur des mers dont nos côtes sont baignées, et qu'il causa tant de maux à l'Espagne et à l'Italie. Pour que ces maux fussent plus déplorables encore, le Grand-Turc l'avait fait capitan-pacha : il ne pouvait pas aller plus loin. Il enleva Tunis avec cette flotte qui avait été l'objet de tant de sollicitude de la part du Turc. Et pour qu'il ne s'emparât pas de la Sicile, de la Sardaigne ou de quelque autre île, il fut nécessaire que l'empereur le chassât de ces parages, au notable profit de la chrétienté et à sa propre gloire. Barberousse ne parvint à échapper que grâce à sa diligence, car il fut vivement pressé. Le roi de France le demanda ensuite au Grand-Seigneur; mais si, dans cette circonstance, il se vit puissant deux ou trois fois, le dommage, après tout, ne fut pas considérable. Il armait une autre flotte pour retourner dans les mêmes parages, lorsqu'il fut pris d'une dissenterie violente qui persista fort long-temps, et qui finit par une sorte de paralysie : la fièvre se joignit à tout cela et elle l'emporta enfin

lorsqu'il avait déjà plus de quatre-vingts ans [1].

Il était roux, comme son nom l'indiquait [2], bien proportionné, si ce n'est qu'il avait beaucoup engraissé; ses sourcils étaient fort épais, et il en était venu à voir très peu. Il bégayait, et il savait un grand nombre de langues. Il se piquait de parler le Castillan, et presque tous les gens de son service étaient espagnols. Il fut plus cruel qu'aucun des corsaires de son temps, avare au-delà de ce qu'on peut dire pour arriver au point où il en était venu. La luxure était encore son péché... On dit que son mariage avec la fille de Diégo Gaytan, qu'il avait trouvée à Régio, lui fut fatal. Il discourait avec finesse, souvent avec malice. Son orgueil se laissait facile-

[1] Selon Haédo, Khaïr-ed-din mourut au mois de mai 1548, après une attaque de fièvre qui avait duré quatorze jours. Il n'avait que soixante-trois ans au dire de cet historien; mais ici l'abbé de Fromesta est tout-à-fait en contradiction avec les autres biographes de Barberousse.

[2] Haédo se trouve encore ici en contradiction avec Sandoval et les auteurs que nous avons sous les yeux, y compris notre chronique; car après avoir signalé l'épaisseur de la barbe chez le corsaire, et avoir signalé la différence qu'il y avait sur ce point entre lui et Aroudj, il affirme qu'elle était châtain. Le nom de Barberousse passa si bien dans la famille, néanmoins, que Hassan, fils de Khaïr-ed-din reçoit fréquemment cette dénomination des historiens.

ment voir, et il regardait peu à ses paroles, surtout lorsqu'il était de mauvaise humeur. Il compensait de tels défauts par une tolérance étudiée, par sa grâce, et par le bonheur qu'il avait dans tout ce qu'on lui voyait entreprendre. Il était courageux et prudent à la fois dans l'attaque et dans le combat. On le trouvait prévoyant à la guerre, dur au travail, et constant, par-dessus tout, durant les revers de fortune, car il ne montra jamais ni faiblesse ni crainte apparente. Il mourut fort riche en son palais de Bixatar, qu'il avait fait construire à Péra. Il laissa pour héritier, avec la permission du Grand-Seigneur, son fils Hassan Barberousse, qui se trouvait alors à Alger.

NOTES.

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

NOTE 1, PAGE 1.

« Les pieux exploits d'Aroudj et de Khaïr-ed-dîn, fondateurs de l'Odgeac d'Alger. »

Nous avons cru à propos de conserver le titre exact de la chronique arabe. Mais une partie de ce titre et les noms des deux personnages célèbres qui y figurent nécessitent quelques mots d'explication. Dans toutes les chroniques du XVIe siècle qui nous sont parvenues, et même dans les voyages qu'on publia long-temps après, les noms des deux fondateurs de la régence sont tellement défigurés qu'on aurait quelque peine à les reconnaître, s'ils ne se rattachaient à des faits bien connus. Aroudj paraît successivement sous

les noms d'*Aruch*, d'*Orox*, d'*Horruc* et même d'*Homich*. Aroudj était appelé ainsi à Mételin au commencement de sa carrière, et Sandoval pense que l'espèce de sobriquet sous lequel il devint si célèbre depuis, lui fut imposé dès l'origine, lorsqu'il n'était que simple matelot au service des Turcs. Hadji-Khalfa nous apprend que le nom du second fondateur subit un changement complet. Appelé *Kizr*, lorsqu'il remplissait son office de potier, il reçut plus tard la dénomination de Khaïr-ed-din, qui signifie littéralement *bien de la terre*. Quant au surnom de Barberousse, une petite difficulté se présente : fut-il imposé d'abord à l'aîné des deux frères ou appartint-il seulement à Khaïr-ed-din? notre chronique en fait un surnom inspirant la terreur et appartenant essentiellement au pacha d'Alger. Les historiens se montrent peu d'accord sur ce fait sans importance. Haédo semble nier que, grâce à certaines particularités tirées de la couleur de ses cheveux, le frère d'Aroudj put le mériter. Sandoval l'attribue à Aroudj. Une note trouvée dans les papiers de Venture de Paradis trancherait la difficulté; mais nous ne savons pas trop jusqu'à quel point on peut admettre l'étymologie. Baba, comme on sait, est un titre qu'on donnait à quelques deys, en parlant de leurs personnes : or, selon le savant orientaliste que nous venons de citer, le surnom imposé au conquérant d'Alger n'aurait pas d'autre origine que ces deux mots : *Baba Aroudj*, imparfaitement prononcé par les Européens. Nous objecterons seulement que le frère de Khaïr-ed-

din n'avait point la dénomination spéciale de dey, et qu'il régna sur Alger sans qu'on spécifie le titre qu'il avait adopté. Quoi qu'il en soit, le surnom de Barberousse appartient tellement à la famille, il sert si bien à la désigner dans l'histoire, qu'une foule de chroniqueurs n'en adoptent pas d'autre : il passe même, plus tard à Hassan-Pacha, le fils de Khaïr-ed-din. Les écrivains du XVIe siècle diffèrent passablement sur les noms des autres fils de Jacoub. Plusieurs d'entre eux transforment Elias en Mohammed : ce fait est tout-à-fait sans importance; il n'y a qu'Ishak qui figure réellement dans l'histoire des deux frères. Dans toutes les chroniques fournies par les Arabes, on le voit occuper un des premiers rangs parmi les gouverneurs d'Alger ; mais, pour lui, cette dénomination est purement honorifique. Pour compléter la note relative au titre, nous n'ajouterons que quelques mots : *Odgeac*, ou *Ogeac*, signifie littéralement foyer, le lieu où l'on peut suspendre la marmite. On sait que parmi les Janissaires la marmite jouait un rôle emblématique qui rappelait les priviléges de cette milice célèbre.

NOTE 2, PAGE 2.

« Elias, Ishaac, Aroudj et Khaïr-ed-din étaient fils de Jacoub Reis, honnête musulman. »

S'il est un point fréquemment débattu dans l'histoire d'Alger, c'est tout ce qui a rapport à la naissance d'Aroudj et de Khaïr-ed-din. Dès le XVIe siècle,

les opinions les plus contradictoires circulèrent à ce sujet. Selon les uns, les quatre frères dont il est question dans la chronique, seraient nés au sein de la religion chrétienne, et ils auraient renié; selon d'autres, ils seraient fils d'un renégat, et dès l'origine de leur carrière ils appartiendraient à la religion musulmane. On a été jusqu'à en faire deux gentilshommes de la maison d'*Authon*, famille établie depuis un temps immémorial en Saintonge, et occupant un rang distingué. On peut lire aisément à ce sujet le *conte* qu'en fait Brantôme, car c'est l'expression dont il se sert pour caractériser la tradition recueillie par lui. Bien que les détails que nous fournissent André Thevet, Diégo de Haëdo, Mayerne Turquet, et Sandoval, viennent de contemporains dignes de foi, ou même de gens qui avaient été dans l'intimité des deux corsaires, nous l'avouerons, rien de ce qu'ils racontent à ce sujet n'est complètement satisfaisant. C'est néanmoins avec les documens réunis par eux que l'on peut prétendre à rétablir la vérité, et non comme l'a fait l'auteur d'une vie de Barberousse, publiée en 1789, en acceptant la tradition de Brantôme. Durant ces derniers temps, M. de Hammer a profité de renseignemens d'autant plus précieux qu'ils venaient de Khaïr-ed-din lui-même. Si *l'Histoire des guerres maritimes*, donnée par Hadji-Khalfa, renferme, comme on l'annonce, un abrégé des commentaires dictés par le célèbre corsaire à Sinan-Tchiaouh, il est évident que, sous certains rapports, on ne saurait recourir à de meilleures sour-

ses pour connaître l'origine des deux frères. Voici ce que dit l'histoire des Ottomans : « A la suite de la conquête de Médilü (Mitilène[1]), faite par Mohammed II, le Sipahi Roumiliote Yakoub d'Yenidjewardar, s'était fixé dans cette île avec ses quatre fils, Ishak, Ouroudj, Khizr, surnommé plus tard *Khaïr-ed-din Barberousse*, et Elias; le premier se fit commerçant, les trois autres, sous les règnes de Bayezid II et de Sélim Ier, se livrèrent à la piraterie, en déguisant leurs courses sous le prétexte d'un commerce maritime. Dans un combat contre les chevaliers de Saint-Jean, Elias périt et Aroudj fut fait prisonnier; mais celui-ci fut, peu de temps après, rendu à la liberté par l'entremise du prince Kirkoud, alors l'un des gouverneurs de la côte de Karamanie. Ouroudj et Khizr poursuivirent le cours de leurs pirateries. » Ces renseignemens diffèrent, on le voit, sur quelques points de ceux qui nous sont offerts par la chronique; mais ils les complètent pour ainsi dire plutôt qu'ils ne les infirment. Le Sipahi Jacoub devait être renégat, et par conséquent les quatre frères étaient nés dans la religion musulmane. Du reste, Sandoval entre à ce sujet dans des détails pleins d'intérêt, et dont on ne peut guère suspecter la véracité, puisqu'ils s'accordent avec ceux d'Hadji-Khalfa. Selon lui, un renégat albanais, habile marin, jadis à la solde du Grand-Seigneur, serait venu se réfugier à Mételin par suite de quelque délit. Après avoir

[1] Mételin.

échappé ainsi à la justice, il se serait marié dans la ville de Bonava avec une femme chrétienne, nommée Catherine, et qui, étant veuve d'un prêtre grec, aurait eu déjà de son premier mari deux fils et une fille. Six autres enfans seraient nés de son mariage avec l'Albanais. Les quatre frères que nous avons déjà nommés auraient embrassé la religion de leur père, tandis que, selon un usage fort commun alors, les filles se seraient vu élever dans le christianisme. L'une des deux étant entrée dans un couvent, il résulterait de ce fait que les deux corsaires, regardés comme le fléau de la chrétienté, auraient eu pour sœur une religieuse. La plupart des historiens s'accordent à dire que Aroudj avait servi d'abord comme marin, et que celui des frères qui, plus tard, prit le nom de Khaïr-ed-din, embrassa l'état de potier. Selon Sandoval, Ishak aurait été ouvrier charpentier, et Mohammed aurait étudié pour être religieux (morabite). Haédo, d'accord en quelques points sur ces faits, veut que Jacoub ait été chrétien, et que ce soient les deux frères qui aient abandonné la religion dans laquelle ils étaient nés. Nous sommes d'autant plus disposés à adopter l'opinion de Sandoval, qu'elle est beaucoup plus d'accord avec les historiens orientaux. Quant à celle d'André Thevet, il est inutile, nous le pensons, de s'y arrêter.

NOTE 3, PAGE 3.

« Les infidèles, après avoir tué Elias et un grand nombre de ses compagnons, se rendirent maîtres de la barque, qu'ils amenèrent à Rhodes en triomphe. »

Pour répandre quelque jour sur la première période de l'histoire des deux frères et sur celle de l'Odgeac d'Alger, il est indispensable de rappeler ici ce qu'étaient les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Plus d'une considération importante se lie d'ailleurs à leur existence comme ennemis immédiats de l'empire ottoman; et en examinant sérieusement les faits, on peut se convaincre que cette inimitié a survécu à l'anéantissement de l'ordre : chez les Orientaux du moins elle n'est pas complètement éteinte.

Sans remonter à la première époque de leur établissement en Palestine, nous dirons seulement que, chassés de la Terre-Sainte par le soudan d'Egypte Maleck-Seraph (1291), les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, connus à cette époque sous le nom de *Frères Hospitaliers*, cherchèrent d'abord un refuge dans Chypre. Le roi de cette île, Henri II, les accueillit, et leur donna, pour retraite, la ville de Limasol; mais Guillaume de Villaret, leur grand-maître, trouvant qu'une telle position était bien précaire, et qu'elle les soumettait en quelque sorte au chef de l'île, prétendant d'ailleurs relever l'ordre sur les débris de son im-

mense fortune, et rétablir sa domination dans l'Orient, songea à transporter ailleurs le siége de la communauté, et, après quelque hésitation, fixa son choix sur Rhodes. Cette île était alors occupée par des Grecs, qui recevaient dans leurs ports les corsaires de toutes les nations.

On sait que les hospitaliers, d'abord simples religieux, consacrés au soin des malades, mais bientôt corrompus par la richesse, ne connurent plus de bornes à leurs souhaits ambitieux, qu'ils songèrent sérieusement à établir une souveraineté toute militaire, et qu'en nous servant de l'expression de Raymond du Puy, un de leurs maîtres, ils mirent «la main à l'épée, pour assaillir, terrasser et fouler aux pieds les mahométans et tous ceux qui se forlignent du droit chemin de la Foi.»

Foulque de Villaret, successeur de Guillaume, embrassa avec ardeur le projet de son frère, et prenant pour prétexte la nécessité de détruire les corsaires turcs, qui infestaient la Méditerranée et y causaient de grands ravages, il demanda à Andronic Paléologue, empereur d'Orient, la permission de s'emparer de l'île que l'on avait choisie pour y établir l'Ordre, et qui, toutefois ne relevait point de son empire. En même temps, il fit de grandes instances auprès du pape, pour en obtenir des secours, lui démontrant que non seulement l'occupation de Rhodes assurait à jamais à la chrétienté la domination des mers du Le-

vant, mais qu'elle ouvrait le chemin de la Palestine aux pieux et nombreux voyageurs, qui, dans ce temps-là, s'y rendaient en pélerinage. Clément V donna publiquement son assentiment au projet qui lui était soumis, et aussitôt des secours de toute espèce, en hommes et en argent, se réunirent autour de Villaret, tant la puissance d'une bulle était merveilleuse alors.

Après beaucoup de temps et de nombreux efforts, les hospitaliers se rendirent maîtres de la ville de Rhodes. Ils en prirent possession en 1309, le jour de l'Assomption. L'étendard de le religion y fut immédiatement arboré ; Foulque de Villaret se décora du titre de *Grand-Maître*, et les religieux, plus décidés que jamais à se livrer au métier des armes, se proclamèrent *Chevaliers de Rhodes*.

L'extermination des Templiers, qui eut lieu peu de temps après, contribua au progrès de leur établissement, car les biens de cet ordre célèbre furent en partie réunis à ceux qui le formaint déjà, et en augmentèrent considérablement le revenu.

Les chevaliers, toujours préoccupés de leurs vues ambitieuses, mais resserrés dans leur île, sentirent promptement la nécessité de porter leurs armes sur mer, et de s'attacher spécialement à la navigation. Ils dressèrent donc des chantiers et se virent bientôt maîtres d'une marine nombreuse, avec laquelle ils ne tardèrent pas à parcourir la mer de l'Archipel et les côtes de la Turquie d'Asie. Rhodes, agrandie par ses

prises et par ses conquêtes, était devenue une puissance maritime. On l'avait vu surgir tout à coup, pour ainsi dire, au milieu de l'Orient, pour tenir les Turcs en haleine, et pour s'opposer au moins à tout envahissement de leur part, si elle ne pouvait parvenir à les refouler en arrière; c'était encore une croisade, mais une croisade permanente.

A partir de cette époque, l'histoire de ces chevaliers n'est plus qu'une longue série de combats, de descentes à main armée, où figurent la prise de plusieurs villes; mais c'est aussi une histoire où se succèdent le pillage, l'incendie, les déprédations de toute espèce. Le bien de la religion sert de prétexte à tant de maux, et l'ordre, si humble dans son principe, marche vers la puissance souveraine.

On sent bien que, pressés par cette guerre incessante, qu'avertis par cet acharnement impitoyable, les turcs ne manquèrent pas d'étendre leurs armemens en raison de ceux que l'on voyait sortir de Rhodes; et c'est alors que commencèrent à paraître quelques uns de ces fameux corsaires, la terreur de la Méditerranée, qui exploitèrent avec tant de succès son bassin oriental. Ainsi, de part et d'autre, cette guerre de religion se transforma en une guerre de rapine et de brigandage.

Rhodes, comme on le pense bien, s'enrichissait à ce métier, et ses chevaliers n'étaient déjà plus comme autrefois de pieux religieux occupés d'œuvres charitables et voués à la pauvreté, observant le vœu de

continence; bien loin de là! « Enrichis des prises qu'ils faisaient sur les infidèles, au lieu d'en porter le produit dans le trésor de l'ordre, suivant leur devoir, ils employaient souvent dans le luxe ces biens qu'ils s'appropriaient; des riches étoffes qu'ils trouvaient dans leurs prises, ils commencèrent à s'habiller plus magnifiquement qu'il ne convenait à des religieux; la délicatesse de leur table était égale à la richesse de leurs habits; la dépense qu'ils faisaient en chevaux répondait à cette profusion, et l'air dangereux d'une île que l'aveugle gentilité avait consacrée à Vénus, faisait de fâcheuses impressions parmi la jeunesse de l'ordre (1). »

Parmi les conquêtes que firent les chevaliers, la plus importante est, sans contre dit, celle de Mételin, qui leur fut cependant enlevé quelque temps après, par les Turcs (1457). Les chevaliers songèrent longtemps à le leur reprendre, mais ce ne fut qu'en 1501 qu'ils s'occupèrent sérieusement d'une attaque en règle. Les Turcs avaient fortifié cette position, la garnison en était considérable, et par conséquent l'entreprise devenait difficile. Le grand-maître s'adressa au pape, et bientôt une ligue fut formée, dans laquelle on vit entrer non seulement le roi de France, mais ceux d'Espagne et de Portugal, ainsi què les Vénitiens.

Toute forte qu'elle était, l'expédition fut mal combinée; son premier tort fut de ne point agir simultané-

(1) Abbé de Vertot, tome II. p. 15.

ment, aussi n'eut-elle aucun succès. Philippe de Clèves, seigneur de Ravastin, qui la commandait, ayant essayé seul, avec les galères de France, de soumettre la ville, fut obligé de lever le siège au bout de quelques jours, et de reprendre la route du Ponent. Les Turcs avaient opposé une vigoureuse défense, et comme le port de Mételin était devenu le refuge des corsaires, ceux-ci, qui s'y trouvaient en grand nombre, contribuèrent par leur audace et leur adresse à déjouer l'entreprise.

L'histoire ne nous dit pas si Aroudj et Kaïr-ed-din, qui étaient nés dans cette ville, contribuèrent à sa défense. Ils avaient alors dix-neuf à vingt ans, et selon toutes probabilités, ils couraient déjà la mer. C'est à huit ou dix années plus tard, qu'il convient de rapporter l'époque de la captivité d'Aroudj.

A son avénement au trône impérial, en 1520, Soliman voua aux chevaliers de Rhodes une haine implacable, et il songea avant tout aux moyens que l'on pourrait employer pour les chasser des mers de son empire. « Il mit plusieurs fois cette entreprise en consultation ; entre autres, il mit en considération qu'il avait peine de jouir paisiblement des provinces d'Egypte et de Syrie, et que le plus court et assuré moyen d'en avoir nouvelle, et d'y mander qui était par mer, lui était ôté par les chevaliers de Rhodes, qui veillaient tous les passages et attrapaient tout ce qui allait et venait, et, pour cette cause, il était contraint de tenir toujours une armée de mer sur pied, et que tant

que ceux de cet ordre seraient à Rhodes, ils ne cesseraient d'exciter les princes chrétiens à lui faire la guerre et se liguer pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il avait trouvé aux mémoires de Sélim son père, que; pour assurer ses affaires, il fallait avoir Belgrade et Rhodes, et que les chrétiens, par le moyen des chevaliers de Rhodes, pouvaient toujours porter la guerre au milieu de ses états. Il était aussi importuné et pressé par les plaintes des habitans de Mételin, Négrepont, la Morée, de la Caramanie et de ses nouveaux sujets d'Egypte et de Syrie, qui étaient ordinairement en alarmes, saccagés et arançonnés par les chevaliers de cet ordre (1). » Soliman avait donc bien compris l'état dans lequel Sélim lui laissait l'empire ottoman ; il savait que tant que les chevaliers de la religion occuperaient Rhodes, il n'y aurait point de repos pour les Turcs, et que le littoral de ses états serait sans cesse ravagé par de nouveaux pillages.

Voici ce que l'historien des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem fait dire à cet empereur, lorsqu'en 1522, il vint mettre le siége devant l'île ; Soliman s'adresse à ses soldats, nous n'avons rien voulu changer à la forme naïve du vieil écrivain :

« Il y a deux cents ans qu'une poignée de chevaliers affamés, chassés de leur maison pour décharger leurs familles, se sont ici perchés au milieu de cet empire, et ne s'y entretiennent que des rapines qu'ils exercent

(1) Histoire des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Baudoin.

sur mes sujets, et font gloire de leurs extorsions et de faire paraître qu'ils ont eu jusqu'ici les moyens et le courage de s'y maintenir, malgré les forces et la puissance de mes glorieux prédécesseurs et la mienne, et tiennent les fidèles musulmans et tous nos sujets pour ennemis irréconciliables et les ont en grand mépris. Je ne sais par quel malheur ou quelle nonchalance fatale mes ancêtres les ont si longuement supportés sans les châtier, sinon qu'ils ont été continuellement occupés à débattre et conquérir de grands royaumes et empires.... »

« Il n'y a que la ville de Rhodes, située au cœur de mes états, aux portes de mes meilleures provinces de laMorée, de la Syrie, de la Métélie, de l'Archipellago, qui fait tête à ma grandeur, et interrompt les progrès de mes victoires. Ils interceptent mes messages, ils volent mes tribus, ils détroussent nos marchands, ils intimident mes galères, ils reçoivent les corsaires chrétiens, les malfaiteurs, les reniés, les fugitifs et les rebelles de notre foi et de ma justice; ils sollicitent et irritent sans cesse les princes du Ponent contre moi; ils marchandent et traitent de pair avec moi, ne sont-ce pas des choses du tout insupportables? N'est-ce pas une honte et un opprobre à nous Ottomans d'en différer davantage le châtiment et la vengeance? Pour ce faire, j'ai envoyé ici autant de vaisseaux, de canons, de soldats et de bons capitaines, que s'il était question de conquérir un grand royaume... »

Ne dirait-on pas, en lisant ces paroles, qu'il s'agit

d'une guerre toute récente; que c'est le roi de France, par exemple, qui menace Alger de sa colère, et qui rappelle les griefs que la chrétienté peut faire valoir contre les Turcs de la régence; c'est, qu'à vrai dire, les deux situations sont, à peu de chose près, les mêmes, et que la domination d'Alger par les Turcs, n'est que la contre-partie de celle de Rhodes, occupée par les chrétiens.

A Rhodes, en effet, ce sont des hommes appartenant à toutes les nations chrétiennes, qu'on voit réunis pour opprimer les Turcs chez eux; à Alger, des Turcs de diverses provinces se sont groupés en face de la chrétienté, pour piller les peuples qui les environnent; représaille fort naturelle après tout, et dont il serait malaisé de contester la justice; mais que les sympathies de l'historien rendent toujours difficiles à admettre.

Nous ne devons pas douter qu'Aroudj, qui, selon notre chronique, était bien supérieur à la plupart des hommes de son temps, ne fût doué d'un génie aussi pénétrant, que son courage était actif. Sa haine pour les chrétiens avait dû s'accroître durant les guerres auxquelles il avait participé dans sa jeunesse, et sans doute que sa captivité à Rhodes, où il avait été longtemps mis à la chaîne, n'avait fait que donner plus de violence à ce sentiment. Dans tous les cas, ce temps de captivité fut pour lui une excellente école dont il dut profiter. Parlant fort bien la langue franque, et ayant eu des rapports dans cette île avec des hommes mar-

quans, il avait pu étudier l'organisation, la force, les moyens politiques même de cet ordre, et concevoir le projet de combattre les chrétiens avec les moyens qui leur avaient si bien réussi, c'est-à-dire en formant vers le couchant et à la porte de leurs états, une puissance oppressive, comme ceux-ci en avaient élevé une au cœur de son pays. Pensée grande et forte qui révèle plus qu'un simple chef de corsaires, comme on s'est toujours plu à représenter le fondateur de l'Odgeac d'Alger. Personne, en effet, mieux qu'Aroudj, ne pouvait apprécier l'avantage d'une semblable politique, aussi parvint-il à en faire l'applicatiou avec un succès qui a été bien fatal aux peuples européens. Un coup d'œil impartial, jeté sur la régence, fera voir qu'en plusieurs points elle n'est en effet que la copie de cette colonie chrétienne, mais toujours guerroyante, qui avait été fondée par l'ordre de Saint-Jean.

Alger, comme Rhodes, était une république militaire. Dans les deux gouvernemens, le chef était électif, et relevait d'une puissance supérieure, sous la protection de laquelle le pays s'était placé; en fait, il jouissait d'une indépendance presque absolue, que la politique non seulement autorisait, mais qui était favorisée par l'éloignement. Ainsi, le grand-maître de Rhodes s'inclinait bien devant une bulle, ou devant un légat du pape, mais il ne donnait cours au bon plaisir de sa sainteté, qu'autant que cela s'accordait avec les intérêts et les statuts de l'ordre. De même, le frère d'Aroudj, avait placé l'Odjeac d'Alger sous la protec-

tion du grand seigneur. Il recevait respectueusement les firmans de la Porte; mais sûr de l'impuissance de celle-ci, ce n'était qu'avec une déférence apparente qu'il écoutait ses remontrances : en réalité, il n'en tenait aucun compte.

A Alger, comme à Rhodes, la guerre se faisait au nom de la religion, et les plus grandes cruautés étaient commises littéralement en son honneur : ici c'était un devoir de détruire les sectateurs de Mahomet, parce que leur culte est celui de l'imposture; là c'était mériter les gloires du ciel, que de combattre les chrétiens, parce que leur culte est celui de l'idolâtrie. Une bataille gagnée venait-elle renouveler toutes les haines, des milliers de têtes avaient-elles été coupées, avait-on passé au fil de l'épée une population entière, on courait dans les mosquées, dans les églises même faire hommage à Dieu d'une pareille victoire. C'était avec cet esprit de haine qu'on allait implorer sa protection pour le succès de nouveaux combats.

A Rhodes, un conseil supérieur partageait l'autorité avec le grand-maître qui le présidait. Ce conseil était composé de tous les baillis conventuels. A Alger, une assemblée composée des hommes qui remplissaient les premières fonctions du gouvernement, se formait autour du dey, et, sous le nom de divan, délibérait en sa présence sur les plus graves questions de l'état.

Les premiers emplois correspondaient les uns aux autres, à peu de chose près du moins, dans les deux républiques militaires. A Rhodes, le chef de l'armée

était celui-là même qui en conduisait la haute administration ; à Alger, l'aga remplissait les doubles fonctions de ministre de la guerre et de commandant de l'armée. Au grand commandeur répondait le casnadj ; au commandant de l'arsenal, l'wkil-hardj ; à l'amiral, *l'amirante de la már*, et ainsi de suite.

A Rhodes, chaque bailli pouvait tenir un conseil particulier, qu'on nommait *l'esgard* ; il en était de même à Alger, où un divan, composé d'autorités de second ordre, se rassemblait pour délibérer près de chacun des hauts fonctionnaires.

Les chevaliers de Rhodes se recrutaient de gens de diverses nations, que la perte de leur fortune, le malheur d'être nés plus tard qu'un frère, la crainte de la justice portaient à s'expatrier. Outre l'esprit religieux qui régnait à cette époque, il était naturel qu'on s'enrôlât avec empressement dans un ordre où la carrière des combats était en honneur, et où de grandes faveurs attendaient ceux qui savaient se distinguer.

La régence, toujours d'après ce principe d'imitation, se composait de renégats de divers pays ou de recrues qu'elle faisait dans les villes du Levant, en promenant son étendard dans les rues et en admettant immédiatement sous sa protection les vagabonds, les hommes repris de justice qui espéraient trouver ainsi l'impunité, et rarement quelques individus vraiment sincères dans leur croyance. De part et d'autre, c'étaient des hommes qui n'avaient rien de mieux à faire que de tenter les chances d'une vie aventureuse.

Les moyens par lesquels la régence d'Alger et la maîtrise de Rhodes se soutenaient étaient précisément les mêmes : la course, le pillage, les rançons, les tributs, formaient la ressource principale des deux états. Venaient ensuite les secours et les donations envoyés par les puissances coreligionnaires, dans le but d'alimenter la guerre et d'entretenir le zèle des combattans de la vraie foi.

Des milliers d'esclaves musulmans mouillèrent de sang et de sueurs les remparts de Rhodes; un nombre plus grand encore de chrétiens travailla sous le poids des chaînes à la construction du port et des fortifications d'Alger. On frémit en songeant à tant de souffrances, car ce n'était pas seulement les mauvais traitemens qu'il y avait à subir de la part d'ennemis sans pitié, il fallait supporter encore l'ardeur dévorante du climat.

De même qu'à Rhodes, où le trésor public grossissait chaque année, la *casna* d'Alger se remplissait par des rentrées successives; et cependant, de part et d'autre, l'histoire nous l'atteste, chevaliers et Algériens s'enrichissaient. Plongés dans le luxe, dans la débauche même, ils mentaient à leur religion et à leurs sermens.

Enfin, pour terminer ce parallèle, nous ferons remarquer qu'à l'exemple de Villaret et des hospitaliers ses compagnons, les fondateurs de la régence choisirent le point central de leur puissance immédiatement dans le voisinage des nations chrétiennes, dans un lieu

fort par ses dispositions naturelles, et autour duquel toutes ces nations viennent former un demi-cercle. Là, ne vivant que par la guerre, ne se soutenant que par la rapine, cette colonie sut se maintenir adroitement en hostilité perpétuelle avec celles de ces puissances dont la faiblesse lui assurait tout à la fois le plus de succès et d'impunité. Si les Algériens ont montré autant de persévérance et d'audace que les chevaliers de Rhodes, ils n'ont pas déployé moins d'adresse, de politique et de grandeur : toute l'histoire de la régence en est une preuve évidente. Enfin lorsque l'on porte son attention sur la chute de cet état barbaresque, on y trouve de nouveaux rapports avec la ruine de Rhodes, succombant devant les armes de Soliman; c'est que des puissances se trouvant dans les mêmes conditions, des puissances parasites, si l'on peut s'exprimer ainsi, fondées dans le même but, se soutenant par les mêmes moyens d'oppression et de violence, ne pouvaient manquer d'avoir la même destinée. Selon les lois immuables qui accompagnent le progrès, il fallait de toute nécessité qu'elles tombassent avant de s'élever au rang de nations.

NOTE 4, PAGE 34.

« Les chrétiens s'étaient emparés de Bégiajé sur les musulmans. »

La ville de Bougie, située sur la côte de Barbarie, à trente lieues dans l'est d'Alger, est une des cités les plus anciennes de cette partie de l'Afrique. M. Dureau de la Malle pense qu'elle est bâtie sur les ruines de l'an-

tique Saldœ; mais M. Davezac met ces ruines à quelques lieues plus dans l'ouest; M. Lapie y voyait d'abord Coba; aujourd'hui il se range à l'opinion de M. de la Malle. A l'époque où les Espagnols s'en emparèrent, elle avait une grande importance, parce que son mouillage, que l'on pouvait considérer comme le meilleur de la côte, attirait un grand nombre de navires. Les souverains de l'état de Maroc la gouvernèrent pendant long-temps; mais au XIIe siècle elle passa entre les mains d'un roi de Tenez qui la donna, à ce que rapportent les historiens, à son fils Albuferes, dont les descendans la conservèrent jusqu'à ce qu'elle fut prise sur Abdulasis par les chrétiens.

Le cardinal Ximenès [1] ayant fait, en 1809, la conquête d'Oran d'une manière aussi heureuse que rapide, chargea Pierre de Navarre, comte d'Albeto, qui l'avait puissamment secondé dans cette entreprise, de poursuivre la guerre contre les Maures d'Afrique, et d'aller soumettre plusieurs places qui accueillaient habituellement les pirates dans leurs ports.

Pierre de Navarre réunit aussitôt les vaisseaux qu'il commandait déjà à ceux que Jérôme Vianelli lui amena à Ivice, et après avoir rapidement organisé son armée, il mit à la voile pour Bougie le 1er janvier 1510. Ces forces se composaient de vingt à vingt-cinq navires portant plus de 5,000 hommes; l'artillerie ainsi que

1 Frère François Ximenès de Cisneros, cordelier, archevêque de Tolède, primat d'Espagne, du titre de Balbine, élevé au cardinalat sous le titre de cardinal d'Espagne, en 1507, premier ministre de Ferdinand V.

les munitions de toutes espèces étaient considérables. Quant aux soldats, l'espoir d'une nouvelle conquête et le souvenir du riche butin trouvé à Oran, excitaient suffisamment leur enthousiasme, pour qu'on s'attendît dans cette nouvelle expédition à une vive ardeur de leur part.

Peu de jours après, l'armée espagnole mouilla devant Bougie, et le débarquement se fit avec succès, l'artillerie des vaisseaux repoussant les Maures et les Arabes qui s'étaient d'abord réunis pour en empêcher l'exécution.

Le comte mit pied à terre un des premiers, et à mesure que ses troupes descendaient, il les rangeait en ordre. Lorsque toute l'armée fut ainsi rassemblée, il s'élança avec elle vers la montagne du Gouraya qui domine la ville, afin d'en chasser Abdulasis qui s'y était retiré avec une grande quantité de Maures. Épouvantés à l'approche audacieuse de ces masses, ceux-ci abandonnèrent à la hâte leur position et vinrent se renfermer dans les murs de la ville; mais les Espagnols les poursuivirent sans relâche, attaquèrent les remparts et les franchirent bientôt sans rencontrer beaucoup de résistance. En effet, les habitans croyant que les chrétiens ne voulaient que piller la ville à la manière des Maures et l'abandonner ensuite, s'enfuirent du côté opposé à celui par lequel les Espagnols entraient; ils gagnèrent les plaines de l'intérieur, et là ils se rallièrent autour du sultan. Comme on l'avait prévu, le butin fut immense et l'ar-

mée fut largement récompensée de son courage et de son zèle.

Les Espagnols s'étaient à peine reposés de ces premières fatigues, que Pierre de Navarre songea à les conduire à de nouveaux combats, pour profiter non seulement du zèle qui les animait, mais encore de la terreur qu'ils avaient imprimée au pays.

Un prince maure dépossédé par Abdulasis, et que celui-ci avait constamment tenu renfermé, s'était tout à coup trouvé libre par l'entrée des chrétiens dans la ville. Empressé à se venger, il était venu offrir au général espagnol, avec le secours de son expérience, les renseignemens positifs qu'il avait sur le pays et les intelligences qu'il y entretenait.

Ce fut donc sous sa conduite que Pierre de Navarre suivi de Francesco de Vero et d'une partie de son armée, s'élança sur les traces des Maures, et, les découvrant à huit lieues de Bougie, les assaillit : un grand massacre eut lieu, et le général espagnol dispersa tout ce qui avait pu échapper à l'ardeur du soldat. Ces succès retentirent de toutes parts et jetèrent dans l'épouvante les villes de la Barbarie. Les populations de la côte furent surtout effrayées; aussi plusieurs cités du littoral s'empressèrent-elles à demander la paix : Tunis, Tédeles, Alger, Telemcen et Mostaganem finirent même par se rendre tributaires de la couronne d'Espagne, les unes uniquement par mesure de prudence, les autres en présence des forces espagnoles.

Pierre de Navarre n'ayant plus rien à craindre de

la part de l'ennemi, pour le moment du moins, s'occupa à fortifier Bougie, dans l'intention d'en conserver la conquête et d'en faire le centre de la domination espagnole sur cette portion de la côte d'Afrique qui s'étend de Tunis à Alger.

Il y avait déjà plus d'un an qu'il était dans ces parages, lorsque la peste vint à se déclarer parmi la garnison : elle fit même de grands ravages. Cette circonstance engagea Navarre à ne point étendre davantage son autorité dans l'intérieur, comme, selon toute vraisemblance, il en avait d'abord le projet; il se décida au contraire à se porter sur Tripoli avec une partie de ses troupes. Bougie fut remise entre les mains de son lieutenant, avec une garnison suffisante pour s'y maintenir, et après avoir embarqué le reste de son armée, il fit voile vers l'est.

Ce fut peut de temps après son départ, et dans la même année (1512), qu'eut lieu la première expédition d'Aroudj contre cette place, expédition que sans doute il avait entreprise témérairement, comme le rapporte le manuscrit arabe, et dans laquelle, après avoir perdu un bras, il se vit contraint de regagner ses vaisseaux ; ce qu'il ne fit point sans peine.

Aux yeux de l'historien arabe, on le voit, cette entreprise ne serait qu'un simple coup de main qui n'aurait point été prémédité et qu'Aroudj aurait tenté avec une faible poignée d'hommes, mais nos auteurs font une affaire plus sérieuse de cette tentative, et donnent à Aroudj trois mille Maures ou Arabes que

le roi dépossédé lui avait amenés, et douze galères qui sans doute contenaient un grand nombre de combattans.

Il paraît que l'échec qu'éprouva Barberousse ne fit que redoubler sa haine contre les chrétiens, et son désir de reprendre sur eux la ville dont la possesion lui portait ombrage, en même temps qu'elle leur donnait le moyen de déjouer tous ses projets de domination, car, deux ans après, il revint attaquer Bougie, toujours accompagné de son frère Kaïr-ed-din. Nos historiens et le manuscrit arabe s'accordent sur ce point.

D'après celui-ci, le débarquement des soldats turcs se serait opéré à l'embouchure de l'Oued-el-Kebir, que, dans un autre passage, il appelle la rivière de Bougie : or, ce ne peut être celle qui porte aujourd'hui la première de ces dénominations, et qui se jette dans la mer à cinquante milles à l'est de cette ville. Outre la raison tirée des distances, et elle est forte, il y en a une autre beaucoup plus convaincante : c'est qu'il serait absurbe de supposer qu'Aroudj, qui avait fait son armement à Gigelly, eût choisi pour opérer son débarquement un lieu situé dix-huit milles plus loin de Bougie que ne l'est cette première ville. La dénomination de rivière de Bougie, que l'auteur arabe emploie un peu plus loin pour désigner le même cours d'eau, donne tout lieu de croire que ce débarquement se fit à l'embouchure de l'*Oued-bou-Mesaoud*, qui n'est qu'à deux milles de Bougie. Il y

a ici un point important à considérer : les Maures et les Arabes qui ne voyagent que très rarement et ne s'occupent guère que de ce qui les environne, désignent souvent les objets par une épithète relative ; on comprendra que la rivière dont il est ici question, plus grande que le *Mensouria* qui l'avoisine dans l'est, a pu être rappelée par cette expression *Oued-el-Kebir*, qui veut dire grande rivière : on aura voulu la distinguer ainsi de l'autre qui est beaucoup plus petite.

L'auteur arabe prétend qu'Aroudj manquant de munitions en demanda au roi de Tunis; mais que celui-ci, jaloux de ses succès, lui en refusa, et qu'alors il fut contraint à lever le siége de la place. Laugier de Tassy rapporte au contraire que sa retraite fut causée par l'arrivée inattendue de secours espagnols. Ces deux versions peuvent être vraies, et nous pensons que l'auteur arabe, dont l'orgueil national se manifeste à chaque instant, a sans doute omis cette circonstance dans l'intérêt de son héros. Bougie a été occupée par les Espagnols pendant quarante-cinq ans[1],

[1] Nous nous trouvons en dissidence d'opinion avec M. Dureau de la Malle, au sujet de la prise de Bougie par les Espagnols. Ce savant a imprimé dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, février 1837, page 138, que Pierre de Navarre y fut envoyé en 1508 par Ferdinand-le-Catholique, tandis que nous indiquons, d'après les historiens du temps, la fin de 1509 pour les préparatifs de l'expédition, et les premiers jours de 1510 pour son exécution !

Nous nous en rapportons d'autant plus volontiers aux dates que nous avons obtenues, qu'il nous est démontré, ainsi qu'à tous ceux qui ont traité le même sujet, que l'expédition de Navarre ne fut entreprise qu'après la conquête d'Oran par Ximenès : celle-ci eut lieu, comme on sait,

Marmol dit trente-cinq ans ; mais il fait évidemment une erreur de chiffre, puisqu'il met sa conquête en 1510, et sa reprise en 1555; et, en effet, Salha reis, qui vainquit enfin les Espagnols, venait d'être nommé gouverneur ou roi d'Alger en 1554. Il attaqua Bougie avec une armée que l'on estime à trente mille Maures et trois mille Turcs. Don Alonso de Peralte, qui y commandait alors, se voyant sur le point de succomber, osa capituler pour sauver la vie à la

en 1509. Navarre faisait partie de l'armée espagnole et fut immédiatement après détaché pour aller avec Vianelli attaquer Bougie.

Une inscription qui existe encore sur les murs de la Cassauba de Bougie, quoique n'étant pas parfaitement d'accord avec notre date, tendrait néanmoins à prouver que nous ne nous écartons de la vérité que de quelques jours; nous en devons la communication à notre savant ami M. Jouannin interprète royal, qui, dans plus d'une circonstance, a bien voulu nous éclairer de ses lumières. Voici l'inscription telle qu'elle a été copiée par lui-même :

FERDINANDVS
V· REX· HISPA-
NIAE· INCLYTVS
VI· ARMORUM·
PERFIDIS· AGA-
RENIS· HANC·
ABSTVLIT· VR-
BEM· ANNO·
MDVIIII

Cette inscription le dit d'une manière positive, la prise de Bougie n'a pu avoir lieu qu'en 1509; et d'un autre côté, si l'on veut bien se rappeler l'époque de la conquête d'Oran, qui eut lieu en mai de cette année, on aura la conviction que cette date doit être reculée jusque vers la fin de 1509; à cette époque, au dire de Mariana, l'expédition de Pierre de Navarre n'était encore qu'en expectative : on l'avait résolue, et le général faisait ses dispositions pour se rendre à Bougie, mais n'y arriva qu'au commemment de 1510. Il est bien permis de croire que les Espagnols profitèrent de cette circonstance pour faire dater la conquête

garnison et aux habitans, et pour obtenir, s'il était possible, leur liberté. Mais dès que Salha eut pris possession de la ville, il nia, dit-on, la parole qu'il avait donnée, et n'accorda la liberté qu'à Peralte avec un certain nombre de soldats parmi ceux qu'il commandait. A son arrivée en Espagne, ce général malheureux, et qui peut-être n'avait cédé qu'à un mouvement d'humanité, excita à un si haut point la colère de Charles-Quint, qu'il lui fit trancher la tête sur la

d'une année antérieure. Dans tous les cas, qu'il y ait eu erreur volontaire de la part des Espagnols, ou que les historiens se soient trompés, il ne s'agit, pour l'exactitude de la date que nous adoptons, que de quelques jours tout au plus.

Voici une autre inscription recueillie sur la même muraille, et qui n'est pas non plus sans quelque intérêt :

QVAM : MVRIS·
CASTELLISQ· MV-
NIVIT· IMP : KA-
ROLVS· V· AFRICA-
NUS· FERDINAN-
DI· MEMORATI·
NEPOS· ET· HA-
ERES· SOLI· DEO·
ONOR· ET· GLORIA·
ANNO· 1543·

Quant à la reprise de Bougie par les armes algériennes, nous ne sommes pas plus d'accord. En effet, à la page déjà citée, M. Dureau de la Malle s'exprime de cette manière : » Les Espagnols restèrent donc maîtres de la ville; mais en 1540, après la défaite de Charles-Quint, ils en furent entièrement chassés. »

L'expédition de Charles-Quint contre Alger eut lieu, M. de la Malle le sait comme nous, en 1541 et non en 1540; mais quant à la reprise de Bougie, il est bien clair qu'elle ne put avoir lieu avant cette époque, car Salha reis, gouverneur d'Alger, qui fit ce brillant coup de main, ne fut élu qu'en 1554, long-temps après Hassan-Aga, qui avait soutenu si vaillamment l'attaque de Charles-Quint.

place de Valladolid, « pour apprendre, dit le père Dan, à tous ceux à qui l'on a confié une place d'importance, qu'il est de leur devoir d'y mourir les armes à la main, plutôt que de se rendre honteusement et sans faire aucune résistance. »

Depuis cette époque Bougie n'a point cessé d'appartenir aux Turcs.

NOTE 5, PAGE 59.

« Lorsque Khaïr-ed-din arriva dans cette ville, il se trouva qu'Aroudj en était parti depuis quelque temps, sur une invitation qu'il avait reçue des habitans de Gézaïr, qui l'engageaient à venir les délivrer de la tyrannie des ennemis de leur loi. »

Il y a dans l'histoire des états barbaresques un point important à déterminer, et l'on pourrait dire que ce sera long-temps encore l'objet d'une sérieuse discussion de la part des archéologues et de tous ceux qui s'occupent de la géographie ancienne. Il s'agit d'établir d'une manière positive quelle est la correspondance qui existe entre les villes modernes et celles qui, datant de la domination des Romains, ont laissé leur nom dans l'histoire ou simplement dans la tradition. Une partie du problème a été résolue : un certain nombre de villes fameuses ont été retrouvées, la position des autres reste encore incertaine ; quelques unes enfin n'ont laissé de traces de leur existence que dans de vagues souvenirs. Parmi les anciennes citées romaines, le plus grand nombre fut

détruit lors de l'irruption des Vandales; mais ces villes, reconstruites avec plus ou moins de magnificence, furent occupées immédiatement par les Barbares ou les Arabes, et quelques unes fleurissent aujourd'hui. Telle est Scherchel, l'antique Césarée, qui, d'abord saccagée comme tant d'autres, a ensuite été complètement détruite par les tremblemens de terre, et montre néanmoins encore ses ruines en partie recouvertes par les eaux de la Méditerranée: telle est Constantine, qui, plus étendue que Scherchel, et assise tout entière sur les ruines de l'ancienne Cirta, désigne non seulement la cité antique par sa position, mais étale encore les restes de sa magnificence.

Alger est-elle également d'origine romaine? c'est une question à laquelle les recherches les plus savantes n'ont encore pu donner une solution complète. Quant à nous, nous nous sentirions disposés à adopter l'opinion affirmative, si, pour trouver la solution du problème, il suffisait de considérer la position avantageuse d'un mouillage qui a dû faire remarquer jadis l'emplacement occupé par Alger, au milieu de tant de villes romaines. Ces voies également romaines qui, de différens côtés, paraissent y aboutir, et qui établissaient des moyens de communication avec l'intérieur, offriraient des preuves nouvelles aux partisans d'une origine antique.

On conçoit que les voies romaines aient pu subsister après le ravage de ces contrées et nous montrer encore à présent des portions subsistantes sur leur

ancienne étendue ; mais les ruines des édifices seront devenues naturellement nécessaires à la reconstruction d'une nouvelle ville, et elles auront disparu au fur et à mesure des nouveaux développemens qu'Alger aura pris, soit lors de la domination des Berbères, soit au temps des Arabes. Sur un sol remué à tant de reprises différentes, tout vestige d'architecture aura disparu, car, il faut bien le dire, on ne trouve guère à Alger d'autres traces d'une origine antique que certaines pierres chargées d'inscriptions que le temps encore a altérées et qui sont perdues dans la maçonnerie de quelques vieux bâtimens [1]. Plusieurs

[1] Shaw, tom. I, pag, 89, rapporte que sur la tour de la grande mosquée, à Alger, on trouve quelques inscriptions tronquées ; mais, ajoute-t-il, « les lettres qui les composent sont à présent si remplies de chaux, que je n'ai pu les déchiffrer. » Ce voyageur pense en même temps que ce pourraient être les inscriptions dont parle Gramaye. Le docteur anglais a raison : c'est du moins une des inscriptions de Gramaye ; inscription que celui-ci avait sans doute obtenue avec beaucoup de difficultés ; car il l'a fort mal rendue. Aujourd'hui nous la reproduisons telle qu'elle a été copiée par M. le capitaine de corvette d'Assigny, qui a mis dans ce travail tous les soins désirables. Nos archéologues la trouveront probablement avec plaisir, car elle n'a été encore reproduite nulle part, quoique par sa position dans la rue de la Marine elle semble inviter tous les passans un peu observateurs à en prendre connaissance.

Toute incomplète qu'elle est donc, la voici :

SRVFVSAGILISFIL
TVS. DSP DONVM D

La pierre qui porte cette inscription fait partie de la maçonnerie de la tour ; rompue à l'endroit où commencent ces deux lignes, elle laisse deviner un V immédiatement avant l'S, et un A avant le T. Elle est à hauteur d'homme, et sur la face qui se trouve dans la rue de la Marine. Il n'est peut-être pas inutile de dire que cette tour fut bâtie par les Mau-

suppositions avaient été émises sur la question qui nous occupe, elles tendaient à prouver l'antiquité d'Alger; mais voici comment on peut les détruire aujourd'hui, et cela par suite des études consciencieuses qui ont été faites.

Quelques auteurs avaient pensé qu'Alger représentait l'ancien *Rusuccuro* ou *Ruscuro*, capitale de la Mauritanie au temps du roi Juba ; M. Davezac, qui s'occupe de ces origines avec succès, prouve que la ville de *Ruscuro* était située au cap Matifoux, là précisément où gisent encore les ruines romaines, dont on avait fait les restes de *Rusgonia*.

D'autres, ne sachant qu'elle place assigner à *Saldæ*, prétendaient la retrouver sur le terrain d'Alger, mais Shaw la met à Bougie, et récemment M. Dureau de La Malle, au moyen d'une inscription trouvée sur les lieux, appuie cette détermination. M. le colonel Lapie, dans sa carte de la Barbarie, met Saldæ au village de *Mers-el-Fahm*, à huit lieues et demie à l'est de Dellys; puis vient encore M. Davezac qui la repousse plus loin à six à sept lieues environ à l'ouest de Bougie, sans préciser toutefois les

res chassés d'Espagne vers la fin du xve siècle, et qu'un peu plus tard elle fut en partie abattue par le canon du Penon. Au surplus la présence de cette pierre ne prouve rien, car elle peut, comme beaucoup d'autres, avoir été prise dans les ruinès de Matifoux ou de Sasa. M. Davezac, que nous aimons à citer en ces sortes de matières, pense que l'on peut expliquer ainsi cette inscription, qui du reste ne présente ici aucun intérêt historique :

N? SERVIVS. RVFVS. AGILIS. *FRATRIS*. FIL*IVS*
??? ATVS. D*E*.*SVA*. P*ECVNIA*. DONVM. D*ICAVIT*.

ruines, mais seulement le point où elle devait être. M. le colonel Lapie s'est ravisé, dit-on, et, d'après de nouvelles combinaisons plus rationelles, il reconnaît enfin cette cité dans le lieu où Shaw l'avait déjà placée. De ces diverses opinions, nous pouvons tirer une conséquence, c'est qu'Alger ne représente point *Saldæ*, et que toutes les probabilités portent à croire que cette ville romaine était là où s'élève aujourd'hui Bougie.

On avait pensé, d'autre part, que la ville d'*Icosium* pouvait donner enfin une solution à ce point si souvent contesté; mais Danville, et aujourd'hui M. Davezac, mettent Icosium, avec plus de probabilité, à Coléah, et M. de La Malle à peu de distance d'Alger.

En définitive, M. le colonel Lapie fait d'Alger *Iomnium*, ce qui ne s'accorde nullement avec Danville, qui place comme on sait, Iomnium au cap Matifoux. M. Davezac est encore ici en dissidence avec ce géographe, et c'est beaucoup plus à l'est qu'il met cette ville. Enfin, si l'opinion des écrivains du XVIe siècle pouvait être admise ici, nous dirions que Marmol et quelques autres historiens espagnols voyaient dans Alger *Julia Cæsarea*; mais il est inutile de nous arrêter à une telle hypothèse, et c'est sur le terrain de Scherchel que la science moderne a retrouvé la position de cette antique cité. On le voit aisément par ce rapide exposé; il y a encore trop peu d'accord chez les savans, pour qu'il soit possible d'adopter une opinion définitive.

Comme nous l'avons dit, néanmoins, loin de re-

pousser l'idée qu'une ville romaine a pu exister là où depuis s'est élevé Alger, nous adoptons volontiers cette hypothèse, et cela par les motifs que nous avons déjà indiqués. Cette ville aura été détruite par les Vandales, mais elle n'aura dû se relever que peu à peu; selon toute probabilité, elle était déjà rebâtie, en partie du moins, avant l'invasion des Arabes. Ce nom de *Gézaïr-beni-Mezghanná*, que ceux-ci nous ont transmis, est une preuve qu'elle a commencé à être rétablie par les Berbères, puisqu'il désigne une tribu qui existait dans cette partie de l'Afrique avant l'arrivée des Arabes. Sans doute que ces indigènes, qui se livraient déjà à la piraterie, voulurent profiter, pour s'y établir, des ruines qui couvraient le sol; et, en effet, elles durent servir encore long-temps, ainsi que celles de Sasa, à élever de simples constructions.

Ceux des Arabes qui se fixèrent dans les contrées conquises durent naturellement choisir les plaines pour y dresser leurs tentes; et, en cela, ils ne firent que se conformer à d'antiques habitudes, ainsi qu'à la nécessité où ils étaient de multiplier leurs troupeaux.

La plaine de la Métidja fut sans doute peuplée de cette manière, après que les Berbères en eurent été chassés; et, dès lors, il ne serait pas étonnant qu'ils se fussent rapprochés des bords de la mer, tant pour y établir des relations avec les différens points environnans de la côte, que pour prendre part à un système de piraterie qui devenait de jour en jour plus actif et plus fatal au commerce des nations voisines.

La possession des ports de la Barbarie était d'autant plus nécessaire à ces peuples nomades, que la partie militante des tribus, tout à coup arrêtée dans sa marche victorieuse par les bornes du continent africain, venait de tourner ses armes d'un autre côté: elle franchissait le détroit et portait ses ravages dans l'Espagne. Le secours de la Barbarie lui était indispensable. C'était de ses établissemens maritimes que les nouveaux conquérans devaient en effet attendre une aide efficace, et ce furent précisément ces rapports qui amenèrent les plus grands changemens dans les populations du littoral; car, ainsi que le fait observer très judicieusement un auteur encore inédit : « Les secours, que les Arabes d'Afrique étaient obligés de donner à ceux qui étaient passés en Europe, les courses qu'ils faisaient sur les chrétiens et la fréquentation des esclaves, changèrent les mœurs de quelques uns, qui quittèrent l'usage des tentes et des cabanes pour vivre dans les villes maritimes ; et c'est de là qu'a commencé la différence des Arabes maures habitans des villes, qui sont presque toutes sur la côte de la mer, et des Arabes bédouins ou habitans de la campagne [1]. »

Dans cet envahissement des côtes de la Mauritanie par les Arabes, qu'il fut déjà habité ou non, le lieu occupé aujourd'hui par Alger dut nécessairement

[1] Peyssonnel, lettres inédites.

fixer le choix de quelques uns de ces étrangers. En effet, quel autre point du littoral pouvait mieux répondre à leurs vues? Situé, comme il est, au milieu d'un diamètre, sur lequel repose en demi-cercle la plaine de la Métidja, et disposé par la nature de manière à protéger les vaisseaux, au moyen d'une série de rochers qui l'abritent contre la houle et une partie des vents du large. Le voisinage de terres fertiles et bien arrosées, celui des montagnes qui fournissent une exploitation facile pour les carrières, sans doute aussi la proximité des vieilles ruines de Sasa[1], celles qui existaient peut-être encore sur le lieu même où ils voulaient bâtir, et dont les Beni-Mezghannâ s'étaient déjà servi, voilà tout autant de motifs qui pouvaient faire tomber le choix des Arabes sur l'emplacement où nous voyons Alger situé aujourd'hui. Ce fut alors seulement que cette ville commença à prendre un grand développement, et qu'aux yeux des Arabes, elle devint pour ainsi dire le centre d'une patrie nouvelle; car ces tribus nomades,

[1] *Cisi* ou *Sasa*. Cette ville était sur les bords de l'Harrach, à deux lieues d'Alger (voyez Marmol), comme le rapporte la tradition. Les ruines de Sasa, ne se montrent plus là où l'on suppose qu'était cette ville, et cela se conçoit facilement si l'on considère la grande quantité de constructions qui ont été faites à Alger ou dans les environs. Il est cependant de toute probabilité que des vestiges de ces ruines existaient encore sur les bords de l'Harrach, au commencement du siècle dernier. Marmol dit positivement *qu'on en voit*, et quelques traditions du pays, que nous avons recueillies, confirment ce fait.

Le nom par lequel Sandoval, qui écrivait tout au commencement du XVIIe siècle, désigne l'Hamisse, est *Sessaja;* n'aurait-il pas quelque analogie avec celui de Sasa?

lasses de guerre et de courses aventureuses, voulaient jouir enfin paisiblement du sol qu'elles avaient conquis; c'est alors aussi qu'elles commencèrent à convertir à la foi musulmane les Berbères déjà soumis à leur domination. Après avoir renouvelé fréquemment, sans doute, ces efforts de prosélytisme, vers le VIIIe siècle, elles se rangèrent sous le gouvernement des calife de l'Orient, tandis que ceux qui s'étaient jetés sur l'Espagne y poursuivaient la suite victorieuse de leurs conquêtes.

Les Arabes donnèrent à la ville des Beni-Mezghannâ, qu'ils rétablissaient sur de plus grandes dimensions, le nom de *Gézaïr, Al Gézaïr*, l'île, parce que cette cité, en effet, est bâtie devant une petite île, ou, si on l'aime mieux, devant un amas de rochers qui en forme le port. De là vient encore le nom de *Al Gézaïr de Mezghannâ*, qui réunit à la fois les deux dénominations adoptées successivement par les Berbères et par les Arabes. Plus tard, les Turcs lui conservèrent le nom de *Al Gézaïr*, et, dans leur orgueil, ils ajoutaient l'épithète de *Al Gazie*, la guerrière. Les Levantins l'appelaient, eux, *Al Gézaïr Magarbie*, c'est-à-dire l'île de l'Ouest, pour la distinguer d'un autre *Al Gézaïr* qui est dans le levant. De ce nom, les Européens ont fait *Argel*, *Argier*, *Algier*, et enfin Alger.

La Barbarie, devenue plus tranquille, se trouva bientôt divisée en un grand nombre de petits états, qui tous avaient une ville pour centre; et ce ne fut qu'au XIIIe siècle, après de nombreuses guerres inté-

garnison et aux habitans, et pour obtenir, s'il était possible, leur liberté. Mais dès que Salha eut pris possession de la ville, il nia, dit-on, la parole qu'il avait donnée, et n'accorda la liberté qu'à Peralte avec un certain nombre de soldats parmi ceux qu'il commandait. A son arrivée en Espagne, ce général malheureux, et qui peut-être n'avait cédé qu'à un mouvement d'humanité, excita à un si haut point la colère de Charles-Quint, qu'il lui fit trancher la tête sur la

d'une année antérieure. Dans tous les cas, qu'il y ait eu erreur volontaire de la part des Espagnols, ou que les historiens se soient trompés, il ne s'agit, pour l'exactitude de la date que nous adoptons, que de quelques jours tout au plus.

Voici une autre inscription recueillie sur la même muraille, et qui n'est pas non plus sans quelque intérêt :

QVAM : MVRIS·
CASTELLISQ· MV-,
NIVIT· IMP : KA-
ROLVS· V· AFRICA-
NVS· FERDINAN-
DI· MEMORATI·
NEPOS· ET· HA-
ERES· SOLI· DEO·
ONOR· ET· GLORIA·
ANNO· 1543·

Quant à la reprise de Bougie par les armes algériennes, nous ne sommes pas plus d'accord. En effet, à la page déjà citée, M. Dureau de la Malle s'exprime de cette manière : » Les Espagnols restèrent donc maîtres de la ville; mais en 1540, après la défaite de Charles-Quint, ils en furent entièrement chassés. »

L'expédition de Charles-Quint contre Alger eut lieu, M. de la Malle le sait comme nous, en 1541 et non en 1540; mais quant à la reprise de Bougie, il est bien clair qu'elle ne put avoir lieu avant cette époque, car Salha reis, gouverneur d'Alger, qui fit ce brillant coup de main, ne fut élu qu'en 1554, long-temps après Hassan-Aga, qui avait soutenu si vaillamment l'attaque de Charles-Quint.

place de Valladolid, « pour apprendre, dit le père Dan, à tous ceux à qui l'on a confié une place d'importance, qu'il est de leur devoir d'y mourir les armes à la main, plutôt que de se rendre honteusement et sans faire aucune résistance. »

Depuis cette époque Bougie n'a point cessé d'appartenir aux Turcs.

NOTE 5, PAGE 59.

« Lorsque Khaïr-ed-din arriva dans cette ville, il se trouva qu'Aroudj en était parti depuis quelque temps, sur une invitation qu'il avait reçue des habitans de Gézaïr, qui l'engageaient à venir les délivrer de la tyrannie des ennemis de leur loi. »

Il y a dans l'histoire des états barbaresques un point important à déterminer, et l'on pourrait dire que ce sera long-temps encore l'objet d'une sérieuse discussion de la part des archéologues et de tous ceux qui s'occupent de la géographie ancienne. Il s'agit d'établir d'une manière positive quelle est la correspondance qui existe entre les villes modernes et celles qui, datant de la domination des Romains, ont laissé leur nom dans l'histoire ou simplement dans la tradition. Une partie du problème a été résolue : un certain nombre de villes fameuses ont été retrouvées, la position des autres reste encore incertaine; quelques unes enfin n'ont laissé de traces de leur existence que dans de vagues souvenirs. Parmi les anciennes citées romaines, le plus grand nombre fut

que, guidé par les sages conseils du fameux cardinal Ximenès, il ordonna, en 1505, une nouvelle expédition contre la Barbarie [1], et qu'il parvint à se rendre maître de Mers-el-Kebir, position des plus fortes, et dont la possession secondait à merveille ses projets. Quatre ans après, le cardinal ayant fait ployer sous son influence la mauvaise volonté que la cour opposait à ses desseins, se mit lui-même à la tête d'une nouvelle expédition, et s'empara d'Oran.

Dans une note précédente sur Bougie, nous avons vu de quelle manière les Espagnols étendaient leurs conquêtes le long des côtes de l'Afrique. Les Algériens surtout leur donnèrent de l'inquiétude, car leurs corsaires, plus hardis que jamais ils ne l'avaient été, se portaient jusqu'en dehors du détroit de Gibraltar, guettant les galions qui arrivaient déjà à cette époque chargés des richesses du Nouveau-Monde. Ferdinand voulut mettre obstacle à ces courses qui désolaient le commerce de son peuple, et il expédia de nouveau Pierre de Navarre avec de nombreux vaisseaux pour soumettre Alger. En effet, cette ville se rendit, et elle se vit contrainte d'envoyer au roi d'Espagne des ambassadeurs, qui vinrent débarquer à Valence avec cinquante esclaves chrétiens, remis par elle en liberté comme premier gage de soumission. Ces ambassadeurs s'engagèrent à payer un tribut annuel pendant l'espace de dix années, et promirent de ne plus

[1] Déjà Médina Sidonia, en 1497, s'était emparé de Mélilla.

faire la course en mer. Néanmoins, les Espagnols, se fiant peu à ces promesses, et voulant cependant les forcer à y tenir, bâtirent sur l'île une forte tour et y mirent quelques canons avec deux cents hommes de garnison, sous les ordres d'un gouverneur. Cette tour battait la ville, car elle n'en était pas à plus de deux cents mètres. Les navigateurs de ce temps la désignaient sous le nom de *Peñon d'Alger*. C'est cette construction qui, après avoir éprouvé de nouveaux changemens, sert aujourd'hui de base à la tour du fanal.

En se rappelant les habitudes guerrières des Arabes, et la rapidité avec laquelle ils soumirent toute l'Afrique septentrionale, on est peut-être étonné de voir Alger capituler ainsi à la première sommation du comte de Navarre, et sans avoir seulement couru aux armes, c'est que ce peuple, frappé de terreur à la vue des Espagnols qui venaient de rendre leur nom fameux, non seulement par la découverte du Nouveau-Monde, mais surtout par l'expulsion des Maures de l'Espagne et la rapidité de leurs conquêtes en Afrique, n'était plus composé de ces hommes belliqueux auxquels une grande journée avait suffi pour asservir un royaume. Amollis par les richesses qu'ils avaient acquises, entourés d'un luxe nouveau, corrompus par la civilisation étrangère, ils ne savaient plus se servir des armes que lorsqu'il s'agissait d'aller en mer conquérir un butin facile : ce n'était plus la gloire qu'ils aimaient; mais ils se fiaient quelquefois encore à leur audace, à la proximité de leurs rivages et à la vitesse de leurs navires.

Les Algériens pensèrent que la lutte ne leur serait pas avantageuse, et ils se résignèrent prudemment à proposer une paix que l'Espagne accepta avec d'autant plus d'empressement que, d'après les conditions nouvelles, Alger allait se trouver sous sa dépendance. On peut le dire, dans toutes les relations qui ont existé durant l'espace de trois siècles et demi environ, entre l'Espagne et Alger, c'est la seule fois que cette ville ait eu le dessous, et encore s'est-elle bien vengée de cet échec, car son inimitié contre l'Espagne n'a cessé que lorsqu'elle a été effacée du rang des états barbaresques.

Ces conditions, imposées par les vainqueurs, devinrent bientôt un joug insupportable pour les Algériens, dont la fortune décroissait chaque jour, privés qu'ils étaient des avantages de la course, leur seule industrie, la source unique de leur aisance et d'un luxe au milieu duquel ils s'étaient habitués à vivre. Ils songèrent donc naturellement à changer cet état de choses.

La mort de Ferdinand V, qui eut lieu en 1516, leur parut une occasion favorable pour recouvrer leur indépendance, car ils furent persuadés que cet événement causerait du trouble en Espagne, et qu'au milieu des embarras de la succession, nuls secours ne seraient envoyés à la forteresse du Penon. Toutefois, ne se sentant pas de force à entreprendre seuls le coup de main qu'ils méditaient, les habitans s'adressèrent à Sélim Eutemi, cheik de la plaine de la

Métidja, avec qui ils n'avaient cessé d'entretenir des relations d'amitié. Ce prince arabe, dont plusieurs historiens vantent les vertus, se rendit à leurs vœux et vint, avec beaucoup de ses soldats, s'établir à Alger, où il prit la direction des affaires en qualité de maître absolu. Cette version sur la prise de possession du gouvernement d'Alger par Eutemi est la plus générale, néanmoins elle ne nous paraît pas la plus exacte, et nous serions plus disposés à adopter celle qui nous est présentée dans le livre si consciencieux et si rarement cité du père Dan [1] : « Le comte Pierre de Navarre, dit-il, s'étant rendu maître des villes d'Oran et de Bougie, au nom de Ferdinand, roi d'Espagne, épouvanta si fort ceux d'Alger, que dans l'appréhension qu'ils eurent de tomber en sa puissance, ne se croyant pas assez forts pour pouvoir assurer leur ville et leur liberté, ils se donnèrent volontairement à Sélim Eutemi. Ce Maure grandement puissant, et qui était cheik et prince des Arabes habitans de *Mutijar* (la Métidja), qui sont certaines grandes campagnes proche d'Alger, les maintint en sa protection et affermit leur repos durant le cours de quelques années ; mais enfin voilà que, suivant l'ordinaire vicissitude des états et des choses de la terre, la ville d'Alger et toutes ses dépendances tombèrent sous l'empire des Turcs, par le moyen d'Aruch Barberousse (Aroudj). »

[1] Histoire des corsaires de la Barbarie, par le père Dan, de l'ordre de la Sainte-Trinité, et rédempteur des captifs.

Ainsi donc, d'après cet historien voyageur, les Algériens n'auraient point appelé Eutemi pour chasser les Espagnols établis sur l'île; mais leur soumission aurait eu lieu bien avant ce temps-là, pour les empêcher d'y venir à l'époque où la nouvelle de leurs succès dans les affaires d'Oran et de Bougie aurait été connue. Eutemi était donc déjà en possession d'Alger au moment où Ferdinand expédia de nouveau Pierre de Navarre contre cette ville; et c'est avec lui que les conventions de paix et de redevance auraient été passées. Nous ne trouvons aucune preuve de ce fait, mais il nous paraît probable.

Quoi qu'il en soit, toujours est-il vrai qu'Eutemi gouverna pendant quelque temps Alger, et qu'il entreprit, en 1516, de délivrer cette ville de l'oppression des Espagnols. Voici ce que raconte Peyssonnel à ce sujet : « Les Arabes, dont l'ancienne valeur était ralentie, et qui, semblables à bien d'autres peuples, avaient changé cet esprit martial en une indolence capable de souffrir la plus basse servitude, supportaient le joug des Epagnols, qui les tyrannisaient dans leur ville. Alors les conquêtes et le lustre de cette nation, leurs découvertes dans l'Amérique, et les cruautés qu'ils y exerçaient, rendaient leur domination si rudes que plusieurs raisons jointes à celle de la religion, grand et puissant motif auprès des mahométans, les portèrent à appeler à leur secours Haruc Barberousse. »

En effet Eutemi, s'étant concerté avec les principaux habitans, n'eut pas de peine à reconnaître que,

privés de canons pour combattre le Penon du côté de la terre, et de galères pour l'attaquer simultanément du côté de la mer, ils ne réussiraient que très-difficilement dans leur entreprise, et ne feraient peut-être que rendre plus pesantes les chaînes qui les retenaient. Eutemi conçut l'idée de recourir au fameux corsaire Aroudj, dont le nom était devenu célèbre, et qui, depuis quelque temps, faisait habituellement sa résidence à Gigelly. Ce fut donc à lui qu'il demanda du secours.

Une semblable proposition ne pouvait manquer de flatter Aroudj qui, depuis l'échec éprouvé devant Bougie, sentait s'accroître la haine qu'il avait vouée aux Espagnols. A ne considérer d'ailleurs la question que du côté politique, il devait être inquiet et jaloux à la fois du développement de cette puissance, qui, tôt ou tard, pouvait s'opposer à ses projets. Sans doute que la demande de Sélim Eutemi réveilla tout à coup dans cette ame énergique des idées d'ambition comprimées depuis long-temps, et que servait mal l'exiguïté de Gigelly, sans doute aussi qu'Alger devint à ses yeux le lieu le plus convenable pour y établir un centre d'opérations, tout porte à croire que c'était déjà dans sa pensée la capitale de l'empire qu'il rêvait. Ainsi donc, Aroudj n'approcha d'Alger qu'avec le projet bien arrêté de s'en rendre maître, et de vider ensuite, pour son compte, le différent de ses habitans avec la garnison du Penon. Les historiens sont généralement d'accord sur ce point. « Barberousse ayant reçu cette ambassade, dit Emmanuel d'Aranda, en fut fort aise, estimant cette oc-

casion propre pour se faire seigneur d'Alger, et acquérir quant et quant de grands états dans la Barbarie. » Le père Dan s'exprime ainsi de son côté : « Quand les députés d'Alger furent le trouver, il était à Gigelly, petite ville où il y a un assez bon port, à cent quatre-vingts milles d'Alger. Toute la prière qu'ils lui firent fut de ramasser tous ses vaisseaux et toutes ses forces pour les venir délivrer de la puissance des chrétiens, avec promesse que, s'il leur faisait cette faveur, ils la sauraient bien reconnaître. Barberousse, infiniment aise de cette démarche, qui lui sembla la meilleure de toutes les occasions qu'il eût su avoir d'acheminer son dessein et de contenter la secrète ambition qu'il avait de se rendre souverain d'Alger, ne se laissa pas beaucoup solliciter par les prières de ces gens-là, et leur promit très-volontiers toute sorte d'assistance. »

En conséquence d'une semblable promesse, Aroudj fit toutes ses dispositions. Sa flotte était composée de dix-huit galères, selon d'Aranda ; d'après ce que nous dit Peyssonnel, il faudrait y ajouter trois barques, chargées d'artillerie et de munitions de guerre de toute espèce. Elle s'achemina le long des côtes, vint mouiller tout près d'Alger, tandis que le simple reis, à la tête d'une armée, faisait route par terre.

Dans ce temps-là, comme on le pense bien, les navires turcs ou maures qui voulaient communiquer avec Alger, n'abordaient point au mouillage ordinaire de cette ville, car le canon de l'île les eût aussitôt fait répentir de leur témérité. Nous avons pensé qu'il se

rait curieux de rechercher quel était le point où ils abordaient, et d'Aranda nous a mis sur la voie : « Cette forteresse (le Penon) était cause, dit-il, que les navires se devaient sauver à un côté de la ville, proche la porte de Bab-Azoun, en fort grand péril de périr avec la moindre tempête. » C'est donc dans la petite anse qui est un peu à l'est de la porte de Bab-Azoun et hors de la portée du faible canon que portait alors le Penon, que les navires venaient prendre leur mouillage. La tenue des ancres y est en effet assez bonne, et la communication avec la plage facile, lorsque toutefois la mer n'est point houleuse, comme il arrive la plupart du temps. C'est en somme un fort mauvais mouillage, parce qu'il n'a aucun abri ; mais on sait qu'à cette époque beaucoup de navires employés dans la Méditerranée étaient petits et construits de manière à être tirés à terre ; c'est même ce qui explique comment les corsaires abordaient sur des points de la côte qui nous paraissent aujourd'hui impratiquables.

Eutemi, en apprenant l'approche de l'armée d'Aroudj, sortit de la ville et s'achemina au devant de lui. Il le rencontra à une bonne journée d'Alger, et lui rendit de grands honneurs ; mais ce corsaire s'excusa d'entrer, alléguant qu'il lui fallait d'abord aller à Scherchel pour y punir le chef qui y commandait et qui lui avait donné des motifs de mécontentement. D'Aranda, le seul qui cite ce fait, ajoute que, s'étant rendu dans cette ville, il y fit trancher la tête à Cara-Hassan, et qu'après avoir contraint le peuple à le re-

garder comme roi et maître, il se rendit aux vœux d'Eutemi. Grâce au récit qui nous a été fourni par Haédo, et qui a été répété depuis par la plupart des historiens, on sait déjà comment, après le prétendu siége du Penon, Alger tomba au pouvoir d'Aroudj, qui, de simple corsaire qu'il était, devint tout à coup chef suprême d'une ville importante; on n'ignore point comment il y constitua définitivement son pouvoir, et l'on sait les événemens qui suivirent cette usurpation réelle. Nous n'ajouterons plus qu'une chose, c'est que sous la domination des deux Barberousse, Alger prit un développement qu'il n'avait pas eu jusqu'alors. Si nous nous en rapportons aux recherches d'Haédo, ce fut seulement en 1532 que Khaïr-ed-din fit entourer la ville de murailles; en 1573, Habderaman continua les fortifications, et, à cette époque, on y comptait neuf portes. Vingt-trois pièces de canon la défendaient vers le nord. Au milieu de ces pièces, on en cite une fort curieuse : elle avait sept bouches, et c'était Rabadan-Pacha qui, dit-on, l'avait rapportée en 1576, lorsqu'il avait contribué au rétablissement de Muley Moluch[1]. Vers cette époque on comptait dans Alger douze mille deux cents maisons, tant grandes

[1] Cette pièce à sept bouches a en effet existé à Alger, où tout le monde en parle. On voit même encore l'embrasure où elle était placée dans la vieille batterie que nous avons fait connaître sous le nom de *Forte d'Andelous*, et où elle n'avait d'autre destination que de défendre la porte de la marine. Cette singulière pièce de fabrique turque, à ce que l'on nous a assuré, a dû être enlevée par notre armée, et figure sans doute aujourd'hui dans un de nos arsenaux, comme cela a lieu à l'égard de la fameuse *Consulaire*

que petites, et environ cent mosquées auxquelles il faut joindre trente-quatre hôpitaux. Mais si l'on s'en rapporte aux manuscrits de Venture de Paradis, il y aurait eu une grande diminution dans les constructions, car, de son temps, il existait cinq mille maisons seulement dans toute l'étendue de la ville. Il est vrai que vers 1573, les craintes qu'inspirait Jean d'Autriche firent abattre un faubourg entier. Bien que les détails de statistique positive ne soient probablement pas exacts chez le père bénédictin qui nous sert de guide, nous dirons avec lui que l'on ne comptait pas moins de vingt-cinq mille chrétiens réduits en captivité. Il ne serait pas aussi facile d'établir d'une manière positive le chiffre de la population libre, car Diégo de Haédo procède en indiquant seulement le nombre des familles. C'est ainsi que l'on n'en comptait qu'une centaine appartenant aux Azuagues, tandis que les Cabaïles en offraient six cents. Les réfugiés venant d'Espagne formaient un total de mille familles, et c'était de là en général que sortaient les ennemis les plus acharnés des chrétiens. Pour plus amples détails on peut consulter : *Diego de Haedo*, *Topographia*, *y. Historia general d'Argel*, *etc.*, *Valladolid*, 1612, 1 vol. petit in-folio. L'auteur nous apprend lui-même que son histoire a été faite en grande partie d'après les souvenirs des captifs qu'il interrogeait sans cesse, et dont plusieurs étaient contemporains des premiers événemens. C'est dans Haédo que se trouve le récit si attachant de la captivité de Cervantes.

NOTE 6, PAGE 66.

« Ils équipèrent trois cent vingt navires de toutes grandeurs, sur lesquels ils mirent quinze mille hommes de troupes de débarquement. Ils vinrent mouiller dans la baie, et ils mirent à terre leurs troupes pour faire le siége de la ville. »

Nous avons vu avec quelle audace et au moyen de quelles menées perfides Aroudj s'était emparé d'Alger; Haédo nous a fait suffisamment connaître la tragédie sanglante qui eut lieu dans le palais du cheik, assez confiant pour accueillir un tel hôte.

Eutemi laissait un fils, et ce jeune prince, au milieu du tumulte qui régnait, aidé par des serviteurs fidèles, parvint à gagner la campagne. Il alla se réfugier à Oran, près de don Diégo de Cordoba, marquis de Comarès [1], qui en était gouverneur pour le roi d'Espagne. Ce général l'accueillit avec une distinction particulière, et après avoir entendu de sa propre bouche le récit des événemens qui l'avaient obligé à fuir de sa patrie, promit de le prendre sous sa protection.

Dès le premier abord, Comarès avait compris tout le parti qu'il était possible de tirer d'une circonstance

[1] Certains écrivains désignent ce général par le nom de Diégo de Cordoba; d'autres emploient aussi celui de marquis de *Comarès* ou *de Gomarès*, ce qui a pu faire croire que c'étaient deux individus différens. Ce n'est toutefois qu'un seul et même personnage. Le marquis de Comarès, après avoir joué un rôle important à Oran, vint encore figurer en Andalousie dans la guerre de Philippe II contre les derniers Maures restés en Espagne.

si favorable aux intérêts de l'Epagne. Le jeune cheik pouvait, en effet, servir de prétexte à une expédition contre Alger. En adoptant cette hypothèse, le but avoué eût été de chasser l'usurpateur et de rétablir dans ses droits l'héritier légitime; mais le véritable motif aurait été de se débarasser d'un corsaire incommode, qui commençait à donner beaucoup d'inquiétude, et de se concilier en même temps les peuples de ces contrées, tout en établissant d'une manière sûre l'influence de l'Espagne sur un pays qui lui devrait désormais sa tranquillité.

Comarès fit embarquer le prince, et l'envoya au cardinal Ximenès, qui, pendant la minorité de Charles-Quint, gouvernait ce royaume.

Ce jeune maure intéressa vivement la cour d'Espagne, et le cardinal n'eut pas de peine à convaincre le conseil des avantages que l'on pouvait retirer d'une expédition formée dans un moment si opportun.

Depuis l'occupation d'Alger par les Turcs, la trève entre cette ville et l'Espagne était rompue; le tribut n'était plus payé, et le Penon se voyait sans cesse menacé d'une attaque plus sérieuse que celle qui avait valu à Aroudj son autorité dans la ville. Cette forteresse pouvait, il est vrai, empêcher les corsaires de venir à Alger; mais n'y avait-il pas au faubourg Bab-Azoun le mouillage que nous avons déjà indiqué, puis celui de Matifoux, dans l'est, et celui de Sidi-Féruch dans l'ouest. Ce qui inquiétait le plus le cardinal, c'étaient les succès toujours croissant qu'obtenait Aroudj,

et l'agrandissement de sa puissance par la prise d'Alger. La réputation du corsaire, son ambition, ses projets, son rapprochement graduel de l'Espagne au fur et à mesure qu'il faisait de nouvelles conquêtes, tout cela ne pouvait échapper à l'homme d'état intelligent ; et d'ailleurs à ces considérations d'autres motifs d'inquiétude venaient se joindre : c'étaient les plaintes continuelles du commerce, que les corsaires de Barbarie ruinaient, et qui nécessitaient de la part du gouvernement l'armement de nombreux croiseurs pour protéger l'arrivage des navires revenant du Nouveau-Monde.

Il était donc d'une sage politique d'entreprendre une expédition contre Alger, et elle fut en effet ordonnée; malheureusement le résultat ne répondit pas à de si sages combinaisons, soit que l'entreprise fût mal dirigée, ou que la fortune la contrariât par quelques uns de ses coups imprévus, contre lesquels il n'est pas toujours donné de se prémunir.

On équipa avec empressement une flotte, non de trois cent vingt voiles, comme le rapporte notre chronique, mais d'environ soixante à quatre-vingts ; il y avait dans ce nombre des galères, des vaisseaux et de simples navires de transport : ces derniers portaient les soldats ainsi que les munitions de guerre et de bouche. L'Espagne n'avait alors que peu de troupes sur pied, aussi le cardinal fut-il obligé de faire des levées sur différens points : elles fournirent huit mille hommes, selon Mayerne Turquet, et plus de dix mille, si l'on s'en

rapporte à Haédo; mais tous ces soldats, jeunes et nullement faits au métier des armes, se trouvèrent peu propres à inspirer de la confiance à leur chef et à assurer le succès d'une entreprise que l'on savait entourée de grandes difficultés, aussi Ferdinand Andrade, à qui le cardinal voulut donner le commandement supérieur, s'excusa-t-il sur la faiblesse morale des troupes qui devaient être employées. La difficulté de trouver des officiers subalternes fut aussi très grande, et Hurtado de Mendoza nous apprend que Ximenès fit savoir à tous ceux qui voudraient suivre l'expédition en cette qualité, qu'ils auraient acquis par cela seul le droit de transmettre à leurs enfans le rang qu'on leur aurait assigné; outre cela, le cardinal promit des grades dans l'armée espagnole aux enfans des particuliers qui fourniraient un certain nombre de soldats pour aller en Afrique : l'importance de ces grades était mesurée sur le nombre d'hommes que l'on s'était décidé à fournir.

Francesco de Véro [1], maître de l'artillerie, qui jouissait d'une réputation d'homme habile, mais qui avait donné cependant des preuves évidentes de témérité, se chargea du commandement. Nous l'avons déjà vu figurer dans la conquête de Bougie, sous les ordres

[1] Le nom de ce général a subi quelques altérations dans les différens historiens que nous avons sous les yeux : tantôt c'est *Diego de Vera*, comme dans Mayerne Turquet et Hurtado de Mendoza, tantôt *Francesco de Vera*, comme l'appelle Haédo. Francesco de Véro semble être la dénomination la plus générale : c'est aussi celle que nous avons adoptée.

de Pierre de Navarre, dont il était un des meilleurs capitaines. Ainsi, ses antécédens, et surtout sa grande expérience de la guerre contre les Africains, devaient paraître à Cisneros une garantie suffisante pour le succès de la nouvelle expédition. Juan del Rio fut désigné pour le seconder.

Avant d'aller plus loin, faisons remarquer le peu d'accord qu'il y a entre Marmol et les autres historiens sur l'origine de cette guerre.

Si l'on s'en rapportait à cet auteur, si l'on admettait également le témoignage de Hurtado de Mendoza, il y aurait un déplacement dans les dates et une confusion dans les événemens, que la saine critique ne peut admettre. C'est l'examen attentif des sources qui nous a seul permis de faire un choix.

Selon le premier de ces historiens, un certain Buhamu aurait été roi de Telemcen, et à la suite d'une guerre faite à son neveu, il serait parvenu à le faire prisonnier, avec l'aide des Espagnols d'Oran. Cette alliance du roi de Telemcen avec les chrétiens, déplut à son peuple, qui, prenant parti pour le prisonnier, appella Aroudj dans le but de renverser Buhamu; mais ce roi ayant connaissance des projets que les Arabes formaient contre lui, proposa au cardinal Ximenès de faire attaquer Barberousse à Alger même par une flotte nombreuse, afin de détourner le coup qui le menaçait, lui promettant d'envoyer ses troupes pour attaquer la ville du côté de la terre pendant que les Espagols l'attaqueraient au moyen de leur flotte.

Ce serait alors que le cardinal, jugeant cette occasion favorable pour s'emparer d'Alger, aurait expédié la flotte de Francesco de Véro.

Dans cette version, on le voit, il n'est nullement question du fils d'Eutemi, et l'Espagne se serait laissé prendre à des promesses qui n'auraient eu aucun effet, car l'armée de Buhamu ne parut pas.

Cette opinion est particulière à Marmol, car les autres historiens ne l'adoptent point. Le fait qu'il cite ici se rattache à une autre expédition dont parle notre chronique. Sans prolonger cette digression, nous dirons seulement que la flotte de Francesco de Véro mit à la voile à la fin du mois de septembre, emmenant avec elle le jeune Iahia, qu'il s'agissait de rétablir dans le gouvernement d'Alger.

Le 30 septembre, l'armée entra dans la baie d'Alger, et vint mouiller fort près de la côte.

S'il faut en croire Haédo, qui est généralement bien informé, cette armée surprise tout à coup par la tempête, ayant été jetée sur le rivage, où grand nombre de vaisseaux périrent, leurs équipages et les soldats qui les montaient se noyèrent pour la plupart, tandis que les autres, gagnant la terre à la nage, furent taillés en pièce par les Maures ou emmenés en esclavage; mais d'autres historiens non moins dignes de foi que Haédo, Mayerne Turquet entre autres, fournissent des détails qui prouvent que l'armée opéra son débarquement et se livra même à des opérations dont nous allons rendre compte.

D'après ce dernier, les Algériens, avertis depuis long-temps qu'une expédition se préparait en Espagne, avaient mis leur ville en état de défense, et Aroudj avait pu rassembler un bon nombre de combattans au nombre desquels se trouvaient six cents Turcs déterminés, qu'il avait autrefois amenés de la Caramanie, et qui avaient pris part à tous ses combats. Marmol ne craint pas de dire qu'il fit entrer dans la ville trente mille Arabes; mais nous savons trop le peu de valeur que présente ici l'opinion de cet historien pour nous y arrêter. Une femme prédit la défaite des chrétiens, non seulement dans l'expédition qui se préparait, mais encore dans une seconde qui devait bientôt la suivre. On ajoute même que sa prophétie s'étendit à une troisième entreprise qui devait être dirigée par un grand prince.

Il paraît qu'après le débarquement, qui se serait opéré avec assez de succès, Véro, contre l'avis de quelques uns de ses capitaines, divisa son armée en quatre corps, afin d'attaquer sur quatre points différens, circonstance qui causa sa perte : car étant arrivé près des murs d'Alger, partout où chacun de ces corps se présenta, il trouva des forces supérieures, et partout il fut culbuté. Ici la cavalerie d'Aroudj devint utile : l'armée chrétienne étant en déroute, les Turcs la poursuivirent et en firent un grand massacre : c'est à peine s'ils laissèrent échapper quelques Espagnols.

Dans ce récit, il n'est point question de tempête ni de perte de navires, et il faut bien avouer qu'il y a

la plus grande divergence entre les deux versions. Haédo, si bien informé ordinairement, va jusqu'à comparer cette défection de Véro à celle de Charles-Quint, qui eut lieu dans le même endroit vingt-cinq ans plus tard. Il faut donc admettre avec lui, avec Marmol, d'Aranda et plusieurs autres écrivains, le fait de la tempête et les malheurs dont elle fut la cause, comme très probable, non précisément à l'époque de l'arrivée de la flotte dans la baie, mais bien après qu'elle eut recueilli les débris de son armée. Quant aux détails des opérations faites à terre, tels que nous les avons présentés, ils sont prouvés par une foule de traditions et même par notre manuscrit, qui ne dit rien cependant du naufrage des vaisseaux.

Ne serait-il pas permis de croire que l'amour-propre national des auteurs espagnols les ait portés à passer sous silence quelques-uns de ces faits, parce qu'ils étaient peu honorables pour leur pays : en cela, ils n'auraient fait que se régler sur le cardinal Ximénès lui-même, qui, comme nous le verrons tout à l'heure, voulut cacher les détails de cet événement, et ne dévoila jamais l'exacte vérité. Si nous adoptons cette idée, nous concevrons facilement pourquoi Diégo de Haédo ne s'est pas décidé à raconter la défection de Francesco de Véro. Celui-ci en effet, voyant le massacre de ses gens, les abandonna, se contentant d'emmener avec lui son fils. On sait qu'après s'être caché une partie de la journée parmi des rochers, il parvint à se sauver à bord de l'un de ses navires, avec lequel

il regagna l'Espagne. Il eût fallu dire également que, rentré dans le pays, il y devint le sujet des railleries du public; que les enfans chantaient dans les rues des couplets dans lesquels il était dit que «certes Véro n'avait été ni le plus fort ni le plus habile, puisqu'ayant ses deux bras, il s'était laissé battre par un manchot.»

Nous concevrons encore que les historiens espagnols se soient abstenus de rapporter que les soldats de Francesco de Véro, une fois débarqués, s'étaient mal conduits, et qu'on les avait vus se livrer au pillage. Toutes ces choses, en effet, méritaient bien d'être cachées, et les chroniqueurs de cette nation sont peut-être excusables de ne nous les avoir pas racontées, aussi avons-nous été les chercher dans les auteurs français.

Mayerne Turquet rapporte en outre que le cardinal était dans une assemblée de théologiens lorsqu'on lui apporta la lettre qui lui annonçait la perte de son armée. Il ne montra aucun signe de surprise ni de tristesse, et dit seulement « que l'armée espagnole avait été détruite en Afrique, mais que, Dieu merci! la perte n'était pas grande: car l'Espagne demeurait par ce moyen purgée de beaucoup de mauvais garçons et gens de néant qu'il avait envoyés en cette expédition, se souvenant de ce que voulait dire le roi don Ferdinand, qu'il était nécessaire, au bout de quelque temps, d'envoyer hors du pays des gens à quelque guerre, pratiquée et recherchée, car c'était comme une médecine de rhubarbe à un corps humain, qui emmenait les hu-

meurs âcres et bilieuses, empêchant la douceur et l'harmonie de la totale constitution d'icelui. »

Ximenès poussa plus loin encore sa prudente dissimulation, car en écrivant au jeune empereur, il ne lui présenta, comme effective, qu'une perte de mille hommes, tant tués que prisonniers, déclarant en même temps que toute la faute devait peser sur Francesco de Véro.

Quant aux Algériens, cette catastrophe ne fit qu'accroître leur force, leur audace et la terreur qu'ils inspiraient : « oncque depuis, dit Mayerne, il ne print bien aux Espagnols qui ont voulu entreprendre contre Alger. »

NOTE 7, PAGE 81.

« Barberousse, qui logeait en la même habitation, entra traîtreusement dans le bain, et y trouvant le prince seul, nu, à l'aide d'un autre Turc qu'il avait amené avec lui, il l'étouffa et le laissa étendu à terre. »

On a prétendu rattacher à la mort de Sélim Eutemi un épisode romanesque, que la plus faible connaissance des usages de la barbarie aurait dû suffire pour faire rejeter, et qui a surtout le malheur d'être parfaitement ridicule; nous voulons parler ici des amours d'*Aroudj et de la princesse Zaphira*. Laugier de Tassy, si inexact d'ailleurs, a jugé à propos d'inventer ici jusqu'aux faits les plus importans. Selon lui, ce serait une violente passion conçue pour l'épouse de Sélim Eutemi, qui aurait déterminé Aroudj à commettre le

crime dont on a lu tous les détails, et à la suite duquel il établit définitivement sa puissance dans Alger. Rien de plus étrangement inventé que la péripétie de ce drame. Zaphira, à laquelle *la délicatesse de sa vertu fait tout craindre*, paraît un moment vouloir accueillir les prétentions du *barbare qui la tient captive*, mais c'est pour le poignarder plus sûrement. Ses femmes s'opposent d'abord à cette résolution désespérée : puis, durant quelque temps, Aroudj semble abandonner ses poursuites. Un *commerce de lettres* s'établit entre lui et la princesse, et, comme il a surtout à cœur de se disculper à ses yeux du crime qu'on lui impute, il ordonne une enquête à la suite de laquelle trente hommes *pris de la plus vile soldatesque* osent se déclarer coupable, dans l'espoir qu'une somme considérable les paiera de cette dangereuse complaisance. Non seulement Aroudj ne leur tient pas parole, mais ils sont étranglés au lieu de recevoir la récompense qui leur a été promise. En outre, Ramadan qui a conduit cette étrange affaire, reçoit lui-même, comme de raison, la mort. Malgré ces nombreuses exécutions, Zaphira ne se sent nullement convaincue ; elle refuse toujours d'unir son sort à celui qui a fait périr son époux, et quand il prétend user de ses droits en maître, elle se donne la mort : le poison met fin à sa vie. Mais que dire d'un récit historique où les deux principaux personnages s'écrivent de cette façon : « *L'infortunée Zaphira au roi d'Alger.* Toute autre que moi, Seigneur, plus sensible à la gloire, à la gran-

deur et aux richesses, qu'à une bonne réputation, en quoi consistent la vraie gloire, la véritable grandeur et les plus estimables richesses, se donnerait à vous avec transport, etc. » « *Le roi d'Alger à la princesse Zaphira.* Incomparable Zaphira, j'ai été saisi à cet endroit de votre divine lettre, où vous paraissez me soupçonner du meurtre du prince Sélim. Dieu sait avec quelle injustice!... » Nous faisons grâce du reste au lecteur. Un ouvrage écrit de ce style, ne méritait certainement pas qu'on s'occupât sérieusement à le réfuter. Cependant Laugier de Tassy avait été à Alger; il y remplissait des fonctions officielles; sa fable, toute ridicule qu'elle était, pouvait reposer sur quelque tradition. Un auteur plus grave et qui avait séjourné long-temps dans le pays, Morgan, fit à ce sujet quelques recherches, et il affirme que non seulement il n'entendit jamais dire un mot de ces prétendues amours d'Aroudj, mais que son séjour dans le pays fut trop prolongé pour qu'il n'en eût pas eu tôt ou tard connaissance, s'il y eût eu le moindre fondement à tout ce récit [1]. Il le faut dire néanmoins, Laugier de Tassy était allé de lui-même au devant des objections qu'on pouvait lui adresser, en affirmant qu'il y avait peu de personnes, même dans le pays, qui connussent les malheurs de Zaphira, et qu'il ne voudrait pas être garant de la vérité du récit. Selon le même écrivain, l'histoire entière au-

[1] Voy. *A complete history of Algiers*. 1 vol. in-4°, p. 239.

rait été traduite d'un manuscrit sur vélin, qui se trouvait entre les mains de Cidi-Ahmet-el-haraam, marabout du territoire de Constantine. Ce personnage, il est bon de le savoir, prétendait descendre de la famille de Sélim Eutemi. S'agit-il tout simplement de quelque poëme arabe dans lequel figure une des femmes du cheik, c'est ce qu'il ne nous est pas permis de décider. Dans tous les cas, le style original aurait été étrangement travesti. Nous n'ajouterons plus qu'une chose à cette note déjà trop étendue, c'est que l'histoire de Zaphira a été reproduite dans l'*Histoire des Etats barbaresques*, Paris, 1757, 2 vol. in-12, que l'on prétend traduite de l'anglais, et qui n'est autre chose en réalité qu'une réimpression avec embellissemens, de Laugier de Tassy. Ici la forme dubitative cesse d'être employée dans tout ce qui est relatif aux amours d'Aroudj, et l'*arrangeur* semble beaucoup plus tenir à l'épisode de Zaphira, que celui-là même qui l'avait inventé. Ceci ne prouve que trop, sans doute de quelle manière certains individus ont écrit, au XVIIIe siècle, l'histoire d'Alger et celle des autres états barbaresques.

NOTE 8, PAGE 95.

« A son arrivée (Klair-ed-din), Aroudj lui confia le gouvernement de la ville, et se mettant lui-même à la tête d'un corps de troupes suffisant, il s'avança dans la partie de l'ouest pour contenir par sa présence tous ses sujets dans l'obéissance, et pour tâcher de surprendre l'usurpateur de Ténès. »

La défaite des Espagnols lors de la malheureuse expédition de Francesco de Véro ayant donné à Barberousse, pour quelque temps du moins, toute la sécurité qu'il pouvait désirer, et le corsaire se voyant assuré désormais de la tranquille possession de son gouvernement, il songea à étendre sa puissance vers l'intérieur, espérant ainsi tirer avantage de la renommée que venaient de lui acquérir ses derniers succès. Son nom frappait déjà de terreur toutes les populations voisines; il avait le sentiment de sa force, et ce fut avec une joie secrète qu'il entrevit une occasion nouvelle de satisfaire cette passion ardente pour la guerre qui ne le laissa pas un instant jouir de quelque repos, même quand sa domination semblait le mieux assurée.

Les Arabes de la plaine de la Métidja n'avaient pas oublié la fin malheureuse de leur ancien cheik Eutemi, et ils désiraient ardemment qu'une occasion se présentât de le venger. Ils avaient même pris déjà une part active dans la conspiration qui avait été tramée par les habitans d'Alger pour chasser Barberousse; mais cette conspiration, on le sait, avait eu un triste résultat. Ils n'attendaient donc qu'une nouvelle occa-

sion pour se lever contre lui, car le joug imposé par les Turcs devenait chaque jour plus pesant.

D'un autre côté, ils n'ignoraient pas qu'Aroudj avait l'intention de venir les combattre, pour tâcher de les soumettre à son gouvernement despotique en qualité de tributaires. Toutes ces circonstances réunies firent qu'ils hâtèrent les événemens. Afin de prévenir la catastrophe dont ils se sentaient menacés, ils s'adressèrent à un certain Hamid-al-Abde (Hamida le noir), de race arabe comme eux, et qui était roi de Ténès. Tout en lui expliquant les motifs de leur haine contre Aroudj et les craintes assez fondées qu'ils avaient sur ses projets ambitieux, ils lui firent entendre que ce conquérant insatiable ne manquerait pas, après avoir soumis la plaine, de se porter vers ses états pour le dépouiller à son tour et pour agrandir le territoire dont il s'était déclaré seigneur. Ils n'eurent pas de peine à lui faire partager leurs craintes et ensuite à le convaincre de la nécessité de prendre les armes pour se réunir à eux. Cette union une fois convenue, il fallait marcher ensemble contre Alger.

Hamid-al-Abde leva une armée de dix mille cavaliers, que lui fournirent non seulement ses propres états, mais les tribus voisines dont il était allié; puis, se mettant lui-même à leur tête, il alla se joindre aux Arabes de la Métidja. Il était à peine en marche, que son armée commença à se grossir; car les Arabes des douares qu'il rencontra détestaient également les Turcs, et tous voulaient prendre part à une guerre

qui devait décider de leur indépendance, en délivrant définitivement leur pays de la présence de ces étrangers qui paraissaient de jour en jour vouloir s'y établir sur des bases plus solides.

Aroudj, de son côté, ne tarda pas à être averti de cette alliance des Arabes entre eux, et voulant la rompre dès sa naissance, il se hâta de marcher à leur rencontre, prenant à son tour le rôle d'agresseur. Le nombre de ses soldats était sans doute bien minime, surtout en le comparant à celui des Arabes; mais il avait confiance entière dans leur courage, dans leur habitude de la guerre, et principalement dans l'adresse avec laquelle tous, sans exception, faisaient usage de l'arquebuse, tandis que non seulement les Arabes ne possédaient aucune de ces armes à feu, mais même ne se servaient que de la lance ou de l'arc.

Voulant toutefois marcher avec le plus de forces possibles, Aroudj ne laissa qu'un très petit nombre de Turcs à Alger; et pour que les habitans ne profitassent pas de cette circonstance avantageuse aux projets de révolte qu'ils fomentaient sans cesse, il en emmena avec lui vingt des principaux en qualité d'otages. Enfin, après avoir fait reconnaître son frère Khaïr-ed-din comme gouverneur de la ville durant son absence, il se mit en route avec mille Turcs et cinq cents Maures fugitifs d'Espagne qui étaient à sa solde, et se dirigea immédiatement vers la plaine : on se trouvait au mois de juillet 1517. Dans cette

petite armée, chefs et soldats, étaient loin de se douter qu'ils faisaient leurs derniers adieux à Alger la guerrière, comme ils la nommaient déjà, et que, encouragés par le succès de la première expédition qu'ils entreprenaient contre Ténès, ils devaient ensuite aller trouver la mort sous les murs de Telemcen, en combattant un ennemi plus redoutable. Mais une note particulière racontera cet événement.

Aroudj chemina pendant deux jours et rencontra l'armée arabe à douze lieues d'Alger, sur les bords du Schélif, s'il faut en croire Haédo; mais nous pensons que cet auteur, à qui nous empruntons la plupart des détails qu'on lit ici, commet une erreur; car, pour aller sur les bords du Schélif, il faudrait qu'Aroudj se fût enfoncé bien plus avant dans l'intérieur, et non dans la direction de Ténès qui est sur la côte de l'ouest; il faudrait qu'il eût traversé le petit Atlas, ce qui n'était nullement son chemin; et, dans ce cas, il eût fait plutôt vingt lieues que douze pour atteindre ce fleuve. Nous ne pouvons pas admettre la possibilité d'une semblable manœuvre qui eût été certainement bien imprudente, les Arabes pouvant en profiter pour aller attaquer Alger, alors sans défense. Les deux journées de marche indiquées par Haédo, les douze lieues qu'il fait parcourir à Aroudj et la direction que l'armée turque devait nécessairement prendre puisqu'il voulait devenir l'agresseur, semblent plutôt prouver que la rencontre eut lieu sur les bords de l'Oued-jer, à quatre ou cinq lieues dans le nord-est de Belida.

Le combat s'engagea avec impétuosité de part et d'autre; aussi la victoire ne fut-elle pas long-temps à se décider. Tous les combattans purent reconnaître, dès le premier coup d'œil, qu'une bonne cause, le nombre des soldats et le courage des combattans ne suffisent pas toujours pour assurer la victoire, et que le plus souvent elle cède à l'adresse, et surtout à la supériorité des armes que l'on a à sa disposition. En effet, les Turcs abattirent avec leurs arquebuses, et dès le premier choc, un si grand nombre d'Arabes, que l'épouvante se mit aussitôt dans l'armée d'Hamid-al-Abde, et que s'étant débandée, elle prit la fuite. Barberousse la poursuivit un instant, et comme il marchait vers Ténès, le roi n'osa pas y rentrer, pensant qu'il ne serait pas de force à tenir contre le siége qu'Aroudj en ferait infailliblement; il tourna le dos au contraire et se jeta dans l'Atlas, où l'on dit que, ne se trouvant pas encore en sûreté, il prit le parti d'aller se réfugier sur les confins du Sahara.

Aroudj entra triomphant dans Ténès dont il abandonna le pillage à ses compagnons; lui-même s'empara de tout ce qu'il y avait dans la maison d'Hamid-al-Abde, et que ce roi n'avait pu emporter avec lui; puis ayant déclaré Ténès et son territoire réunis à l'état d'Alger, il s'en fit reconnaître le souverain absolu.

Pendant qu'Aroudj faisait reposer son armée des fatigues qu'elle venait de supporter, et qui étaient d'autant plus grandes que la chaleur s'était montrée excessive, une députation des habitans de Telemcen

vint le complimenter et implorer son secours contre leur roi dont ils prétendaient avoir à se plaindre. C'est à cette occasion qu'Aroudj prit la résolution de se porter vers l'occident, et que se passèrent les événemens qui amenèrent l'extermination de son armée et sa mort à lui-même.

Cette expédition de Ténès, que nous venons de rapporter, est présentée toutefois de différentes manières, même par les historiens qui nous inspirent habituellement le plus de confiance. Nous nous sommes attaché à la version d'Haédo, comme étant la plus détaillée, celle peut-être qui coïncide le mieux avec notre chronique arabe, et, en un mot, qui nous paraît présenter le plus de probabilités. Voici cependant les point les plus importans par lesquels l'abbé de Fromesta diffère des autres auteurs.

Haédo donne pour cause de l'expédition le mécontentement des Arabes, et il la place immédiatement après la descente de Francesco de Véro; Mayerne-Turquet veut qu'elle ait eu lieu avant cette descente qui, selon lui, n'en aurait été que la suite, parceque, dit-il, Aroudj ayant fait mourir le roi de Ténès, Albuzeven, son fils Yahia se serait réfugié en Espagne, et là aurait obtenu le secours de la flotte de Francesco de Vero pour le faire remonter sur le trône. Il y a là confusion évidente avec l'histoire du fils d'Eutemi.

Si nous comparons Haédo avec Marmol, la divergence est encore plus grande; car celui-ci place l'expédition de Ténès après la mort d'Aroudj, et dans son

récit, tous les détails, tous les noms sont changés à tel point qu'il ne reste aucune possibilité de reconnaître l'événement dont les autres historiens ont parlé. Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de faire remarquer, comme cela arrive à Morgan (*History of Algiers*), la différence qu'il y a entre Ténès et Tunis. On peut lire, à ce sujet, l'étrange dissertation de l'historien anglais, qui, il faut bien l'avouer, semble être excusée par de nombreuses méprises.

Note 9, page 97.

« La contrée où est située la forteresse nommée Beni-Rachid, passait dans ce temps-là pour le plus fertile et le plus riche de tous les pays connus. »

La forteresse dont il est ici question, est celle de Callah, ville autrefois très florissante, et qui faisait partie du territoire de Beni-Raschid, ou Beni-Arax. Il ne faut pas confondre ce lieu avec la petite ville qui est sur la droite du Schélif, et qui, portant également le nom de Beni-Raschid, parce qu'elle appartient à la même tribu, est regardée comme le point principal de ce territoire. On les a souvent prises l'une pour l'autre à cause de leur origine, qui est identique, puisqu'elles appartenaient au même peuple. Ce qui fait qu'elles ont été fréquemment confondues, c'est que chacune d'elles, à ce qu'il paraît, était défendue anciennement par une forteresse. Ces fortifications ont été détruites à la suite des guerres; mais les faits

rapportés par l'histoire, et surtout par notre manuscrit, prouvent que le château dont il est ici question, est bien celui de Callah. C'est en effet Callah, que cite Marmol, quand il raconte la guerre de Buhamu et de Barberousse, où il fait mourir Escander, le lieutenant de ce corsaire, que notre manuscrit présente comme étant Ishaac le frère d'Aroudj.

Cette observation justifie en quelque sorte Samson et Duval cités par Shaw, qui plaçaient Beni-Raschid à quelques lieues dans le sud de Masagran; et, en effet, c'est bien ainsi que Callah est situé. Quant au traducteur du manuscrit arabe, il se trompe évidemment lorsqu'il met la forteresse de Beni-Raschid entre Oran et Telemcen, à huit à dix lieues de distance de l'une ou de l'autre. Ou c'est bien en effet la forteresse de Beni-Raschid, et alors elle était située à plus de trente lieues dans l'est d'Oran, et sur la rive droite du Schélif, ou c'est celle de Callah, et l'on doit encore la placer dans l'est d'Oran, mais à une distance bien moins grande. Les Arabes désignent souvent les lieux par le nom de ceux qui les ont fondés et qui les habitent. C'est ainsi qu'ils appelaient autrefois Alger *Mezghânna*. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient cru devoir imposer quelquefois à Callah le nom de Beni-Raschid; car, en somme, quoique ce ne fût pas le chef-lieu du territoire de Beni-Raschid, au dire de nos historiens, ce n'en était pas moins le point le plus important comme position militaire, et aussi comme

entrepôt de commerce, surtout pour les blés qui, de là, se répandaient dans toute la province d'Oran.

NOTE 10, PAGE 63.

« La fortune cette fois ne seconda point son courage; il fut tué d'un coup de feu au commencement du combat. »

Notre chronique rapporte, d'une manière assez succincte, la mort d'Aroudj, et cela est tout naturel, si l'on songe au désavantage que l'armée algérienne eut dans cette occasion. Les historiens espagnols, au contraire, sont entrés dans une foule de détails, qui ne portent pas tous également le caractère de l'authenticité. C'est surtout à Sandoval que nous emprunterons nos renseignemens. On a pu voir dans la première partie de notre manuscrit, comment, après le partage du territoire d'Alger, entre lui et son frère Khaïr-ed-din, Aroudj profita des troubles qui régnaient à Telemcen, pour s'emparer de cette ville. Mais pour comprendre les événemens ultérieurs, il est bon de rétrograder de quelques années. Dès 1512, le prince qui y régnait, Abdalla, était venu à Burgos trouver Ferdinand, et, si l'on en croit les chroniques, il aurait acheté cette protection du roi catholique par des présens assez riches pour pouvoir y compter. Une vierge du sang royal et d'une rare beauté, cinq cent trente chrétiens captifs, vingt-deux chevaux arabes, un lionceau, une poule d'or avec trente-six poussins de même métal, et plusieurs autres bagatelles, dus à l'habileté des

artistes maures, auraient été offerts en présent par le prince de Telemcen. A sa mort, son fils Abou-Hammou[1] était monté sur le trône qu'on venait de lui laisser; mais ce règne avait été bien court, et le jeune prince s'était vu enlever le trône par son oncle Abou-Zehen. Assez heureux pour pouvoir le ressaisir, il s'était contenté de faire enfermer son compétiteur; et les choses étaient dans cette situation, lorsque Aroudj, suivi de Muley Yusef, et de Sidi Abou-Yahia, personnages importans de ces contrées, entra dans Telemcen. Le premier soin du corsaire fut de tirer Abou-Zehen de prison, et de lui donner le titre de roi, s'il ne lui en laissa pas les attributions. Le souverain, dépossédé, se croyait quelques droits à la protection de l'Espagne; il alla la réclamer: suivi de ses deux frères, il se rendit à Oran, où commandait don Diego Hernandez de Cordoba, marquis de Comarès, et là il fit part à ce seigneur des derniers événemens. Le marquis n'eut pas de peine à comprendre tout le parti que l'Espagne pouvait tirer d'une pareille intervention. Il soumit à Charles-Quint les promesses qui étaient faites solennellement par le prince Maure, et le tribut qu'il consentait à payer; et après avoir exigé trente-deux enfans nobles en otages, qui lui furent amenés par un cheik de la plaine, il expédia immédiatement, comme premier secours, trois cents espagnols, qui marchè-

[1]. C'est le même que, d'après Marmol, nous avons déjà désigné sous le nom de Bu-Hamu.

rent sur Telemcen. Bientôt Aroudj se sentit pressé sur plusieurs points, et son inquiétude devint assez vive pour qu'il se vît contraint de demander des secours à Alger. Khaïr-ed-din dirigea sur Telemcen le plus de monde qu'il lui fut possible de réunir, et il paraît même que pour envoyer ce secours, il épuisa complètement ses ressources. Quoi qu'il en soit, l'auteur espagnol n'évalue pas à plus de six cents hommes cette petite armée rassemblée à la hâte, et que commandait un chef nommé Escander. Cependant Abou-Hammou était allé en Biscaye se jeter aux pieds de l'empereur; et cette démarche n'avait pas été inutile, il en était venu avec environ dix mille soldats des vieilles troupes, dont le marquis de Comarès prit le commandement. Aroudj demanda, de son côté, quelques secours au roi de Fez; mais voyant qu'ils tardaient, et que le marquis était entré en campagne, il feignit d'abord de vouloir sortir. Au dire de Morgan, il avait quinze cents fantassins turcs et morisques qui marchaient armés de fusils, et environ cinq mille maures et arabes, dont sa cavalerie était composée; puis, se ravisant, et sentant qu'il n'était pas prudent de se commettre contre les chrétiens avec une si faible armée, avant que les secours demandés à Fez n'arrivassent, il prit le parti de rester dans Telemcen, dont l'esprit des habitans d'ailleurs l'inquiétait. S'il faut en croire Sandoval, les Turcs auraient tué aux Espagnols quatre cents hommes dans une escarmouche. Mais bientôt un avantage signalé couronna les efforts du colonel

Martin de Argote, et celui-ci se serait immédiatement dirigé sur Telemcen, après une affaire où auraient péri Mohamed [1], frère d'Aroudj, et Escander, chef des troupes turques; et ce serait, à partir de ce moment, qu'Aroudj aurait perdu tout espoir de salut. Bien que l'historien anglais démente en partie ces faits, probablement parce qu'il n'avait pas lu Sandoval, qu'il ne cite pas, ce doit être la version la plus certaine; et l'évêque de Pamplune a soin de faire remarquer, en effet, qu'il écrit d'après la relation envoyée à Madrid, par *Zahaf-abdi-Guadi*, ambassadeur de Muley-Ahmet-Almanzor, présent à la catastrophe.

Il paraît, d'après ce récit, qu'Aroudj se sentait profondément découragé par la mort de son frère, et que ce fut alors seulement qu'il prit le parti de la fuite.

« Se trouvant en péril évident, dit Sandoval, il sortit de Télemcen avec Ben-Alcadi, son ami, et avec beaucoup d'autres Turcs et Arabes; ce fut secrètement et par une poterne qu'il s'enfuit, emportant avec lui toutes ses richesses; à l'instant même, cette fuite fut connue; et les Espagnols, dans le désir de s'emparer des trésors qu'il emportait, volèrent sur ses traces. Argote le suivit, et ils commencèrent à l'apercevoir dans le désert qui fait partie du royaume de Dubdu, à trente lieues de Telmecen. Comme Ben-Alcadi vit les Espagnols sur ses traces, il dévia de sa route; quant à Barberousse, on lui vit jeter alors, et en joncher le

[1] Ishaac.

sol, argent monnoyé et vaisselle précieuse, et enfin, tout ce qui, par sa richesse, pouvait tenter, à ce qu'il croyait, la cupidité des Espagnols. Bien que fort adroit, ce stratagème ne lui réussit guère, car si les Espagnols avaient des mains pour saisir ce qu'il semait ainsi, ils eurent des jambes pour atteindre l'ennemi et pour le fatiguer. » Nous ferons remarquer en passant que Sandoval, loin de vanter outre mesure, comme tant d'autres historiens, le prétendu dédain des Espagnols pour l'or, laisse fort bien comprendre comment la chose dut se passer. On devine le dénouement, mais c'est encore dans l'évêque de Pampelune que la fin de Barberousse est racontée de la manière la plus circonstanciée : « Accablé de fatigue et de soif, Aroudj se réfugia dans un parc à chèvres qu'entourait une faible muraille de pierres amoncelées sans ciment. Là, il se mit en défense avec ceux qui ne l'avaient point quitté, et il combattit valeureusement, et avec une singulière audace, jusqu'à ce que Garzia de Tineo, Alferez de Diégo de Andrade, et qui pouvait passer pour un brave soldat espagnol, lui donna un coup de pique qui le renversa. Il se jeta sur lui et lui coupa la tête, qu'il emporta à Oran, où elle resta : il s'empara également des vêtemens. Tineo fut blessé à un doigt de la main droite: son ongle était fendu, et la cicatrice lui en dura même toute la vie; il en était très fier, et avec raison, et il disait que Barberousse, étant à terre si cruellement frappé lui-même, lui avait fait cette blessure. C'est ainsi que mourut Aroudj Barberousse, en

petite armée, chefs et soldats, étaient loin de se douter qu'ils faisaient leurs derniers adieux à Alger la guerrière, comme ils la nommaient déjà, et que, encouragés par le succès de la première expédition qu'ils entreprenaient contre Ténès, ils devaient ensuite aller trouver la mort sous les murs de Telemcen, en combattant un ennemi plus redoutable. Mais une note particulière racontera cet événement.

Aroudj chemina pendant deux jours et rencontra l'armée arabe à douze lieues d'Alger, sur les bords du Schélif, s'il faut en croire Haédo; mais nous pensons que cet auteur, à qui nous empruntons la plupart des détails qu'on lit ici, commet une erreur; car, pour aller sur les bords du Schélif, il faudrait qu'Aroudj se fût enfoncé bien plus avant dans l'intérieur, et non dans la direction de Ténès qui est sur la côte de l'ouest; il faudrait qu'il eût traversé le petit Atlas, ce qui n'était nullement son chemin; et, dans ce cas, il eût fait plutôt vingt lieues que douze pour atteindre ce fleuve. Nous ne pouvons pas admettre la possibilité d'une semblable manœuvre qui eût été certainement bien imprudente, les Arabes pouvant en profiter pour aller attaquer Alger, alors sans défense. Les deux journées de marche indiquées par Haédo, les douze lieues qu'il fait parcourir à Aroudj et la direction que l'armée turque devait nécessairement prendre puisqu'il voulait devenir l'agresseur, semblent plutôt prouver que la rencontre eut lieu sur les bords de l'Oued-jer, à quatre ou cinq lieues dans le nord-est de Belida.

Le combat s'engagea avec impétuosité de part et d'autre ; aussi la victoire ne fut-elle pas long-temps à se décider. Tous les combattans purent reconnaître, dès le premier coup d'œil, qu'une bonne cause, le nombre des soldats et le courage des combattans ne suffisent pas toujours pour assurer la victoire, et que le plus souvent elle cède à l'adresse, et surtout à la supériorité des armes que l'on a à sa disposition. En effet, les Turcs abattirent avec leurs arquebuses, et dès le premier choc, un si grand nombre d'Arabes, que l'épouvante se mit aussitôt dans l'armée d'Hamid-al-Abde, et que s'étant débandée, elle prit la fuite. Barberousse la poursuivit un instant, et comme il marchait vers Ténès, le roi n'osa pas y rentrer, pensant qu'il ne serait pas de force à tenir contre le siége qu'Aroudj en ferait infailliblement ; il tourna le dos au contraire et se jeta dans l'Atlas, où l'on dit que, ne se trouvant pas encore en sûreté, il prit le parti d'aller se réfugier sur les confins du Sahara.

Aroudj entra triomphant dans Ténès dont il abandonna le pillage à ses compagnons ; lui-même s'empara de tout ce qu'il y avait dans la maison d'Hamid-al-Abde, et que ce roi n'avait pu emporter avec lui ; puis ayant déclaré Ténès et son territoire réunis à l'état d'Alger, il s'en fit reconnaître le souverain absolu.

Pendant qu'Aroudj faisait reposer son armée des fatigues qu'elle venait de supporter, et qui étaient d'autant plus grandes que la chaleur s'était montrée excessive, une députation des habitans de Telemcen

la lutte où il laissa la vie. Pour remplacer le membre qui lui manquait, il en avait fait fabriquer un en fer par un ouvrier chrétien fort habile. Quelques uns disent que ce bras était en argent. On faisait voir jadis publiquement à Cordoue, dans le couvent de Saint-Jérôme, un riche vêtement de brocard cramoisi, connu sous le nom de *Capa de Barbaroxa.* C'était probablement celui que l'Alferez Tineo avait rapporté à Oran, après avoir tué le célèbre corsaire.

Note 11, page 106.

« Le sultan continue sa route pour mettre le siége devant Alger, où une flotte de chrétiens devait aussi se rendre par mer. »

La mort d'Aroudj, tué sous les murs de Telemcen, et la destruction presque entière de sa petite armée, furent un sujet de triomphe pour les Espagnols, et peut-être s'enorgueillirent-ils beaucoup trop d'un tel avantage, qui leur parut à tort devoir anéantir bientôt la domination des corsaires turcs dans ces contrées. Le marquis de Comarès ne crut pas, toutefois, qu'il yeût de la prudence à tourner immédiatement ses armes contre Alger, soit que ses troupes fussent fatiguées de la longue et pénible campagne qu'elles venaient de faire, soit qu'il craignît de trouver de l'opposition chez les Arabes, peu disposés, sans doute, à laisser ouvrir un trop vaste champ à ses conquêtes.

récit, tous les détails, tous les noms sont changés à tel point qu'il ne reste aucune possibilité de reconnaître l'événement dont les autres historiens ont parlé. Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de faire remarquer, comme cela arrive à Morgan (*History of Algiers*), la différence qu'il y a entre Ténès et Tunis. On peut lire, à ce sujet, l'étrange dissertation de l'historien anglais, qui, il faut bien l'avouer, semble être excusée par de nombreuses méprises.

NOTE 9, PAGE 97.

« La contrée où est située la forteresse nommée Beni-Rachid, passait dans ce temps-là pour le plus fertile et le plus riche de tous les pays connus. »

La forteresse dont il est ici question, est celle de Callah, ville autrefois très florissante, et qui faisait partie du territoire de Beni-Raschid, ou Beni-Arax. Il ne faut pas confondre ce lieu avec la petite ville qui est sur la droite du Schélif, et qui, portant également le nom de Beni-Raschid, parce qu'elle appartient à la même tribu, est regardée comme le point principal de ce territoire. On les a souvent prises l'une pour l'autre à cause de leur origine, qui est identique, puisqu'elles appartenaient au même peuple. Ce qui fait qu'elles ont été fréquemment confondues, c'est que chacune d'elles, à ce qu'il paraît, était défendue anciennement par une forteresse. Ces fortifications ont été détruites à la suite des guerres; mais les faits

vant avec le reste de ses Turcs et vingt-deux galiotes qu'il avait encore.

Plusieurs historiens rapportent ce fait et le flétrissent comme un acte de faiblesse de la part de Khaïr-ed-din ; nous pensons cependant qu'il n'est pas sans excuse, car nous nous rappelons qu'au départ d'Aroudj pour l'expédition de Ténès et celle de Telemcen, où il fut tué, ce corsaire avait emmené avec lui presque toute la garnison d'Alger, et qu'il laissait même la ville tellement démunie de soldats, que, pour en assurer la tranquillité pendant son absence, il avait pris avec lui comme otages vingt des principaux habitans maures. Khaïr-ed-din était évidemment privé de tout moyen de défense, et les événemens précédens lui avaient appris le peu de fonds qu'il devait faire sur la bonne volonté des habitans dans tout ce qui regardait la cause des Turcs, qu'ils étaient plutôt disposés à livrer qu'à soutenir.

L'occupation d'Alger par les corsaires était donc sur le point d'arriver à son terme, et les Espagnols, merveilleusement secondés par les circonstances, semblaient devoir être enfin débarrassés d'une rivalité qui leur était déjà nuisible, et qui, par la suite, après s'être changée en une haine implacable, leur devint si funeste.

Quelques corsaires attachés à Khaïr-ed-din lui conseillèrent de ne rien hâter, et d'attendre, pour adopter une résolution, qu'il pût connaître les projets des Espagnols. Il les écouta, et dut, en effet,

reprendre quelque espérance en apprenant que le marquis de Comarès était rentré à Oran, et qu'au lieu de songer à attaquer Alger, il venait de faire embarquer une partie de ses troupes pour les renvoyer en Espagne, comme si la guerre devait se terminer là.

Dès lors, Khaïr-ed-din n'eut plus d'autre soin que de s'assurer la succession de son frère : il attacha une garde à sa personne, et fit occuper les principaux forts par des soldats turcs; puis, profitant enfin de tout ce que son esprit pénétrant et l'affabilité de ses manières pouvaient lui donner d'avantages, il chercha à s'allier les esprits. Il connaissait d'ailleurs la haine des habitans pour les chrétiens, et, à cette occasion, il fit tirer des prisons quelques Espagnols auxquels on trancha publiquement la tête, pour venger, disait-il, la mort de son frère. Il montra également au peuple un morceau de la chemise d'Aroudj, en assurant que cette relique avait la propriété de faire des miracles, ce que personne n'osa contester, tant était grand le respect qu'il avait su inspirer par la fréquentation des marabouts et des saints ermites du pays. Au dire de Sandoval, toutes ces manœuvres réussirent au delà de son espérance, si bien qu'il ne tarda pas à être proclamé roi d'Alger, titre que lui et plusieurs de ses successeurs prirent souvent dans leurs relations avec les chrétiens.

Mais de tels avantages ne pouvaient pas suffire à Khaïr-ed-din, et il sentait bien que cette royauté apparente ne serait qu'un vain titre, tant que ses forces ne s'accroîtraient pas; car la haine que lui portaient

les Espagnols pouvait se réveiller au premier instant, et le moindre effort de la part des chrétiens, si puissamment secondés déjà par la possession du Peñon, pouvait d'un moment à l'autre le renverser. Il pensait que cette sorte de repos, cette trève accordée pour ainsi dire tacitement par Charles-Quint, ne pouvait être de longue durée, et que peut-être elle ne servirait qu'à réunir plus sûrement contre lui des forces capables de terminer le différent. Il résolut de prévenir cet événement, et, dans une circonstance si décisive, voici à quel moyen il eut recours : notre chronique, d'ailleurs, est pleinement d'accord ici avec les historiens espagnols.

Il expédia à la hâte pour Constantinople un officier turc qui lui était dévoué, et le chargea de porter au Grand-Seigneur, avec un riche présent, l'hommage de l'Odjeac d'Alger, se reconnaissant volontairement tributaire de la Sublime Porte. Ce coup d'état réussit : le Grand-Seigneur appréciant tout l'avantage qu'il y avait pour son empire à posséder ce nouveau territoire, situé, pour ainsi dire, au cœur de la chrétienté, et d'où il pouvait inquiéter sans cesse l'empereur Charles-Quint, Sélim accepta l'offre de Khaïr-ed-din, et le constitua gouverneur de la ville avec le titre de bey. Il lui expédia en toute hâte, et selon les désirs de ce corsaire, deux mille hommes des mieux disciplinés. Le Grand-Seigneur ne s'en tint pas là : il fit proclamer en différens endroits, que ceux qui voudraient se rendre à Alger s'y verraient transportés par son ordre, et il fit

savoir en outre que l'on en agirait avec eux selon que l'on agissait avec les janissaires : ils devaient être traités précisément comme la milice de Constantinople.

Cet événement se passait dans le commencement de 1518 ; ainsi, c'est de cette époque qu'il convient de faire dater la prise de possession d'Alger par les Turcs. Avant ce temps, la ville n'était nullement constituée en chef-lieu d'un état : c'était, pour ainsi dire, un rassemblement d'individus indépendans, sans lois comme sans appui ; en un mot, la population passait par un état réel de transition.

Telle était à peu près la situation des choses au moment où Charles-Quint, qui venait d'arriver à Sarragosse [1] reçut à la fois et la nouvelle de la victoire éclatante remportée sur Aroudj par le marquis de Comarès, et l'exposé des motifs qui faisaient désirer à celui-ci que l'Espagne mît à profit une telle occasion d'anéantir les corsaires d'Alger. Ce fut alors que l'empereur conçut l'idée d'une nouvelle expédition contre cette ville, et, sans tarder, il envoya à Hugo de Moncade, son vice-roi en Sicile, l'ordre de rassembler une flotte et une armée. Il s'agissait d'aller enfin chasser les Turcs de la Barbarie.

Hugo de Moncade [2] jouissait d'une grande répu-

[1] 15 mai 1518.

[2] Hugo de Moncade, prieur de Messine, bailli de Sainte-Euphémie, servit long-temps l'empereur, et mérita par sa valeur et ses talens d'être élevé à la dignité de vice-roi de Naples, à la mort de Charles Lanoy. Vaincu par les galères françaises commandées par Lautrec, cet intrépide

tation militaire; il s'était surtout distingué dans les guerres d'Italie, et avait eu l'honneur de servir sous le *Grand Capitaine*. Gonzalve Marino de Ribera lui fut adjoint en qualité de chef de l'artillerie, et l'attaque de la ville lui fut spécialement dévolue; c'est ce qui lui donnait dans le conseil militaire de l'expédition une grande autorité.

Moncade rassembla quatre mille cinq cents hommes de troupes espagnoles, composées presque entièrement d'anciens soldats, et dans le nombre desquels on remarquait des compagnies qui avaient vaillamment combattu pour la défense des états de Monte-Feltrio, duc d'Urbino. Quant à la flotte, elle se composait de trente navires, de huit galères et de quelques brigantins de transport. Dans le mois de juillet, on la vit mettre à la voile, et elle se rendit d'abord à Bougie, où elle s'arrêta pour prendre quelques soldats que Perasan de Ribera, gouverneur de cette place pour l'Espagne, avait eu ordre de lui fournir. De là, elle fit route pour Oran, afin de prendre langue avec le marquis de Comarès, et pour convenir sans doute d'une combinaison simultanée dans les mouvemens, avec l'armée arabe de Telemcen. Moncade apprit à ce mouillage que, pour entretenir dans un continuel effroi les habitans de la province, le marquis avait fait de nouvelles expéditions, et qu'il avait même saccagé dix-

général, à la fois homme de mer et habile officier de terre, aima mieux mourir les armes à la main que de se rendre.

sept villes, en sorte que personne dans le pays ne doutait qu'Alger ne succombât prochainement.

Après avoir embarqué quelques troupes nouvelles, et les avoir choisies parmi celles qui étaient le plus aguerries avec la manière de combattre des Turcs, Moncade mit de nouveau en mer et vint mouiller dans le fond de la baie d'Alger, le 17 août 1518.

C'est à Sandoval que nous devons la connaissance de cette date précise; car il nous apprend que le coup de vent qui fit périr la flotte eut lieu le jour de la Saint-Barthélemi, précisément le huitième jour après l'arrivée de la flotte espagnole dans la rade d'Alger.

Nous ne sommes pas aussi bien informés sur le lieu du débarquement de l'armée; nous savons seulement que la flotte mouilla dans la baie, et que le débarquement s'étant aussitôt opéré, les Espagnols s'emparèrent d'une hauteur qui leur parut être un point important. Il est donc tout naturel de croire que c'est entre l'Arach et la ville, et que la hauteur dont il est question est la même que celle dont, en semblable circonstance, mais beaucoup plus tard, s'empara Charles-Quint, et sur laquelle est aujourd'hui le fort l'Empereur. Il ne serait pas étonnant que ce souverain eût voulu suivre la même manœuvre que celle adoptée par Moncade, puisqu'elle lui avait si bien réussi, et que, grâce à ce mouvement, l'armée s'était tout à coup trouvée maîtresse d'une position avantageuse: une fatale destinée voulut malheureusement aussi que les résultats fussent les mêmes.

Déjà maître, le 18, de cette hauteur que nous venons de signaler, Moncade s'y retrancha avec quinze cents hommes ; il voulait, sans perdre un temps précieux, attaquer la ville; mais Marino de Ribera, dont nous avons déjà signalé l'autorité, s'y opposa, disant qu'il était plus convenable d'attendre l'arrivée des Arabes de Telemcen qui ne pouvait manquer d'avoir lieu prochainement, comme leur roi l'avait promis ; il disait que cette armée, composée de cavalerie, pourrait être avantageusement employée contre ceux de la plaine de la Métidja et des environs d'Alger, et qu'elle servirait à les contenir pendant qu'eux-mêmes feraient le siége de la ville. Ce motif n'était certainement pas sans valeur ; mais Ribera, comme il arrive souvent en pareille circonstance, ne tenait pas grand compte des exigences imposées à la marine par la saison, le temps et la mer : ne considérant que son métier de soldat, il ne voyait pas tout ce qu'il y avait d'incertain et de difficile dans celui de marin, et par cette funeste imprévoyance, il perdit l'armée. En effet, le conseil ayant passé six à sept jours à raisonner ou discuter sur cette question sans prendre un parti, et les Arabes ne paraissant pas, il s'éleva, le huitième jour, une violente tempête du nord, qui jeta vingt-six navires de Moncade sur le rivage. « Dans cette tempête qui eut lieu le jour de San Bartholomé de cette année 1518, dit Sandoval, il se noya quatre mille hommes, perte immense et déplorable qui déchirait le cœur ; car on voyait les navires se fracasser les uns contre les

autres et se disperser ensuite en morceaux comme s'ils eussent été construits d'un verre fragile. Il était horrible d'entendre tout ce monde poussant des cris et se lamentant d'une si misérable fin. »

Durant cette affreuse catastrophe que les habitans d'Alger pouvaient contempler du haut de leurs terrasses, et qui dut remplir leur cœur d'allégresse, puisqu'ils voyaient dans la tempête la certitude de leur sécurité à venir, Moncade, le cœur navré, rassemblait ses quinze cents hommes et quittait ses retranchemens, en abandonnant un immense matériel. Il descendit sur la plage harcelé par les Turcs et les Arabes qui lui tuèrent encore beaucoup de monde et qui lui firent plusieurs prisonniers. En multipliant néanmoins ses efforts, il parvint à se rembarquer avec le petit nombe de soldats qui le suivaient sur les navires que la tempête avait épargnés ; aussitôt que les débris de l'armée furent en sûreté, il prit le large et fit route pour Yvice.

Au rapport de Paul Jove, les malheurs de cette expédition ne se seraient pas encore bornés là. Il paraîtrait que ce général avait à peine mis à la voile, qu'une nouvelle bourrasque jeta encore à la côte quelques uns de ses navires, et que, dans ce nouveau désastre, les Turcs et les Arabes de la campagne d'Alger massacrèrent un grand nombre de chrétiens, et en firent d'autres esclaves.

Telle fut la fin de l'expédition de Moncade, plus malheureuse encore que celle qui l'avait précédée de

quelques années, et qu'elle devait pourtant venger. Elle réalisait encore la prédiction de cette Mauresque dont nous avons parlé lorsque nous avons essayé de retracer la défaite de Francesco de Véro.

Il est inutile de dire ici tout le parti que tira Khaïr-ed-din d'un succès si inespéré, et qu'il ne devait attribuer qu'aux élémens. Il ne fallait rien moins que ces événemens pour établir sa puissance et attirer sur sa personne le respect des Arabes; car, à leurs yeux, il était devenu le protégé de Dieu, et c'était lui qui assurait le bonheur et la gloire d'*Alger la guerrière*.

Le butin en esclaves, en artillerie, en agrès même, choses précieuses pour les Algériens, fut considérable; aussi se servirent-ils immédiatement de ces débris de la flotte chrétienne pour armer des galiotes qu'ils avaient dans le port et qu'ils envoyèrent, sous le commandement de Car-Hassan, ravager les côtes du royaume de Valence.

Le malheureux résultat de l'expédition de Moncade doit être attribué à deux choses : à la saison un peu avancée et au défaut d'unité dans le commandement. Sans doute il n'y a point, à proprement parler, de saison absolument exempte de tempête sur le littoral d'Alger; cependant elles sont rares et sans grande violence en général durant quatre ou cinq mois de la belle saison. On se rappelle qu'au mois de juin, lorsqu'eut lieu à Sidi-Ferusch le débarquement de notre armée d'Afrique, toute l'expédition faillit être compromise, peu de temps après l'opération, par un coup de vent

qui vint assaillir nos vaisseaux pendant qu'ils étaient encore au mouillage. Nous le dirons en passant, une telle circonstance était bien propre à faire apprécier la circonspection dont l'amiral Duperré avait donné des preuves si admirables quelques jours auparavant ; lorsqu'il s'agissait d'accomplir la haute mission qui lui était confiée. Dans ce moment solennel où la conduite de la flotte était remise à sa prudence, il se montrait bien supérieur sans doute l'homme qui, dirigeant alors une armée entière, examinait avec tant de sagacité les dispositions des élémens pour leur dérober un instant de calme, il était bien fort celui qui, comprenant l'immense responsabilité qui pesait sur lui, se laissait accuser d'incertitude et de lenteur par la foule impatiente de toucher le sol de l'Afrique, et n'en suivait pas moins l'exécution d'un grand dessein. Mais, comme cela arrive si souvent, on se garda bien d'examiner les difficultés de la position, et nombre d'individus se donnèrent le ridicule d'un jugement prématuré. Tout ceci, au surplus, est en dehors de la question qui nous occupe aujourd'hui ; mais peut-être y reviendrons-nous un jour en suivant l'ordre des matières que nous avons à traiter sur Alger. Il nous sera facile alors, sans aucun doute, de faire bonne justice des critiques légères dont on crut pouvoir gratifier la marine dans la personne de son illustre chef. Toutefois la chose est jugée, et ce ne sont ni les exigences de la vanité blessée, ni les observations d'une rivalité prétendue qui pourraient avoir ici quelque valeur. Nous

n'ajouterons plus qu'un mot sur l'expédition de 1518. D. Hugo de Moncade, qui n'avait été que malheureux, ne fut pas disgracié, il hiverna à Yvice avec sa division qu'il put même compléter, et, l'année suivante, il entra en croisière contre les corsaires de Gelves.

NOTE 12 PAGE 176.

« L'hôtel du gouvernement occupait dans ce temps-là le même emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui. »

L'hôtel dont il est ici question, qui est connu à Alger sous le nom de la *Jennina*, est sans contredit l'édifice de la ville qui rappelle le plus de souvenirs historiques. Il a servi de résidence à tous les deys jusqu'en 1817, époque à laquelle Ali, surnommé *Loco* (le Fou), le quitta pour aller habiter la Cassauba. Cet Ali venait de succéder au fameux Omar-Pacha, mis à mort par la milice, après sa malheureuse et pourtant énergique défense contre l'escadre de lord Exmouth. Ali fut porté malgré lui au fauteuil de la Jennina, et revêtu du caftan de rigueur; mais craignant de finir comme ses prédécesseurs dans un mouvement révolutionnaire de la milice, il fit fortifier la Cassauba; et pendant la nuit du 8 septembre 1817, s'y transporta avec le trésor de l'état. Dès lors, il fut maître de la ville, qu'il pouvait foudroyer au moindre sujet de mécontentement. En effet, abusant de cette force qu'il avait si adroitement acquise, il se livra bientôt à des actes

cruels et à un libertinage effréné, et enfin à une foule d'extravagances qui lui méritèrent le surnom de *Loco*. Il régna peu de temps et mourut de la peste, si ce n'est de l'abus d'excitans dont il faisait grand usage; il eut pour successeur Hussein-dey, qui se maintint également à la Cassauba jusqu'au dernier jour de la régence.

C'est dans le palais de la Jennina que se sont passées tant de scènes sanglantes, tant d'actes du despotisme extravagant dont l'histoire de l'occupation des Turcs est remplie; c'est là qu'une milice grossière, inconstante par caractère et féroce par habitude, faisait plier sous sa volonté la volonté du divan et des pachas; c'était du haut de ses vastes terrasses sur lesquelles flottait l'étendard rouge, jaune et vert aux croissans d'argent, qu'un simple signal suffisait pour annoncer à la ville qu'une révolution venait de s'opérer dans l'ombre du palais, et qu'un dey venait de mourir pour céder sa place à un autre dey. C'était, enfin, dans les caveaux de ce palais qu'on avait amoncelé depuis nombre d'années les trésors de la régence, prudemment réservés pour des temps moins heureux, mais dont la France seule profita, lorsque ses armes conquirent la Cassauba.

Le palais de la Jennina occupait une grande étendue de terrain; il était de forme très irrégulière, et se laissait distinguer à peine au milieu de l'amas de maisons qui l'entouraient. Quelques cours et un petit jardin très encaissé régnaient au centre, et une galerie ou-

verte au nord-est dominait la partie inférieure de la ville ainsi que toute la marine. Le dey s'y tenait habituellement, car de là son œil scrutateur, et d'autant plus habile qu'il était journellement exercé, examinait les travaux du port, ou bien explorait au loin l'horizon de la mer.

La Jennina est aujourd'hui défigurée, surtout à l'intérieur. Une partie se trouve occupée par la manutention des vivres de l'armée, et l'autre par l'administration des campemens. Une fort jolie maison, toute bâtie à la mauresque, et qui en faisait autrefois partie, a seule échappé à cette destruction générale : c'est l'hôtel de l'intendant civil.

Les trois rues qui avoisinent la Jennina et qui sont les principales de la ville, sont exactement indiquées par le chroniqueur arabe ; ce sont, en effet, les rues de Bab-Azoun (Porte d'Azoun) dans le sud, et Bab-al-Oued (Porte du Torrent) dans le nord, qui n'en font, à proprement parler, qu'une seule ; puis, la porte de Bab-el-Bahar (Porte de la Mer) dans l'est, qui conduit au port. Ces rues existent encore ; mais si l'Arabe qui fréquentait Alger avant la chute d'Hussein, et qui n'y a plus remis les pieds depuis, s'y trouvait transporté tout à coup aujourd'hui, il ne saurait le reconnaître en parcourant les rues droites, larges, brûlantes en été, glaciales et boueuses en hiver, qui se présenteraient devant lui. Cet homme jetterait certainement un coup d'œil de mépris sur les jolies maisons dont elles sont bordées de chaque côté et dont l'appa-

rence flatterait peut-être en lui une arrière-pensée; car il ne verrait dans ces édifices fragiles, pour la construction desquels les matériaux ont été si bien économisés, qu'un établissement éphémère et facile à effacer de la surface du sol.

Il s'étonnerait certainement, en remarquant que les chrétiens qui paraissent avoir en si grande estime la ligne droite, ont cependant imaginé de faire la rue de Bab-el-Bahar disgracieusement tortueuse. Il ne faudrait pas à ce sujet lui parler du Génie, de ses exigences, de ses précautions à empêcher qu'une rue ne soit enfilée par le canon ennemi; car il ne comprendrait rien à tout cela, et s'il le comprenait, il pourrait bien demander pourquoi ce Génie si prévoyant n'a pas montré la même sollicitude à l'égard des rues de Bab-Azoun et Bab-al-Oued qui sont peut-être bien plus sujettes à être attaquées que l'autre. Le Barbare gémirait enfin en voyant la destruction si rapide des maisons, des mosquées, des minarets, qui donnaient à sa ville de prédilection un caractère si original, et lui avait mérité, entre autres surnoms, celui de Algezaïr-al-Behejia, Alger la Brillante.

verte au nord-est dominait la partie inférieure de la ville ainsi que toute la marine. Le dey s'y tenait habituellement, car de là son œil scrutateur, et d'autant plus habile qu'il était journellement exercé, examinait les travaux du port, ou bien explorait au loin l'horizon de la mer.

La Jennina est aujourd'hui défigurée, surtout à l'intérieur. Une partie se trouve occupée par la manutention des vivres de l'armée, et l'autre par l'administration des campemens. Une fort jolie maison, toute bâtie à la mauresque, et qui en faisait autrefois partie, a seule échappé à cette destruction générale: c'est l'hôtel de l'intendant civil.

Les trois rues qui avoisinent la Jennina et qui sont les principales de la ville, sont exactement indiquées par le chroniqueur arabe; ce sont, en effet, les rues de Bab-Azoun (Porte d'Azoun) dans le sud, et Bab-al-Oued (Porte du Torrent) dans le nord, qui n'en font, à proprement parler, qu'une seule; puis, la porte de Bab-el-Bahar (Porte de la Mer) dans l'est, qui conduit au port. Ces rues existent encore; mais si l'Arabe qui fréquentait Alger avant la chute d'Hussein, et qui n'y a plus remis les pieds depuis, s'y trouvait transporté tout à coup aujourd'hui, il ne saurait le reconnaître en parcourant les rues droites, larges, brûlantes en été, glaciales et boueuses en hiver, qui se présenteraient devant lui. Cet homme jetterait certainement un coup d'œil de mépris sur les jolies maisons dont elles sont bordées de chaque côté et dont l'appa-

rence flatterait peut-être en lui une arrière-pensée ; car il ne verrait dans ces édifices fragiles, pour la construction desquels les matériaux ont été si bien économisés, qu'un établissement éphémère et facile à effacer de la surface du sol.

Il s'étonnerait certainement, en remarquant que les chrétiens qui paraissent avoir en si grande estime la ligne droite, ont cependant imaginé de faire la rue de Bab-el-Bahar disgracieusement tortueuse. Il ne faudrait pas à ce sujet lui parler du Génie, de ses exigences, de ses précautions à empêcher qu'une rue ne soit enfilée par le canon ennemi ; car il ne comprendrait rien à tout cela, et s'il le comprenait, il pourrait bien demander pourquoi ce Génie si prévoyant n'a pas montré la même sollicitude à l'égard des rues de Bab-Azoun et Bab-al-Oued qui sont peut-être bien plus sujettes à être attaquées que l'autre. Le Barbare gémirait enfin en voyant la destruction si rapide des maisons, des mosquées, des minarets, qui donnaient à sa ville de prédilection un caractère si original, et lui avait mérité, entre autres surnoms, celui de Algezaïr-al-Behejia, Alger la Brillante.

NOTE 13, PAGE 221.

« Lorsque le bey vit son empire solidement affermi et ses ordres respectés sur une étendue de pays de près de 600 milles, il pensa à la conquête du fort que les Espagnols avaient bâti sur le plus grand des îlots qui sont vis-à-vis de la ville d'Alger. »

La prise et la destruction du Penon d'Alger par les Turcs, ne fut pas seulement un des faits d'armes les plus remarquables de Khaïr-ed-din ; on peut dire qu'elle constitua définitivement la domination de ce corsaire sur une partie de la Barbarie, et qu'elle l'assura à ses successeurs. C'est même de cette époque que l'on doit faire dater la fondation de la régence, car c'est alors seulement que les Turcs furent maîtres sans partage, et qu'ils purent se rendre redoutables sur toutes les côtes du bassin occidental de la Méditerranée, en armant de nombreux corsaires et en ouvrant leur port à tous les pirates de quelque nation qu'ils fussent.

Le récit d'un tel siége nous a paru devoir intéresser dans un livre destiné surtout à faire connaître les premières années de l'histoire de la régence ; aussi avons nous soigneusement recherché tout ce qui pouvait s'y rattacher. A vrai dire, nous n'avons obtenu qu'un assez petit nombre de renseignemens ; toutefois ceux que nous possédons nous paraissent précieux : ils

donnent du moins une idée assez juste de la manière dont ce fait a dû se passer, et surtout du courage que montra le gouverneur espagnol.

Il n'est pas inutile d'ailleurs de mettre ces documens en parallèle avec le récit de notre chronique, et on y reconnaîtra que si l'auteur arabe est fidèle au sentiment national qui lui fait parfois passer sous silence certains faits qui ne sont pas à la louange de ses compatriotes, il ne l'est pas moins à rapporter les autres dans l'ordre où ils se sont passés, et souvent comme ils se sont passés.

Marmol et d'Aranda nous fournissent la plus grande partie de ces détails, et nous ferons remarquer que ce dernier, qui a été long-temps à Alger, ne paraît point avoir puisé dans le livre de l'autre. S'il y a quelque divergence dans la manière dont ils racontent, il est juste toutefois de dire qu'ils s'accordent sur les points principaux, comme la date du siége, le nom du gouverneur espagnol, la belle défense de la garnison, et la fin malheureuse de ce brave commandant.

Martin de Vargas, qui appartenait à une illustre famille espagnole, était gouverneur du Penon depuis long-temps. Ce fut lui qui défendit ce château contre la première attaque des Turcs, au temps de Sélim-Entemi, et lorsque Aroudj les commandait.

Dès 1530, et lorsqu'il était déjà devenu tout puissant, Khaïr-ed-din ne désirait plus que la prise du Penon. Et en effet, cette forteresse était un obstacle à tous ses projets; il songeait donc au moyen d'en faire

le siége lorsqu'un espagnol du château, trahissant ses devoirs, vint secrètement et à la nage, trouver les Algériens, auxquels il apprit que la famine désolait la place, Martin de Vargas ne voyant point arriver les secours qu'il avait demandés à son souverain.

Cette circonstance, favorable en apparence, décida Khaïr-ed-din à ne pas différer l'entreprise; mais, voulant éviter de répandre inutilement le sang de ses soldats, il essaya d'abord d'obtenir le château par voie de négociation. En conséquence, il envoya un parlementaire à Vargas pour lui proposer de se rendre, lui promettant d'accepter une capitulation honorable pour lui et ses troupes. Nous ferons remarquer en passant, que ce procédé de Khaïr-ed-din, rapporté par un auteur espagnol, répond complètement à ce que nous apprend la chronique arabe. Il en est de même pour ce qui suit : Martin de Vargas répondit avec fierté et de manière à enlever au chef des Algériens tout espoir d'une capitulation, quelle qu'elle fût. Dès lors, Khaïr-ed-din se prépara à l'attaque et hâta avec ardeur les préparatifs du siége, tant il avait à cœur la réussite d'un projet qui n'était plus seulement une affaire d'intérêt pour Alger, mais qui intéressait directement son honneur.

D'Aranda raconte également que Khaïr-ed-din avait d'abord songé à un accommodement, et bientôt il ajoute que, voulant se ménager des intelligences dans la place, il avait décidé deux jeunes Maures à se rendre clandestinement dans le Penon, sous prétexte de se

donner aux chrétiens et au christianisme; en cela il est parfaitement d'accord avec Sandoval. Martin de Vargas s'empressa d'accueillir les deux transfuges, il les reçut même dans son propre logement, où il fit commencer leur instruction religieuse, afin de pouvoir leur donner plus tard le baptême. Le jour de Pâques étant arrivé, le capitaine espagnol et ses soldats se trouvaient à ce qu'il paraît, dans la chapelle et ils entendaient la messe, lorsque les deux Maures montèrent sur une terrasse, et firent des signes aux Algériens, sans doute dans l'intention de leur apprendre que le moment était favorable pour l'attaque, puisque tous les chrétiens étaient occupés à la prière. Une femme qui se trouvait au service de Vargas s'en aperçut, et en donna aussitôt avis à son maître; la trahison était flagrante, et le commandant, craignant l'attaque immédiate du fort, fit saisir les deux espions, qui furent pendus par ses ordres, en vue de toute la ville.

C'est à la suite de cet événement qui aurait singulièrement irrité Khaïr-ed-din, ne fût-ce que parce que c'était une insulte faite à la foi musulmane, que d'Aranda place la proposition d'une négociation faite par le gouvernement d'Alger; et il raconte ainsi la chose : « Barberousse envoya un esquif de paix à la forteresse avec un renié, appelé Alcalde-Huali, pour demander au gouverneur s'il se voulait rendre, qu'on lui donnerait bonne condition avec ses gens, autrement qu'on les ferait passer par les armes; le gouver-

néreuses et dignes d'un vainqueur. Cette conduite loyale ne se soutint pas long-temps, et un acte de cruauté inutile souilla bientôt la victoire.

Barberousse, si bien disposé d'abord en faveur de Vargas, se montra donc prêt à faire ce que le capitaine espagnol lui demanderait : ce qu'il demanda, ce fut la punition du traître qui s'étant échappé du Penon, avait fait connaître l'état de détresse dans laquelle cette forteresse se trouvait. Khaïr-ed-din y consentit ; et ayant fait venir le transfuge, le fit d'abord fouetter en présence de Vargas, puis ordonna qu'on lui coupât la tête, ce qui fut immédiatement exécuté. Tout le monde approuva une telle conduite, et c'était une preuve ajoutée à tant d'autres, qu'un traître ne saurait attendre de pitié ni de ceux dont il a causé la ruine ni de l'ennemi qu'il a servi. Mais, depuis cet événement, Khaïr-ed-din abusant de la reconnaissance qu'il pensait mériter de la part du commandant espagnol, ne cessa de le presser de renier la foi catholique, lui promettant de le faire capitaine de ses gardes. Vargas répondit, selon Marmol, « qu'après avoir demandé le supplice d'un homme qui avait violé sa foi, il ne voulait pas violer la sienne, et qu'il lui obéirait en toute autre chose s'il lui commandait. » Les instances de Khaïr-ed-din durèrent, à ce qu'il paraît, plusieurs mois, pendant lesquels il employa, à l'égard de son prisonnier, tous les moyens de séduction qu'il avait en son pouvoir, en y ajoutant même les menaces ; mais à la fin, irrité de tant de résistance, il fit mourir l'infor-

tuné Vargas dans un horrible supplice : ce fut sous le bâton qu'il expira. A aucune époque de sa vie, sans aucun doute, Khaïr-ed-din ne commit une action d'un caractère plus odieux.

NOTE 14, PAGE 243.

« Sinan reis, dont nous avons eu occasion de parler en racontant une expédition maritime faite à Girbé. »

Sinan reis, qui figure fréquemment dans notre chronique, et que l'on désigne presque toujours simplement sous la dénomination *du juif*, était né à Smyrne. Ce fut en 1550, lorsqu'il méditait sa première expédition en Sicile, que Khaïr-ed-din l'appela auprès de lui. « Sinan était juif, reconnu pour tel par la renommée, dit l'évêque de Pampelune, mais non par la naissance. » Il est probable que c'était la liberté de ses opinions religieuses qui lui avait valu ce titre. Il s'occupait d'astrologie, affirment les historiens du XVI[e] siècle ; ceci veut dire, selon toute probabilité, qu'il faisait une étude toute particulière des calculs astronomiques, car il passait pour fort grand homme de mer. On nous le représente comme étant très doux pour les esclaves, et plein de pitié envers les blessés, ce qui lui assigne un rang tout-à-fait à part parmi cette foule de corsaires qu'on vit se succéder durant le XVI[e] siècle, et dont la férocité était passée en proverbe. Plus tard, il fut

choisi par Soliman pour aller combattre les Portugais dans la mer Rouge. L'amitié la plus vive l'unissait à Khaïr-ed-din, et celui-ci lui en donna fréquemment des preuves. Sinan reis était privé d'un œil.

NOTE 15, PAGE 247.

« Khaïr-ed-din fit donc arborer le signal de partance pour aller à sa poursuite, et il atterra sur les côtes de Marseille, qui est une des principales villes de commerce dans le pays des Francs. »

Les corsaires d'Alger ont fréquemment inquiété les côtes de la Provence, malgré l'alliance qui régna parfois entre le dey et le roi de France, l'histoire nous en fournit de nombreuses preuves. « Les habitans d'Hières, dit M. Alphonse Denis, que nous avons déjà eu occasion de citer [1], représentèrent au roi qu'il n'y avait plus de sûreté pour eux à habiter et cultiver les terres proche des rivages de la mer; que leurs rades et leurs ports, autrefois si fréquentés, devenaient déserts et même redoutés; et enfin, que le pavillon de France avait été plus d'une fois insulté par les pirates, sans crainte de répression. Le monarque français, plus sensible peut-être à cet outrage qu'au malheur de la population, prit des mesures pour assurer la navigation, et fit construire une forteresse

[1] Promenades pittoresques dans le département du Var, in-f°, p. 20.

dans l'ile Porquerolles, où il avait envoyé une forte garnison, qui dut commencer par en chasser les Maures avant d'établir les fondemens de cette nouvelle fortification. »

Nous lisons encore dans l'hydrographie du père Fournier, que « le 19 juin 1526, le roi François Ier, ayant fait une forte et puissante armée de mer, composée de plusieurs navires, nefs, carraques, barches, galères, galéaces, gallions et brigantins, pour s'opposer aux Turcs et autres ennemis de sa couronne, et les empêcher de descendre en Provence, y établit pour son lieutenant-général le comte Pedro de Navarre. »

Quelques années plus tard, lorsque Khaïr-ed-din, las du séjour d'Alger, entreprend de nouvelles courses sur mer, nous voyons, et le fait est inscrit aux ordonnances des élus de Bourges, datées du 5 décembre 1532, que « François Ier ordonne qu'on impose dans son royaume, pour l'année 1533, la somme de 5610 l. 6 s. 8 d., pour avoir, par ledit seigneur, plus grand nombre de galères, galéaces et gallions sur la mer, qu'il n'a de présent, pour obvier et résister aux entreprises des Turcs, Maures et autres ennemis d'icelui seigneur. »

Un fait curieux, et qui est sans doute ignoré de beaucoup de monde, c'est que peu après l'année 1550 les Algériens ayant, à diverses fois, menacé de s'emparer des îles qui couvrent le port de Marseille, et sur l'une desquelles était déjà le fameux château d'If, le roi de France, ne se trouvant pas en mesure de

pouvoir les garder, les donna en dépôt au grand-duc Ferdinand : ce ne fut qu'en 1598, lors du traité de Vervins, et par suite des négociations de M. d'Ossat, qu'elles furent rendues à Henri IV.

Au surplus, le souvenir des brigandages, des enlèvemens et des crimes de toute espèce commis par les Algériens sur le littoral de la Provence, est conservés par toutes les traditions de cette partie de la France, surtout par celles des ports. Les habitans de la petite ville de la Ciotat sont encore même, à cette occasion, sujets aux mauvaises plaisanteries de leurs voisins.

NOTE 16, PAGE 289.

« En ce temps-là, quelques corsaires algériens qui parcouraient les mers, prirent quatre navires qui appartenaient aux infidèles. »

Nous croyons devoir rapporter ici le récit d'un événement qui eut un grand retentissement dans la chrétienté, à l'époque où il arriva, c'est-à-dire en 1529, avant la prise du Penon d'Alger, mais que cependant notre chronique ne précise pas, malgré toute la gloire que durent en tirer les corsaires de la régence. Il est naturel toutefois de penser qu'il s'agit ici de l'un de ces faits rapportés par l'auteur arabe à une époque postérieure à l'affaire du Penon, et dans laquelle il

célèbre la victoire des Turcs. Nous croyons même pouvoir le reconnaître dans cette rencontre de corsaires algériens, avec quatre navires appartenant aux chrétiens[1], qui transportaient en Espagne un grand nombre de passagers de marque, au nombre desquels, dit le chroniqueur, était le fils d'un bailli de Rhodes (ce jeune homme ne serait-il point le fils de Portundo ?) Plusieurs détails, parmi lesquels nous citerons entre autre chose la révolte des esclaves à Alger, qui suivit cette capture, et dont parle Sandoval, semblent démontrer l'identité de ce récit avec l'événement que nous allons rapporter.

Voici au surplus ce que nous savons de cette malheureuse affaire, dans laquelle les Espagnols éprouvèrent encore un de ces revers dont l'histoire de leurs différens avec Alger est remplie, et qui contribuèrent tant à exalter l'audace des corsaires, et à assurer la puissance et la prospérité de la régence.

En effet, sans avoir l'importance d'une expédition dirigée spécialement contre Alger, le combat où périt Portundo eut une influence trop grande sur la conduite ultérieure de la régence avec la chrétienté ; il donna une trop grande confiance aux Algériens dans leurs propres forces, pour que nous n'entrions pas dans quelques détails à son sujet. Portundo était général des galères espagnoles vers 1529. Né dans le pays de Biscaye, il était célèbre par son courage ; mais

[1] Voyez, tome I, p. 289 et suivantes.

la dernière affaire dans laquelle il figura ne saurait donner une bien haute idée de sa prudence. Comme il revenait avec huit galères de Gênes, où il s'était rendu à l'occasion du sacre de Charles-Quint, et tandis qu'il se dirigeait de Barcelone sur Valence, le comte d'Oliva, qui apprit son arrivée, lui fit savoir que s'il pouvait lui ramener un grand nombre de morisques, ses vassaux, partis sur les galiotes algériennes, non seulement il lui en aurait une vive obligation, mais qu'il lui ferait remettre dix mille écus : les fugitifs venaient de s'embarquer récemment, et ils emportaient avec eux de fortes sommes, ainsi qu'une grande quantité de bijoux. Portundo n'hésita pas à poursuivre les corsaires ; et comme, selon toutes les probabilités, ils devaient naviguer entre Mayorque et Yvice, dès qu'il fut arrivé à Tortose, il se dirigea sur ces parages ; il n'était pas encore arrivé à l'île de Formentère, lorsque les Algériens l'aperçurent dans le lointain. Ils comprirent d'un seul coup d'œil qu'il faudrait ou fuir ou combattre, et dans cette alternative, ils se décidèrent à débarquer les Morisques dans l'île qu'ils avaient près d'eux. De son côté, Portundo qui ignorait quelles étaient les forces réelles des Turcs, ou qui supposait du moins que la victoire serait facile, Portundo avait ordonné à ses officiers de ne point tirer, fût-ce de loin, sur les galiotes ennemies, et de bien se garder, à plus forte raison, d'en couler aucune. Il espérait, en agissant ainsi, pouvoir remettre sains et saufs les Morisques au comte d'Oliva, leur seigneur ; les choses ne

furent que trop ponctuellement exécutées comme il l'avait prescrit, et son fils Juan de Portundo, qui avait pris les devans avec quatre galères, se garda bien de contrevenir aux ordres de son père, quand précisément il lui était facile d'écraser une partie de la division ennemie. De leur côté, les Turcs qui voyaient cette inaction et qui ne savaient trop comment l'expliquer, l'attribuèrent à la lâcheté, ou tout au moins à la crainte que leur présence inspirait aux chrétiens. Leur résolution fut bientôt prise, voyant qu'ils avaient à leur disposition quatorze bâtimens, et que les Espagnols n'en comptaient que huit, d'un port plus onsidérable, il est vrai, ils se décidèrent à les entourer et à profiter pour l'attaque de toute occasion favorable; toutefois ils s'arrêtèrent un moment pour s'assurer de ce qu'il adviendrait lorsque les huit galères se trouveraient réunies ; mais quand ils virent qu'elles s'étaient ralliées, et que le feu, néanmoins, ne commençait pas, ils se sentirent animés d'un nouveau courage et résolurent d'attaquer. Sandoval prétend qu'en ce moment une vive discussion s'éleva entre le père et le fils sur la nécessité de prendre l'initiative ; mais l'évêque de Pampelune ajoute que Portundo s'emporta et tint à l'exécution de ses premières mesures. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Turcs n'hésitèrent pas longtemps ; ils entourèrent les bâtimens espagnols et fondirent sur eux en lançant des milliers de flèches, et en continuant la fusillade la mieux nourrie. Il est plus que probable qu'ils avaient fort peu d'artillerie. Bien

que les galères chrétiennes fussent dégarnies de monde, à cause du nombre d'individus qui étaient restés au couronnement de l'empereur, la résistance fut des plus honorables; mais le général ayant été malheureusement frappé d'un coup d'arquebuse qui lui traversa la poitrine et qui le tua, le désordre se mit bientôt dans la galère capitane, et elle fut prise par les deux galiotes qui en avaient commencé l'attaque. Celle-ci, une fois rendue, et le courage des Turcs croissant avec le succès, le reste de la division ne tarda pas à se rendre, à l'exception d'un des bâtimens chrétiens, qui fut assez heureux pour échapper. On embarqua de nouveau les Morisques laissés à Formentère : les vainqueurs se dirigèrent en toute hâte sur Alger, et on peut aisément imaginer l'étonnement que causa dans cette ville une prise semblable à celle qui venait d'être faite. Khaïr-ed-din en éprouva la joie la plus vive; et, au dire des historiens espagnols, il eut pour lui les esclaves du plus haut rang. Un an après, en 1530, et comme, de l'aveu même d'Haédo, il y avait eu tentative de révolte de la part des chrétiens, arriva ce terrible massacre raconté dans la chronique, et où périt sans doute Juan de Portundo.

NOTE 17, PAGE 308.

« Il vint un courrier de la part du sultan pour porter à Khaïr-ed-din un caftan et les trois queues, avec ordre au premier ministre de l'installer dans la dignité de pacha. »

Sandoval, l'auteur le mieux instruit que nous connaissions, sur la vie des deux frères, renferme des détails tellement curieux relativement à l'élévation de Khaïr-ed-din au titre de pacha et aux fonctions d'*amirante de la mar*, que nous croyons devoir en rapporter ici la traduction textuelle. L'analogie que l'on remarquera entre les faits principaux qui y sont rapportés et ceux que nous fournit le chroniqueur arabe, servira bien certainement à faire apprécier le degré d'exactitude de celui-ci :

« Barberousse envoya au Grand-Seigneur un riche présent, ainsi que la nouvelle de la victoire qu'il venait de remporter sur *Rodrigue de Portundo*; il agit de la même manière à l'égard d'Ibrahim-Pacha, premier ministre du sultan. Ses désirs secrets furent satisfaits dans cette occasion, car André Doria ayant conquis, pour l'empereur, Corron, Patras et les Dardanelles, en mettant en fuite l'armée ottomane, Soliman songea à lui en donner le commandement en qualité d'amiral de la mer, parce qu'il avait reconnu qu'en son empire il n'y avait point de marin plus vaillant et plus capable que lui, et que nul autre général ne pouvait être opposé à André Doria. Ainsi donc sur l'avis de ses

pachas, grâce surtout à celui d'Ibrahim, qui était leur chef à tous, il fit partir Zinam, un des gardes de son palais, sur la galère de Mangali, pour aller demander à Barberousse de venir à Constantinople remplir la dignité de grand-amiral. Barberousse éprouva, à cette nouvelle, une satisfaction si grande, qu'il eut d'abord de la peine à y croire. Toutefois, il s'empressa de rendre honneur à l'envoyé du Grand-Seigneur, et le gratifia de riches présens.

« Barberousse espérait, par ce moyen, se rendre maître de tout le littoral de la Barbarie, comme en effet il y parvint (en partie du moins) par la suite. Désirant, après son départ pour Constantinople, ne point conserver d'inquiétude au sujet d'Alger et de son fils Hassan, il fit sa paix avec Beni-al-cadi, roi de Cuco, ainsi qu'avec le roi de France, à qui il envoya des complimens accompagnés de présens et de l'offre de ses services. Parmi les objets qu'il lui adressa, on remarquait des lions et des tigres. Cependant ce souverain, en lui écrivant, et en lui parlant de traités et de négociations, ne se servait que du mot de trêve.

« Barberousse recommanda la garde d'Alger et de son fils Hassan, qui n'avait encore que vingt ans, à Célébi Ramadan, son parent, et à un autre capitaine que l'on appelait Agi. Ces choses terminées, il fit disposer ses bâtimens et tout ce dont il pouvait avoir besoin pour son voyage. Il se procura entre autres des tigres, des lions et autres bêtes sauvages qu'il voulait offrir au Grand-Turc; il habilla richement de jeunes

garçons et de jolies filles, ainsi que quelques eunuques, pour grossir le nombre de ses présens. Par générosité, il emmena aussi tous les esclaves de rachat, à part ceux des galères ; enfin il fit son compagnon de voyage de *Muley Razit*, frère du roi de Tunis, en lui disant qu'ils allaient voir le Grand-Seigneur, et que celui-ci, par la force des armes, saurait lui faire rendre son royaume.

« Barberousse ayant terminé ses affaires ainsi que l'armement de sa flotte, partit d'Alger au milieu du mois d'août de l'année 1533. Il avait à lui sept galères et onze flûtes et galiotes, toutes bien espalmées, riches et fortes. En passant par la Sardaigne, il eut connaissance de quelques navires, et pensant que c'était André Doria, dont il craignait la rencontre, parce qu'il lui savait toute une armée sous son commandement, il se disposa au combat en cas d'événement ; mais il se rassura bientôt en reconnaissant Delizuf, corsaire de Gerbi, qui était parti de cette île et écumait la mer avec quinze flûtes et une galère, qu'il venait de prendre aux Vénitiens. Les deux corsaires s'étant reconnus, se complimentèrent avec de grands témoignages de joie. Barberousse demanda à Delizuf de l'accompagner jusqu'au delà de la Sicile, à cause de la crainte que lui inspirait André Doria, ce qu'il fit volontiers. Ils se dirigèrent donc vers les bouches de Bonifacio, et de là sur *Monte-Christo*, petite île où un esclave de Delizuf dit à Barberousse que s'il voulait lui accorder sa liberté, moyennant qu'il la payât, il le

conduirait à Aldem de Elva, qui était son pays, et que là non seulement on ferait une grande quantité d'esclaves, mais que l'on pourrait rassembler un immense butin. Barberousse y consentit, et s'en servant comme de guide, il se dirigea sur Elva. Il opéra sa descente de nuit, avec une bonne troupe de soldats, et enleva tout ce qu'il y avait dans celle-ci, à l'exception du traître, de ses fils, de sa femme et de leurs barques. Il s'engagea immédiatement, avec cette capture, dans le canal de Pomblin, donnant chasse à un batiment; mais la ville le défendit à coups de canon. Barberousse découvrit ensuite treize gros navires qui allaient en Sicile chercher du blé, et les combattit croyant qu'ils étaient chargés; mais ceux-ci lui donnèrent beaucoup de mal, tant ils firent de résistance. Il en prit cependant huit, et il les brûla, après avoir fait passer à son bord leurs équipages et le butin. Delizuf fut tué en combattant un de ces navires, et ce fut, dit-on, à l'instigation de Barberousse, afin d'avoir, comme il les eut en effet, quatre cents chrétiens environ qui étaient captifs, beaucoup d'argent et la galère de Venise. Il paraît que Barberousse lui envoya une flûte sous le prétexte de le secourir, et que ce fut un Turc de ce navire qui lui tira un coup d'escopette et le tua. Plusieurs des compagnons de Delizuf prirent la fuite alors, dans la crainte qu'on ne commît à leur égard un pareil acte de cruauté et de tyrannie. Barberousse fut vivement peiné d'une semblable défection, car il ne pouvait plus entrer à Constantinople aussi puissant qu'il l'avait d'abord es-

péré ; il sentait, outre cela, que dans le cas où il viendrait à rencontrer André Doria, il ne serait pas encore assez fort pour le combattre et s'en débarrasser. Il contourna la Pantellerie, où il perdit une galère qui s'ouvrit en fuyant devant le temps ; de là il se dirigea sur Lampedouze pour renouveler son eau ; il se dévia de Malte et, poussé par la tempête, navigua jusqu'à Sainte-Maure. Il apprit à cet endroit comment André Doria, passant au milieu de l'armée ottomane, était parvenu à secourir Corron, et s'était ensuite dirigé sur la Sicile, ce qui lui fit grand plaisir, parce qu'il pouvait continuer sa route sans crainte et en toute sécurité. Il passa par Zanthe, et étant arrivé à Barma, où était la flotte turque, il reprocha à Zay et à Himéral de n'avoir pas combattu André Doria, leur donnant à entendre qu'ils l'auraient vaincu. Il s'arrêta à Modon pendant huit jours, et y perdit la galère de Venise. Il s'approcha le plus qu'il put de la côte, afin de reconnaître Corron, car c'était au sujet de cette île que le Grand-Seigneur l'avait principalement appelé. Il entra à Salonique, ville riche de son commerce, presque entièrement habitée par des juifs chassés d'Espagne, et où l'on assure que la langue castillanne est parlée tout aussi bien qu'à Valladolid. Il s'arrêta un peu à *Monte-Santo*, pour faire ses dévotions. Monte-Santo est ce mont Athos si célèbre, dont la hauteur est si grande et qu'il est difficile de gravir. On dit qu'il n'y peut vivre aucun animal femelle, chose qu'on ne croira pas à coup sûr : il y a des lièvres. On y rencontre plusieurs monastères de

moines et de chartreux, et même de religieuses : c'est ce qui lui a fait donner son nom. Barberousse alla de là visiter Troye, à cause de sa renommée : on y voit encore des vestiges de ses anciens édifices. Il entra ensuite dans le détroit de Gallipoli, que les Turcs nomment Bagazafor, à cause des deux châteaux, dont un, les Dardanelles, est en Europe et l'autre en Asie : ils sont très voisins l'un de l'autre et bien armés de janissaires. Il resta là deux jours, afin d'espalmer ses vaisseaux pour faire son entrée à Constantinople. Il entra dans cette ville en effet comme on le raconte, ayant quarante voiles, navigant tous avec ordre, couverts de pavillons et accompagnés de la musique, qui, mêlée au bruit de l'artillerie, produisait un fort bon effet.

« A son arrivée à Constantinople, Barberousse fut parfaitement reçu. Les pachas, les officiers du grand turc, les seigneurs de la ville et tous les hommes revêtus d'un emploi militaire, s'empressèrent de lui rendre visite à cause de sa réputation d'homme de mer fameux. Soliman l'accueillit avec joie, et reçut son présent, composé surtout d'un grand nombre de jeunes esclaves parmi lesquelles se trouvaient, dit-on, deux cents femmes ou jeunes filles portant chacune en la main un riche bassin d'argent ou même d'or. Il débarqua aussi dans la ville cent chameaux chargés de soieries, de draps d'or, de curiosités de prix, ainsi que de mille autres choses dont il tira vanité, et il y eut beau à voir et à admirer pour la ville de Constanti-

nople. Il donna encore des lions et d'autres animaux, puis des soieries et de riches objets. L'empereur Soliman l'écouta ensuite avec avidité parler des affaires de la guerre et particulièrement des états barbaresques, de l'Italie et de l'Espagne, ainsi que des choses de la mer : c'était ce qui l'intéressait le plus ; après quoi il le quitta fort satisfait.

« Cependant Ibrahim-Pacha, le protecteur de Barberousse, étant absent, il arriva que la chaleur que le sultan avait d'abord montrée lors de la venue du corsaire, en écoutant ses projets, se refroidit un peu, d'autant plus qu'on lui parlait en mal du nouvel arrivé, afin de favoriser Himéral et Zay, ainsi que les autres capitaines de la mer. On dit au Grand-Seigneur que jamais les souverains ottomans, ses prédécesseurs, n'avaient employé comme généraux de leurs armées les corsaires, quoiqu'ils eussent de grandes flottes, de fréquentes guerres et des ennemis puissans sur les mers, et qu'il ne devait pas en agir autrement, lui qui était meilleur prince qu'eux tous, surtout lorsqu'il avait tant de pachas distingués et d'officiers dans son palais impérial, qui le serviraient loyalement. On ajoutait que Khaïr-ed-din Barberousse était un homme sans loi, né d'une mère chrétienne ; cruel, parce qu'il avait été corsaire toute sa vie ; méprisable, car il n'avait cessé de piller indistinctement, les mahométans de même que les chrétiens, et qu'il se montrait tel, enfin, qu'on ne pouvait lui confier le commandement des galères, parce qu'il disparaîtrait

infailliblement avec elles, ainsi qu'il était dans l'habitude des Barberousse de le faire.

« D'après tous ces conseils, l'empereur Soliman changea d'opinion ; mais, comme c'était lui qui avait fait venir le corsaire, il envoya les pachas Atas et Caslin lui dire que l'expédition dépendait d'Ibrahim, qui avait décidé qu'on le mandât, et qu'en conséquence il se rendît auprès de lui. Khaïr-ed-din, en ce moment, aurait préféré à coup sûr être à Alger plutôt que de se trouver à Constantinople; il perdit l'espérance de gagner des royaumes, comme il l'avait conçu, et il reconnut combien on faisait peu de cas du courage dans les palais des grands princes, où la flatterie seule est accueillie. Toutefois il s'arma d'une adroite dissimulation, et adressa ses remerciemens à Soliman. C'était au mois de décembre 1533, que Barberousse recevait cet ordre; il se décida donc à aller trouver Ibrahim-Pacha, mais ne voulant pas faire le voyage dans ses propres galères, il les fit désarmer et ordonna qu'on enfermât dans les prisons quinze cents esclaves chrétiens qu'il avait amenés, et dont un grand nombre mourut durant l'hiver. Il poursuivit sa route par terre, jusqu'à Alep, qui est à deux cent cinquante lieues de Constantinople, et bien qu'il fût déjà vieux, il trouva ce voyage assez doux, tant était grand son désir de commander, de régner, de faire la guerre enfin contre l'Italie et l'Espagne, et de la porter surtout dans le royaume de Tunis.

Ibrahim le reçut avec satisfaction, et lui rendit même des honneurs par égard pour sa belle vieillesse, ainsi que pour la célébrité de son nom; il s'émerveilla surtout rien qu'à l'entendre dire de quelle manière on devait faire la guerre à Charles-Quint, soit que ce fût en Espagne, soit que l'Italie et Tunis devinssent le théâtre des opérations. Appréciant donc la vérité de ce qu'il disait, et bien certain que Barberousse, s'il était amiral, mettrait tout cela à exécution, il écrivit une lettre à Soliman, dans laquelle il louait Khaïr-ed-din comme un grand homme de mer, que selon lui on devait nommer pacha, membre du conseil et capitaine général de la mer. Il écrivit aussi aux autres pachas, et fit partir Barberousse avec de riches présens. Ces lettres produisirent un bon effet, car au retour du corsaire, Soliman lui fit meilleur accueil, et il en fut de même de la part des pachas et des capitaines, qui voulurent, conjointement avec le Grand-Seigneur, l'entendre discourir de nouveau sur la guerre à entreprendre contre l'empereur et contre le roi de Tunis. Barberousse les entretint donc longuement sur ce sujet, et leur causa un plaisir extrême. Il leur dit entre autres choses que certes on pouvait ajouter foi à ses paroles, parce que toute sa vie avait été consacrée à la guerre, que ce fût par terre ou sur mer, à partir du temps où il s'était trouvé avec Aroudj en qualité de capitaine. Il ajouta que, par suite d'une telle expérience, il connaissait on ne peut mieux la côte d'Espagne et ses forces, les discordes

de l'Italie, le peu de ressources des îles, et enfin la faiblesse du roi de Tunis. Il demanda qu'on lui donnât autant de galères que Himéral en avait eu l'année précédente, et se fit fort de détruire la flotte de l'empereur, ou pour le moins de la contraindre à s'éloigner à la honte d'André Doria; par la suite, ajoutait-il, il irait faire telle entreprise que l'on voudrait en Espagne, en Italie ou à Tunis. Il continua en disant qu'il était certain que les Espagnols, quoique puissans, n'avaient dans ces parages ni forces, ni armées; que si il les chassait une fois de la Barbarie, non seulement il enleverait Oran, Bougie et Tripoli, mais Tunis et tout le littoral jusqu'au détroit. Alors, selon lui, on pourrait entreprendre la conquête de l'Espagne avec la même facilité que les Maures de Maroc l'avaient fait autrefois. Il dit encore que pour une puissante flotte comme serait la sienne, il n'y aurait nulle résistance possible en Corse, en Sardaigne, non plus qu'à Mayorque et en Sicile, parce qu'il savait comment les attaquer; que la Sicile conquise, les Génois mourraient de faim de même que presque toute la côte d'Italie, et que l'on prendrait la Valone et beaucoup d'autres forts de l'Albanie, ainsi qu'Otrante, comme il était arrivé du temps de Mahamet. Il désigna quelques autres lieux de la Calabre par lesquels Soliman pourrait pénétrer dans l'Italie, sans crainte des chrétiens qui étaient si divisés, et en considérant surtout que l'on ne devait pas avoir contre soi le roi de France. Il finit par donner le conseil de commencer

la guerre par Tunis. Il leur présenta Muley-Razit sous son véritable aspect, leur raconta comment il avait été roi de Tunis, et comment les Tunisiens le désiraient, ne voulant plus de Muley-Hassen, cet homme avare, plein de luxure et de cruauté, et qui avait fait tuer pour régner dix-huit ou vingt de ses frères, ou leur avait fait arracher les yeux, comme cela était arrivé à Zay, à Belliey et à Barca, avec l'aide des chrétiens de Tripoli, qui avaient agi alors contre Moysen et Agi, capitaines turcs de Tajora.

Soliman, après tous ces raisonnemens, prit l'avis de son conseil pour savoir s'il convenait de confier les fonctions d'amiral à un homme de cet âge ; car, pour le reste, il était satisfait. Mais l'on remarqua alors que, bien qu'il fût âgé, il avait encore de la souplesse et de l'activité, et l'on considéra surtout qu'Ibrahim désirait que la chose se fît. Soliman le nomma en conséquence capitan-pacha, lui donnant de ses propres mains une épée ou yatagan, et une enseigne impériale ornée d'un croissant. Il lui remit également un bâton de justice, en signe du pouvoir absolu qu'il devait avoir désormais dans tous les ports et dans toutes les îles de sa domination, pour juger et commander, pour armer des galiotes et lever des marins ainsi que des soldats de galères. Ensuite de cela, les pachas Ayas et Cassin, ayant avec eux le capitaine de la garde, lui rendirent des honneurs et le mirent avec beaucoup de pompe en possession des galères. »

Nous terminerons cette note en disant que les mar-

ques honorifiques dont il est parlé dans la chronique, et qui furent remises à Khaïr-ed-din, furent, par suite, envoyées à ses successeurs par la Porte, lors l'avénement d'un nouveau pacha ou de quelque événement solennel. Aussitôt que l'élection du divan d'Alger était connue à Constantinople, on expédiait au nouveau dey un diplôme de pacha, deux queues et le caftan d'usage. On se tromperait étrangement, si l'on supposait que ce vêtement d'honneur était d'une grande magnificence ; il était fait tout simplement d'une toile de coton, ornée d'un peu de soie jaune disposée dans la trame en forme de flamme. Venture dit dans ses notes manuscrites, que le caftan envoyé ainsi au dey ne valait ni plus ni moins que quinze piastres de Turquie. Dans certaines occasions, on a remis au dey le chélik, et ce présent est d'une tout autre valeur. « Le chélik est une espèce d'aigrette en diamant dont le Grand-Seigneur orne son turban ; il le porte un peu penché, et les Turcs prétendaient jadis qu'il ne pourrait le redresser que dès qu'il aurait conquis l'univers et planté dans toutes les parties du monde l'étendard de la foi musulmane. » On voit dans nôtre chronique que le sultan daigna orner lui-même de son chélik le turban de Khaïr-ed-din. Quant au titre de pacha qui fut solennellement accordé à Barberousse, il est bon de dire ici que ce fut toujours celui qui fut reconnu aux chefs de la régence par la Porte ottomane. Le nom de dey ne semble avoir été adopté que beaucoup plus tard, même à Alger, quoique la tradition lui attribue

une origine antérieure à celle de la fondation de l'Odgeac. On trouve, à ce sujet, une note curieuse dans les manuscrits de Venture, et nous nous empressons de la reproduire, en réunissant deux explications. « *Dey* ou plutôt *Daï* est un mot turc qui signifie proprement oncle maternel ; il signifie également *le plus vaillant, celui qui a mérité de commander aux autres par sa valeur, un héros* enfin. C'est la signification que lui donnent les Turcs d'Alger, et ils prétendent que les trois Barberousses, en partant pour leur première expédition, reçurent de leur père une recommandation qui explique ce terme. Celui-ci enjoignit aux deux cadets et à tous ceux qui les servaient dans leur expédition, d'obéir à leur frère aîné, en leur disant : « C'est votre *Dey*. » Venture de Paradis ajoute que c'est le titre qu'on a toujours donné au chef de la milice d'Alger. Selon lui, comme *Dey*, il avait l'autorité d'un grand-maître sur tous les joldachs qui étaient pour ainsi dire ses chevaliers ; en qualité de pacha, il était le dépositaire de l'autorité despotique du Grand-Seigneur [1].

[1] Les premiers chefs d'Alger prirent indistinctement le titre de pacha ou de roi. Puis ensuite il y eut deux autorités à la fois : le pacha, qui était le représentant du Grand-Seigneur, et le dey, qui était chef de la milice et gouverneur de la ville tout à la fois. Les exactions des pachas ayant conduit les Algériens à faire des réclamations auprès de la Porte, toute l'autorité fut bientôt réunie sur la tête seule du dey. Nous possédons les dates de ces changemens, et nous en expliquerons plus tard les motifs.

Note 18, page 326.

« Ce discours décida le roi d'Espagne, et il prit sur-le-champ la résolution d'employer les forces qu'il avait rassemblées à chasser Khaïr-ed-din de Tunis, et à replacer sur le trône son légitime souverain. »

Nous avons vu comment le Grand-Seigneur, comprenant la nécessité d'opposer à l'amiral de Charles-Quint un homme de mer capable de lui tenir tête, avait fait choix de Khaïr-ed-din, ainsi qu'on l'a pu voir encore, en l'élevant à la dignité de pacha. Il lui avait donné le commandement de la plus grande flotte qui eût été armée en l'année 1534. Nous ajouterons que les vues de Soliman ne se bornaient pas là, mais qu'il avait sur toutes choses le désir d'occuper André Doria et même Charles-Quint dans l'ouest, et de se rendre de cette manière plus libre dans l'exécution de ses projets ambitieux contre la Hongrie, où ses armées occupaient déjà quelques postes importans.

La flotte turque mit à la voile de Constantinople le jour même où une seconde armée traversait le détroit pour aller en Perse faire la guerre au Sophi. Cette flotte se composait de quatre-vingts galères, de vingt transports *(fustas)*, montés par huit cents janissaires et huit mille soldats. Tout avait été prévu, et il avait, en outre, à bord huit cent mille ducats, destinés à subvenir aux besoins de la campagne. Les instruc-

tions du Grand-Seigneur prescrivaient à Khaïr-ed-din d'aller ravager l'Italie, et principalement Gênes avec qui la France était en guerre, et ensuite d'attaquer Tunis, pour en faire la conquête.

Le temps servit favorablement cette armée navale, une des plus imposantes qu'on eût vues jusqu'alors. En passant à Coron, Khaïr-ed-din y déposa du monde et de l'artillerie. On se souvient que cette place venait d'être abandonnée par les Espagnols. A Céphalonie, il sentit la nécessité de laisser quelques galères qui naviguaient mal et qui retardaient sa marehe; et, selon Sandoval, ce fut à Modon qu'il reçut un envoyé du roi de France, apportant des lettres de ce souverain qui l'engageait à se hâter pour venir attaquer Gênes, le moment paraissant favorable; enfin, le 1er août 1534, il donna, avec toute la flotte, dans le canal de Messine où l'on assure qu'il n'était jamais passé; puis, parcourant lentement la côte d'Italie, il brûla un navire chargé d'approvisionnemens qui se rendait à Malte, saccagea Siglio et Sainte-Lucite de Calabre, brûla Catrato, ruina Sperlonca et Fondi, et jeta l'alarme jusque dans Rome.

Après ces exploits, on le vit mouiller devant Savone, d'où il expédia au roi de France un ambassadeur de la Porte qu'il avait à son bord. Quelques auteurs pensent que ce diplomate venait traiter de la guerre avec la Perse, mais il est plus rationnel de supposer qu'il ne s'agissait que de la prise de Gênes; toutefois il n'y eut aucune attaque dirigée contre cette

ville par Khaïr-ed-din. Soit qu'il se soumît à de nouveaux ordres du Grand-Seigneur, soit qu'il cédât au vœu qu'il formait depuis long-temps de dominer sur toute la Barbarie, l'amiral musulman abandonna la côte d'Europe et fit immédiatement route pour la rade de Biserte, avec laquelle il voulait communiquer avant de rien entreprendre contre la Goulette : il y jeta l'ancre le 15 du même mois.

La guerre que Khaïr-ed-din allait faire contre Tunis était injuste ; mais comme de tout temps un prétexte, quel qu'il soit, a été nécessaire à l'agression la moins motivée, voici celui dont se servit le nouveau pacha et comment il en usa pour prévenir une trop grande résistance.

Un envoyé de Muley-Hamida, qui vint trouver Charles-Quint à Bruxelles en 1555, a fait connaître, et plusieurs historiens ont adopté cette version, que Mohamed, roi de Tunis, avait eu trente enfans mâles. L'aîné se nommait Maymon-Muley-Hassen, et le second Muley-Rascit. Mohamed avait fait crever les yeux à vingt-huit de ses fils, Muley-Rascit ayant échappé à ce supplice, pour assurer le trône à son aîné; mais Rascit étant allé dans le levant, comme nous l'avons vu, demanda secours à la Turquie, pour le mettre à la place de Muley-Hassen qui était détesté par les Tunisiens, promettant de se rendre tributaire de la Porte.

Ainsi donc, en débarquant sur les côtes d'Afrique, Barberousse annonçait qu'il ne se présentait que pour mettre Rascit sur un trône dont son frère était

indigne. Employer ce moyen, il ne l'ignorait pas, c'était flatter le vœu secret des Tunisiens qui, las du joug de Muley-Hassen, ne demandaient pas mieux que de le chasser, dans l'espoir d'arriver à un gouvernement plus doux, tel qu'on le leur promettait.

Toutes ces choses se disaient à Biserte, où Barberousse avait débarqué quelques uns de ses affidés portant un signal de paix. Ceux-ci ajoutèrent que l'excès de la chaleur et une légère indisposition de Rascit ne lui permettaient pas encore de descendre à terre; mais ils demandèrent toutefois qu'on lui disposât un logement, et qu'un repas lui fût préparé. S'il faut même en croire un historien, l'astuce du capitan-pacha aurait été plus loin : selon lui, la femme et les enfans de Rascit se trouvant à Biserte demandèrent à voir ce prince; en effet, on les reçut à bord du navire de Khaïr-ed-din, mais ce fut pour les soumettre à une réclusion rigoureuse; car Rascit, loin de s'y trouver, gémissait probablement à Constantinople, où le Grand-Seigneur le tenait captif, pour qu'il ne déjouât point les menées de Khaïr-ed-din. Enfin les Turcs, aidés par les amis de Rascit, disposèrent si bien les esprits, qu'ils chassèrent le gouverneur de Biserte, tandis que Barberousse avec une partie de ses soldats s'emparait de la ville.

Cette première expédition était à peine terminée, que Barberousse, sentant la nécessité de ne pas perdre une seule minute, se dirigea vers la Goulette avec toute sa flotte. En jetant l'ancre, il fit le salut

d'usage, et ayant fait connaître à la garnison du fort que le roi appelé par le vœu de tous les habitans était à son bord, il n'eut pas de peine à s'en rendre maître, il y établit aussitôt une garnison de Turcs.

Muley-Hassen fut promptement averti de ce qui se passait; il chercha à raffermir le dévouement de ceux qui l'entouraient dans son palais de Tunis, mais il ne trouva plus d'amis dès qu'une défense sérieuse fut devenue nécessaire. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut de sortir librement de Tunis, pour laisser la place à son frère qui, selon l'opinion générale, attendait à bord de la flotte le moment où la ville se soumettrait.

Khaïr-ed-din, qui n'avait cessé de hâter la marche des événemens afin de surprendre les Tunisiens, fit son entrée le 22, escorté de cinq mille Turcs, d'un grand nombre de janissaires, ainsi que de beaucoup de renégats, comme il y en avait toujours à la suite des armées turques, pour spéculer sur le butin. En un instant il s'empara de la Cassauba et de tous les postes importans.

Cependant les habitans attendaient l'arrivée de Muley-Rascit et le demandaient à grands cris; à la fin, ne le voyant pas paraître, ils commencèrent à comprendre qu'ils étaient le jouet de Barberousse, et ne tardèrent pas à se convaincre que c'était pour son propre compte qu'il agissait en ce moment: ils coururent aux armes et essayèrent de chasser les Turcs de la ville. Pendant le premier choc ils eurent quelques avantages, si bien que les Turcs, forcés de quitter

les rues, se renfermèrent dans la forteresse. Là, un renégat espagnol, Hali de Malaga, qui avait autrefois servi dans l'armée de Pierre de Navarre et qui avait, depuis ce temps, toujours habité l'Afrique, donna le conseil à Barberousse de faire une double sortie par deux points opposés, afin de prendre les Tunisiens entre deux feux. Ce moyen réussit, et ceux-ci qui, par un singulier retour sur eux-mêmes, avaient remis leur roi à leur tête, furent complètement battus. Trois mille d'entre eux périrent dans cette échauffourée, et Muley-Hassen, pour la seconde fois, s'enfuit de la ville, se dirigeant sur Constantine. De leur côté, les Turcs firent une perte que l'on estime à quatre cents hommes.

Quoi qu'il en soit, Tunis n'était pas encore soumise car les habitans n'avaient fait que demander une trève de trois jours pour enterrer leurs morts. Barberousse y avait consenti d'autant plus volontiers, qu'il espérait profiter de ce temps pour vaincre la répugnance qu'il inspirait aux Maures et tâcher de se les concilier. C'est ce qu'il parvint à faire, en entrant en relation d'abord avec les principaux de la ville, et en leur faisant sentir tout l'avantage qui résulterait pour eux de leur soumission à Soliman, le plus grand prince de l'Islamisme. Ceux-ci se rendirent peu à peu à des raisons spécieuses que Khaïr-ed-din leur présentait avec son habileté accoutumée, et peu de jours après on le proclama gouverneur de Tunis pour l'empereur Soliman.

Ce conquérant, à la fois heureux et habile, s'im-

[illegible] [illegible] premier soin de rétablir l'ordre dans la ville et de la soumettre à une certaine police. Il prescrivit divers travaux qu'il devait exécuter à l'étang de la Goulette pour y mettre sa flotte à l'abri, et divisa son armée en deux corps, l'un sous le commandement de Hassan-Aga, qui eut ordre d'aller soumettre le reste du pays, et l'autre sous celui d'Ali, capitaine des janissaires, à qui fut remise la garde de la ville.

La conquête de Tunis par les armées de Soliman avait été douloureusement sentie par les peuples de la chrétienté. Dès l'armement de la flotte de Barberousse, les chevaliers de Malte s'étaient effrayés de ces grands préparatifs, car ils les croyaient destinés à l'attaque de l'île, où l'ordre résidait. Telle aurait été même la terreur du Grand-Maître, vieillard affaibli par l'âge, qu'il y aurait succombé. Son successeur ne tarda pas à apprendre la nouvelle de la prise de Tunis, et ayant déjà lieu de se plaindre du voisinage des Turcs dont l'armée sous les ordres de Hassan inquiétait Tripoli, il entama les premières démarches pour obtenir de Charles-Quint une expédition afin de les chasser des lieux qu'ils venaient d'usurper avec tant d'audace.

Les intrigues de Muley-Hassen vinrent en même temps se mêler à celles du Grand-Maître. Ce prince arabe avait envoyé à Malte, par la voie de Tripoli, un renégat de ses affidés, nommé Anfragno-Camugi, pour solliciter la protection du Grand-Maître en sa faveur auprès du vice-roi de Naples, promettant qu'une

armée arabe fort nombreuse viendrait se joindre à l'expédition chrétienne, si l'empereur consentait à l'ordonner. Ce fut alors que Pierre Ponce, commandeur de Léon, fut envoyé à Rome pour négocier cette affaire avec le pape. Sa sainteté parut approuver le projet, et lui remit une lettre pour Charles-Quint, qui se trouvait alors en Espagne. Ponce de Léon alla rendre lui-même ce message à l'empereur, et au nom du Grand-Maître de Malte, y ajouta ses instances en faveur d'une expédition, qui devait être d'un si grand intérêt pour la chrétienté.

Peut-être fût-ce l'arrivée du commandeur, qui détermina Charles-Quint. Toutefois, on sait à n'en pouvoir douter, qu'aux premières nouvelles de la prise de Tunis, il avait conçu le projet d'arracher cette ville au pouvoir des Turcs, et de prendre lui-même, en cette occasion, le commandement de l'expédition. En effet, il avait déjà donné avis au vice-roi et aux gouverneurs des provinces de se tenir prêts à agir s'il était nécessaire, et ses flottes réunies étaient en état de prendre la mer. Cependant rien ne transpirait de ses projets, car tout se faisait dans le plus grand silence.

L'empereur voulant, avant de se rendre à Tunis, avoir des renseignemens certains sur l'état du pays et la disposition des esprits, choisit pour remplir cette mission difficile un jeune gentilhomme genevois attaché à sa personne, et en qui il avait reconnu autant d'adresse que de courage; ce personnage se nommait

don Luys de Présendes. Charles-Quint ne voulait pas seulement qu'il s'en tînt au rôle d'observateur, mais il lui avait recommandé aussi de chercher à mettre la discorde entre les Turcs et les Tunisiens. On peut voir, dans Sandoval, la transcription entière des instructions qui lui furent remises à cette occasion par l'empereur; elles sont d'un intérêt d'autant plus grand qu'elles dévoilent toute la politique de ce prince.

Présendes partit emmenant avec lui un jeune morisque qui avait toute sa confiance, et qui devait lui servir d'interprète. Il passa d'abord à Gênes, car il avait ordre de s'entretenir avec le prince de Melphy; delà il se rendit en Sicile, où il rassembla une pacotille précieuse afin de se présenter à Tunis en qualité de marchand. Parvenu enfin dans cette ville, un de ses premiers soins fut d'établir des rapports avec les principaux habitans, et de lier connaissance avec quelques uns d'entre eux. Le rôle qu'il avait adopté le servit parfaitement, et tout en leur vendant les objets les plus recherchés dans le pays, il s'instruisait auprès d'eux. Jusqu'alors tout répondait à ses désirs; mais, bientôt trahi par son infidèle compagnon, il fut conduit en présence de Khaïr-ed-din. L'interrogatoire ne fut pas long, et celui-ci lui fit immédiatement trancher la tête en sa présence.

Nous ne rapporterons point ici dans tous ses détails l'expédition de Charles-Quint (quoique nous possédions de précieux documens à ce sujet), parce que l'espace nous manque, et qu'elle se rattache

d'ailleurs bien moins aux événemens rapportés dans notre chronique, que celle d'Alger sur laquelle nous voulons nous étendre. Comme on l'a vu d'ailleurs, l'historien arabe renferme ici des détails qu'on chercherait vainement chez les écrivains contemporains. Toutefois nous ne terminerons pas cette note sans exposer le jugement que l'on doit porter sur l'expédition, et sans relever ce qu'il y a d'injuste dans les reproches de Sandoval. En effet, cet historien, toujours sincère, mais d'une partialité évidente lorsqu'il s'agit de son pays ou des communications de son pays, applique au roi de France d'amères réflexions en disant qu'il refusa de joindre ses forces à celles des autres puissances sous le commandement de l'empereur. L'évêque de Pampelune aurait mieux rendu hommage à la vérité, s'il avait dit que l'alliance qui régnait alors entre la France et la Porte, et dont l'ancienneté assurait dès lors, comme elle l'assure peut-être encore aujourd'hui, notre influence dans le Levant, ne permettait pas à François Ier de prendre part à une guerre dirigée contre les forces de Soliman. Le chroniqueur de Charles-Quint se fût montré historien impartial, s'il eût ajouté à ses récriminations ce fait important à noter, que pendant que toutes les forces de la chrétienté étaient en Barbarie, François Ier, comme on en était convenu, avait envoyé vingt galères pour garder les rades et les forts démunis de toute espèce de moyen de défense pendant le cours de l'expédition.

Quant au jugement qu'il est permis de porter aujourd'hui sur un tel fait d'armes, une lecture rapide des historiens suffit pour prouver que, malgré les immenses préparatifs qui furent faits, et les forces que l'on déploya, l'expédition n'eut aucun résultat avantageux ni pour la chrétienté, ni même pour celui qui la dirigeait.

Cette prétendue importance qu'on lui attribua durant le xvie siècle, vint uniquement des bruits exagérés qui circulèrent alors. Les historiens à gages, les poètes de cour s'en mêlèrent nécessairement, par la seule raison que le grand empereur commandait en personne. De là sans doute les descriptions pompeuses, les récits hyperboliques que le temps n'a pu encore réduire à leur juste valeur. Rome donna le signal des actions de grâces qui furent, ainsi que les réjouissances, répétées de toutes parts, et en cela l'Église eut raison ; car il paraît certain que deux ou trois journées encore, et la fuite de Khaïr-ed-din n'avait pas lieu, alors nécessairement l'armée combinée était détruite. La chronique, au reste, le prouve parfaitement, car elle nous apprend que pendant qu'on se réjouissait de tant de succès et que l'on célébrait à Mahon, d'une manière si étrange, la mort de Barberousse, ce hardi corsaire promenait de nouvelles forces dans la Méditerranée, et se vengeait avec usure du tort qu'on avait pu lui faire.

Voici l'extrait d'une lettre écrite en italien par un des hommes marquans de l'expédition ; elle appartient

à la Bibliothèque royale, et fait partie de la collection de manuscrits, réunis sous le nom d'ambassade de Turquie: on y verra le peu de cas que le comte d'Anguillara, qui commandait les forces de l'Église, faisait de cette affaire dans laquelle il joua néanmoins un rôle important.

La Goulette, le 25 juillet 1835.

« Monseigneur Pierre,

« Après la prise de la Goulette, mercredi 14 du présent, notre marche, tant remise contre Tunis, fut enfin décidée pour le mardi 20 que Sa Majesté partit de la Goulette avec l'armée et alla camper à cinq mille de la ville, dans un endroit fortifié par l'ennemi, et où il avait placé quelques pièces de canon, dont nos gens semparèrent après avoir tué deux cent cinquante Maures ou Turcs. Ils y passèrent la nuit très incommodés par une forte pluie.

« Le même matin, Barberousse feignant de vouloir combattre, se retira de la ville et s'enfuit avec les siens et ce qu'il avait de plus précieux.

« Les pauvres esclaves chrétiens qui étaient à Tunis en assez grand nombre, trouvèrent le moyen de sortir de leurs prisons en s'aidant l'un l'autre, et de révolter le pays et le château, et certain esclave y a

gagné dix mille écus. Aussi l'empereur fut-il assez heureux pour y entrer avec son armée et presque sans combattre, les habitans s'étant en grande partie enfui; il y est resté jusqu'à hier mercredi, qu'il est parti avec l'armée. Notre compagnie était logée dans un château à deux milles de la Goulette, où tout le monde est arrivé aujourd'hui, afin de s'embarquer et faire route pour l'Italie, s'il plaît à Dieu, car on dit qu'il n'y aura rien de plus cette année.

« Barberousse s'est sauvé avec un grand trésor et quatre mille turcs à Constantine, pour passer de là à Bone où sont ses galères sur lesquelles il s'embarquera pour Alger, où l'on assure qu'il a encore à sa disposition cinquante voiles, malgré la perte qu'il a faite à la Goulette, de quarante galères et de quantité de galiotes et de barques ; il doit aussi y trouver trois mille esclaves. Beaucoup de personnes jugent que cette affaire a été de peu d'importance, et qu'il en résulte plus de bruit que tout autre chose; Barberousse ayant encore tant de galères, d'esclaves et de turcs, se remontera facilement.

« En résumé, le siége de Tunis est un pauvre fait d'armes et de bien peu de gain, les habitans s'étant sauvés et ayant emporté ou caché ce qu'ils avaient de plus précieux. On a seulement pris quelques femmes, mais très peu d'hommes, contre l'espoir et le désir de chacun.

« Sa Majesté, en allant ainsi à Tunis avec son armée, s'est mis en grand danger; car, si Barberousse était

resté deux ou trois jours de plus, même sans combattre, l'armée était sûrement détruite par le manque d'eau, et facilement taillée en pièce. Dans notre compagnie, il n'y a pas, en effet, un seul homme qui ne soit malade.................

« VIRGINIUS URBINO,

« Comte d'Anguillara. »

Nous n'ajouterons plus qu'un mot, et il prouvera que les faits les plus bizarres en apparence, mais qui sont rapportés dans notre chronique avec détail, trouvent toujours dans les historiens leur explication. Il ne nous est guère possible sans doute de constater l'espèce d'*auto-da-fé*, rapporté par notre manuscrit arabe, et où l'on brûla en effigie Khaïr-ed-din : cependant on lit dans l'histoire de Mayorque, qu'au moment même où le corsaire était errant sur les côtes de l'île, des feux de joie s'allumaient dans la capitale, tandis que de nombreuses décharges d'artillerie attestaient une victoire dont on attendait de si grands résultats. Quelques mots de plus, et l'historien espagnol, d'ailleurs assez concis, nous aurait peut-être fait connaître, en partie du moins, les détails rassemblés avec tant de complaisance par le panégyriste de Khaïr-ed-din, et dont l'étrangeté, nous l'avouons, pourrait bien exciter le doute de quelques personnes.

NOTE

DU SECOND VOLUME.

NOTE 1, PAGE 74.

« Il s'empara en même temps d'une fille de Diégo Gaytan, personne fort belle et fort habile en l'art de la musique, que plus tard il fit renier pour la prendre comme épouse. »

Ce n'est pas la première fois que l'histoire d'une belle fugitive se trouve mêlée à celle de Khaïr-ed-din. Il paraît même qu'en 1534, une de ses expéditions fut entreprise uniquement dans le but d'enlever à l'Italie une de ses beautés les plus renommées; voici ce que M. de Hammer dit à ce sujet :

« Barberousse était excité à tous ces ravages dans cette partie des côtes d'Italie, moins encore par le

désir de faire un riche butin et de réduire en esclavage un grand nombre de filles et de femmes, que par l'envie de surprendre à Fondi l'épouse de Vespasio Colonera, la jeune Giulia Gonzaga, si célèbre par sa beauté, sœur de la divine Joanna d'Aragonia, dont tous les beaux esprits italiens ont chanté la beauté, et non moins belle que sa sœur. Giulia était une proie bien faite pour briller dans le harem de Souleyman. La descente des corsaires fut conduite avec tant de mystère, que Giulia ne put échapper qu'en s'élançant sur un cheval qui l'emporta couverte seulement d'une chemise. Elle n'avait d'autre escorte que celle d'un chevalier qu'elle fit par la suite assassiner, soit parce que dans cette nuit mémorable il avait trop osé soit parce qu'il avait trop vu. »

EXPÉDITION

DE

CHARLES-QUINT

CONTRE ALGER.

L'expédition dirigée par Charles-Quint contre la ville d'Alger étant un des événemens qui ont le plus marqué dans l'histoire de la Régence, et, sans contredit, celui dont l'influence morale a causé le plus de tort à la chrétienté durant trois siècles, il nous a paru indispensable de lui consacrer une note étendue non qu'elle ait manqué d'historiens jusqu'à ce jour, mais parce que ceux qui ont pris soin de la raconter, ou l'ont fait d'une manière trop sommaire, ou n'ont présenté que des généralités assez vagues, comme si les documens eussent manqué pour en préciser les détails.

Entourés comme nous le sommes de tout ce qui a été écrit sur ce sujet durant le XVIe siècle, riches de matériaux qu'il nous a fallu rapprocher les uns des autres et soumettre aux principes plus sévères de la critique moderne, nous croyons pouvoir offrir une relation plus complète qu'on ne l'a fait encore, et combler enfin une lacune dans cette période de l'histoire des états barbaresques.

Villegagnon, un des hommes les plus braves qui prirent part à l'expédition; Marmol, qui la retraçait trente-deux ans seulement après qu'elle avait eu lieu; Sandoval, l'historien de Charles-Quint; Baudoin, le chroniqueur des chevaliers de Malte qui jouèrent un si beau rôle dans cette espèce de guerre sainte; voilà, après les avoir confrontées, les sources où nous avons cru devoir puiser. Mais, pour établir sur ces récits, souvent modifiés par un sentiment national que l'on ne saurait blâmer, une sorte de contrôle, nous avons eu recours au manuscrit du Mehkmé d'Alger [1] et à l'histoire du règne d'Hassan-Aga par Haédo. Quant aux autres historiens, ou ils paraissent mal informés, ou leur travail n'est, par le fait, qu'une compilation sans valeur : il était donc inutile d'y recourir. Le continuateur de Mariana peut avoir un mérite littéraire que nous ne lui contestons point; mais, comme historien, il nous inspire peu de confiance; et nous

[1] *Mehkmé*, le lieu d'où viennent les ordres; tribunal supérieur d'Alger, où étaient conservés les actes juridiques. Le manuscrit que nous avons entre les mains appartient à la bibliothèque royale.

avouerons que, quant à Ferréras, plus incomplet encore, il nous a semblé peu digne d'être consulté.

Parmi les auteurs modernes, il en est toutefois que nous nous ferons un devoir de citer; car on ne saurait méconnaître leur mérite. Nous voulons parler ici de Robertson et du savant auteur anonyme de *l'Aperçu d'Alger*, publié en 1830, qui, malgré la modestie de son titre, n'a pu rester long-temps ignoré.

Pendant qu'il traversait la France où il répondait si mal, par son injuste méfiance, à l'accueil chevaleresque de François Ier, sans nul doute, Charles-Quint avait déjà arrêté dans sa pensée l'expédition d'Alger. Il est même naturel de croire qu'il méditait un tel projet depuis ses succès devant Tunis. Toutefois ces succès, nous avons cherché à le faire voir dans la note précédente, avaient été singulièrement exaltés dans le temps; et, de l'aveu même du comte d'Anguillara, l'un des principaux acteurs de cette guerre, ils n'avaient amené en somme que des résultats fort insignifians.

Parmi les raisons politiques qui engagèrent l'empereur à hâter cette expédition, il faut en reconnaître trois principales. En premier lieu, vient le tort que les corsaires algériens faisaient sur les côtes d'Espagne; car les Barbaresques, on l'a vu, ne se contentaient pas de prendre les navires, mais ils opéraient encore de fréquentes descentes sur le littoral. Le pillage, l'incendie, le meurtre, venaient à leur suite, et telles étaient leurs déprédations, qu'au

dire de Paul Jove, les Espagnols avaient été obligés de bâtir sur les points les plus élevés de la côte ces tours de veille dont on voit encore les ruines, et qui servent de point de recônnaissance aux navigateurs. A cette époque, elles annonçaient bien à l'avance l'approche des galères, et en signalant le voisinage des barbares, donnaient l'alarme au pays. Charles-Quint pensait avec raison que s'il allait d'abord faire la guerre en Orient, où Soliman avait eu déjà quelques avantages, il laisserait derrière lui un ennemi qui inquiéterait vivement l'Espagne, et qu'il faudrait employer à le repousser des soldats et des trésors qu'il avait le dessein de porter sur un autre théâtre.

« En effet, dit Villegagnon, quand on demandait de l'argent à l'Espagne, elle s'excusait d'en donner sur le voisinage des Algériens et sur les craintes que ceux-ci inspiraient. » Une fois la ville d'Alger soumise, ce motif restait sans valeur. D'ailleurs, la guerre qu'elle voulait entreprendre contre la Turquie alors si puissante exigeait de longs préparatifs. Bien du temps devait s'écouler sans qu'ils fussent terminés complètement. Avant donc que toute chose fût disposée pour cette guerre d'Europe, Charles-Quint pouvait aisément entreprendre le voyage d'Afrique qu'il ne supposait pas devoir durer plus de quarante à cinquante jours.

En second lieu, on peut fort bien admettre avec Villegagnon que l'empereur croyait, par cette expé-

dition, détourner, en partie du moins, les Turcs de la Hongrie, où il ne pouvait les vaincre, et qu'il songeait à les appeler sur un autre point où la renommée de ses succès passés devait lui donner un certain avantage.

Il faut encore mettre au nombre des motifs décisifs le besoin que devait éprouver Charles-Quint de donner un nouveau lustre à sa gloire militaire, au moment où il venait d'éprouver quelques échecs en Hongrie, et où sa condescendance toute politique auprès des protestans d'Allemagne était taxée de faiblesse.

Dès l'époque de son départ de Madrid, il avait donné des ordres pour que ses vaisseaux et ses troupes fussent prêts à prendre la mer, et son choix s'était déjà fixé sur les généraux ainsi que sur les principaux officiers qui devaient prendre part à l'expédition.

Avant de s'embarquer au golfe de la Spézia où il avait donné rendez-vous à une partie de sa flotte, Charles-Quint désira avoir une entrevue avec le pape, non seulement pour le convaincre de la nécessité de suivre son projet, mais pour traiter quelques unes des hautes questions qui concernaient les protestans. Peut-être aussi voulait-il recevoir du chef de l'Église lui-même cette bénédiction qui exerçait alors une influence morale si puissante, surtout lorsqu'il s'agissait d'aller combattre les ennemis du christianisme. Nul doute qu'il y voyait un moyen de succès pour l'entreprise, et qu'il dût tout faire pour effectuer son dessein.

Il était à Ratisbonne, lorsqu'il fit proposer cette

entrevue à Paul III qui l'accepta avec empressement, décidant qu'il se rendrait à Lucques où l'empereur devait s'acheminer de son côté.

A son arrivée à Gênes, Charles-Quint trouva de fâcheuses nouvelles venues d'Orient. Ferdinand lui annonçait les progrès de Soliman et la prise de Bude; il ajoutait même qu'il avait des appréhensions pour Vienne; aussi André Doria et le marquis de Guast qui pensaient avec juste raison que la saison était trop avancée pour aller faire cette année la guerre sur la côte de Barbarie, voulurent-ils profiter de cet incident pour détourner l'empereur de son projet. En vain essayèrent-ils de lui faire entendre qu'il pourrait facilement arrêter la marche de Soliman s'il se décidait à passer l'hiver en Italie, et qu'en même temps il déjouerait les espérances du roi de France, qui semblait n'attendre que son départ pour se jeter sur la Lombardie. Charles-Quint ne voulut rien écouter, et montra même trop peu de déférence pour l'opinion du prince de Melphy, dont la vieille expérience devait être d'un si grand poids. Son plan était arrêté, et, sans permettre aucune objection, fût-elle de la plus haute importance, il s'empressait d'en poursuivre l'exécution.

Vers le milieu du mois d'août, il s'embarqua sur ses galères et fut immédiatement mettre pied à terre devant Lucques. Là se trouvait le cardinal Farnèse qui avait mission du pape pour le recevoir et pour le conduire jusqu'à la ville située, comme on sait, à quelque dis-

tance de la côte. Partout sur la route de grands honneurs lui furent rendus. Pendant les huit ou dix jours qu'il passa à Lucques, il fit trois visites au souverain pontife et n'en reçut qu'une seule. Plusieurs sujets importans furent discutés dans ces conférences. Il y fut particulièrement question des réclamations de la France touchant l'assassinat de Rinçon, ainsi que de l'exécution des promesses de l'empereur à l'égard du duché de Milan, toutes choses sur lesquelles celui-ci, malgré les sollicitations du pape, ne voulut donner aucune satisfaction. Puis, comme cela devait être, vinrent les affaires des protestans en Allemagne, et sur ce point les deux potentats ne s'entendirent pas davantage qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors, la politique de l'un et l'intolérance de l'autre ne pouvant se concilier. Ce fut en dernier lieu seulement que les deux illustres personnages vinrent à parler de l'expédition d'Afrique, et, si l'on en croit les historiens, le pape chercha à en détourner l'empereur, pour cette année du moins, lui faisant entendre que sa présence en Italie était en ce moment plus nécessaire à la chrétienté que le succès même d'une entreprise telle que celle qu'il avait résolue. Mais à la fin, soit que Paul ne pût rien obtenir de cet esprit altier, soit qu'il se laissât persuader par les motifs que Charles-Quint lui exposa, le projet parut être approuvé par lui, et il y donna, publiquement du moins, sa sanction en célébrant une messe solennelle où l'empereur, sa cour, ainsi que tous les ambassadeurs des

pereur ordonna à la division des navires à voiles carrées, qui étaient pour la plupart des bâtimens de transport destinés à l'armée allemande et italienne, de faire immédiatement route pour Mayorque où était le rendez-vous général; puis, ordonnant à Doria de faire lever l'ancre à ses galères au nombre de trente-six [1], il mit en mer, et se dirigea vers le nord de la Corse. Mais le vent qui s'était d'abord montré favorable et avait permis à cette flottille de faire bonne route, passa tout à coup du côté du Mistral et souffla avec une telle impétuosité, que les galères ne purent se tenir dans la route que l'amiral avait prescrite et qu'elles se dispersèrent. Cependant la Réale ainsi que sept autres bâtimens comme elle d'une marche excellente et ayant d'ailleurs une chiourme choisie, parvinrent à force de rames à gagner la partie orientale de l'île. Là, se trouvant à l'abri et dans une mer moins agitée, elles restèrent deux jours avant que la tempête fût dissipée entièrement et que les autres galères les eussent ralliées. Toute la flottille étant enfin rassemblée, Doria fit route pour le mouillage de Bonifacio, où son intention était de donner quelque repos aux hommes et de renouveler les approvisionnemens.

Dans le temps que les galères impériales étaient battues par la tempête au cap Corse, une division de cinq navires qui cherchait à les joindre était également le

[1] Voy. Villegagnon. Sandoval dit trente-cinq, mais le premier chiffre conduit à un total de la flotte plus exact.

jouet de la mer, et ce ne fut que lorsque le calme eût reparu, qu'elle se réunit à l'armée. C'était la division de Malte commandée par Georges Schiling, grand bailli d'Allemagne et capitaine général des galères de la Religion, que le Grand-Maître envoyait à l'empereur sur la prière du pape et celle du vice-roi de Naples. Elle se composait de quatre galères, au nombre desquelles était cette fameuse *Catarinette* qui s'était tant illustrée sous Vallier du Dauphiné, son capitaine, en combattant contre sept galiotes de Barberousse; on remarquait également un grand bâtiment à voiles carrées, pourvu d'artillerie, que dès ce temps-là on voit désigner sous le nom de frégate.

Lorsque cet armement s'était fait, et que les chevaliers de l'ordre avaient appris qu'elle en était la destination, tous avaient brigué l'honneur d'en faire partie, si bien que le conseil s'était vu obligé de s'assembler pour désigner ceux qui s'embarqueraient. Selon Baudoin, il n'y eut que cent cinquante chevaliers qui obtinrent cette faveur; néanmoins, lorsqu'il fallut s'occuper du départ, le nombre effectif se trouva tellement au dessus de celui qui avait été arrêté, que les galères étaient réellement encombrées et hors d'état de poursuivre leur navigation; mais le Grand-Maître agit de rigueur en cette circonstance, et força les chevaliers à se conformer à la décision du conseil. Si nous rapportons un pareil incident, d'ailleurs étranger à notre sujet, c'est qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler qu'on lui doit dans la marine

l'institution des officiers d'administration embarqués. Le conseil pour éviter à l'avenir un semblable désordre, créa l'office de *voyeur* avec l'obligation de tenir un contrôle du personnel du bord et de pourvoir à tout ce qui était nécessaire à l'armement du navire, en munitions de guerre, approvisionnemens de bouche, agrès de rechange, etc., etc. Le voyeur avait encore la charge de la chiourme; il tenait compte du butin, et agissait en toute chose au profit du trésor de l'état. Dès lors on reconnut une importance suffisante à cette charge pour que les autres marines l'adoptassent, et jusqu'à ce jour elle s'est maintenue. Le titre seul a subi des modifications, ainsi le voyeur s'est appelé tour à tour écrivain, agent-comptable; c'est aujourd'hui le commis aux revues et aux approvisionnemens, titre qui renferme sans doute beaucoup plus de mots, mais qui répond toutefois à des attributions un peu moins nombreuses. Le premier qui eut la charge de voyeur fut Jean de Barientos, commandeur de Ciudad-Rodrigo; il était Espagnol.

La division de Malte étant réunie à la flottille impériale, Doria fit connaître le poste que, suivant les ordres de l'empereur, chacun devait prendre. La division du pape eut la droite de la Réale, celle de Malte la gauche; les autres reçurent l'injonction de marcher à la suite, et, en cas de séparation, ce fut l'île de Mayorque que l'on désigna pour lieu de rendez-vous général. Dans cet or-

dre donc la flottille quitta Bonifacio pour gagner la côte de Sardaigne : le temps était beau mais le vent toujours contraire. Aussi ne voulant point fatiguer inutilement son illustre passager non plus que les équipages des galères qu'il était si urgent de ménager, Doria fit une nouvelle relâche en attendant que le temps permit de traverser le canal qui sépare la Sardaigne des îles Baléares. Il mouilla à Algher à l'entrée d'une baie assez spacieuse. Pendant que la flottille était là, une vache appartenant à un paysan de la campagne mit bas un veau qui présentait une monstruosité remarquable, car il avait deux têtes. On le présenta à l'empereur comme une chose fort curieuse, et qui n'était pas indigne de son attention. Un vieux chroniqueur, qui accepte d'une manière fort confuse ces détails, et qui ignore les circonstances les plus importantes du voyage, puisqu'il omet la relâche à Algher, Baudoin fait tout simplement du monstre un veau marin pêché à bord de la Réale, puis il ajoute que cet incident fut regardé par tout le monde comme étant d'un mauvais augure, et cela sans entrer en d'autre explication. Aussi n'en pouvons nous conclure qu'une seule chose, c'est que pour tirer un mauvais présage d'une rencontre si fortuite et d'un aussi mince intérêt, il fallait nécessairement que les esprits fussent déjà en proie à une vague inquiétude. Et comment n'en eût-il pas été ainsi quand on voyait la lenteur de la marche et les tempêtes qui la poursuivaient déjà.

Après deux jours de relâche, Doria sortit d'Algher et fit route à travers le canal, poussé par une légère brise de l'est qui remplissait ses voiles. Il était sur le point d'atteindre les îles Baléares, lorsque le vent passa de nouveau à l'ouest et soufflant avec violence, sembla vouloir le repousser au point d'où il était parti. La flottille se trouvait par la latitude de Port-Mahon, et chacune des galères bordant alors toutes les rames pour naviguer contre le vent, fit de si grands efforts, qu'elles parvinrent sans exception à gagner la terre; quelques heures après le coucher du soleil. Le calme s'étant fait sentir sous l'abri des montagnes, la flottille jeta l'ancre afin de laisser quelques heures aux rameurs pour réparer les forces perdues. Toutefois, à la pointe du jour, elle appareilla de nouveau; et, comme Port-Mahon n'était qu'à très petite distance, André Doria prit la résolution d'y entrer, dans la pensée que la tempête régnait toujours au large, quoique rien de semblable ne se manifestât où il se trouvait. Il gagna donc le port et vint s'amarer sous le canon de ce même château, dont Khaïr-ed-din s'était emparé quelques années auparavant et qu'il avait saccagé. Villegagnon répète même à ce sujet ce qui fut remarqué par toute l'armée, c'est-à-dire que le corsaire n'eût pas réussi dans cette attaque audacieuse comme il l'avait fait si le château eût été aussi bien défendu par la main des hommes, qu'il l'était par la disposition des lieux.

Le mauvais temps retint l'armée devant Mahon pen-

dant deux jours, qui furent employés à renouveler la provision d'eau. Au bout de ce temps, le calme étant venu, toutes les galères sortirent l'une après l'autre, en raison du peu de largeur du canal qui forme l'entrée du port; et profitant d'un calme parfait elles se dirigèrent, en suivant la côte du sud, vers la rade de Mayorque, connue aujourd'hui sous le nom de Palma.

En approchant de ce mouillage, l'armée, qui se tenait en bon ordre, fut accueillie par les galères de Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Sicile; et, en effet, dès que ce général l'avait aperçu il s'était empressé de venir à sa rencontre avec ses navires à rames. Ferdinand de Gonzague avait amené sur la rade de Palma une nombreuse division de navires de toute espèce, qui portaient les troupes espagnoles tirées des garnisons de Sicile et de Naples, et qu'escortaient un certain nombre de galères.

L'empereur trouva également au rendez-vous le convoi qu'il avait lui-même fait sortir de la Spezia, et qui transportait le contingent des troupes d'Allemagne et d'Italie. Toute l'armée n'était cependant pas encore réunie, car l'empereur attendait d'Espagne un nouveau convoi plus important que tous les autres. Trois jours s'étaient à peine écoulés, qu'une galère vint annoncer que les forces étaient enfin ralliées à Ivice et à Fromentière, sous la conduite de don Bernardino de Mendoça, qui avait encore avec lui plusieurs galères. Il y avait à bord de celles-ci un bon nombre de seigneurs espagnols qui, pour la plupart,

devaient occuper des postes importans dans l'expédition, et à la tête desquels on remarquait don Fernando-Alvarez de Tolède, duc d'Albe, auquel avait été dévolu le commandement général des troupes, sous les ordres immédiats de l'empereur; les différens transports amenaient encore un certain nombre d'hommes d'armes, un corps de ginètes, grand nombre d'aventuriers sans solde mais tous armés et équipés à leurs frais, une multitude de serviteurs, et enfin un matériel immense de toute espèce.

L'empereur renvoya immédiatement cette galère avec l'ordre de faire assembler le convoi en lui prescrivant de se rendre à la côte d'Afrique. Lui-même avec la flotte, fit route peu d'instans après.

Ici nous avons pensé qu'il devenait nécessaire de spécifier de quelle manière l'armée était composée, et quelle était surtout sa force numérique : cet ordre de recherche a même été pour nous l'objet d'un soin tout particulier. Les historiens varient sur le chiffre, et leur incertitude semble autoriser l'exagération manifeste des Algériens qui, selon le manuscrit du Mehkmé, le portaient à soixante-dix mille hommes; mais on l'a dit avec raison, les Orientaux et surtout les Turcs, semblent n'avoir aucune idée exacte de la valeur des nombres. On ne saurait toutefois avoir une idée parfaitement exacte et de l'importance du succès des Algériens, et du désastre de l'armée chrétienne, sans la connaissance d'un chiffre précis. Voici ce que nous avons pu recueillir de plus exact à ce sujet.

FLOTTE.

Galères du pape	4
de Malte	4
de Sicile	4
d'Antoine Doria	6
de Naples	5
de Monaco	2
du marquis de Terra-Nova	2
du vicomte de Cigala	2
De Fernand de Gonzague	7
d'Espagne	15
d'André Doria	14
TOTAL des galères	65

Bâtimens à voiles carrées ou latines de transport.

La frégate de Malte	1
La division de la Spezia	100
La division de Fernand de Gonzague	150
La division d'Espagne	200
TOTAL des navires de transports	451
TOTAL de la flotte	516 voiles.

PERSONNEL

Pour le débarquement.

Maison de l'Empereur	200
Noblesse	150
Chevaliers de Malte	150 [1]

[1] Baudoin. Villegagnon dit 130.

Domestiques	400
Corps allemand	6000
— italien	6000
— espagnol de Naples et de Sicile	6000 [1]
Hommes d'armes venus d'Espagne	400
Soldats de Malte	500 [2]
Aventuriers	3000
Cavalerie italienne	1000
— espagnole venue de Sicile	400
— ginète	700
Effectif du débarquement	23900

Armement de la flotte.

Soldats des galères, à chacune 50	3250
Chiourmes des galères, à 70 h. chacune	4500
La frégate de Malte	80
450 navires à voiles de toutes les grandeurs, la plupart petits, à 10 h. d'équipage chacun, l'un dans l'autre	4500
TOTAL du personnel de la flotte	12330
TOTAL général du personnel de l'expéd.	36230 hom.

Ce nombre ne paraît pas exagéré si l'on remarque que nous ne comprenons pas les maîtres, contre-maîtres et pilotes des galères, non plus qu'un certain nombre d'individus sans emploi, et que la curiosité

1 Villegagnon dit 7000.
2 Villegagnon dit 400.

ou certaines spéculations entraînaient à la suite de l'armée.

Mais ce qui faisait surtout la force de cette expédition, c'était la présence de l'homme heureux et puissant qui marchait à sa tête, et le concours si remarquable des généraux qui l'accompagnaient. Nous placerons en première ligne le prince de Melphi qui, depuis long-temps commandait les flottes impériales, et qui en tant de circonstances avait rendu les armes de Charles-Quint glorieuses sur la Méditerranée; don Alvarez de Tolède, duc d'Albe, qui, nous l'avons déjà dit, avait le commandement de l'armée de débarquement sous l'empereur; Hernando-Cortez, marquis del Valle de Huaxaca, si célèbre dans les fastes du Nouveau-Monde, et près de qui ses deux jeunes fils don Martin et don Luys venaient faire leurs premières armes. Immédiatement après arrivaient don Fernando de Gonzague, vice-roi de Sicile, Georges de Frontispéro qui commandait les troupes allemandes; Camille Colonne et Augustin Spinola qui se partageaient les troupes italiennes; Georges Schiling bailli d'Allemagne, capitaine général des galères de Malte; Virginius-Urbino d'Anguillara, que nous avons déjà vu figurer dans l'expédition de Tunis, et qui était à la tête des forces du pape; don Béranguel de Requesens, commandant les galères de Sicile; Antoine Doria; don Garcia de Tolède, conduisant les galères de Naples; le vicomte de Cigala, aussi habile sur mer qu'il l'était en plaine, et auquel était réservé le premier

succès dans l'expédition; Bernardino de Mendoça qui était chargé de diriger la flotte d'Espagne; puis c'était encore don Fernandez de Cordoba, comte de Féria avec ses deux frères; don Fernand Ruiz de Castro, marquis de Sorria; don Luys de Leyva, prince d'Ascoli, don Martin de Cordoba, comte d'Alcaudette, gouverneur d'Oran qui avait déjà si valeureusement figuré en Afrique. Don Pédro de la Cuéva, commandeur d'Alcantara qui prenait le commandement de l'artillerie. Nous omettons à dessein beaucoup d'autres seigneurs que Sandoval surtout se plaît à énumérer, et qui appartenaient, pour la plupart, à la fleur de cette noblesse espagnole et italienne si fière de ses illustrations. Il en est de même des chevaliers de Malte, dont les chroniqueurs rapportent les titres avec complaisance, là encore bien des noms apparaissent que l'histoire a consacrés depuis.

Telle était cette armée; et, sans aucun doute, la manière brillante dont elle avait été composée, la renommée de l'empereur, les dispositions des combattans, les dépenses mêmes qui avaient été faites pour son immense matériel, devaient assurer le succès de l'expédition, si celui qui en gouvernait les ressorts n'eût fait une faute sans remède : celle de l'entreprendre en temps inopportun.

Tout cet espace de mer compris entre les îles Baléares et la côte de Barbarie fut bientôt couvert de navires, mais ils ne pouvaient se tenir ralliés à cause du vent et de la brume qui régnèrent tour à tour : ils sem-

blaient aller à l'aventure, et n'avaient qu'un seul but néanmoins, c'était d'atteindre au plus tôt le cap Caxine à trois lieues dans l'ouest d'Alger; car c'était là le dernier lieu de ralliement indiqué par l'amiral. Le 19 octobre, le temps s'éclaircit et la flotte fut aperçue des hauteurs de la ville.

Ici, plusieurs points historiques sont importans à déterminer. Quelle est la date du mouillage de la flotte et celle du débarquement? quel est encore le lieu précis de la côte où ce débarquement s'exécuta? Une grande incertitude enveloppe ces questions chez la plupart des historiens; ou, pour mieux dire, il n'y a nul accord entre eux à ce sujet.

Il paraît certain que l'empereur n'avait point décidé à l'avance sur quelle plage il jetterait son armée; et André Doria lui-même qui ne connaissait point ces parages, ne pouvait lui indiquer un lieu favorable au débarquement; aussi fallut-il envoyer à la découverte. Plusieurs galères furent détachées, les unes pour visiter la partie orientale de la côte, les autres pour explorer celle de l'ouest. Sandoval ajoute que pendant que la division espagnole, qui était arrivée la première, était, par ordre de l'empereur, resté mouillée au cap Caxine, le reste de l'armée que l'on voulait mettre à l'abri du mauvais temps s'était porté derrière Matifoux, où elle aurait même passé plusieurs nuits. Nous n'adoptons pas cette version, et elle ne saurait être exacte. Alors, pas plus qu'aujourd'hui, il n'y avait d'abri à chercher derrière Matifoux, quand même les vents

eussent soufflé du nord-ouest et de l'ouest ; au surplus, cette manœuvre n'est rapportée que par l'historien de Charles-Quint, et il y a ici confusion évidente de sa part. Peut-être avait-il en vue une circonstance toute différente qui eut lieu en effet, et dans laquelle l'armée quitta son premier mouillage pour se mettre sous l'abri de Matifoux, non dans l'est, mais bien dans l'ouest. Au surplus, le manuscrit du Mehkmé et Villegagnon, si bien au courant de toutes les manœuvres de la flotte, n'en parlent pas ; ce dernier même est complètement opposé à l'opinion de Sandoval.

« A peine nous eurent-elles aperçus, dit Villegagnon (en parlant des galères espagnoles), qu'elles vinrent au devant de nous ; mais l'empereur les renvoya aussitôt à l'endroit d'où elles étaient parties pour y rester maîtresses du rivage ; en même temps il expédia douze navires afin d'explorer la côte et tâcher d'y découvrir quelque abri contre la tempête. Apprenant que leur recherche avait réussi, Charles passa devant la ville, gagna le lieu indiqué, y jeta l'ancre et attendit les navires de charge. *De cet endroit on apercevait toute la ville, et une vaste campagne se déroulait à nos regards.* Le lendemain, comme la mer était un peu grosse, on leva l'ancre pour se retirer en un lieu moins exposé au vent, et que l'on appelle Matifoux. » Comme il n'y a pas d'autre mouillage à Matifoux que celui qui s'ouvre dans la baie d'Alger, toute contestation cesse d'elle-même. Ces détails coïncident parfaitement avec

ceux qui nous sont fournis par le manuscrit algérien.

Quant au lieu précis du débarquement, quoiqu'il semble y avoir encore du doute chez divers historiens, nous avons pu reconnaître que les auteurs qui nous inspirent le plus de confiance le placent d'un consentement unanime dans cette partie de la plage qui avoisine la rive gauche de l'Arach. La belle carte du territoire d'Alger, publiée par MM. les ingénieurs géographes de l'armée, en 1832, sous les ordres du chef de bataillon Filhon, porte ce lieu à l'extrémité nord de la plaine de Mustapha, auprès des grands réservoirs qui sont sur la plage. C'est évidemment à tort; car ce serait au pied de la montagne sur laquelle Charles-Quint fit établir son centre d'opération, et, dans cette hypothèse, il deviendrait impossible d'expliquer la marche assez longue que l'on fut contraint de faire avant de rencontrer cette hauteur. Au surplus, pour ne pas prolonger outre mesure cette discussion, nous dirons que le manuscrit du Mehkmé précise de manière à ôter toute espèce de doutes, la plage sur laquelle l'opération eut lieu. En effet, le lendemain du débarquement des troupes, l'armée fit mille pas environ et s'arrêta pour passer la nuit, comme on le verra plus loin : tel est, du moins, le rapport de Villegagnon. Eh bien, nous lisons dans le manuscrit que les troupes de Charles-Quint débarquant sur la plage le 23, vinrent passer la nuit du 24 à el Hamma [1] : or,

[1] El *Hamma, Hamman* les bains.

l'institution des officiers d'administration embarqués. Le conseil pour éviter à l'avenir un semblable désordre, créa l'office de *voyeur* avec l'obligation de tenir un contrôle du personnel du bord et de pourvoir à tout ce qui était nécessaire à l'armement du navire, en munitions de guerre, approvisionnemens de bouche, agrès de rechange, etc., etc. Le voyeur avait encore la charge de la chiourme; il tenait compte du butin, et agissait en toute chose au profit du trésor de l'état. Dès lors on reconnut une importance suffisante à cette charge pour que les autres marines l'adoptassent, et jusqu'à ce jour elle s'est maintenue. Le titre seul a subi des modifications, ainsi le voyeur s'est appelé tour à tour écrivain, agent-comptable; c'est aujourd'hui le commis aux revues et aux approvisionnemens, titre qui renferme sans doute beaucoup plus de mots, mais qui répond toutefois à des attributions un peu moins nombreuses. Le premier qui eut la charge de voyeur fut Jean de Barientos, commandeur de Ciudad-Rodrigo; il était Espagnol.

La division de Malte étant réunie à la flottille impériale, Doria fit connaître le poste que, suivant les ordres de l'empereur, chacun devait prendre. La division du pape eut la droite de la Réale, celle de Malte la gauche; les autres reçurent l'injonction de marcher à la suite, et, en cas de séparation, ce fut l'île de Mayorque que l'on désigna pour lieu de rendez-vous général. Dans cet or-

La recherche des dates dans l'expédition de Charles-Quint nous paraît de toute nécessité; nulle part rien de satisfaisant n'a été établi à ce sujet, et cependant, sans cette connaissance, il est bien difficile de suivre les opérations de l'armée et d'apprécier les situations. Nous avons pensé que le lecteur ne serait pas fâché de connaître la manière dont nous avons procédé dans nos recherches, afin de juger du degré de confiance qu'il doit accorder aux résultats que nous lui présenterons.

Nous le répétons, la plus grande obscurité règne sur ce point; le seul historien qui pouvait prononcer sans appel dans la question, le chevalier Nicolas de Villegagnon qui figura lors de la descente d'une manière si éclatante, n'est d'aucune utilité pour la décider, car, quoique très minutieux dans les détails de l'affaire, il oublie malheureusement les dates et n'en indique pas une: nous sommes donc réduits à chercher ailleurs, et là précisément où il y a si peu d'accord.

Mayerne-Turquet, auteur de l'histoire d'Espagne, et Garnier, dans son histoire de France, suivent l'exemple de Villegagnon. Robertson, tant cité depuis quelques années au sujet de cette expédition, n'en fournit qu'une, celle du départ de Bougie après la défection de l'armée; et encore cette date, dont l'importance n'est certes pas grande, se trouve-t-elle fausse au point que l'Aperçu historique d'Alger, de 1830, la regarde comme une faute d'impression.

Un des plus anciens auteurs qui aient traité de la Barbarie, et celui-là même qui est le plus riche en détails, Marmol, inspire généralement de la confiance et présente beaucoup de dates ; toutefois, nous n'aurons pas recours à lui dans cette circonstance, non pas parce que nous le trouvons en grand désaccord avec nos historiens de prédilection, la chose ne serait pas juste, mais parce que, en examinant attentivement ses dates, nous y avons reconnu une grosse erreur. En effet, il fait mouiller la flotte le 26 octobre, qui se trouvait être un mercredi, puis fait débarquer l'armée deux jours après, c'est-à-dire un vendredi, et il ajoute « que le quatrième jour, qui était un *vendredi*, l'empereur leva le siége. » Le quatrième jour était un mardi.

L'auteur de l'Aperçu historique d'Alger, que nous aimons d'ailleurs à citer, s'est donné un soin tout particulier pour reconnaître les dates précises au milieu de ce chaos de chiffres, de jours de la semaine et d'expressions vagues dont se servent souvent les historiens pour se tirer d'embarras. Néanmoins, nous ne pouvons adopter ses résultats, parce qu'ils sont évidemment inexacts. D'abord, il les tire de Marmol, et nous venons de voir ce que vaut ici cette source ; ensuite, il fait lui-même une autre erreur en donnant, d'après cet auteur, le 26 pour le jour de débarquement, tandis que Marmol l'a présenté comme étant celui du mouillage de l'armée[1], en ajoutant, quel-

[1] Édit. Esp. 1573, f. 247, liv. 5.

ques lignes plus loin, qu'elle débarqua deux jours après, c'est-à-dire le 28. C'est sans doute une faute d'impression; mais cette faute ébranle toutes les autres dates fournies par l'Aperçu.

Nous voilà donc forcé de mettre hors de cause Marmol, Mayerne-Turquet, Garnier, Robertson et l'Aperçu historique.

Nous ne consulterons pas davantage Haédo et Baudoin qui ne donnent qu'une seule date, celle du 28 octobre, affectée au jour où la tempête détruisit la flotte. Il est d'ailleurs évident que l'un la tient de l'autre.

Sandoval et le manuscrit du Mehkmé, voilà les deux autorités irréfragables qui peuvent nous conduire vers la vérité. Remarquons que leurs positions sont tout-à-fait opposées, et que si nous trouvons quelque accord entre eux, ce doit être naturellement le sujet d'une présomption favorable à l'égard de leur exactitude, car il est évident qu'ils ne se sont rien emprunté mutuellement; il suffit, pour s'en convaincre, de remarquer que l'un ne fournit aucune date, mais qu'il indique scrupuleusement les jours de la semaine, tandis que l'autre précise les quantièmes des mois lunaires. Il n'y a pas de doute que Sandoval, s'il avait tiré des renseignemens de cet ouvrage, n'eût pris les dates : il ne se fût pas contenté de les traduire en jours hebdomadaires.

Nous trouvons dans le manuscrit que la flotte espagnole fut découverte à l'horizon trois jours avant la

fin de la lune de Gémaldi-Huttani, l'an de l'hégire 948, et ceci répond au 19 octobre 1541, qui tombe un mercredi; puis nous voyons que le dimanche suivant, c'est-à-dire le 23, elle mit pied à terre; et Sandoval dit positivement que le débarquement commença un dimanche, et se poursuivit le lundi et le mardi. Voici donc un accord bien remarquable entre ces deux auteurs, et qui nous donne un point de repère autour duquel nous grouperons toutes les opérations et même la marche des événemens. Le 23 octobre est donc pour nous le jour du débarquement de l'armée.

Il nous reste encore deux auteurs à examiner Mariana et Ferreras. Ils ne donnent qu'une seule date chacun, mais elle vient appuyer notre opinion sur l'exactitude de celle que nous avons obtenue. Le premier met l'époque du mouillage au 21 octobre, et le second fixè la reconnaissance de la flotte en mer au 20, ce qui revient au même, et nous savons par le commun accord de tous les historiens que la flotte attendit pendant deux jours sur rade que la mer se calmât pour commencer le débarquement, ce qui le mettrait, d'après ces auteurs, au 23, comme nous venons de le démontrer.

Une fois cette date fixée, la marche des opérations sera facile à suivre avec Sandoval, le manuscrit du Mehkmé, et surtout avec la relation de Villegagnon, qui nous conduit jour par jour jusqu'à l'issue des événemens.

Pendant que la flotte de l'empereur vient prendre

mouillage dans la baie d'Alger, portons un moment nos regards sur Alger même, et voyons ce qui s'y passe. Les historiens se sont généralement peu occupés de ces dispositions intérieures de la population. Haédo même est le seul qui semble avoir pris quelques informations à ce sujet, et il rapporte ce qu'il en sait à propos du troisième roi d'Alger, comme il l'appelle. C'est à lui que nous allons d'abord emprunter quelques détails sur la vie de ce renégat, puis le manuscrit du Mehkmé nous fournira d'autres renseignemens sur les moyens de défense préparés dans la ville.

Ainsi que nous l'avons dit, Hassan-Aga gouvernait l'Odgeac, lorsque Charles-Quint résolut de le soumettre, et voici en peu de mots son histoire.

Hassan était enfant lorsque Khaïr-ed-din l'enleva de la Sardaigne à l'issue d'une descente qu'il y fit, et où il ravagea la campagne. Sa tournure lui sembla agréable, et sa physionomie lui plut ; il le fit eunuque [1], et delà vient pour lui le surnom d'Aga, qu'il faut se garder de confondre avec le titre de chef d'armée. Barberousse fit élever cet enfant auprès de lui comme s'il eût été son fils, et il lui trouva une telle intelligence, des dispositions si réelles, qu'au bout de quelque temps il lui donna la charge de *chiaia* de sa maison, le destinant ainsi à l'administration de ses affaires et de sa fortune; plus tard il l'investit du

[1] En turc ce mot s'écrit *aka* ; mais se prononce *aga* : il signifie eunuque.

premier poste militaire de l'armée, et l'ayant à différentes fois envoyé à la tête de ses troupes lever les tributs dans le territoire de sa dépendance, il eut à se louer de son courage, de sa prudence et de son habileté.

Barberousse avait pris une si grande confiance dans Hassan que, lorsque, sur l'invitation du Grand-Seigneur, il se rendit dans le Levant, il ne crut pas pouvoir faire un meilleur choix pour gouverner la ville en son absence. Ce fut donc lui qu'il désigna pour le remplacer. En effet, les habitans n'eurent qu'à se louer de son administration, elle fut sage et paisible; et à une époque où de plus hautes qualités devinrent nécessaires, au temps où l'on apprit la défaite de Khaïr-ed-din devant Tunis, non seulement il montra de la présence d'esprit, mais il fit preuve d'une singulière fermeté; car les Algériens craignant que Charles-Quint ne vint les attaquer à la suite de sa victoire, voulaient se retirer à l'intérieur en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, tant les esprits étaient frappés de la renommée acquise par les armes du jeune empereur : pour arrêter cette défection générale, Hassan-Aga eut besoin de toute son influence.

Après la perte de Tunis, Barberousse vint pendant quelque temps reprendre la direction des affaires à Alger; puis, s'étant de nouveau remis en mer, il laissa encore le commandement à Hassan « aujourd'hui, dit Haëdo, qui écrivait au commencement du XVIIe siècle, beaucoup de gens qui le connurent assurent

qu'aucun roi d'Alger, jusqu'ici, ne fut plus droit ni plus juste. » Éloge remarquable et surtout digne de foi, puisqu'il vient d'une bouche espagnole.

Hassan avait appris de bonne heure les préparatifs de Charles-Quint, et il ne doutait pas que cette puissante flotte ne fût dirigée contre Alger. Il se disposa donc à opposer une vigoureuse défense, et l'une de ses premières mesures fut d'expédier des navires sur plusieurs point de la Méditerranée pour observer les mouvemens de l'ennemi. Il avait remarqué l'inquiétude qui régnait dans la ville, et voulant avant tout remonter les esprits, il donna une grande fête dont le but apparent était de célébrer la circoncision de son fils adoptif. En agissant ainsi, son intention était, sans aucun doute, de montrer une confiance absolue dans la cause des musulmans. Rien ne fut épargné durant ces jours consacrés au plaisir pour rendre la fête agréable au peuple, et pour le distraire de la panique qui s'était un instant manifestée chez lui. Quand elle fut terminée, Hassan-Aga visita toutes les fortifications, ordonna quelques réparations dans les remparts et dans les châteaux, fit élever par les esclaves chrétiens quelques nouvelles batteries dans les endroits qui ne lui paraissaient pas suffisamment défendu; puis ayant fait venir le Cheik-el-Médiné, qui est le premier magistrat civil, il lui donna l'ordre de faire le recensement, par quartier, des hommes en état de porter les armes. Tous ceux

qui pouvaient faire partie de cette milice improvisée devaient être inscrits sur un rôle.

Après avoir pourvu à ces premières dispositions, Hassan-Aga se porta hors de la ville ; il fit couper les arbres de tous les jardins, donnant lui-même l'exemple et n'épargnant point ses propriétés. Enfin, on publia dans toutes les rues d'Alger défense, sous peine de mort, de quitter la ville ou seulement d'en faire sortir les meubles : les femmes, les enfans mêmes durent se conformer à cette mesure. En agissant ainsi, le chef de l'Odgeac comptait sur l'ardeur que devaient déployer infailliblement les habitans lorsqu'ils auraient à défendre les objets les plus chers de leur affection.

Les troupes d'Hassan se trouvaient précisément à cette époque moins nombreuses que jamais, car une partie de la milice était partie avec le chérif, occupé alors dans le Ponent à la guerre contre les Portugais. On ne comptait donc dans Alger que huit cents Turcs de troupes réglées : il est vrai qu'ils étaient presque tous montés, et que l'on pouvait ajouter à cet effectif cinq mille Maures, la plupart Algériens; les autres individus employés à la défense de la ville étaient des Mayorquins, renégats depuis fort long temps, ou bien des Morisques d'Andalousie, qui tous maniaient l'escopette, et, en cas de pluie, se servaient d'arcs en fer, que l'on pouvait considérer à cette époque comme d'un grand secours. Dès le premier avis du projet de l'empereur, Hassan, avait fait prévenir,

les gens de la plaine, si bien qu'il était certain que les crêtes du Sahel ne tarderaient pas à être couvertes d'Arabes à cheval, de troupes innombrables de Cabaïles qui ne pouvaient manquer d'inquiéter l'armée chrétienne dès son débarquement, en lui tuant beaucoup de monde.

Un jour que Hassan était occupé dans la salle du divan à régler les dernières dispositions de sa défense, il fut tout à coup interrompu par l'arrivée du *saheb-el-nadhour*[1], qui annonçait avoir aperçu dans l'ouest une flotte qui couvrait tout l'horizon, et dont les voiles étaient si nombreuses qu'il avait vainement cherché à en calculer le nombre. Le roi d'Alger envoya aussitôt des cavaliers au sommet du Boujaréah, pensant que de ce point élevé ils pourraient mieux apprécier l'importance de la flotte; mais ils revinrent promptement, en déclarant qu'on n'en pouvait voir la fin.

Certain que c'était l'armée ennemie qui s'avançait, Hassan ordonna au Cheik-el-Médiné de faire mettre les habitans aux postes qui leur avaient été assignés à l'avance. A l'instant même cette disposition fut exécutée, et les forteresses, les tours, les batteries, les remparts, dans leur étendue, furent tout à coup hérissés d'armes, du milieu desquelles s'élevait une multitude de drapeaux, les uns étaient d'un rouge éclatant, d'autres verts ou jaunes, et la plupart portant l'image du

[1] L'officier de la lunette.

croissant, ou bien encore, quelques versets du Coran.

Une fois ce premier soin rempli, Hassan, monté sur un magnifique cheval arabe, parcourut la ville, et plaça lui-même, comme il l'entendait, les soldats de la milice. Pensant que l'attaque se ferait de préférence du côté de la porte de Bab-Azoun, il y établit une forte compagnie, à la tête de laquelle était un vieux capitaine, nommé Hadj-Méhémet, qui, par ses seules actions, s'était élevé de grade en grade au rang qu'il occupait. Il chargea le caïde Hassan, chef d'un district, de toute la partie du rempart qui avoisine cette porte; au caïde Jussuf il donna la mission de défendre Bab-al-oued; trois autres caïdes, chefs de districts, eurent aussi des postes particuliers à défendre ; mais ils reçurent toutefois l'injonction de se joindre, en cas de nécessité, à l'un ou l'autre de ceux qu'on vient de citer. Les noms de ces trois officiers nous ont été même conservés, c'étaient Safer, qui avait été chargé d'une tour peu éloignée de Bab-al-oued; Arslan, à qui se trouvait affectée la partie basse des remparts qui bordent le rivage, et que les Algériens appellent Caa-el-soui; et enfin Ramadan, placé non loin de Jussuf.

L'wkil-hardj de la marine eut ordre de faire armer les batteries du port et de Bab-el-bahar, et les reis Kachuk-Ali et Kedour lui furent adjoints. Tous ces chefs avaient sous leurs ordres un certain nombre de miliciens, d'andaloux ou de marins : le nombre de ces derniers se trouvant par hasard en minorité dans ce moment.

Toutes ces dispositions étant ainsi prises, et les munitions ne manquant nulle part, Hassan se porta sur la batterie qui avoisine la porte de Bab-Azoun, d'où son œil pouvait à la fois embrasser toute l'étendue de la baie, le rivage et les premières crêtes du Sahel, sur lesquelles un nombre immense de burnous blancs ne tarda pas à se montrer. Les Arabes se précipitaient par les ravins dans la plaine connue aujourd'hui sous le nom de Mustapha, et jadis sous celui de l'Hamma. Une nombreuse garde accompagnait Hassan, et son arrivée sur la plate-forme de la batterie fut saluée par les sons de la musique turque et le déploiement du grand drapeau national, formé de trois bandes de soie, rouge, verte et jaune, et orné de croissans d'argent.

Le lendemain, 20 octobre, qui était un jeudi, les Algériens purent voir, non sans émotion selon toute apparence, l'immense appareil de guerre qui se développait lentement sur la rade, et prenait poste près du rivage. Malgré l'audace bien connue des habitans de cette cité guerrière, et quoi qu'on en ait dit, il serait difficile de croire qu'un semblable spectacle ne jeta pas quelque terreur parmi les habitans ; ce qui prouve le contraire, c'est ce que rapporte Sandoval : cet historien dit positivement qu'Hassan fit châtier vigoureusement quelques hommes qui s'étaient montrés tristes et peu empressés. Toutefois, le manuscrit du Mehkmé raconte que les Algériens firent en cette circonstance une remarque qui les remplit de joie. S'étant aperçus

que la grande enseigne du principal bâtiment de la flotte était par hasard tombé à la mer au moment où il jetait l'ancre, ils en tirèrent un augure funeste pour les chrétiens. Ils se rappelaient alors la prédiction d'une morisque, qui avait dit jadis que les Espagnols seraient détruits dans trois expéditions différentes, la troisième étant commandée par un grand prince ; or, cette prédiction s'était déja réalisée pour l'expédition de Francesco de Véro, et quelque temps après pour celle de Moncade. Les Algériens étaient donc en droit de croire que la prophétie allait se compléter, et ils aimaient à reconnaître le grand prince dans l'empereur lui-même [1] : ils attendirent de pied ferme que les opérations de l'ennemi commençassent.

[1] Les sorcières, ou zinghané, ont été de tous temps en grande vénération auprès des Algériens ; on n'en remarque pas seulement chez les Morisques, mais encore parmi les Arabes et les Cabaïles. Celle qui prédit la destruction des trois flottes d'Espagne et notamment de l'expédition de Charles-Quint, est signalée par la plus grande partie des historiens, et Sandoval, qui en parle comme les autres, termine en disant : « *Agorava tambien la del emperador, y en ella no la enganò el demonio, si bien padre de mentiras, la fama de loqual anduvo entre los Espanoles, y campo imperial, mayormente quando començo y anduvò la tormenta.* »

On se souvient qu'une sorcière avait aussi prédit à Alger que cette ville serait un jour prise par des soldats portant des habits rouges, ce qui passe parmi eux pour un fait réalisé, puisque nos troupes, en 1830, portaient des pantalons garances. N'est-il pas probable que cette croyance superstitieuse vient de l'extrême courage avec lequel les chevaliers de Malte combattirent les Algériens dans l'expédition de Charles-Quint, et qui dut faire faire à ces derniers la réflexion que si les élémens ne les avaient pas secondés, ils n'eussent pu résister à de si hardis soldats. On sait, Baudoin le rapporte, que dans cette circonstance, les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem combattaient avec une casaque de soie cramoisie, sur laquelle était une croix blanche.

Revenons à l'armée de Charles-Quint. Nous avons dit que se trouvant fort mal mouillée là où elle avait d'abord jeté l'ancre, elle avait appareillé pour se rapprocher de Matifoux. Pendant qu'elle manœuvrait ainsi, c'était le 21, deux navires algériens, de ceux que Hassan avait envoyés à la découverte, vinrent donner dans le milieu de la flotte. Se voyant sur le point d'être pris, ils se dirigèrent au large, en faisant force de rames. Les galères chrétiennes se mirent aussitôt à les poursuivre; mais l'un de ces navires parvint à s'échapper, tandis que l'autre, attaqué par une des galères de Cigala, fut capturé. L'empereur obtint des prisonniers quelques renseignemens sur les dispositions de défense d'Alger et les forces que renfermait ses murs. Le vent était devenu calme pendant le reste de cette journée, aussi suffit-elle à peine pour réunir toute la flotte.

L'empereur, voulant laisser le temps à la mer de s'apaiser, et profiter de la même occasion pour faire reposer les soldats, attendit jusqu'au dimanche 23 avant d'ordonner la descente. Le 22, il envoya, sur un bateau, Ferdinand de Gonzague et Jacques Bosso, avec la mission de cotoyer le rivage et de reconnaître le point le plus avantageux pour opérer le débarquement et disposer l'armée. Ces deux capitaines, après avoir jugé que la plage située entre l'Arach et l'Hamma était le point le plus convenable, revinrent trouver l'empereur, et le décidèrent facilement dans le choix qu'il fit.

Le lendemain, le temps étant calme, le débarquement commença, après que la flotte se fut approchée du milieu de la baie. L'empereur, monté sur la poupe de *la Reale*, s'avança près de l'endroit indiqué, afin que les troupes remorquées dans des bateaux par les galères passassent sous ses yeux et pussent également le voir. *La Reale* portait l'étendart impérial en tête du grand mât, et l'on y voyait un crucifix. A l'extrémité de chaque antenne, pendait une bannière parsemée de croix. Toutes les galères, arborant les enseignes de leurs nations, ainsi que des bannières de diverses couleurs, étalaient leurs rames et disputaient de vitesse pour faire avancer les transports mouillés au large et les rapprocher du rivage, tandis que les bateaux légers prenaient les soldats et les déposaient à terre, munis de leurs armes et emportant du biscuit pour trois jours.

Depuis l'arrivée de la flotte des chrétiens, ceux-ci n'avaient cessé de remarquer un grand nombre d'Arabes à pied, d'autres à cheval, parcourant la plage, et qui paraissaient les défier en élevant leurs armes au dessus de leur tête et en agitant en l'air les pans de leurs burnous. Leur nombre augmenta surtout lorsque le débarquement commença, car ils tentèrent de s'y opposer; mais les coursiers de quelques galères qui avaient été commandés pour se tenir tout-à-fait rapprochés de la côte et pour soutenir ainsi le débarquement par la vivacité de leur feu, les obligèrent bientôt à laisser la plage libre.

Ce premier jour, l'infanterie seule débarqua et se précipita au delà des hauteurs de la plage pour prendre position. Les Arabes, qui paraissaient partagés en six groupes, essayèrent plusieurs charges, mais chaque fois qu'ils se présentaient, il suffisait de quelques coups de canon des galères pour leur faire tourner le dos. A la nuit, ils se replièrent dans la montagne.

L'empereur avait mis pied à terre vers le milieu de cette journée, et accompagné d'une partie de son état-major, il était venu prendre possession d'une petite maison qui se trouvait là, et dont il fit momentanément son quartier-général. Aveuglé peut-être par ses anciens succès en Barbarie, et mettant trop de confiance dans le brillant courage d'une armée éprouvée, dont une ville dénuée de troupes ne pouvait guère, selon lui, braver la puissance, Charles-Quint pensa qu'il serait inutile de guerroyer, et que sans doute il lui suffirait de faire des sommations pour obtenir la reddition d'Alger. Plein de cette idée, il envoya un parlementaire; c'était un chevalier espagnol, don Lorenzo Manuel, homme de courage, et ayant d'ailleurs l'habileté nécessaire pour une mission de cette nature : il avait, disent les historiens, un air hautain et dédaigneux, qui représentait de tout point l'orgueil du maître. Il s'avança donc vers la porte de Bab-Azoun, portant une pique surmontée d'un pavillon blanc en signe de paix, et bientôt entouré d'Arabes, il fut conduit en présence d'Hassan. Marmol et Sandoval ensuite rapportent l'entretien qu'il y eut alors

entre eux. Toutefois le premier de ces historiens ajoute un incident qui ne nous paraît pas d'accord avec le caractère ferme et honorable que l'on se plaît à reconnaître généralement à Hassan-Aga.

L'empereur faisait dire à celui qui gouvernait alors l'Odgeac, « que s'il voulait éviter la guerre, il n'avait qu'à lui remettre la ville ; il ajoutait en outre qu'il lui fallait changer de religion pour adopter celle des vainqueurs, lui rappelant d'ailleurs que ce devait être la sienne, puisqu'il était fils de chrétien. Lorenzo ajouta « que Barberousse n'avait fait qu'usurper la ville d'Alger, que lui Hassan était né vassal de l'empereur, et que s'il avait amené une flotte si puissante, c'est que la conquête définitive du pays avait été sérieusement résolue. Qu'au surplus on lui accorderait tout ce qu'il pourrait désirer, et que ses Turcs iraient où bon leur semblerait. L'empereur terminait ses propositions en disant : que les Maures resteraient libres, maîtres de leur fortune et de leurs opinions religieuses ; mais que si Hassan-Aga s'obstinait dans son refus, il lui arriverait ce qui était arrivé à Khaïr-ed-din son maître, et pis encore, parce que les soldats espagnols ne lui laisseraient certainement pas la vie ; et que quant à lui, il ne pourrait alors user de clémence à son égard. » Jusqu'à ce passage, Marmol fait tenir précisément à l'envoyé de Charles-Quint les mêmes paroles que nous retrouvons dans Sandoval ; mais il ajoute ensuite, sans indiquer la source où il a puisé ce renseignement, que l'empereur avait chargé Lorenzo de faire en particulier de grandes offres à Hassan ; que ces proposi-

tions firent un instant balancer le renégat ; qu'il parut même disposé à satisfaire Charles-Quint, mais qu'il fut retenu par le caïde Méhémet, juif renié et espagnol, qui depuis devint roi de Tagora. Au dire de cet historien, Méhémet étant venu trouver le généralisssime avec plusieurs Turcs, lui aurait fait de vives remontrances et en même temps dicté la réponse si fière qu'il fit ensuite. Sandoval n'admet aucune faiblesse de la part d'Hassan, il lui fait répondre qu'il ne désirait pas d'autre honneur que de terminer ce débat par le sort des armes, et qu'il était prêt à mourir s'il rencontrait des forces supérieures. A cette décision positive, il ajouta avec un grand sens : qu'en se conformant au désir de l'empereur, il ne délivrerait point son peuple de l'ennemi, et qu'il ne savait pas pourquoi il lui donnait des conseils. Que si Sa Majesté avait de bons soldats, du train d'artillerie et des chevaux, tout cela ne lui manquait point ; qu'il espérait d'ailleur en Mahomet, et que certainement Alger, tant illustré par les défaites de Francesco de Véro et de Moncade, tous deux fameux capitaines, acquerrait encore plus de gloire par la défaite de Charles-Quint.

Si la substance de cette réponse rapportée par Sandoval est exacte, il est fort croyable qu'ayant au fond le sentiment bien réel de sa faiblesse numérique, Hassan-Aga comptait sur la saison, et sur la série de tempêtes qui régnait déjà depuis quelques jours sur cette côte, et ne laissait que de courts intervalles de beau temps. Le calme qui s'était manifesté le jour du

débarquement, le ciel couvert, quelques gouttes d'eau qui tombaient alors, tout cela devait être à ses yeux autant de pronostics certains d'une bourrasque, auxiliaire bien plus puissant en ce moment, que ne l'était, à coup sûr, les hordes nombreuses d'Arabes qui couvraient la pente orientale du Sahel.

L'entrevue étant terminée, Hassan fit reconduire jusqu'aux avant-postes de l'armée chrétienne, le chevalier Lorenzo Manuel, qui irrita beauconp l'empereur, par le récit de ce qui s'était passé. Toutes les dispositions furent aussitôt prises pour se rapprocher d'Alger et investir la place. L'armée fut divisée en trois corps : le premier, qui devait former l'avant-garde, se composait de la division espagnole, et avait à sa tête Fernand de Gonzague. Le corps de bataille, composé des Allemands, devait être commandé par l'empereur en personne, secondé par le duc d'Albe. L'arrière-garde devait venir ensuite, et se trouvait composée de la division italienne ainsi que des chevaliers de Malte [1] et des soldats qui les accompagnaient. Il est probable que les volontaires en faisaient

[1] « L'empereur, dit Baudoin, disposa les chevaliers de Malte sur les bords du côté gauche de la bataille, de trois en trois, au bout de chaque rang, portant leur sopraveste de soie cramoisie, avec la croix blanche, leurs piques, et autres riches armes qui rendaient un aspect vague et éclatant. » Toutefois, Villegagnon et Sandoval font marcher les chevaliers de Malte avec le corps des Italiens, qui était destiné pour l'arrière-garde, et suivait le bord de la mer, ce qui est plus probable, puisque nous les verrons figurer dans la rencontre qui eut lieu près du pont des Fours, au bord de la mer.

aussi partie. Ce corps marchait sous les ordres de Camille Colonne.

Le lundi 24, dès la pointe du jour, on s'occupa du reste de l'armée et de son débarquement; neuf trains d'artillerie furent déposés sur la plage, et on les partagea entre les trois divisions. On mit également à terre la cavalerie, ainsi qu'un grand nombre de munitions de guerre; mais dans le matériel débarqué, il n'y avait point de tentes pour les soldats, on avait négligé tous les objets propres à garantir de l'humidité ou des chaleurs extrêmes, et les vivres avaient été oubliés.

A midi, le débarquement étant complètement terminé, l'armée s'ébranla dans l'ordre que nous avons indiqué, pour se rapprocher de la ville; les trois corps de l'armée marchèrent de front : l'avant-garde occupait la gauche, c'est-à-dire le haut de la plaine, l'arrière-garde avec les chevaliers de Malte, suivait le bord de la mer, et le corps de bataille gardait le centre. Pendant cette marche, les cavaliers arabes s'élançaient au devant de l'armée chrétienne, et ils lui envoyaient alternativement une grêle de flèche et de balles : il y eut quelques escarmouches durant cette première journée. Chose assez étrange, mais que nous atteste Villegagnon, l'armée ne fit qu'un millier de pas, et prit poste à l'Hamma.

Pendant toute la nuit, les troupes irrégulières de l'ennemi ne cessèrent de harceler le camp; la plage retentissait de nombreuses décharges de mousqueterie, et le feu était dirigé surtout vers l'endroit où s'élevait la

tente de l'empereur. Un officier de la milice turque, nommé Hadj-Bacha, proposa à Hassan un coup de main hardi; selon lui, il fallait profiter de l'obscurité pour faire une sortie contre les chrétiens qu'on trouverait, probablement, plongés dans le sommeil. Le renégat y consentit, et à trois heures du matin cet officier, suivi d'une grande quantité de musulmans, se dirigea sur les feux que quelques soldats avaient allumés, et pénétra jusqu'aux avant-postes : là, il fit des décharges imprévues qui jetèrent un moment la confusion dans l'armée. Le duc d'Albe fit marcher trois compagnies espagnoles qui les poursuivirent longtemps et ne rejoignirent le camp qu'après avoir épuisé toute leur poudre. Il y eût quelques blessés, et ce fut là tout le succès qu'obtinrent les Algériens dans une sortie dont leurs historiens tirent grande vanité.

Le 25, l'armée se remit de nouveau en marche; mais bientôt la plaine se rétrécit : il devint nécessaire de franchir des collines. L'empereur donna l'ordre à Gonzague de gagner, avec les corps espagnols, les hauteurs, et d'en chasser les Arabes qui, prenant l'armée par le flanc, ne cessaient de l'inquiéter et retardaient sa marche. Ce mouvement, qui fut exécuté avec une intrépidité rare, et à travers des passages difficiles, sans que la vivacité de l'attaque dût se ralentir, protégea l'armée dans sa marche, et lui permit de s'étendre et d'envelopper les murs d'Alger. Les Espagnols ayant chassé les Arabes des premières crêtes des montagnes, étendirent le

flanc gauche de l'armée dans l'ouest de la ville, jusqu'au près de ce ravin au fond duquel coule l'Oued-bab-el-oued. Une hauteur placée dans le sud, *Cudiet-el-Sabaoun*, où est aujourd'hui le château de l'empereur, et d'où l'on avait chassé quelques Turcs qui, selon Baudoin, avaient quatre pièces de canons, fut aussitôt occupée par le centre, et devint le quartier général de Charles-Quint, à l'endroit nommé Sidi-Jacoub. L'arrière-garde formait le flanc droit de cette ceinture, et s'étendait depuis le pied des montagnes jusqu'au bord de la mer au cap Tafoura, là où est aujourd'hui le fort Bab-Azoun[1]. Tous ces mouvemens ne purent s'opérer sans de nombreuses escarmouches, et sans que le canon de la place se fit entendre; mais, en somme, il ne se passa rien de remarquable dans cette journée, si l'on en excepte le déploiement de l'armée autour de la ville. Il est vrai que le manuscrit du Mehkmé parle d'une sortie qui aurait eu les plus heureux succès, et dans laquelle se distinguèrent particulièrement Hadj-Bacha, Hadj-Méhémet, caïde Kedour et Hadj-Bekir, mais les historiens espagnols se taisent à ce sujet.

Une fois les dernières positions prises, l'armée avait en face d'elle les remparts d'Alger, et, ainsi que le fait très bien observer Villegagnon, ces fortifications lui présentaient un angle. Derrière elle, les Arabes continuaient leurs mouvemens irréguliers et pouvaient

[1] Manuscrit du Mehkmé.

bien lui donner quelque occupation ; mais, en définitive, toute voie de communication se trouvait interceptée entre eux et la ville, à moins qu'ils ne fissent un grand circuit et qu'ils n'essayassent de pénétrer du côté de Bab-el-oued. En outre, comme les chrétiens occupaient le point le plus élevé des montagnes, ils dominaient les Arabes qui couvraient le Sahel ; là encore, l'avantage leur était promis : des ravines nombreuses et profondes servaient à leur défense. Forte de cette position plus heureuse qu'elle n'avait osé l'espérer d'abord, l'armée s'abandonnait déjà à la joie. Les Turcs et les Maures étaient rentrés dans la ville, et des postes avancés veillaient à l'entour de l'armée, qui n'attendait que le lendemain pour tenter un coup décisif.

Pendant cette journée du 25, où l'armée si habilement conduite avait vu s'aplanir les premières difficultés, la marine n'était point restée inactive. En effet, l'empereur ne voulant pas perdre un temps précieux, venait de donner avis à don Pedro de la Cueva et à don Luiz Pisàno de mettre à terre la grosse artillerie de siége. Francisco Duarte, pourvoyeur de l'armée, avait reçu ordre également de débarquer des armes, des haches, des échelles, des pics de mineurs, tout le matériel nécessaire pour une attaque vigoureuse. Ce n'est pas que l'on pût croire que le mur d'enceinte fût capable d'une résistance bien grande, mais il fallait hâter l'opération. Pendant qu'on se préparait à mettre ces divers objets à terre, André Doria, toujours d'après

les injonctions de l'empereur, s'approcha d'Alger pour battre les môles et jeter, s'il était possible, le désordre dans la ville. Ce mouvement s'exécuta dans la soirée. Toutes les galères, tous les navires qui étaient armés de quelque artillerie, vinrent former une ligne devant la partie méridionale de la ville et commencèrent aussitôt un feu nourri auquel les batteries répondirent, sans que de part et d'autre il y eut le moindre mal.

Ce déploiement de forces aurait certainement intimidé les Algériens, fort peu en mesure, après tout, d'opposer une longue résistance, s'ils n'avaient compté sur le secours si puissant des tempêtes. Baudoin seul cite un fait qui, s'il est exact, donne une idée juste de la disposition morale dans laquelle devaient être les Turcs. « Toute l'armée, dit-il, étant approchée et logée devant Alger, un Mottigère sortit de la ville, qui donna avis à l'empereur qu'il ne fallait point ceindre toute la ville et qu'il fallait laisser une porte libre aux Maures qui délibéraient de quitter l'Aga, et se retirer. Mais les assiégés, sur le soir, remarquèrent des nues obscures et qui se levaient à l'entour du soleil couchant, par lesquelles ils reconnurent que bientôt surviendrait quelque grande tourmente sur la plage d'Alger et sur l'armée chrétienne, ce qui fit changer d'avis aux Maures..... »

En effet, l'événement le plus fatal, un de ces événemens qui peuvent rendre tout à coup inutiles les mesures les plus sagement combinées, vint changer la

face des choses : en quelques heures, une grand espérance allait être détruite.

Dès l'après-midi du 25, le ciel s'était montré couvert de nuages qui chassaient avec rapidité du nord, quelques gouttes d'eau étaient tombées, et, si l'amiral eût possédé une plus grande connaissance du pays, et de son climat, il aurait reconnu dans ces phénomènes atmosphériques de fâcheux indices. Alors, il n'y a nul doute que, au lieu de rallier sa flotte sous les murs de la ville, il l'eût en toute hâte rassemblée dans la petite baie de Matifoux, et il eût encore plus sagement agi, si, la faisant appareiller, il se fût dirigé au large. En opérant ainsi, il eût préservé du naufrage bien des navires ; mais il n'en fit rien, et lorsque le vent commença à souffler, tout se trouva disposé de la manière la plus défavorable. Vers le soir, le temps devint extrêmement froid, et les soldats, démunis de tout ce qui pouvait être nécessaire dans cette circonstance, souffrirent singulièrement de la pluie : elle tombait en abondance, ruinait les chemins, grossissait les torrens, et paralysait toutes les opérations de l'armée. Au coucher du soleil, la tempête était déclarée. Ecoutons un récit bien simple et bien sincère de ce désastre ; c'est celui de Villegagnon.

« Après avoir refoulé l'ennemi dans la ville, l'empereur avait pris toutes les précautions que pouvait suggérer la prudence humaine, et, sur le soir, on établit des postes avancés qui devaient veiller au devant de l'armée. Celle-ci se livrait tout entière à la

joie, quand arriva tout à coup un événement funeste qu'il était impossible d'éviter. Des pluies épouvantables commencèrent à la première heure de la nuit et continuèrent pendant toute sa durée; déjà insupportables par leur abondance, elles le devinrent davantage par la force du vent; car les soldats avaient débarqué sans se prémunir d'aucun moyen d'abri : ils n'avaient ni manteaux pour se garantir du froid, ni tentes pour y chercher un refuge contre l'eau du ciel. Tourmentés par l'orage et glacés par le froid, ils sentirent leur courage manquer en même temps que leurs forces. La mer s'était soulevée d'une manière incroyable; son agitation s'était accrue de telle manière que beaucoup de navires, trop faibles pour résister à sa violence, cassèrent leurs câbles ou leurs ancres et vinrent se fracasser sur le rivage; d'autres s'entrouvrirent et coulèrent à fond : non seulement on perdit beaucoup de monde, mais on vit disparaître quantité d'approvisionnemens. Lorsque le jour se montra, le désastre augmenta encore; car la force du vent et de la pluie était devenue telle, que c'était à peine si l'on pouvait se tenir debout. »

Il ne fallait pas moins, en effet, que cette nuit de désastre pour changer totalement la fortune de Charles-Quint. Alors les rôles ne furent plus les mêmes : chrétiens et maures comprirent rapidement leur position nouvelle. Les premiers voyaient s'évanouir en un instant toutes leurs espérances de succès : cette joie bruyante qu'ils n'avaient pu contenir la veille, en se

trouvant maîtres des hauteurs d'Alger, s'était tout à coup évanouie. Les autres, au contraire, qui avaient bien pu désespérer de leur cause, voyaient dans ce secours inattendu du ciel l'accomplissement d'une loi suprême qui leur rendait toute leur audace.

Cette nuit fut terrible pour l'empereur, et cependant il ne pouvait apprécier encore à leur juste valeur tous les maux qui venaient fondre à la fois sur sa flotte. Entouré d'une foule de généraux, d'officiers appartenant à diverses nations, de soldats même, il cherchait à les rassurer par la fermeté de sa contenance et par une apparente tranquillité. Puis, la ferveur des idées religieuses devait à ce moment encore exercer son influence sur cette ame hautaine. On raconte qu'il fit appeler un pilote : « Combien de temps, lui dit-il, la flotte peut-elle encore supporter la tempête ? — Deux heures, répondit le marin. — Quelle heure est-il ? — Onze heures et demie. — Ah ! tant mieux, reprit le monarque d'un air satisfait ; c'est à minuit que les bons pères se lèvent, en Espagne, pour faire la prière ; ils auront le temps de nous recommander à Dieu [1].

Le jour commençait à peine à paraître, que des clameurs épouvantables se firent entendre vers le bas de la montagne, non loin des murs d'Alger. Ces cris de guerre annonçaient qu'une foule de Turcs et de Maures venaient attaquer l'armée dans ses retranchemens.

[1] Baudoin.

En exécutant cette sortie imprévue, les musulmans, sans aucun doute, ont voulu profiter du profond découragement que devait faire naître le désastre de la veille. Ils comptent aussi sur l'espèce d'engourdissement dans lequel sont plongés les soldats. Le calme s'est cependant rétabli parmi eux; ils marchent toujours avec résolution, mais en silence; déjà ils sont dans les retranchemens des chrétiens, et ils les accablent de traits. Un de ceux qui prirent part à la lutte va nous faire comprendre son vrai caractère.

« Surpris de cette attaque, dit Villegagnon, recevant le vent et la pluie dans la face, nous courons cependant à nos armes. A mesure que chaque chrétien se présente, on le pousse vers l'ennemi qui lâche d'abord le pied, mais c'est pour nous attirer dans l'embuscade qu'il a préparée, et où en effet nous allons donner dans notre imprudente ardeur. Nous étions supérieurs en nombre, égaux en courage; mais les armes de nos adversaires et leur position étaient préférables aux nôtres et leur donnaient l'avantage. D'un point élevé où l'ennemi s'était placé, il nous accablait de flèches et de pierres, pour nous empêcher de monter jusqu'à lui. La pluie nous privant de l'usage de nos armes, nous n'avions aucun projectile à lui envoyer. Il nous fallait donc combattre avec nos lances, et, pour ainsi dire, corps à corps. Mais nous étions retardés par notre ignorance des lieux et la légéreté de l'ennemi qui fuyait devant nous, s'arrêtant parfois pour nous envoyer de loin des flèches et

des pierres. Ce genre de combat était tout nouveau pour nous.

« Voici quelle est l'habitude de ces guerriers : ils n'en viennent jamais aux mains pour se mêler avec nous et combattre de pied ferme; mais ils nous chargent à cheval, en petit nombre, et nous lancent des flèches pour nous faire quitter nos rangs. Si nous les abandonnons pour nous mettre à leur poursuite, ils reculent à dessein et prennent la fuite, espérant que nous les poursuivront avec trop d'ardeur bien loin de nos rangs, car alors ils tournent bride et reviennent en grand nombre entourer et massacrer nos soldats épars. Dans cette affaire, les cavaliers sortis de la ville avaient amené avec eux un nombre égal de fantassins, qui couraient au milieu d'eux avec une telle vitesse qu'ils suivaient le galop des chevaux. Trompés par ce genre de combat, nos soldats croyant l'ennemi en fuite, le poursuivirent imprudemment, hors de rangs, jusque sous les murs de la ville ; mais à peine l'ennemi fut-il entré, qu'il accabla les nôtres de flèches et de balles : il en fit un grand carnage. Parmi les Italiens, ceux qui n'avaient pas une grande habitude de la guerre furent mis en fuite, ce qui fit que les chevaliers de Rhodes restèrent seuls aux portes de la ville, avec quelques braves italiens que leur courage avait retenus au combat. Quant à nous, soupçonnant ce qui arriva bientôt après, que l'ennemi, voyant la débandade des nôtres, pourrait bien nous attaquer de nouveau, nous allâmes planter nos drapeaux dans un défilé situé entre des tertres et

une colline, où quelques soldats pouvaient en combattre un bon nombre. . . . .
Nos soupçons ne nous trompèrent pas : à peine fûmes-nous engagés dans le défilé, que l'ennemi s'élança hors de la ville, exécutant sa charge en courant sur nous dans le plus grand désordre. Quand il se vit suffisamment rapproché, il lâcha pied, selon sa coutume, pour nous attirer hors du défilé, nous entourer et nous massacrer dans la plaine. Voyant que leur ruse ne leur servait à rien, les Maures firent monter des fantassins sur la colline et sur les hauteurs qui nous dominaient, afin de pouvoir de là nous jeter des pierres et des flèches. Ceux d'entre nous qui n'avaient pas d'armures ne pouvaient éviter leurs coups. Il en résulta que beaucoup quittèrent le champ de bataille et que notre nombre s'en trouva fort diminué. L'ennemi s'irrita de voir une si petite troupe résister à tant de monde, et résolut de nous combattre de près. Il lança donc ses chevaux et nous attaqua avec la pique, mais alors nos armures nous protégèrent.

« Voyant qu'il n'y avait plus d'autre ressource à attendre pour nous que de notre courage, nous pensâmes que nous devions plutôt mourir en laissant un noble souvenir de notre valeur, et en faisant payer cher notre mort à l'ennemi, que de nous laisser atteindre honteusement en fuyant. Ce qui nous affermissait dans cette résolution, c'était l'idée que nous serions peut-être secourus par l'empereur. Soutenus par cette espérance, nous continuions, en employant la lance, à

repousser les charges de l'ennemi. Quand il se mêlait à nous, nous l'enveloppions, et les coups devenaient d'autant plus faciles que ces hommes vont nuds au combat. Voyant notre résistance, les Algériens reculèrent un peu, mais seulement hors de la portée de nos lances. Alors, de cette distance, ils nous lançaient des traits et des javelines, visant les parties du corps découvertes, et nous envoyant des flèches qui devaient percer nos armures. Serrés comme nous l'étions, nous ne pouvions les éviter; notre courage nous devenait donc inutile; aussi, bientôt plusieurs de ceux qui avaient combattu au premier rang, affaiblis par de graves blessures, quittèrent leur poste et rendirent ainsi moins forte notre ligne. En ce moment, l'empereur arriva à notre secours avec toutes les troupes allemandes. En l'apercevant, l'ennemi s'arrêta un peu, et nous laissa le temps de prendre haleine. Charles avait placé ses troupes à l'endroit où les collines s'écartaient les unes des autres. Quelle était la force de ce secours, l'ennemi ne pouvait le découvrir, à cause des défilés et des hauteurs qui le séparaient de nos soldats. Voulant pourtant le savoir, il courut au-devant du monarque, mais cette manœuvre ne lui servit à rien. Craignant, dans le cas où il renouvellerait le combat et où il serait forcé de rentrer dans la ville, que les nôtres n'y entrassent, il profita pour se retirer d'un moment favorable et se contenta de nous envoyer quelques boulets. »

Il ne sera pas sans intérêt de placer à côté de cette

relation, le récit du combat, tel qu'il est dans le manuscrit du Mehkmé ; malgré sa briéveté et le peu de détails qu'il renferme, il montrera le degré de confiance que l'on peut accorder à cette pièce remarquable :

« Les Algériens, à la pointe du jour, firent une sortie générale avec cette confiance que leur inspirait la protection du ciel, qui se manifestait en leur faveur d'une manière si sensible. Ils pénétrèrent dans les retranchemens des chrétiens et y firent un grand carnage. Les chefs infidèles, voyant le découragement des troupes, allèrent trouver leur roi, et lui dirent : « Seigneur, tout va périr, et les musulmans vont se rendre maîtres du camp si tu ne viens, par ta présence, ranimer ton armée. » Aussitôt ce maudit de Dieu prit ses armes ; ses gardes l'entourèrent, et il s'avanca dans l'espoir d'arrêter les progrès des Algériens. Les musulmans furent obligés de reculer, et quittant les collines, ils vinrent se rallier près de Raz-Tafoura. Les chrétiens, encouragés par ce premier avantage, les poursuivirent, et les musulmans reculèrent devant eux, d'abord jusqu'à Melaab-el-Koura [1], et ensuite jusqu'à Cantarat-el-efran [2], qu'ils furent encore obligés d'abandonner, à cause de cette multitude d'infidèles qui venaient les assaillir de toutes parts et qui se succédaient comme les flots d'une mer agitée. Ils

[1] Le jeu de boule.

[2] Le pont des Fours. C'est le pont qui est aujourd'hui à l'extrémité du faubourg Bab-Azoun, à l'entrée de la place Didon.

vinrent jusqu'au mausolée de Sidi-Hali-el-Taca, à l'extrémité du faubourg de Bab-Azoun ; là les musulmans reprirent courage, et faisant volte-face, ils forcèrent à leur tour les chrétiens, au moyen de leurs arcs et de leurs frondes, à rentrer au plus vite dans leurs retranchemens. C'étaient, dans ce moment, les seules armes dont on pût se servir, car la pluie ne cessa de tomber à grands flots. »

On vient de lire le récit général, tel qu'il nous a été transmis par l'homme qui paraît avoir le mieux apprécié la position réciproque des deux partis durant l'action. Nous le répétons, en comparant ce que dit Villegagnon avec le rapport un peu succinct peut-être du Mehkmé, on voit combien est sincère le vieux soldat qui s'est fait un moment historien. C'est d'après cette autorité irrécusable que nous avons cru devoir établir les données principales ; mais si, pour apprécier les faits de cette importance, où chaque mouvement devient décisif, pour ainsi dire, on sent la nécessité des détails, d'autres chroniques nous les fourniront.

Les historiens des deux nations sont unanimes dans leur récit. Pendant que les Turcs se précipitaient sur l'armée chrétienne, que les retranchemens étaient envahis, la pluie ne cessa pas de tomber à grands flots, et cependant l'armée impériale opposa toujours une noble résistance : elle était même parvenue, en contenant l'ennemi, à empêcher l'envahissement complet des postes.

L'empereur, averti de ce qui se passait, envoya aussitôt sur les lieux Camille Colonne : celui-ci, étant parvenu à réunir quelques troupes bien déterminées, et se voyant surtout secondé vivement par les chevaliers de Malte, parvint à faire reculer les assaillans jusqu'au delà du pont des Fours. Pendant ce mouvement, Fernand de Gonzague avait eu le temps d'accourir de son côté, et s'adressant aux Italiens, il leur avait reproché leur lâcheté avec toute l'énergie de son caractère, cherchant à leur faire comprendre qu'il n'y avait plus qu'un seul moyen de réparer la tache faite à leur honneur, et qu'il le fallait adopter avec une franehe détermination.

Bientôt Augustin Spinola parut égalēment, suivi de ses gens et animé d'une ardeur d'autant plus grande qu'il rougissait de la défection des Italiens. Il s'attacha vivement à l'arrière-garde de l'ennemi, et le poursuivit jusque sous les murs de la ville.

On ne saurait le passer sous silence, néanmoins, d ns cette circonstance ce furent surtout les chevaliers de Malte qui recueillirent l'honneur de la journée ; non seulement la gloire qu'ils acquirent à ceux de *la langue de France* fut bien réelle, mais ils prouvèrent que s'ils avaient été plus nombreux ou tout au moins soutenus, c'en était fait de la ville d'Alger, car l'armée chrétienne s'en emparait.

Cette poignée de braves marchait à pied, précédée simplement de l'enseigne de l'ordre, que portait Ponce de Balagner, dit Savignac. Le long du chemin de Bab-

Azoun, on voyait battre en retraite, devant eux, le gros de l'armée algérienne, presque uniquement composée de cavaliers. Parvenus à l'entrée du faubourg, la mêlée s'engagea, et l'on ne combattit plus qu'à coups de lances et d'épées. Cette échauffourrée fut surtout fatale à un grand nombre de musulmans, qui y périrent ; et au rapport de plusieurs historiens, Nicolas de Villegagnon, celui-là même auquel nous avons emprunté plus d'un curieux renseignement, se conduisit avec une intrépidité rare et une présence d'esprit qu'on ne saurait passer sous silence. Frappé d'un coup de lance par un cavalier, et voyant qu'il a manqué celui qu'il lui destinait à son tour, il profite du moment où le cheval de son ennemi est embourbé, s'élance vers lui, le désarçonne en le tirant avec vigueur par un bras, et le tue dans la fange à coups de poignard [1].

Durant cette mêlée, et pendant que les troupes se rapprochaient insensiblement des murs de la ville, le désordre et la confusion furent si grands, que les chevaliers de Malte, qui s'étaient avancés bien en avant d'une partie de l'armée musulmane, se consultèrent un instant pour savoir s'ils ne pénètreraient pas pêle et

[1] Des historiens fort peu soucieux de recourir à la vérité, ou qui ne craignent pas de mettre leur imagination à contribution quand il s'agit d'un fait un peu extraordinaire, ont présenté cette action d'une manière fort différente ; ils ont affirmé que Villegagnon s'était élancé en croupe derrière ce cavalier, et que c'était en l'étreignant d'un bras qu'il l'avait poignardé avec la main restée libre. On attribue du reste le même trait à Sanderberg.

mêle avec les Maures dans la ville; toutefois, après avoir considéré leur nombre, ils y renoncèrent ; Hassan-Aga, d'ailleurs, ne leur laissa guères le loisir de la réflexion. Rentré avec la plus grande partie des siens, et se voyant pressé par les casaques rouges (c'est ainsi qu'il appelait les chevaliers de Malte, qui lui inspirait toujours grande terreur), il fit promptement fermer la porte de Bab-Azoun, laissant ainsi beaucoup d'Algériens à la merci de l'ennemi. Quelques uns d'entre eux se sauvèrent, il est vrai, à toute bride, vers les autres portes de la ville, qu'ils purent atteindre par des sentiers qui leur étaient connus; mais le plus grand nombre fut massacré au pied même de celle qui seule avait pu arrêter la phalange intrépide. Ce fut en ce moment que Ponce de Balagner, tenant l'enseigne de la religion d'une main, enfonça de l'autre son poignard dans la porte et l'y laissa fiché, noble action que se plaisent à rappeler les vieilles chroniques, et que les historiens modernes ont trop souvent oubliée.

Pendant que ces choses se passaient, Hassan-Aga rassemblait ses soldats sur les remparts, et commençait déjà à assaillir les chevaliers d'une grêle de balles auxquelles on joignait des pierres, des traits et une foule de projectiles qui en blessèrent un grand nombre. Ceux-ci, voyant qu'on ne les avait point suivis, et que c'était en vain qu'ils attendaient du secours, prirent le parti de la retraite, ce qu'ils firent en surmontant de grandes difficultés, et même avec des pertes

nombreuses; car les Turcs, pouvant juger du haut des remparts que nul corps de troupe ne se détachait pour protéger leur retraite, et, considérant alors le petit nombre de ces braves, se décidèrent à les poursuivre, et firent ouvrir les portes de Bab-Azoun. Ce fut alors aussi que l'on vit paraître Hassan, monté sur un cheval magnifique, revêtu de son costume de guerre le plus somptueux; il s'avançait, suivi de sa cavalerie et d'un grand nombre de fantassin. Au premier abord, les chevaliers, groupés à l'entrée du faubourg, essayèrent de faire tête, mais ils n'y purent réussir, et prirent la fuite avec le dessein de se réunir de nouveau dans un défilé de petites collines situé près du pont des Fours. En effet, la position était plus avantageuse, et ils redoublèrent de courage, espérant toujours qu'il leur arriverait du secours; mais en attendant, le combat devenait de plus en plus inégal, non seulement parce que les chevaliers étaient en petit nombre, mais encore parce que la fatigue les accablait, et qu'ils souffraient déjà le supplice de la faim. Le vent qui continuait à souffler avec violence, la pluie qui tombait à flots et qui venait du nord, leur donnait dans la face[1], tout cela augmentait la détresse de leur position.

[1] « Les Turcs, dit Haédo, montrent encore aujourd'hui le lieu où furent tués un si grand nombre de chevaliers qui avaient combattu avec tant de bravoure; ils le nomment le Tombeau des Chevaliers, et l'honorent d'une manière toute particulière. » Nous ignorons si les Algériens d'aujourd'hui en ont conservé le souvenir. Un monument utile, tel qu'une fontaine, élevé sur la place Didon, qui est tout près du dé-

Durant ces derniers efforts, le brave Ponce de Balagner fut blessé d'un trait que l'on assura être empoisonné; emporté hors du champ de bataille par quelques soldats de Malte, il ne voulut point abandonner l'enseigne de la religion tant qu'il conserverait quelque force, aussi ne lui échappa-t-elle qu'au moment où il rendit le dernier soupir.

Le bruit de cette nouvelle attaque fit une grande sensation dans le camp. Les Espagnols ne pouvaient venir au secours des chevaliers, car eux-mêmes ils étaient occupés à contenir du côté du Sahel, les Arabes, qui montraient assez d'audace et semblaient vouloir faire une diversion avantageuse aux Algériens en occupant ainsi l'armée chrétienne.

Néanmoins l'empereur monta à cheval, armé de toute pièce, comme si lui-même allait prendre part au combat. Il se fit précéder par trois compagnies d'Allemands, et les suivit de près avec un régiment appartenant à la même nation. Mais s'apercevant tout à coup que les premières compagnies s'étaient laissé intimider par le grand nombre de Turcs, et qu'entraînées par l'exemple des Italiens qui ne cessaient de fuir, elles retournaient elles-mêmes sur leurs pas, Charles-Quint s'anima d'une noble colère. Ce fut alors que, piquant des deux et tenant son épée nue

filé en question et qui touche au pont des Fours, serait un juste tribut payé à la mémoire de ces braves, et nous voudrions y voir figurer le nom et le poignard de Ponce de Balagner.

à la main, il força son état-major et ses soldats à le suivre jusqu'aux lignes de l'ennemi qui ne tarda pas à tourner le dos; il criait à ceux qui l'entouraient: « Venez, Messeigneurs, venez voir comment des Maures prennent la fuite. » Il les encourageait, par plusieurs discours, leur recommandant l'honneur de celui qui les commandait et la gloire de leur nation. Les paroles de Charles-Quint firent moins encore que son exemple, et les Turcs, entraînés par Hassan, rentrèrent en toute hâte dans leurs murs.

Les historiens sont unanimes dans leur témoignage, et tous, sans exception, rendent justice à la bravoure que déploya l'empereur; ils se plaisent même à rappeler le sang-froid qu'il montra dans ces instans pénibles dont fut suivi le premier désastre. Villegagnon, qui le vit combattre à ses côtés, en parle en ces termes : « L'empereur courut grands dangers de perdre la vie; tandis qu'il exhortait ses soldats aux premiers rangs, des boulets renversèrent plusieurs de ceux à qui il parlait; cependant il ne donna aucun signe de crainte, il n'interrompit pas même son discours, et l'on ne vit aucune altération sur son visage; aussi par ce sang-froid et cette présence d'esprit donna-t-il la mesure de son calme et de son courage. »

Ce fut de cette manière que se termina le combat; la journée ne fut marquée par aucun autre incident remarquable. Les pertes avaient été grandes de part et d'autre, trois cents chrétiens avaient été tués, et

dans ce nombre on comptait trois ou quatre capitaines et huit chevaliers de Malte, parmi lesquels, outre le chevalier de Savignac, il faut signaler le brave de Villars, qui appartenait au prieuré d'Auvergne. Plus de deux cents soldats furent blessés, ainsi que trente chevaliers de Malte. Don Philippe de Lanoy, prince de Salmone, fut également atteint. Nous ne trouvons aucun chiffre pour représenter d'une manière satisfaisante la perte de l'ennemi; mais, selon toute probabilité, elle fut aussi grande que celle des chrétiens, et ce qui peut le faire présumer, c'est ce que nous apprend Villegagnon. Combattant la plupart sans vêtemens, ou seulement couverts de légères étoffes, ils étaient exposés à tous les coups des chevaliers, pour ainsi dire, et chaque blessures qu'ils recevaient ne pouvait manquer d'être profonde [1].

[1] Nicolas Villegagnon fut également blessé, et comme il se sentait fort affaibli par la perte de son sang, il fut entraîné un des premiers hors du champ de bataille. Étant parti avec les galères de la religion, il débarqua à Messine et voulut rentrer dans son pays pour régler des affaires qu'il avait interrompues dans le but de faire cette campagne; mais, pendant la traversée de cette ville à Rome, ses blessures se rouvrirent par suite des fatigues que lui causèrent le voyage, il s'y arrêta donc pour se guérir, et c'est pendant ce temps qu'il s'occupa à publier en latin la relation que nous citons souvent, et qui, parmi tous les documens de cette campagne, est sans contredit le meilleur.

Plus tard nous voyons Nicolas de Villegagnon figurer dans l'histoire du Brésil, et l'un des forts de l'entrée de Rio de Janeiro porte encore son nom. Un vieux chroniqueur affirme même qu'il se faisait donner, dans le Nouveau-Monde, le titre de *roi du Brésil*. Homme de courage, mais esprit irrésolu, il paraît avoir persécuté cruellement les protestans, qu'il avait d'abord chaudement protégés. A son retour en Europe, ils le surnommèrent le *Caïn de l'Amérique*. On peut consulter à son sujet The-

Mais il est temps sans doute d'examiner ce que devint la flotte; là encore il y avait de grands désastres à déplorer, et ces désastres, quand ils allaient être connus, devaient jeter la consternation dans l'armée.

Le vent qui avait commencé à souffler dès le milieu de la nuit avec une grande force, devint furieux au commencement du jour. La pluie, comme on sait, tomba sans interruption et par torrent, la brume épaisse qui régnait sur la mer, ne permettait point encore de connaître toute l'étendue des malheurs de l'armée[1]. Cependant l'instant le plus critique pour la flotte, celui où la tempête redoubla, et où la lutte devint le plus terrible, fut aussi celui où se livra le combat sanglant que nous avons essayé de retracer. Le lit du vent s'était fixé au nord-est, et ceux qui ont visité Alger pendant l'hiver, savent jusqu'à quel point il soulève alors la mer. L'armée, disséminée sur différens point de la baie, se voyait dans la position

vet et Jean de Lery. La Croix du Maine l'apprécie comme écrivain : sa relation originale est devenue d'une rareté extrême, et nous en devons l'obligeante communication à M. Ternaux, dont la bibliothèque, comme on sait, est si riche en documens peu connus.

[1] L'époque à laquelle Charles-Quint conduisait son armée en Afrique était précisément celle que les Maures nomment *cassem*, qui veut dire section, parce que, eu égard à la nature des phénomènes atmosphériques, c'est alors le passage de la belle saison à la mauvaise, passage qui semble toujours marqué par quelques semaines d'orages. Dans les sept années qui viennent de s'écouler, il est remarquable que cinq fois le mois d'octobre a été marqué par du gros temps vers le milieu du mois. Une fois la tempête n'eut lieu qu'à la fin. Les premiers jours de novembre en virent une également.

la plus déplorable ; à chaque instant des navires chassaient sur leur ancre vers la côte, d'autres, trop violemment secoués par la profondeur de la lame, rompaient leurs câbles, et, dérivant ainsi les uns sur les autres, s'entraînaient mutuellement sur le rivage. Le roulis était tel, que les vergues trempaient dans la lame, et que, si les bâtimens venaient à se rencontrer, un seul choc suffisait pour les entr'ouvrir et les faire couler à fond. Au milieu de cette tourmente effroyable, les équipages perdirent tout espoir. Il n'y eut plus d'énergie pour la manœuvre, et le trouble général s'accroissant avec le désordre des élémens, une sorte de démence s'empara des plus expérimentés ; on en vit qui allaient couper eux-mêmes les câbles pour jeter le bâtiment à la côte : une mort à peu près certaine ou l'esclavage, étaient leur unique alternative, et il y en avait qui préférait encore l'esclavage.

La flotte espagnole qui, d'après l'ordre de Charles-Quint, était restée en grande partie au cap Caxine, éprouva le même sort ; elle vint à la côte, où une partie des équipages échappée à la fureur de la mer, fut massacrée par des nuées d'Arabes et de Kabaïles accourus des montagnes. Mais parmi ces hommes luttant contre les vagues, ceux qui mirent le moins de hâte à gagner le rivage furent précisément ceux que le sort préserva. Secourus à temps par quelques troupes espagnoles de l'aile gauche campée sur les hauteurs voisines, et qui chassèrent promptement les Arabes qui les poursuivaient, eux seuls

trouvèrent dans leur prudente lenteur un salut inespéré.

La matinée avançait, et la brume qui couvrait la mer se dissipa en partie : ce fut alors que l'armée de Charles-Quint put contempler toute l'étendue du désastre. Cent cinquante navires de diverses grandeurs étaient brisés sur la plage [1] ou bien coulés à quelque distance de là, et l'on n'apercevait plus que le sommet de leur mâture. Presque tout ce qu'ils contenaient avait été submergé, et les hommes avaient péri. Dans plusieurs endroits de la baie, on voyait encore les Arabes de la plaine massacrer ceux qui parvenaient à atteindre la terre. Tous ceux que les vagues apportaient sur le rivage devaient y trouver une mort effroyable, et ni leurs supplications, ni l'état de faiblesse où ils étaient ne pouvaient fléchir ces hommes impitoyables ; des femmes même, jeunes et belles, disent quelques historiens, ne trouvèrent point grâce devant eux : la captivité qu'elles imploraient comme un bienfait leur était refusée, et c'était par des coups de lance et de yatagan que l'on répondait à leurs voix suppliantes.

Montées généralement par des hommes plus habiles, les galères éprouvèrent un peu moins de perte, et beaucoup d'entre elles durent leur salut à la présence d'esprit de leurs capitaines, qui firent border les rames

[1] Villegagnon dit cent trente navires, dont quatorze galères.
Garnier, quinze vaisseaux de guerre et cent soixante transport.
Marmol présente un total de cent quarante navires à voiles et de plusieurs galères.

de chaque côté et travailler la chiourme comme s'il s'était agi de gagner la haute mer. Il résulta de cette manœuvre habile une force opposée à celle de la tourmente, et qui diminua d'autant son action sur les câbles. Ce moyen, dit-on, fut employé pendant toute la durée de la tempête jusqu'à la soirée suivante, ce qui nous donne la facilité de préciser l'instant où elle commença à diminuer d'intensité. Néanmoins quelques unes des galères furent obligées de venir faire côte, et d'autres s'y jetèrent volontairement, parce que leurs équipages démoralisés demandaient la terre à tout prix : c'est ce que Charles-Quint crut reconnaître, et il défendit de leur porter secours, voulant intimider les équipages qui tenteraient de suivre cet exemple dangereux pour l'armée. Cependant ayant été averti que la galère de Juannetin Doria avait été abordée par plusieurs navires, et que, rompant ses câbles, elle était déjà sur la plage, où elle roulait dans les brisans, uniquement, dit-on, par considération pour son oncle, et bien persuadé que Juannetin n'avait nullement manqué de courage, il expédia trois compagnies italiennes pour balayer le bord de la mer des Bédouins qui y étaient accourus, et pour protéger le sauvetage de ce bâtiment. On en eut la certitude alors, il s'était vu entraîné par d'autres navires qui, ayant rompu leurs ancres, l'avaient abordé à la fois, et l'avaient entraîné de force avec eux. Toutefois, la condescendance de l'empereur fut cause que d'autres galères, voulant avoir part à une faveur toute spéciale, et profi-

ter de l'occasion, se hâtèrent d'arriver au plein.

La galère de Malte, que l'on désignait par le nom de *la Bâtarde*, faillit éprouver le même sort : son équipage s'était révolté avec l'intention de se sauver à terre. Il alléguait que la perte de ce navire ne serait pas grande, qu'il y avait dix-sept ans qu'il naviguait; car, chose étrange, nul ne songeait, parmi ces malheureux, au besoin que l'on aurait bientôt des navires pour fuir la côte. Le chevalier François Azevédo, qui la commandait, fit preuve de grand sang-froid : au fort du tumulte, il avait tiré son épée, et grâce à l'énergie de ses paroles, grâce à l'attitude menaçante qu'il sut conserver, tout rentra bientôt dans l'ordre.

Seize galères furent perdues avec leur artillerie, leur armement et les choses précieuses qu'elles renfermaient. Quelques unes se distinguaient par leur magnificence; mais il y en avait deux surtout, renommées à cause de la supériorité de leur marche et de leur beauté; c'étaient celle de Juannetin Doria, dont ce seigneur avait lui-même le commandement, et celle encore d'Enrique Enriquez. Une foule d'officiers firent en cette occasion des pertes irréparables. Il est surtout difficile d'apprécier celles de Fernand Cortès : beaucoup d'objets de prix, qu'il avait rapportés du Nouveau-Monde, furent engloutis à jamais.

La vue d'un pareil tableau dut nécessairement augmenter la consternation générale. Tous les genres de calamités menaçaient alors l'armée, et, à coup sûr, les chrétiens en ce moment ne pouvaient conserver le

moindre espoir qu'Alger succombât. La grosse artillerie, tout le matériel du siége étaient perdus, on ne l'ignorait point, car avant que les ordres donnés par Charles-Quint eussent pu recevoir seulement un commencement d'exécution, les barques sur lesquelles on avait tout embarqué pour les diriger vers la terre, avaient disparu dans les flots. A la certitude de ce désastre se joignait un autre tourment : le peu de vivres que les troupes avaient apportés avec elles lors du débarquement étaient complètement consommés, la faim faisait sentir ses angoisses. Quant aux approvisionnemens que l'on avait reçu ordre de débarquer dans la soirée précédente, les vêtemens, les tentes et mille autres objets, bientôt on dut l'apprendre, tout cela était resté à bord, et, en partie du moins, devait être perdu.

Harassés, haletant, les soldats contemplaient avec stupeur ces navires brisés sur la côte, et qui désormais ne pouvaient plus leur offrir un abri, ils considéraient avec presque autant de découragement ceux qui restaient encore sur leurs ancres, mais dont la tempête les séparait, les menaçant de destruction. Quel ne dut pas être leur désespoir, lorsque tout à coup ils virent ces bâtimens et les galères, leur seule espérance, mettre à la voile et s'évanouir au loin dans les brouillards qui couvraient la mer. Ce moment d'angoisse dut être horrible, mais heureusement il dura peu : bientôt même l'anxiété générale fut dissipée par l'empereur. Charles-Quint, en effet, avait deviné qu'André Doria ne

manœuvrait ainsi que pour assurer le salut de l'armée. A tout prix il fallait sortir de la position où il se trouvait. Saisissant un de ces momens, si rares dans la tempête, que les marins nomment embelli, il avait voulu se retirer du mouillage où il était, pour gagner celui de Matifoux : là, du moins, les vents de nord-est qui régnaient leur assuraient un peu de répi. L'amiral avait donc mis à la voile, et tout le reste de la flotte imitant sa manœuvre, avait fait route comme lui. Ils gagnèrent tous le large et vinrent le lendemain matin prendre mouillage à Matifoux, le seul abri qui se présentât.

Ce fut alors que Doria parvint à faire tenir une lettre à l'empereur, soit en employant une barque, soit en la confiant à un habile nageur, comme le rapporte Baudoin. L'amiral y confirmait les prévisions de Charles-Quint, et il annonçait que s'il avait pris le large, c'était afin de sauver le reste de la flotte.

Mouillé à Matifoux, disait-il, et ne pouvant choisir un autre lieu sans compromettre ses navires auxquels était attaché désormais le salut de l'armée, il engageait l'empereur à entreprendre le trajet par terre et à suivre la côte, quelque nombreuses que fussent les difficultés qui allaient se présenter. C'était, selon lui, le seul parti qui restât à prendre, et aussi le seul praticable. Toutefois, avant de [illegible] cette détermination, il fallait assurer la subsistance de plusieurs milliers d'hommes que la famine accablait [illegible] historien qui nous a plus d'une fois servi de guide [illegible]

raconte en quelle extrémité se trouva bientôt Charles-Quint.

« L'armée, dit Villegagnon, fut dans un état de démoralisation extrême pendant tout le jour (jeudi 27) et la nuit suivante. Le troisième jour[1], la fureur des flots s'apaisa un peu; mais comme on ne pouvait encore faire usage des rames pour amener des vivres à terre, l'empereur fit tuer les chevaux qu'on avait tirés des bâtimens, et put ainsi refaire son armée. » Plusieurs historiens racontent que l'empereur donna lui-même l'exemple, en livrant des chevaux d'un haut prix qu'il avait amenés pour son usage, et Paul Jove cite même assez maladroitement ce fait comme un acte de haute générosité.

Dans la triste conjoncture où il se trouvait, Charles-Quint n'eut pas de peine à comprendre que son entreprise échouait complètement, et qu'en ce moment du moins toute tentative nouvelle contre Alger serait infructueuse. Sans artillerie de siége, manquant désormais d'approvisionnemens, ne pouvant plus compter sur une armée qu'avaient démoralisée tant de pertes, il dut se souvenir alors sans doute des sages conseils qui lui avaient été donnés; et avant qu'un dernier coup de vent vînt détruire les débris de sa flotte, puisqu'il se voyait contraint d'en venir au sacrifice de son orgueil, et qu'il fallait enfin céder à

[1] Il compte sans doute le mardi, où le temps s'était mis à la pluie et commençait à devenir mauvais.

l'expérience, il eut, du moins, la sagesse de mettre à profit le dernier avis de Doria.

Il y a là sans doute un enseignement bien puissant, et peut-être les historiens de Charles-Quint ne s'y sont-ils point arrêtés d'une manière suffisante. Un roi dont la fortune a toujours été heureuse, et qui n'a fléchi devant aucun conseil ; un hardi capitaine qui se sent en présence de sa faute, et qui a compris d'un seul coup d'œil que c'est à lui d'en porter le poids ; ce projet glorieux de son règne auquel il faut renoncer, la postérité qui juge ce qui a coûté tant de labeurs, et ce qu'un désastre de quelques heures a suffi pour renverser, tout cela forme un tableau sévère qu'on n'a peut-être pas assez compris.

Cependant Charles ne perdit rien de son énergie, et, dans ce moment décisif où, avant tout, il fallait prendre une grande détermination, peut-être se montrà-t-il, comme souverain, plus grand que jamais. On le vit sortir de sa tente où il était demeuré solitaire, et avant que le conseil eût affermi sa résolution, il vint déclarer hautement à ses capitaines que son intention était qu'on levât le camp sur l'heure même ; que tout espoir de reprendre les hostilités devait cesser jusqu'au printemps de l'année suivante ; qu'à cette époque seulement on pourrait songer à réparer tant de désastres. A des forces surhumaines, ajoutait-il, il ne restait à opposer que la longanimité du courage.

S'il faut en croire Sandoval, l'empereur passant ensuite près de plusieurs seigneurs qui gardaient un

morne silence et savaient moins bien que lui dissimuler leur émotion, ne prononça que ces seules paroles : *Fiat voluntas tua*, mot énergique dans sa résignation, et qu'oublie un grand historien.

Voulant rendre à leur patrie le plus grand nombre de ceux qui l'avaient accompagné dans son entreprise, Charles donna un soin tout particulier aux dispositions de la retraite. Son attention se porta sur deux points importans : la subsistance de l'armée et sa sécurité pendant la retraite. Il décida que l'artillerie serait abandonnée et que les chevaux du train, partagés entre les divers corps de l'armée, serviraient de nourriture jusqu'au moment où il serait possible de recevoir des vivres de la flotte ; car on doit se souvenir que, lors du débarquement des troupes, chaque soldat n'avait sur lui que pour deux ou trois jours de biscuit, et que, d'un autre côté, cette faible ressource avait manqué promptement. Les approvisionnemens que l'on avait commencé à tirer de la cale des transports avaient été submergés par la tempête, comme nous l'avons déjà dit, et l'armée, fatiguée de la lutte qu'elle avait soutenue contre les élémens et l'ennemi, était littéralement affamée.

L'empereur fit ensuite rassembler tous les blessés ainsi que les malades, et les établit au centre de la colonne. Sur les deux flancs, se trouvèrent, à gauche, la division italienne, à droite les Allemands, tandis que l'arrière-garde fut toute formée des troupes qui avaient conservé le plus d'énergie ; c'étaient les

Espagnols et les chevaliers de Malte qui avaient si vaillamment combattus. La cavalerie, à qui ont devait laisser les chevaux tant qu'il ne serait pas nécessaire de les tuer pour nourrir la troupe, se trouva également fermer la marche. Quant au matériel, il fut entièrement abandonné, d'abord parce qu'il aurait embarrassé l'armée dans sa fuite pénible au milieu d'une fange épaisse, et ensuite parce qu'en ayant égard aux pressantes sollicitations de Doria, il était urgent que le rembarquement se fit au plus tôt pour éviter les chances probables d'une nouvelle tempête.

Tout étant ainsi combiné, l'empereur donna le signal du départ, et l'armée silencieuse prit lentement sa route à travers les campagnes dans la direction de l'est. « On vit alors, dit Villegagnon, une chose déplorable, les soldats, énervés par la disette et la pluie qui les avaient tourmentés pendant trois jours, avaient tellement perdu toute espèce de force, qu'à peine en route plusieurs d'entre eux tombèrent morts de fatigue. La terre était tellement fangeuse, qu'on ne pouvait ni s'y asseoir, ni marcher sans de grandes difficultés. Quand les soldats voulaient se reposer, ils s'appuyaient contre leurs lances, qu'ils avaient enfoncées dans le sol. »

On se figure aisément quelle fut la joie des Algériens, toujours renfermés dans leurs murs, lorsqu'ils virent du haut de leurs terrasses les premiers mouvemens de retraite des chrétiens. Habiles dans la guerre d'escarmouches, ils se hâtèrent d'ouvrir la porte de

la plus déplorable ; à chaque instant des navires chassaient sur leur ancre vers la côte, d'autres, trop violemment secoués par la profondeur de la lame, rompaient leurs câbles, et, dérivant ainsi les uns sur les autres, s'entraînaient mutuellement sur le rivage. Le roulis était tel, que les vergues trempaient dans la lame, et que, si les bâtimens venaient à se rencontrer, un seul choc suffisait pour les entr'ouvrir et les faire couler à fond. Au milieu de cette tourmente effroyable, les équipages perdirent tout espoir. Il n'y eut plus d'énergie pour la manœuvre, et le trouble général s'accroissant avec le désordre des élémens, une sorte de démence s'empara des plus expérimentés ; on en vit qui allaient couper eux-mêmes les câbles pour jeter le bâtiment à la côte : une mort à peu près certaine ou l'esclavage, étaient leur unique alternative, et il y en avait qui préférait encore l'esclavage.

La flotte espagnole qui, d'après l'ordre de Charles-Quint, était restée en grande partie au cap Caxine, éprouva le même sort ; elle vint à la côte, où une partie des équipages échappée à la fureur de la mer, fut massacrée par des nuées d'Arabes et de Kabaïles accourus des montagnes. Mais parmi ces hommes luttant contre les vagues, ceux qui mirent le moins de hâte à gagner le rivage furent précisément ceux que le sort préserva. Secourus à temps par quelques troupes espagnoles de l'aile gauche campée sur les hauteurs voisines, et qui chassèrent promptement les Arabes qui les poursuivaient, eux seuls

trouvèrent dans leur prudente lenteur un salut inespéré.

La matinée avançait, et la brume qui couvrait la mer se dissipa en partie : ce fut alors que l'armée de Charles-Quint put contempler toute l'étendue du désastre. Cent cinquante navires de diverses grandeurs étaient brisés sur la plage [1] ou bien coulés à quelque distance de là, et l'on n'apercevait plus que le sommet de leur mâture. Presque tout ce qu'ils contenaient avait été submergé, et les hommes avaient péri. Dans plusieurs endroits de la baie, on voyait encore les Arabes de la plaine massacrer ceux qui parvenaient à atteindre la terre. Tous ceux que les vagues apportaient sur le rivage devaient y trouver une mort effroyable, et ni leurs supplications, ni l'état de faiblesse où ils étaient ne pouvaient fléchir ces hommes impitoyables ; des femmes même, jeunes et belles, disent quelques historiens, ne trouvèrent point grâce devant eux : la captivité qu'elles imploraient comme un bienfait leur était refusée, et c'était par des coups de lance et de yatagan que l'on répondait à leurs voix suppliantes.

Montées généralement par des hommes plus habiles, les galères éprouvèrent un peu moins de perte, et beaucoup d'entre elles durent leur salut à la présence d'esprit de leurs capitaines, qui firent border les rames

[1] Villegagnon dit cent trente navires, dont quatorze galères. Garnier, quinze vaisseaux de guerre et cent soixante transport. Marmol présente un total de cent quarante navires à voiles et de plusieurs galères.

de chaque côté et travailler la chiourme comme s'il s'était agi de gagner la haute mer. Il résulta de cette manœuvre habile une force opposée à celle de la tourmente, et qui diminua d'autant son action sur les câbles. Ce moyen, dit-on, fut employé pendant toute la durée de la tempête jusqu'à la soirée suivante, ce qui nous donne la facilité de préciser l'instant où elle commença à diminuer d'intensité. Néanmoins quelques unes des galères furent obligées de venir faire côte, et d'autres s'y jetèrent volontairement, parce que leurs équipages démoralisés demandaient la terre à tout prix : c'est ce que Charles-Quint crut reconnaître, et il défendit de leur porter secours, voulant intimider les équipages qui tenteraient de suivre cet exemple dangereux pour l'armée. Cependant ayant été averti que la galère de Juannetin Doria avait été abordée par plusieurs navires, et que, rompant ses câbles, elle était déjà sur la plage, où elle roulait dans les brisans, uniquement, dit-on, par considération pour son oncle, et bien persuadé que Juannetin n'avait nullement manqué de courage, il expédia trois compagnies italiennes pour balayer le bord de la mer des Bédouins qui y étaient accourus, et pour protéger le sauvetage de ce bâtiment. On en eut la certitude alors, il s'était vu entraîné par d'autres navires qui, ayant rompu leurs ancres, l'avaient abordé à la fois, et l'avaient entraîné de force avec eux. Toutefois, la condescendance de l'empereur fut cause que d'autres galères, voulant avoir part à une faveur toute spéciale, et profi-

ter de l'occasion, se hâtèrent d'arriver au plein.

La galère de Malte, que l'on désignait par le nom de *la Bâtarde*, faillit éprouver le même sort : son équipage s'était révolté avec l'intention de se sauver à terre. Il alléguait que la perte de ce navire ne serait pas grande, qu'il y avait dix-sept ans qu'il naviguait ; car, chose étrange, nul ne songeait, parmi ces malheureux, au besoin que l'on aurait bientôt des navires pour fuir la côte. Le chevalier François Azevédo, qui la commandait, fit preuve de grand sang-froid : au fort du tumulte, il avait tiré son épée, et grâce à l'énergie de ses paroles, grâce à l'attitude menaçante qu'il sut conserver, tout rentra bientôt dans l'ordre.

Seize galères furent perdues avec leur artillerie, leur armement et les choses précieuses qu'elles renfermaient. Quelques unes se distinguaient par leur magnificence ; mais il y en avait deux surtout, renommées à cause de la supériorité de leur marche et de leur beauté ; c'étaient celle de Juannetin Doria, dont ce seigneur avait lui-même le commandement, et celle encore d'Enrique Enriquez. Une foule d'officiers firent en cette occasion des pertes irréparables. Il est surtout difficile d'apprécier celles de Fernand Cortès : beaucoup d'objets de prix, qu'il avait rapportés du Nouveau-Monde, furent engloutis à jamais.

La vue d'un pareil tableau dut nécessairement augmenter la consternation générale. Tous les genres de calamités menaçaient alors l'armée, et, à coup sûr, les chrétiens en ce moment ne pouvaient conserver le

passer encore au mouillage les journées du 31 octobre et du 1er novembre ; car si beaucoup de galères et de navires avaient échappé au naufrage, il n'en était pas moins vrai que presque tous avaient des avaries qui ne leur permettaient pas de prendre la mer avant qu'on les eût réparés. C'est ce à quoi on s'occupa pendant ces trois jours, et en même temps l'embarquement s'opéra[1].

La flotte, réduite comme elle l'était, se trouvait à peine suffisante pour contenir tout le monde ; aussi fallut-il se soumettre à conserver des navires qui ne pouvaient pas naviguer sans danger. D'un autre côté, quelques uns de ces bâtimens étant encombrés par une grande quantité de chevaux qui n'avaient pas pu être mis à terre en même temps que les troupes, on les égorgea, et les soldats s'en nourrirent, de préférence, dit-on, à d'autres alimens.

Il y a ici un point fort important à noter, dans cette histoire ; nous nous y arrêterons un moment. Il paraît que, à peine arrivé à Matifoux, et dès qu'il lui fut possible de jeter un coup d'œil sur l'état de son armée et sur les ressources de sa flotte, Charles-Quint assembla le conseil. Il ne voulut point quitter la terre d'Afrique, sans s'assurer que toute tentative d'agression devait être remise à d'autres temps. Il s'entoura donc des principaux capitaines, et le peu que nous savons de cette conférence prouve que ce n'était point d'un accord unanime que l'on abandonnait l'expé-

[1] Villegagnon. — Mehkmé

dition ; elle ne paraissait pas désespérée à tout le monde. Quelques auteurs mettent cette circonstance en doute ; toutefois, elle est attestée par le plus grand nombre, et particulièrement par Sandoval qui entre même à ce sujet dans de grands détails.

Ce qu'il y a de certain et ce que l'on ne saurait nier, c'ést que l'armée fût tombée dans un complet découragment ; d'autant plus que les chefs et l'empereur lui-même n'avaient pu dissimuler complètement celui qu'ils éprouvaient.

Il faut le dire cependant, il se trouva là des hommes d'un grand caractère, de vieux capitaines familiarisés avec les luttes difficiles, et qui, ayant fait la guerre à des peuples barbares, ne se laissaient point intimider par leur manière étrange de combattre et comprenaient autrement la position dans laquelle on se trouvait. Ceux-ci osèrent douter de l'impossibilité de s'emparer d'Alger ; mais il fallait qu'on leur confiât le commandement absolu, et que parmi les troupes ils pûssent choisir celles qui inspiraient quelque confiance. Ces hommes, on les a déjà nommés, et personne ne pouvait dire qu'on les eût jamais vus parmi les courtisans : le premier, c'était Fernand Cortès, le conquérant du Mexique, dont la bravoure et l'expérience pouvaient relever le courage abattu des soldats ; le second, c'était le comte d'Alcaudette, gouverneur d'Oran, chef expérimenté, habitué au champ de bataille sur lequel il s'agissait de combattre de nouveau, et bien connu des Arabes qu'il avait tant de fois vaincus.

On peut se figurer facilemeént quel effet produisit en ce moment et au milieu de cette assemblée, une semblable proposition. Saisissant, au premier abord, tout ce que pouvait avoir d'humiliant pour leur orgueil une semblable tentative, les généraux se hâtèrent de la juger comme téméraire, et de taxer de présomption ceux qui s'offraient pour la conduire. La flatterie des courtisans s'adressant au prince, fit entendre que c'était folie d'espérer un succès là où l'empereur avait échoué. Quelques uns virent dans cette offre, au moins généreuse, le sentiment d'un orgueil excessif ou d'une ambition démesurée; on ne craignit même pas de l'attribuer à un vil sentiment d'intérêt; et, pour parler ainsi, il y en eut qui se fondèrent sur la perte qu'avait faite Cortès dans sa galère de quelques objets d'un grand prix; enfin, comme on connaissait même à cette époque toute la puissance du ridicule, on ne l'épargna pas aux auteurs de la proposition; et l'empereur refusa d'entendre davantage deux capitaines dont les antécédens glorieux devaient lui offrir cependant des garanties suffisantes pour juger le véritable motif qui les dirigeait dans la situation humiliante où se trouvait l'armée; en effet, l'esprit qui animait de tels hommes ne pouvait point être douteux.

Mais pressé par les instances des seigneurs qui l'environnaient, déterminé surtout par les conseils de Doria, en qui il avait une grande confiance, et qui voyant constamment sa flotte vouée à une entière des-

truction, avait hâte de quitter l'Afrique, il ne voulut rien entendre. Et n'est-il pas permis de penser aussi que ce prince, si fier et si soigneux de sa gloire, se trouvait blessé rien qu'à l'idée de laisser à d'autres le soin d'une conquête pour laquelle il avait fait tant de frais, qu'il avait tant proclamée à l'avance, et qui lui avait toutefois échappé, tandis que désertant une armée qui ne l'aurait vu à sa tête que pendant l'heure de la défaite, il s'en irait honteusement, loin du champ de bataille chercher un abri pour sa tête couronnée?

Sans doute, nous le reconnaissons, il est difficile de juger, dans cette circonstance, la conduite de Charles-Quint; les détails nous manquent d'ailleurs, mais toutefois nous attacherons une grande importance à l'opinion des deux hommes célèbres que nous venons de voir en opposition avec lui, et dont l'empereur lui-même appréciait certainement la haute valeur. Tout ce que nous pouvons conclure de cette conduite étrange, c'est qu'il fallait que l'armée fût bien abattue par les premiers revers qu'elle avait éprouvés; et que sans aucun doute Charles ne comptait plus sur elle, puisqu'il éprouva tant de répugnance à tenter des chances nouvelles, et à essayer, par quelques efforts, de faire oublier un premier échec. Il faut bien l'avouer, c'est cette conviction d'impuissance qui est sa seule excuse aux yeux de l'historien; comment, d'ailleurs, ne point éprouver quelque répugnance à taxer de faiblesse un homme qui avait tant de fois donné des preuves de son énergie et même d'un grand courage.

L'empereur se refusa donc à toute espèce de propositions qui eussent prolongé la campagne ; il donna l'ordre d'accélérer l'embarquement. Alors les chaloupes qui n'avaient pas été brisées dans la tempête, furent employées au transport des soldats. Les Italiens s'embarquèrent les premiers, les Allemands vinrent ensuite ; quant aux Espagnols et aux chevaliers de Malte, ils restèrent comme à l'ordinaire près de l'empereur pour protéger l'opération, et ne se rendirent à bord que les derniers. Ce péril se prolongea jusqu'au troisième jour, c'est-à-dire jusqu'au 1er novembre ; mais cet embarquement s'exécuta avec difficulté, et l'on eut même à déplorer plus d'un accident, car la mer était toujours houleuse et se brisait avec force sur le rivage. Au dernier moment, et lorsqu'il n'y avait encore que la moitié des Espagnols d'embarqués, les difficultés augmentèrent, parce que le vent, qui depuis deux jours était faible et variable, passa tout à coup à l'ouest et commença à souffler avec assez de force. L'empereur, dans cette circonstance critique, montra encore une grande activité, et s'attacha surtout à soutenir jusqu'au dernier moment le courage des soldats qui, réunis autour de lui en petit nombre, se voyaient avec quelque effroi entre la tempête et l'ennemi. Sandoval raconte à ce sujet que Doria étant descendu sur la plage, et l'empereur étant allé au devant de lui, les soldats, qui crurent qu'on allait les abandonner, se mirent à murmurer ; mais que Charles-Quint, remarquant ces dispositions, se retourna vers eux et les rassura pleine-

ment en disant qu'il ne quitterait point la plage, et qu'en de si pénibles travaux on le verrait certainement rester jusqu'à ce que le péril eût complètement cessé pour eux. Ces craintes étaient motivées sans doute par la présence des troupes irrégulières qui se rencontraient non loin de la côte et qui erraient dans les campagnes. Les Arabes n'osèrent point néanmoins s'approcher, contenus qu'ils étaient par l'artillerie des galères dominant en ce moment la plage. Enfin, grâce à l'activité et à l'adresse des marins de la flotte, les derniers soldats quittèrent le sol de l'Afrique. Charles-Quint les suivit et passa sur la galère de don Fernando Lobos, ambassadeur de Portugal.

Toutefois les malheurs de cette expédition n'étaient pas arrivés à leur terme. A peine l'armée se trouva-t-elle réunie à bord de la flotte, que le vent, soufflant de l'ouest et du nord-ouest avec une grande violence, souleva horriblement la mer et mit de nouveau tous les navires en danger; chaque capitaine crut devoir dès ce moment agir indépendemment de l'amiral et sans attendre aucun ordre.

La galère du grand bailli fut la première qui éprouva une avarie : son câble se rompit, et elle était sur le point de tomber sur les rochers de Matifoux, lorsque, ayant mis en toute diligence la chiourme sur les rames, elle parvint, grâce à d'incroyables efforts, à refouler la lame, et même à s'élever un peu au vent. Puis se trouvant suffisamment au large de la côte, elle largua ses voiles à la fois, et ayant pris babord amures,

passa près de la *Reale* qu'elle salua ; ce fut alors qu'elle lui fit connaître, en la hélant, les circonstances qui l'avaient obligée à cette manœuvre ; puis doublant le cap Matifoux, elle fit route le long de la côte pour Bougie. Cette circonstance, toute accidentelle, fut comme un signal d'appareillage pour la flotte, chaque capitaine se confiant plus ou moins dans les chances qu'il avait de doubler à la bordée le cap. Les trois autres galères de la religion furent les premières qui la suivirent, et dans cette circonstance, la Catarinette soit qu'elle ne se fût pas assez élevée au vent, soit qu'elle gouvernât mal, toucha sur l'écueil le plus au large de la pointe, et ne dut son salut qu'à son faible tirant d'eau et à la vitesse de sa marche. Attentif à la manœuvre habile des chevaliers, l'empereur, à son tour, résolut de l'imiter, et peu de temps après on lui voyait également faire route pour Bougie. D'autres galères suivirent, ainsi que les navires à voiles qui se trouvaient mouillés le plus au large de la baie, et qui étaient en position de doubler le cap ; mais les manœuvres de quelques uns furent moins heureuses en raison de la force toujours croissante du vent qui les empêcha de manœuvrer, ou même à cause de leur position trop reculée dans la baie. Un des plus grands navires, qui portait quatre cents hommes, n'ayant pas pu doubler, tomba sur les rochers, et brisé par une lame effroyable disparut en un instant.

Quatre galères avaient eu l'ordre de rester avec les navires qui n'étaient pas en position d'appareiller,

sans doute pour les remorquer au large dès que la mer le permettrait. Le lendemain elles partirent seules ; les navires qu'elles avaient mission de convoyer étaient les uns à la côte et les autres coulés sur leurs ancres. Les équipages et les soldats de ces derniers avaient péri : mais heureusement il n'en avait pas été de même des hommes que portaient les premiers bâtimens, ils s'étaient réunis en un groupe serré sur la plage, et comme beaucoup d'entre eux avaient eu le soin de conserver leurs armes, ils jurèrent de se défendre contre les Arabes jusqu'à la mort, et d'aller, s'il était possible, demander à Hassan, aux portes d'Alger, de leur accorder la captivité comme un bienfait. Villegagnon dit qu'ils furent tous massacrés; mais les renseignemens que nous offre ici cet historien sont douteux, car il était parti, et l'on peut même supposer qu'il fut mal informé. Sandoval prétend au contraire qu'ayant résisté avec succès à toutes les attaques des Arabes pendant la route qu'ils firent le long de la plage, ces troupes furent accueillies par Hassan qui les prit sous sa protection ; elles subirent donc seulement l'esclavage. A cette courageuse détermination on doit reconnaître des soldats de la division espagnole; et en effet, comme ils s'étaient embarqués les derniers, il est permis de croire qu'ils appartenaient à cette nation.

Les navires qui étaient parvenus à prendre le large ne furent pas tous également heureux. Quelques uns qui avaient éprouvé de grandes avaries, violemment

secoués par la mer, sombrèrent. Une partie atteignit la Sardaigne; mais le plus grand nombre d'entre eux se rendirent sur la rade de Bougie, où ils furent pendant quelques jours battus par une nouvelle tempête. Toutefois aucun n'y périt, mais presque tous y éprouvèrent des avaries considérables. Pour comble de malheur les vivres vinrent à manquer, et ce que la place pouvait fournir, même ce que les arabes apportaient, était insuffisant. Tout semblait donc concourir à la destruction de cette flotte; et par une déplorable réunion de circonstances, à mesure que certaines ressources lui étaient offertes, toujours quelque nouvel incident venait les détruire; un hasard, qui dans toute autre occasion eût été favorable, amena sur la rade, pendant la tempête, un navire sicilien chargé de blé; il pouvait servir aux besoins de l'armée pendant quelque temps, mais il en fut autrement : jeté à la côte au moment où il voulait prendre son mouillage, on eut la douleur de le voir périr.

L'empereur, avec son état-major, était à terre, et les chroniques nous apprennent que là il se livrait avec ferveur à des actes de religion. Il ordonna des prières pendant trois jours; un prêtre reçut sa confession, il communia. Enfin le vent se calma, et la mer devint plus tranquille. Le grand bailli d'Allemagne voulant profiter de cette circonstance, demanda à ramener ses galères à Malte; il eut ordre de faire route avec Ferdinand de Gonzague, qui partit immédiatement pour la Sicile. La division d'Italie mit aussi

dehors pour se rendre à Gênes sous le commandement d'Augustin Palavicino, et le comte d'Onate ramena en Espagne les troupes castillannes. Beaucoup de ces navires eurent de la peine à atteindre leur destination, et il y en eut qui, contraint de relâcher dans des ports étrangers, furent regardés comme perdus dans leurs pays. C'est ce qui arriva à Charles-Quint lui-même, et la nouvelle de la mort de l'empereur circula durant quelque temps en Europe ; mais tandis que ce bruit se répandait, après avoir gardé quelque temps la mer, il relâchait à Mayorque. Ce ne fut que vers la fin du mois de novembre qu'il atteignit le port de Carthagène.

Aucun historien ne précise les pertes que fit l'armée impériale dans le cours de cette fatale entreprise, mais il est facile de s'en faire une idée assez juste. En examinant avec attention les documens que nous avons présentés, il est permis de croire que le nombre des chrétiens qui revirent leur patrie ne dut pas dépasser de beaucoup la moitié de celui qui était accouru en Afrique. Au dire de quelques historiens, la plage, depuis Scherchel jusqu'à Dellys, mais surtout celle de la baie d'Alger, offraient le tableau le plus déplorable, et ils ajoutent même qu'il est difficile de se représenter une pareille désolation, outre le grand nombre de navires renversés sur la côte et brisés en mille pièces, outre les objets de toute espèce que la mer y amoncelait incessamment, on y rencontrait à chaque pas les cadavres que les

vagues rejetaient, ou ceux que le fer des Arabes avait horriblement mutilés. Certes dans ces journées, les places publiques et les mosquées des Algériens durent retentir de grands cris de joie, car le croissant venait de remporter une victoire qui devait laisser longtemps d'heureux souvenirs à ceux qui en avaient été témoins[1].

Tel fut le résultat de cette expédition, préparée avec tant de faste, exécutée avec un manque si absolu de prévision : nous ne reviendrons pas sur la faute capitale qui a été reprochée à l'empereur : il est bien reconnu que c'est à cela qu'il faut attribuer le désastre général ; et elle a été signalée assez fréquemment par les historiens, pour que les puissances qui tentèrent de nouvelles attaques contre Alger y aient pu rencontrer une leçon profitable.

Nous ne ferons remarquer qu'une seule chose, c'est que Charles-Quint, ayant irrévocablement résolu l'expédition, et les sages conseils de l'amiral n'ayant pu

[1] Les Algériens tirèrent de grandes ressources pour leurs armemens maritimes et même pour la défense de leur ville, de tout le matériel dont ils héritèrent en cette occasion. Il est même proverbial chez eux de prendre ce butin pour terme de comparaison quand ils veulent parler d'une riche capture. Le père Dan raconte un fait assez singulier, c'est qu'en 1637, quatre-vingt-seize ans après le naufrage de la flotte de Charles-Quint, les Algériens, menacés par la division française, aux ordres de M. de Manty, et visitant leur môle pour se mettre en état de défense, aperçurent au fond de l'eau, qui était calme, une galère ensablée, et dont on distinguait facilement tous les bancs. On chercha à la retirer par morceaux, et ce que l'on obtint de plus précieux, ce fut trois canons bien conservés et marqués aux armes de l'empereur.

ébranler une résolution inflexible, il fallait au moins que celui-ci prît toutes les mesures propres à assurer la conservation de la flotte et celle des approvisionnemens. Il était également indispensable que les généraux de l'armée de débarquement pourvussent à toutes les nécessités du soldat, et il ne fallait oublier ni les difficultés que devait leur présenter le sol, ni l'inconstance d'un climat dont il était facile de prévoir la malignité. C'est précisément ce qui nous semble n'avoir excité la sollicitude d'aucun des chefs, et c'est peut-être dans cette omission de précautions les plus simples, que gît la faute la plus réelle. Qui doute en effet que certaines mesures de prévoyance n'eussent diminué les chances de destruction pour la flotte; qui doute surtout que les souffrances des soldats, et que les privations auxquelles ils furent condamnés dès l'origine, n'aient amené un découragement général, qui alla bientôt jusqu'à la démoralisation.

Une première faute que nous reprochons à Doria, c'est de n'avoir pas, avant tout, pris une exacte connaissance des lieux où il pourrait mouiller, et opérer ensuite son débarquement; car, nous l'avouons, nous ne saurions voir l'exécution d'une telle mesure dans l'expédition des ces navires qu'il envoya à la découverte pendant que toute la flotte était en vue d'Alger, et qui signalèrent pour mouillage la baie, point en réalité le plus mauvais qu'il pût choisir, si l'on considère la difficulté qu'il y a pour sortir lorsque le mauvais temps se déclare. La flotte jeta l'ancre à peu près

au hasard dans cette baie, et Doria ne tarda pas à reconnaître ce qu'il y avait de dangereux pour elle à garder cette position, puisqu'il se hâta d'appareiller lorsqu'il l'eut mieux appréciée, pour aller se mettre à l'abri dans l'ouest de Matifoux.

Nous avons dit qu'il y avait une seconde faute à signaler; mais, selon toute probabilité, Doria n'en doit pas seul porter le poids. Comment ne se décida-t-on pas à débarquer les approvisionnemens de l'armée en même temps que la troupe. Ce beau temps qui régna pendant les journées des 23, 24 et 25, permettait sinon peut-être d'effectuer complètement cette opération, au moins de mettre à terre une bonne partie des vivres; mais, dans cette hypothèse, il eût fallu que l'armée, au lieu de se mettre immédiatement en marche, fût restée maîtresse de la plage, pour recevoir son matériel; et, en somme, nous pensons que si le temps qui s'écoula depuis le jour du débarquement jusqu'à la nuit de la tempête, n'avait pas été suffisant pour terminer le débarquement général, il était préférable encore de voir à terre la moitié de l'armée seulement avec la moitié du matériel, que l'armée tout entière privée de ses approvisionnemens de bouche, de l'artillerie et des munitions, dont le besoin se fit si cruellement sentir.

Dans cette première supposition, l'armée n'avait rien à craindre du voisinage de l'ennemi, car elle se fût bornée, en attendant le moment favorable pour la descente du reste des troupes, à la défensive; et

si elle eût été plus faible numériquement, il faut bien admettre, comme étant d'un poids immense dans la balance, l'énergie qui eût résulté pour le soldat de la certitude des secours : le courage des troupes eût bien moins faibli, si l'on n'eût pas vu dans l'avenir d'horribles privations à supporter.

Une troisième faute, et certainement celle-ci est bien grande, puisque les résultats en furent si déplorables, c'est que la flotte n'ait pas mis tout entière à la voile dès le mardi pour aller combattre la tempête en mer, car, sur la côte d'Afrique, c'est là seulement que le marin peut lui résister avec succès quand toutefois l'entrée des ports lui est interdite. Quelque incomplet que pût être alors le débarquement, il fallait fuir cette baie à la moindre assurance de mauvais temps pour y revenir ensuite. Toute la carrière maritime de Doria s'était passée sur la Méditerranée, et ce n'était point lui à coup sûr qui pouvait méconnaître les indices de la lutte qu'il allait avoir à soutenir. Dans une saison semblable, saison qu'il appréhendait tant, comme nous l'avons vu, lorsqu'il fit des représentations à l'empeureur, il devait hâter le débarquement par tous les moyens qu'il avait en son pouvoir, et s'attacher à mettre rapidement à terre les munitions dès qu'il y avait des forces suffisantes pour les faire respecter; une fois cette opération terminée, il renvoyait à Bougie, à Mahon, ou même dans leurs ports respectifs, les petits navires dont la plupart devenaient inutiles dès que le matériel était parvenu sur

la plage; quant aux bâtimens carrés et aux galères qui pouvaient soutenir la force d'un coup de vent à la mer, il fallait les tenir toujours en appareillage pour leur faire quitter la baie dès les premières apparences d'un orage, comme il s'en manifesta dans le cours de la troisième journée.

Voilà des reproches d'une haute gravité sans doute, et ils sont adressés à un chef que le seizième siècle considérait comme un des plus grands hommes de mer de l'époque. Cependant les fautes commises par Doria sont d'autant plus capitales qu'elles tiennent au métier : en examinant les lieux, en réduisant à leur juste valeur les faits, on acquiert la certitude qu'elles pouvaient être évitées. Les fautes reprochées à Charles-Quint sont d'un caractère tout différent, elles sont indépendantes de l'exécution pour ainsi dire, ou bien elles tiennent à des considérations plus élevées. En effet, on ne peut pas supposer que l'empereur ignorât les dangers qu'il allait courir; mais il faut croire aussi qu'il avait une grande confiance dans les mesures qui seraient prises, et, sous ce rapport, son espérance fut complètement trompée.

Nous pourrions en administrer encore d'autres preuves : l'opération contre Alger ne fut conduite ni avec l'habileté, ni avec la prudence que l'on était en droit d'attendre du prince de Melphy; et tout en rendant justice à son activité courageuse, on doit dire qu'en cette circonstance il faillit à sa vieille renommée. Si l'on joint à ce manque de prévision la saison

inopportune, et en même temps les vagues inquiétudes qui s'étaient déjà manifestées parmi la troupe durant la traversée, si l'on a présent au souvenir cette réunion imprudemment permise d'hommes de cour de toutes qualités et d'aventuriers sans discipline, comme il s'en glisse toujours en de pareilles expéditions, on aura la certitude que l'armée de Charles-Quint ne pouvait point échapper à une déplorable défection, dont elle avait du reste à l'avance le triste pressentiment.

Pendant près de trois siècles, l'Europe a payé ces fautes dont elle n'était pas tout entière coupable. Au lieu de crouler comme il semblait naturel que cela arrivât surtout devant les armes de Charles-Quint, l'Odgeac d'Alger, qui ne comptait que quelques années d'existence, vit sa puissance s'accroître et l'autorité de ses chefs augmenter, avec elle s'accrut aussi l'insolence des Barbaresques; mais Ponce de Balagner avait prédit le jour de la défaite, et la France s'est chargée d'une vengeance dont toutes les puissances européennes ressentent aujourd'hui le bienfait.

OBSERVATIONS

SUR

LE PORT D'ALGER.



Disposition naturelle; travaux qui y ont été faits par les Turcs; améliorations que l'occupation française y a apportées; considérations sur les mesures à prendre pour qu'il devienne un grand établissement maritime.

On l'a dit à la tribune : la question d'Alger a fait cette année quelques progrès. Les partis du moins se sont rapprochés ; d'un côté on ne parle plus avec autant de confiance de la colonisation de la régence entière, et de l'autre on ne songe plus à l'abandon ; loin de là, on a proposé l'occupation militaire des points principaux du littoral.

Des hommes habiles et soigneux de l'honneur de la France ont dit au gouvernement : « Fondez à Alger un grand établissement maritime qui montre for-

mellement aux yeux de l'Europe l'intention de garder votre conquête. » Et ces paroles ont trouvé du retentissement, parce qu'en résumant toutes les discussions passées, elles ont répondu aux besoins et aux désirs qui depuis six ans se manifestent dans la France entière. Un discours prononcé par l'un de nos plus honorables députés, M. Bresson, a surtout mérité l'attention de la chambre, et, selon nous, il a parfaitement éclairé l'esprit public sur le véritable état des choses ; c'est que cet orateur a étudié le pays dans le pays même, qu'il l'a étudié sans préventions, sans esprit d'intérêt particulier ou seulement de parti, sans passion par conséquent, mais avec autant de calme que de conscience, et dans le but seul d'éclairer ses collègues. Sa parole a donc été recueillie avec attention, et nous ne balançons pas à le dire, c'est sur les conclusions de ce discours que le gouvernement doit aujourd'hui réfléchir, puisqu'il est enfin sorti du système d'incertitude et de déception dans lequel il s'était naguère embarrassé pour suivre une direction plus franche et une marche plus positive, car la vérité est dans ce discours, et l'honneur du pays ne saurait être mieux soutenu.

Nous le reconnaissons, le gouvernement a enfin jeté un regard d'intérêt sur nos possessions d'Afrique, et la plus grande preuve qu'on en puisse donner, c'est le désir qu'il a si fortement exprimé de substituer la paix à une guerre incessante qui n'amenait jamais que de misérables résultats, et dont le moindre in-

convénient était sans nul doute d'entretenir contre nous l'animosité des peuples de l'intérieur, et cet amour de combats et de brigandages auquel les porte leur instinct national.

La résolution de traiter avec Abdel-Kader, doit avoir, selon nous, d'heureux résultats, et il y avait bien quelque générosité à l'adopter, car elle entraînait nécessairement avec elle une grande responsabilité.

Toutefois, si nous approuvons cette innovation qui, en constituant définitivement la paix, fait certainement plus que n'ont fait toutes nos expéditions réunies, si nous reconnaissons son influence favorable sur les destinées ultérieures de nos possessions, nous ne pouvons nous dispenser de blâmer en quelques points le traité tel qu'il a été admis, non pour faire de l'opposition, mais pour signaler une faute grave dans laquelle on est tombé, et qu'on ne saurait trop reprocher à celui qui l'a commise, car il faut éviter qu'un second traité, s'il avait lieu, n'éprouvât la même réprobation.

Nous n'entendons pas parler ici de la forme peu imposante avec laquelle les conférences ont eu lieu. Si nous en jugeons par les habitudes générales de ce peuple, et surtout par les renseignemens qui nous sont parvenus sur le caractère d'Abdel-Kader en particulier, elles ont dû nécessairement donner une idée bien faible de notre force et de notre grandeur; ici nous ne voulons attaquer que certains articles de ce traité, parce qu'ils se rattachent à notre sujet, et qu'ils

portent atteinte à notre puissance à venir sur le rivage de l'Algérie.

Nous avons souvent entendu dire aux Arabes et même à des Maures de l'intérieur : « *A nous la terre, à vous la mer,* » et ces hommes qui comprenaient très bien la question de paix entre les peuples africains et nous, voulaient dire par là : « *A nous l'intérieur, à vous le littoral.* » C'est dans ce sens que nous aurions voulu voir rédiger le traité. En l'état actuel des choses, ce n'eût été bien certainement qu'une simple formule, car personne n'a l'idée d'occuper tout le littoral ; mais un jour, peut-être, nos descendans nous reprocheront-ils de n'avoir pas consacré ce principe dans le traité de la Tafna. Et nous-mêmes, si intéressés à exercer une police sévère sur toute l'étendue de cette côte, couverte chaque année de navires de commerce et même de corailleurs, nous ne pouvons manquer au premier instant de déplorer cet oubli inconcevable.

Répétons-le, il fallait que tout le littoral de la régence, sans exception, fût à nous, afin de mettre ainsi une barrière entre les peuples de l'intérieur et la mer ; il fallait refouler à quelques lieues dans les terres les prétentions de l'émir, non seulement c'eût été agir avec prudence, mais on peut dire que c'était le seul moyen de mettre d'une manière assurée les Arabes sous notre dépendance, et de conserver sans partage notre influence auprès d'eux. Sans cette condition fondamentale, il ne devait point y avoir de traité possible, car tout autre était mauvais, et, en l'admettant

même, c'était tenir peu compte du succès que nos armes venaient d'obtenir, et après lequel nous venions généreusement proposer la paix.

Cette partie de la côte de la régence sera donc morcelée, divisée ; pour aller d'un point à un autre, d'Arzeu, par exemple, à Mostaganem, le trajet n'est que de sept à huit lieues, il faudra, de toute nécessité, faire route par mer, car, sur terre, ce serait le sol étranger qu'on foulerait ; et quelle que soit la bonne volonté de l'émir et l'intérêt de sa politique, pourra-t-il bien étendre sa police jusque chez les peuples qui habitent le voisinage de la mer, et les obliger à nous respecter comme des alliés ; d'un autre côté est-il impossible que les forces d'une autre puissance viennent s'intercaller dans nos domaines. Sans doute, le traité dit qu'Abdel-Kader ne pourra pas disposer d'un point du littoral sans le consentement de la France ; mais ce ne sera pas l'émir qui en disposera, seulement il ne pourra empêcher qu'on s'y place, et, dans ce cas, il trouvera, sans difficulté, des moyens évasifs : jamais les Arabes n'en ont manqué.

Ne valait-il pas mieux cent fois étendre moins avant dans les terres notre territoire d'Oran, laisser, par exemple, aux Arabes l'immense lac de la Sebga, qui ne peut nous être d'aucun avantage, et pousser nos limites plus dans l'est, en prolongeant toute l'étendue du littoral au moins jusqu'à la rive gauche du Schélif, qui est, sans contredit, le fleuve le plus important de toute l'Algérie ; alors on ne les eût pas fixées au

marais de la Macta, dont le nom seul aurait dû être un motif d'exclusion, et l'on eût enveloppé dans notre territoire Mostaganem et Misigran. Depuis quand donc la force n'est-elle plus dans l'union?

C'est à la suite de tous les débats qui ont retenti cette année à la Chambre des députés, et en voyant les conséquences qu'on en a tirées, c'est en considérant mûrement la nature des événemens qui se sont passés depuis quelques mois dans la province d'Oran, et en prévoyant quel pourra être bientôt le sort de nos possessions d'Afrique, si le gouvernement poursuit la tâche qu'il paraît s'être imposée, que nous avons eu l'idée d'examiner, en détail, le port d'Alger, et d'émettre notre opinion sur les espérances qu'il peut offrir. Notre manière de voir paraîtra peut-être de quelque poids, quand on saura que nous nous sommes livrés à une étude spéciale de ce sujet, et que l'un de nous a rempli, pendant deux ans et demi, les fonctions de directeur de ce port; on peut croire d'ailleurs à notre impartialité et à notre désintéressement, car non seulement nous n'avons aucun intérêt particulier dans la colonie, mais nul département, nulle ville de commerce ne nous a chargés de son mandat; en un mot, aucune espèce d'obligation, aucune sympathie exclusive ne sauraient modifier ici notre impartialité.

La France, on le sait trop bien, a fait déjà d'immenses sacrifices pour Alger, et elle n'en a encore retiré aucun fruit; il est donc permis de croire qu'il y a eu jusqu'à présent un vice fondamental dans les

mesures que l'on a prises ; et comment en serait-il autrement, quand on voit que nous n'avons cessé de marcher de système en système ; car, il faut bien le dire, nous n'avons pas nommé de gouvernement à Alger, nous sommes restés flottans entre mille opinions différentes, et si nous avons adopté tour à tour quelques modes d'exécution, ce n'a pu être que momentanément, les ministres eux-mêmes n'ayant jamais le temps de faire un choix définitif. Si bien donc que, de système en système, de projets avortés en mesures inexécutées, nous en sommes venus à un état d'atonie vraiment déplorable, et qui laisserait peu d'espoir, si Alger ne se soutenait, pour ainsi dire, par sa jeunesse et par l'énergie de la volonté nationale ; n'en doutons pas, d'ailleurs, il reste encore des hommes habiles et des moyens efficaces qui promettent une vie plus active à notre conquête, et qui font prévoir un avenir meilleur.

Quel que soit aujourd'hui le parti que l'on prenne à son sujet, quel que puisse être le nouveau système que l'on se décidera à lui appliquer (puisque l'on a fait si bonne justice de la question d'abandon); que ce soit la colonisation ou l'occupation militaire qui l'emporte, l'expérience doit avoir prouvé que la construction d'un grand port, d'un vaste établissement maritime, doit précéder toute tentative d'amélioration ; à nos yeux mêmes c'est la question fondamentale, c'est la base de toute espèce d'occupation en Afrique, et l'Europe devra voir dans l'adoption de cette mesure,

un manifeste qui lui prouvera que la France garde définitivement ce qu'elle a si loyalement conquis.

Si, se berçant d'un espoir que rien malheureusement n'a encore motivé, on persiste à vouloir faire d'Alger le point central de notre commerce avec l'Afrique, l'issue par laquelle devront s'écouler les produits que l'on compte tirer un jour du sol de l'ex-régence, même du cœur de l'Afrique, il faudra, de toute nécessité, un port à ce vaste entrepôt. A coup sûr celui que possède Alger sera insuffisant, car il l'est dès aujourd'hui, ce qui le fait même redouter de la plus grande partie des navigateurs du commerce étranger qui le fréquentent.

Depuis sept ans, le nombre des navires marchands qui y viennent n'a cessé de croître, et si la ferme volonté de faire, de ce pays, une annexe de la France, se manifestait, d'une manière positive, par la fondation d'un établissement fort et durable, on ne peut douter que ce nombre n'augmentât encore. Or, si cette exiguïté du port, relativement au mouvement qui s'y opère, a été sentie, si le peu de sûreté qu'il présente a été universellement reconnu, ce sont autant de vices fondamentaux, dont les graves inconvéniens iront toujours en s'accroissant ; ce peu de capacité, ce défaut de sûreté, repoussent, à chaque mauvaise saison, beaucoup de navires qui ne manqueraient pas d'y entrer si l'on portait remède à cet état de choses : qui doute qu'alors Alger ne vît monter tout à coup à un chiffre bien plus élevé les résultats de son mouvement commercial.

Tel que le port est aujourd'hui, vingt-cinq navires de cent-cinquante à trois cents tonneaux, tout au plus, peuvent y trouver asile; encore est-il vrai que plusieurs d'entre eux, et ce sont les plus gros, se voient exposés, en cas de coup de vent du nord-est, coups de vents très fréquens dans l'hiver, à faire de grandes avaries; mais le nombre des navires qui mouillent habituellement à Alger est bien plus grand que celui que nous accusons ici, et, chaque année, comme nous l'avons déjà dit, il augmente encore. Voyant l'impossibilité de les recevoir tous dans l'enceinte du port, l'autorité a été forcée de faire un réglement qui prescrit à chaque capitaine de sortir au bout de vingt jours de station, afin de faire place à ceux qui attendent leur tour; il résulte de ce fait que les derniers bâtimens restent préalablement en dehors, où on les dispose sur une double andanne au nombre quelquefois de quarante à cinquante, entassés les uns près des autres; et si, dans une de ces circonstances, même pendant la belle saison, il survient, comme on le voit parfois, un orage, ces bâtimens agités par la houle, se froissent entre eux, chassent sur leurs ancres, ou cassent leurs câbles, et s'ils ne vont pas toujours se perdre à la côte, font au moins des avaries dont la valeur ajoutée à celle du temps qu'ils perdent au mouillage extérieur, rendent nuls les bénéfices de leurs voyages. La position dans laquelle les navires se trouvent pendant ces tempêtes est d'autant plus affreuse, que s'ils tombent sur le rivage, c'est au pied

des falaises de la ville, là où il y a bien peu d'espérance de salut pour les équipages ; aussi, ceux-ci, qui le savent, abandonnent-ils, de bonne heure, leurs bâtimens, et par cela seul, les exposent à de plus grands dangers.

On se rappelle, sans doute, le coup de vent du 11 février 1825, que quelques personnes eurent l'inconcevable idée d'exploiter pour démontrer la nécessité urgente d'abandonner la colonie, sous prétexte que les tempêtes la ravageaient sans cesse. Cet ouragan fut représenté par beaucoup d'autres comme vraiment extraordinaire, et tel que, de mémoire d'homme, on n'en avait pas encore vu. Les indigènes tinrent le même langage, et cela nous étonne d'autant moins, que, pour la masse des populations, la plus forte tempête est généralement la dernière que l'on a essuyée; pour quelques personnes qui ne se donnent pas la peine de remonter aux causes, c'est celle qui a produit le plus de sinistres. A ce dernier titre, certainement, la tempête du 11 février dut paraître terrible, car elle fit périr bien des navires. L'un de nous était sur les lieux, et la nature de ses fonctions le mettait à même de connaître, mieux que beaucoup de monde, ce qui se passait, car c'était lui qui dirigeait dans cet instant les opérations du port, et qui recevait tous les rapports. Eh bien ! il affirme que ce coup de vent n'était pas tellement extraordinaire qu'il dût inévitablement produire de grands malheurs. Nous devons ajouter que si plusieurs navires se brisèrent alors

à la côte, c'est que, ayant devancé la saison, leur nombre se trouvait déjà bien plus grand que celui que pouvait contenir le port, et que les derniers arrivés s'étaient vus obligés de mouiller en dehors. Battus par une mer très grosse, brisés par le froissement qu'ils éprouvaient entre eux pendant leurs mouvemens d'embardée, coulant bas d'eau, trop promptement abandonnés par leurs équipages (du moins quelques uns), ils ne purent tenir sur leurs amares, et firent naufrage sous les murs de la ville.

Ainsi donc, si le port plus vaste eût pu recevoir tous ces bâtimens, il est bien certain que les malheurs de cette journée eussent été réduits à fort peu de chose.

D'anciens capitaines algériens nous ont dit que le port d'Alger a éprouvé un plus grand nombre de sinistres depuis sept ans que les Français en sont possesseurs, que durant toute l'occupation des Turcs. Cela peut être vrai, mais voici pourquoi.

Les Algériens, qui n'admettaient qu'un très petit nombre de navires de commerce, et qui n'avaient qu'une marine très bornée, ne permettaient jamais à aucun d'eux de rester en rade, à moins qu'il ne fût reconnu bâtiment de guerre et étranger ; par conséquent, ils n'avaient pas besoin de former d'andanne au dehors. Nous avons consulté, à ce sujet, les journaux de plusieurs consulats à Alger, et particulièrement ceux de France, des Etats-Unis, et de la Hollande, et nous nous sommes convaincus du fait que nous signalons ; mais aussi nous avons pu remarquer

combien il se faisait d'avaries dans le port, par suite de l'entassement que cette disposition amenait nécessairement, et du fort ressac qui pénétrait parfois dans la darse.

Nous devons ajouter ici que la catastrophe du 11 février 1835 causa une perte sensible au commerce de Marseille, et qu'elle refroidit, comme cela devait être, l'ardeur de quelques capitaines qui fréquentaient habituellement Alger.

Nous n'avons pas besoin d'insister davantage pour faire voir que dans le cas même où les choses resteraient à Alger telles qu'elles sont aujourd'hui, c'est à dire quand bien même on ne changerait point de système à son sujet, le port n'en serait pas moins insuffisant, et n'en présenterait pas moins de dangers, en raison du concours de bâtimens qui s'y rassemblent journellement. Il y a donc là, évidemment, une cause de paralysie pour le commerce.

Si, d'un autre côté, adoptant les conseils donnés par MM. Jaubert, Bresson, et quelques autres députés non moins éclairés, et renonçant en même temps à toute espérance d'un grand commerce avec l'Afrique, on se décidait à fonder à Alger une puissante occupation militaire, ce serait encore sur le port que devraient se porter les premiers soins et les premiers sacrifices du gouvernement, afin de profiter des avantages que présente sa position, pour assurer à la France toute l'importance du rôle qu'elle est appelée à jouer dans la Méditerranée

Dans ce cas, les mouvemens de la marine marchande resteront certainement les mêmes, et cette seule considération exigera, comme nous l'avons fait voir; de nouvelles capacités; mais il faudra, en outre, que le port réponde aux besoins des forces maritimes qu'on verra nécessairement le fréquenter; il faudra qu'il présente toutes les conditions indispensables pour une occupation de cette sorte. Alger, alors, n'aura rien à envier à Gibraltar, ou bien à Malte, car la nature a tout préparé pour obtenir ce résultat; il ne reste plus, pour ainsi dire, qu'à achever son ouvrage.

Placé sur la côte septentrionale de l'Afrique, à une distance égale du détroit de Gibraltar d'une part, et du canal de la Pantellerie de l'autre, le port d'Alger est le complément indispensable de notre puissance maritime assise dans la rade de Toulon; car il doit commander à toute la partie méridionale du bassin citérieur de la Méditerranée, comme cette dernière ville commande à sa partie septentrionale. Disons plus: il doit y avoir un jour une telle union entre ces deux points, que la ligne qui va de l'un à l'autre puisse devenir une barrière presque insurmontable à franchir en temps de guerre, et dont nous resterions maîtres quoi qu'on fasse. Si l'ennemi tentait de l'occuper, il faudrait qu'il divisât ses forces, qu'il s'affaiblît conséquemment, et qu'il s'exposât ainsi aux foudres lancées inopinément de l'une ou de l'autre extrémité.

Pour peu que l'on jette un coup d'œil sur la carte, on ne peut manquer d'être frappé de la position

heureuse d'Alger, et l'on entrevoit aussitôt le rôle important que son port doit remplir un jour dans cette Méditerranée vers laquelle converge déjà la pensée de tous les peuples. On s'assure, en effet, qu'il domine toute la côte de Barbarie, et qu'il n'est pas moins à portée de l'empire de Maroc que de la régence de Tunis, puissances qui, toutes deux, sont plus intéressées que jamais à le respecter. Sa rade, ouverte au nord et sans abri, ne serait plus un défaut, dès qu'Alger aurait un grand port, car elle intimiderait les expéditions ennemies, et les rendrait difficiles; si sa mer orageuse présente quelques inconvéniens, au moins est-on sûr, depuis qu'une expérience de près de trois ans nous l'a prouvé, qu'elle ne nous laissera point insulter par la ténacité d'un blocus serré, car le moindre orage du nord le rendrait rigoureusement impossible. Si l'on porte ses regards du côté de l'Europe, on voit se déroulant vers le nord-ouest cette longue étendue de la côte d'Espagne qui commence au pied des Pyrénées-Orientales, et va de cap en cap, de port en port, finir à Gibraltar. Deux journées suffisent pour transporter un vaisseau sur quelque point que ce soit de cette côte. Dans le nord et le nord-nord-est se prolonge le rivage de France avec ses rades et ses ports, toujours à portée de ravitallier Alger, et de lui envoyer ses flottes. Il ne faut que cent trente heures pour expédier une dépêche à Paris, et pour recevoir la réponse du gouvernement, tandis que l'Angleterre attendra pendant

quinze jours les nouvelles de Malte, et se verra dans la nécessité de mettre le même temps pour y faire parvenir ses ordres. Dans le nord-est se dessinent tour à tour les côtes du Piémont, de la Toscane, des Etats-Romains, et du royaume de Naples, qui complètent le contour du bassin, toutes riches de l'industrie de leurs ports, et intéressées à trouver des débouchés pour leurs productions. Aussi approvisionnent-elles Alger, où l'on doit les compter pour environ moitié dans le commerce d'importation. Enfin, dans le milieu du bassin se montrent les îles Baléares, si désireuses de ménager notre amitié; puis la Sardaigne et la Sicile, offrant à notre établissement maritime d'Afrique leurs produits, et, ce qui est encore plus important, des ports de relâche et des points de croisière précieux dans le cas d'une guerre avec les puissances du Nord.

Ainsi donc, Alger, bien mieux situé que Malte, voit se développer autour de lui le littoral de plusieurs états, et un grand nombre de ports qui tous ont la plus grande part à la navigation inter-méditerranéenne. Il peut donc, en quelque sorte, les soumettre à sa police, car tout ce qui traversera la ligne que nous avons tracée entre lui et Toulon lui sera connu et ne pourra échapper à sa vigilance. Tout navire, de guerre ou de commerce, qui cinglera du détroit vers le canal de la Pantellerie pour s'acheminer dans le levant, sera forcé de passer près de ses murs, et, par conséquent, le secret des expéditions maritimes, ne devra

pas lui échapper ; il pourra déjouer les projets de l'ennemi et jeter le trouble dans son commerce. Grâce à cette seule considération, quelle importance n'est-il pas permis d'accorder au port d'Alger, surtout lorsqu'on songe à la quantité de navires anglais, russes, américains, hollandais et suédois, qui passent journellement en vue de ses hauteurs, et que l'on tourne sa pensée vers cette Egypte, qui semble, par sa situation exceptionnelle et la régénération de son peuple, appelée à de si brillantes destinées.

Certes, ils en avaient bien compris toute l'importance pour l'exécution de leurs vues ambitieuses, ces audacieux corsaires de Métélin, les Barberousse, lorsqu'après s'être rendus puissans, à force de brigandage et d'habileté, ils usèrent de tant d'adresse, de courage, de ténacité même, pour se rendre maîtres d'Alger, et y établir le siége de leur domination sur une mer dont ils se disaient rois. On ne peut dire qu'ils eussent à leur disposition des forces bien considérables ; l'appui qui leur était accordé ne fut jamais bien important, mais leur sagacité pénétrante ne les avait point trompés, et trois siècles de domination absolue entre eux et leurs successeurs le prouvent d'une manière suffisante. Il faut en convenir, le croissant fut largement vengé des persécutions de la chrétienté assise naguère sur les remparts de Rhodes.

Nous le répétons, quel que soit le parti que l'on prenne au sujet d'Alger, puisqu'il n'est plus question d'abandon, c'est un établissement maritime qu'il faut,

mais tel qu'il puisse recevoir nos flottes et les convois du commerce. Ce port demande de nouveaux sacrifices, et nous ne pensons pas que la France puisse reculer devant eux, lorsqu'elle en a fait de si grands en Afrique pour des expéditions ou des reconnaissances dont les résultats ne sont, en dernier ressort, que l'incendie d'un village, l'expulsion momentanée des habitans d'une ville, la dévastation des champs, etc., etc., toutes choses, à coup sûr, peu faites pour avancer nos affaires dans ce pays, puisque leur moindre inconvénient est de nous aliéner l'esprit des habitans, tandis qu'un commerce paisible et loyal les rapprocherait infailliblement. Ce sont-là des principes fort simples, à coup sûr, mais que sentent tous les hommes, à quelque nation, à quelque religion qu'ils appartiennent. Les expéditions militaires, outre qu'elles brouillent tout, ont cela de déplorable (du moins les plus dispendieuses l'ont prouvé), qu'elles nécessitent généralement une nouvelle expédition, et, par conséquent, de nouveaux sacrifices.

A l'occasion d'un établissement maritime, M. Bresson disait à la tribune : « C'est, sans doute, une dépense considérable, mais je prie la Chambre de remarquer que nous voterons cette année dix-huit à vingt millions de crédits supplémentaires et extraordinaires pour des expéditions nécessaires, sans doute, mais dont il ne résultera peut-être que la nécessité d'expéditions et de dépenses nouvelles, tandis que, dans un jour que l'avenir recèle, un port indemniserait la

France des sacrifices qu'elle a faits, et qu'elle est condamnée à faire en Afrique. »

Nous citerons également ces paroles de M. Jaubert, qui sont d'autant plus remarquables que ce député si loyal a toujours franchement avoué qu'il ne voulait pas de l'Afrique pour la France. « Conservez, disait-il dans l'une des séances d'avril, conservez le littoral, Alger, Bone, Oran, et créez, soit à Alger, soit à Stora, un grand établissement maritime, qui puisse vous servir de refuge en temps de guerre ; consacrez à cet établissement maritime, qui montrera formellement aux yeux de l'Europe votre intention de garder Alger, vingt, trente millions, s'il le faut, j'y consens, car, pour ma part, j'aime mieux dépenser cette somme que toutes celles que vous me montrez en perspective ; j'aime mieux cela que toutes vos expéditions, et le résultat, rationnellement parlant, sera plus décisif ; créez donc un port à Alger, et, je vous en réponds, la diplomatie sera bien plus émue de cet établissement que de vos expéditions aventureuses dans tout le territoire de la régence. »

Finissons-en donc une bonne fois pour toutes avec la question d'Afrique, et prouvons que la France n'est nullement liée par des considérations politiques peu honorables pour elle, comme on a voulu le faire croire. Pour cela, hâtons-nous d'asseoir sur les rochers d'Alger un établissement maritime, dont les môles hérissés de mâts et pavoisés de flammes, apprendront à tous les vaisseaux qui passeront à leur

portée, que là est une sentinelle qui veille sur la Méditerranée, et derrière elle une force redoutable plus digne de lui commander que Gibraltar, car sa conquête est plus légitime, puisqu'elle ne s'est point effectuée dans l'ombre et par la trahison, mais qu'elle a été faite à la face du monde entier, au profit de tous les peuples, et qu'elle ne doit rien qu'à l'habileté de ses marins et au courage de ses soldats !

DU MOUILLAGE D'ALGER AVANT L'OCCUPATION DES TURCS.

En examinant avec attention la disposition naturelle des côtes de la Barbarie, on est forcé de reconnaître que, dans son étendue, elle présente une répétition et une similitude de détails qui n'existent sur aucun autre rivage de la Méditerranée. En effet, cette côte, dans son développement, n'est jamais droite, elle est, au contraire, festonnée par des caps fréquens, entre lesquels se dessinent avec quelque régularité des baies spacieuses, dont la plus grande, celle comprise entre le cap Bugaroni et le cap de Fer, n'a que dix lieues d'ouverture, encore est-elle subdivisée en plusieurs autres petites baies.

Si l'on étudie avec soin la configuration de ces caps et de ces baies, surtout au moyen des cartes générales publiées récemment par M. Bérard, où ils sont si bien reproduits, on reconnaîtra deux circonstances remarquables que nous allons exposer :

1° à très peu d'exceptions près, les caps ou massifs de rochers qui s'avancent dans la mer, ont une tendance plus forte à se prolonger vers l'est que vers l'ouest, de telle sorte que s'ils forment un peu le crochet dans la direction de ce dernier aire de vent, ils en forment un plus marqué vers l'autre[1]; 2° les baies soumises à cette direction générale des caps ne décrivent pas des arcs de cercle, mais des paraboles, de telle sorte que la partie occidentale présente une courbure plus forte que la partie orientale, qui souvent n'en présente pas du tout[2].

Il résulte de ces dispositions locales que le mouillage à l'ouest des baies est généralement meilleur que celui que l'on serait tenté de chercher dans leur partie orientale. De là vient qu'en effet les ports et les villes maritimes de la Barbarie qui ont un peu d'importance sont situées au couchant des baies, et que les mouillages du levant ne sont fréquentés qu'en considération des vents qui soufflent parfois du nord-est ou de l'est.

La cause de cette préférence accordée au mouillage de l'ouest n'est pas seulement, comme on le pense bien, dans cette disposition du littoral; elle se trouve encore dans la fréquence des vents qui soufflent depuis le nord-ouest jusqu'au sud-ouest, et alors on doit convenir qu'il ne fallait rien moins que ce fait que nous

[1] Cap Falcon, Mers-el-Kébir, la terre au nord d'Arzeu, Alger, cap Toukouche, cap de Garde, etc., etc.

[2] Baie d'Oran, d'Arzeu, de Mortaganem, de Bone, etc.

venons de signaler, pour que la Barbarie eût des ports, car il est évident que si cette disposition se fût présentée dans un sens inverse, c'est-à-dire que les caps au lieu de tendre vers l'est se fussent prolongés de préférence dans l'ouest, il n'y avait plus un seul mouillage de quelque valeur sur cette partie de la côte d'Afrique.

La disposition du sol de la Barbarie explique suffisamment celle de ses côtes, telles que nous venons de les décrire; car, autant que nous avons pu l'apprécier, les chaînes de montagnes, et même la plus grande partie de leurs ramifications terminales, ont une direction plus ou moins bien marquée vers l'est ou le nord-est; et c'est aussi vers ces aires de vent que semblent se développer leur pente la moins rapide, et par conséquent la plus prolongée. De là viennent ces caps nombreux, leur direction, leur affaissement insensible vers la mer, ou bien la présence d'îlots et de rochers à l'extrémité de leurs falaises abruptes. Quant aux plaines qui séparent ces rochers, envahies par la mer, leurs bords, reculant sans cesse devant des efforts continuels, se sont insensiblement formés en plages demi-circulaires.

D'après ces détails, on voit que les seuls points sur lesquels on puisse compter pour assurer la navigation, sont dans l'ouest des baies, car on y est toujours à l'abri des vents de cette partie, du nord-ouest, presque toujours des vents du nord, et parfois des vents d'est. Il n'y a vraiment à craindre que ceux du nord à l'est,

exclusivement, qui soufflent parfois avec une grande violence; c'est donc contre eux qu'il convient de se prémunir, et tous les travaux que commandent les intérêts de la navigation doivent leur être opposés, dans quelque port que ce soit de ceux que l'on fréquente aujourd'hui sur les côtes de l'Algérie.

On doit remarquer encore, d'après ce que nous venons de dire, qu'il serait inutile de chercher sur cette côte un seul bon port naturel; il ne peut y en avoir que là où se montrent des baies fermées, et ici nous n'avons que des baies foraines; mais toutefois la disposition du littoral est tellement favorable qu'il suffit de quelques efforts pour compléter l'œuvre de la nature, et mettre plusieurs des mouillages dans un abri complet.

La baie d'Alger, la seule qui doive nous occuper ici, est en forme de demi-cercle assez régulier, et directement ouvert au nord. Sa largeur, d'un cap à l'autre, est de huit milles, et sa profondeur de quatre; la plage qui la circonscrit de l'est à l'ouest, en passant par le sud, toute de sable dans la plus grande partie de son étendue, se transforme en rochers et en falaises à ses deux extrémités pour former dans l'est le cap Matifoux, et dans l'ouest la pointe d'Alger. Dans l'un de ces endroits comme dans l'autre, la côte, ou les rochers dont elle est hérissée, se recourbe un peu en dedans de manière à former un crochet, et présente ainsi deux anses à peu près semblables, mais opposées. Ainsi, avant qu'aucun travail n'ait été exécuté pour

améliorer le mouillage d'Alger, l'un ne valait guère mieux que l'autre ; car si dans celui de Matifoux on était exposé aux vents de l'ouest et du nord-ouest, dans celui d'Alger, on l'était aussi à ceux de l'est et du nord-est. De part et d'autre on avait à souffrir de ceux du nord ; de là vient que les corsaires qui fréquentaient cette côte prenaient leur mouillage dans l'un ou l'autre endroit, selon la nature des vents qui régnaient.

Les Romains, comme le prouvent les ruines nombreuses qui ont existé et dont une partie existe encore près de la baie d'Alger, ont dû la fréquenter souvent ; cependant, rien, parmi ces ruines et sur ces plages, ne fait penser qu'ils aient eu l'idée d'améliorer ces mouillages, et ne fait positivement reconnaître celui qu'ils préféraient ; mais tant de désastres ont passé par là, tant de dévastations et de bouleversemens y ont été accomplis par les peuples qui leur ont succédé, que les dernières traces de leurs travaux ont bien pu disparaître, comme celles de tant de leurs villes, et même le souvenir de quelques uns des lieux qu'ils avaient peuplés. L'Arach, cette rivière qui se jette au milieu de la baie d'Alger, avait-elle alors son embouchure libre, et servait-elle de port à la ville de Sassa qui était sur ses bords ? c'est une hypothèse que l'on ne doit pas entièrement repousser, quand on songe à tous les changemens qui peuvent s'opérer dans le cours d'une rivière, dans les atterrissemens d'une plage, la forma-

tion d'une baie et celle d'un banc[1]. Les navires des Romains n'avaient qu'un faible tirant d'eau, et l'habitude où ils étaient de les haler à terre faisait qu'ils se montraient peu difficiles sur le choix de leurs ports et de leurs points de mouillage. Enfin, ne sait-on pas, de science certaine, que la Seybouse était le port d'Hippone, que les navires romains s'y amarraient à quai sur des maçonneries faites exprès, et que cependant aujourd'hui, embarrassé par un vaste banc de sable qui en ferme l'entrée, elle est perdue pour la navigation : quoi qu'il en soit, nous pensons que les anciens n'ont jamais porté une grande attention aux deux mouillages extrêmes de la baie d'Alger, et qu'ils n'ont fait aucun effort pour les améliorer.

Si ces deux mouillages différaient peu par les avantages qu'ils offraient en cas de tempête, il est juste de dire cependant que celui d'Alger présentait une disposition naturelle plus favorable pour faciliter le travail des hommes : ces îlots que l'on y remarquait devaient simplifier la construction d'un port, et c'est sans

[1] M. Rang a fait connaître, dans un mémoire inséré parmi ceux du Muséum d'histoire naturelle, en 1835, un fait qui peut servir d'exemple. Le fleuve du Sénégal, loin de suivre toujours le cours qu'on lui connaît aujourd'hui, se dirigeait autrefois plus vers le sud et formait son embouchure dans le voisinage du cap Vert, à trente lieues plus bas. Il a trouvé la preuve incontestable de ce fait dans la présence d'un grand banc d'éthéries, coquilles particulières aux bords de ce fleuve, qui existe encore dans la partie du sol qu'il parcourait primitivement, et qui, resté depuis à sec, est exploité par les habitans en guise de coquilles d'huître pour faire de la chaux.

doute cette circonstance qui fixa l'attention d'Aroudj et de Khaïr-ed-din. Nous ne dirons plus rien du mouillage de Matifoux, qui a naturellement perdu de son importance à proportion de celle qui s'attacha graduellement par la suite à Alger; c'est donc uniquement de ce dernier que nous allons nous occuper, car il mérite seul aujourd'hui toute notre attention.

Le littoral sur lequel est assise la ville d'Alger présente une courbe sinueuse très irrégulière, au milieu de laquelle est une saillie que l'on peut facilement encore apprécier, malgré les ouvrages qui la recouvrent et qui en dérobent en partie les contours : c'est cette saillie qui, s'avançant vers les îlots de la Marine, a servi à Khaïr-ed-din de base pour y fonder la jetée qui porte aujourd'hui son nom, et dont nous parlerons plus loin.

A deux cent trente mètres environ de cette saillie et en mer, il y avait quatre îlots très rapprochés les uns des autres, ne laissant qu'une sorte de canal entre eux, et dont l'ensemble formait un groupe allongé dans le sens du nord au sud, sur une longueur de trois cent cinquante mètres. Ce sont ces rochers cités par beaucoup d'historiens sous le nom d'île de la Marine, et que nous nommons *îlots d'Alger*, qui, formant le crochet de la pointe, constituent l'abri de ce mouillage, et qui depuis ont servi de base à tant d'établissemens qui y ont été successivement élevés. La largeur de ce groupe est fort inégale, mais son maximum est de cent-vingt mètres, et son minimum de trente-cinq.

Cachés sous tant d'ouvrages, il est difficile de reconnaître aujourd'hui ces îlots : cependant nos recherches sur les lieux mêmes, et les renseignemens précieux que nous avons trouvés dans les cartes de M. de Vauvré, dressées en 1681, et qui sont conservées au Dépôt des plans de la marine, nous permettent de les décrire tels qu'ils étaient jadis (voyez le plan à la fin). L'îlot du sud, E, était le plus grand, et sa forme générale paraît avoir été quadrangulaire ; à son extrémité méridionale il y avait un banc de rochers prolongé vers le sud-ouest, et duquel s'élevaient quelques têtes jusqu'au dessus de l'eau : puis un banc de sable enveloppait le tout : ce banc paraît avoir été assez considérable, même long-temps après que la cause qui l'avait formé eût été détruite, pour obliger les navires qui venaient chercher un abri sous les îlots, de s'en tenir à l'écart. Un seul historien un peu ancien parle de cette dernière circonstance, et il confirme ainsi ce que nous avions déjà observé à l'occasion de ce banc, dont l'ancienne existence nous a été révélée d'abord par la rencontre qui a été faite, il y a peu d'années, de masses de sable sous les constructions les plus sud du grand môle, et, en second lieu, par le dire de quelques marins du pays, notamment du reis maure Mohamed, employé, encore aujourd'hui, au port d'Alger en qualité de pilote. Ce vieillard se souvient d'en avoir vu des traces dans sa jeunesse. Ce banc, situé, comme on le voit par notre plan, là précisement où se trouve la tête du grand môle, doit sans doute sa formation

au canal qui existait entre les îlots et la terre ferme, et dans lequel se précipitait une partie du courant qui suit presque constamment la direction du nord au sud. La rencontre à la pointe méridionale des îlots de ce courant et de celui d'en dehors a dû nécéssairement accumuler sur ce point, et dans la forme à peu près triangulaire que nous lui donnons, le sable balayé par eux dans leur cours. Mais la cause qui, à la longue, l'avait élevé n'existant plus depuis que Khaïr-ed-din eut réuni les îlots à-la terre ferme, ce banc a dû disparaître peu à peu, poussé par la houle du large vers l'ouverture du port qui, en effet, a perdu insensiblement de sa profondeur, malgré les travaux de nettoyage que de temps à autre les Algériens y ont entrepris.

L'îlot que nous venons de décrire supporte aujourd'hui la petite voûte, et tous les bâtimens qui s'étendent jusqu'au pied de la tour en une seule ligne courbe. Le banc de rocher et le banc de sable supportent le grand môle tout entier, ainsi que ses batteries et ses magasins.

Les trois autres îlots étaient fort rapprochés les uns des autres, et il est de toute probabilité que les canaux qui les séparaient étaient impraticables pour les bâteaux, parce que plusieurs têtes ou pointes de rochers les obstruaient. L'îlot qui se trouvait le plus au nord, H, était aussi le plus grand; puis venait celui de l'ouest, et enfin celui de l'est, qui était le moins considérable.

A partir du milieu de ce groupe s'étendait vers la saillie correspondante de la côte d'Alger, dont nous avons déjà parlé, une barre naturelle presque complète, formée par une série de têtes de roches qui pointaient au dessus du sable que le courant et la houle y amoncelaient, et même en divers endroits au dessus de la mer. Trois ou quatre de ces dernières sont encore reconnaissables dans le nord de la jetée Khaïr-ed-din, tout près de son revêtement extérieur. C'était cette barre qui complétait l'enceinte du port, mais elle le défendait mal de la houle du nord et nullement du vent qui la soulevait. La mer franchissait ces rochers en beaucoup d'endroits, et le courant se précipitait dans quelques canaux, où un vieil historien nous apprend que de petites embarcations pouvaient passer. Un autre inconvénient devait résulter pour ce port d'une telle disposition : celui que causaient les ressacs et les remous qui ne pouvaient manquer de se former au milieu de tant d'écueils où les courans et la vague ne cessaient de se croiser et de s'entrechoquer.

En dedans de toutes ces roches et au pied des murs de la ville, il existait une petite pointe rocailleuse terminée par un ou deux récifs.

Une autre roche se montrait en dedans de la darse un peu au nord de cette pointe ; elle était fort dangereuse pour les navires qui prenaient mouillage, car elle venait jusqu'à fleur d'eau. Nous la trouvons portée sur beaucoup de cartes du Dépôt de la marine, et même sur les planches de quelques anciennes rela-

tions, telle que celle d'Emmanuel d'Aranda; elle a été détruite par les Turcs assez long-temps, à ce qu'il paraît, après le commencement de leur établissement à Alger. Il y a peu d'eau encore aujourd'hui sur la place qu'elle occupait jadis, et nous ne sommes pas éloignés de croire que c'est là que s'est perdu, depuis l'occupation française, le navire à vapeur l'*Eclaireur*. Toutes les roches dont nous venons de parler appartiennent à un plateau sous-marin qui enveloppe très irrégulièrement la pointe d'Alger, en se dirigeant vers le nord-est.

Nous pouvons dire, au sujet des Arabes qui ont régénéré cette ville , ce que nous avons déjà dit à l'occasion des Romains : il ne paraît pas qu'ils aient, en aucune manière, cherché à améliorer le mouillage, car ils n'ont laissé aucune trace de leur sollicitude à ce sujet ; et toutefois cela ne doit pas surprendre, parce que leur marine se réduisait à bien peu de chose : à la suite de leurs voyages, ils suivaient l'exemple de leurs prédécesseurs et tiraient leurs bateaux à terre.

Les premiers travaux qui ont été faits au port d'Alger avant l'arrivée des Turcs consistent en une tour qui fut construite vers la fin du xve siècle, en même temps que la grande mosquée de la rue de la Marine, par les Maures andaloux chassés d'Espagne. Cette tour, dont on peut se faire une idée par celles que les Maures de la Péninsule bâtissaient sur les hauteurs de cette contrée, et dont il reste encore de nombreuses ruines, s'élevait sur l'îlot de l'ouest, qu'il occupait presque tout entier.

Nous trouvons ce renseignement inédit dans un manuscrit de la Bibliothèque royale, qui n'est autre chose que la traduction d'un livre turc fort curieux, écrit par un marin de cette nation, bien avant nos Flambeaux de la mer, et qui leur a servi de modèle pour le titre et la méthode. Cet auteur musulman signale la tour d'Alger comme point de reconnaissance du mouillage de cette ville[1].

En 1510 eut lieu, contre les Algériens qui n'étaient pas encore soumis aux Turcs, l'expédition du comte de Navarre ; elle eut, comme on sait, pour résultat de soumettre la ville à un tribut annuel, et d'empêcher les corsaires d'y venir se ravitailler ou seulement déposer le fruit de leur brigandage. Peu confiant dans la promesse des Maures, ce général avait jugé prudent de fortifier les îlots d'Alger, et d'y laisser une garnison pour en imposer au pays : c'est alors qu'il fit bâtir sur le même emplacement qu'occupait la tour des Maures, et en partie avec ses matériaux, ce fort circulaire qui a si long-temps commandé à la ville, et dont une partie des murailles paraissent subsister encore aujourd'hui. Cette forteresse, bien armée de soldats et de canons, acquit de la célébrité parmi les navigateurs,

[1] L'auteur de ce Flambleau de la mer était contemporain des frères Barberousse ; il était aussi parent du fameux corsaire Camali, avec qui il avait fait ses premières campagnes. C'est à la suite de ses nombreux voyages qu'il publia, en turc, la description des côtes de la Méditerranée, depuis Constantinople jusqu'à Gibraltar, en suivant les côtes d'Europe, et de Gibraltar à Constantinople, en suivant celles d'Afrique. La traduction n'est pas fort ancienne, on la doit à un interprète royal.

qui la désignaient sous le nom de Penon d'Alger, c'est-à-dire, du *gros rocher*. L'avantage de sa position dépendait, comme on peut le voir, de deux circonstances ; il était dû à son isolement, car il occupait presque entièrement tout l'îlot de l'ouest, puis à la proximité de la ville, qui permettait d'y atteindre avec le canon et même la mousqueterie.

DU PORT D'ALGER PENDANT L'OCCUPATION DES TURCS.

Tel était l'état du mouillage d'Alger, au commencement du XVIe siècle, lorsque les deux Barberousse s'emparèrent de cette cité pour y asseoir leur domination et en faire le point de ralliement des nombreux corsaires qui, sous leurs ordres et sous ceux de leurs affidés turcs ou renégats, ravageaient la Méditerranée. La possession d'un bon port était nécessaire à leurs projets, et ils connaissaient, à n'en pas douter, tout le parti qu'il était possible de tirer des dispositions naturelles de celui d'Alger. Ils ne reculaient pas devant l'idée des grands travaux hydrauliques que nécessitait le port qu'ils projetaient ; mais l'impossibilité de les entreprendre tant que les Espagnols occupaient les îlots de la Marine, fit qu'Aroudj ne s'en occupa point, et tourna au contraire toute son attention vers l'intérieur du pays. Pendant ce temps, il fallut bien que les corsaires cherchassent un autre mouillage : aussi n'abordèrent-ils après leurs courses, qu'à la plage de Bab-Azoun, loin de la

portée de l'artillerie du Penon, et dans le mauvais temps se réfugiaient-ils à Gigelly, à Scherchel, où dans quelques unes des rades voisines, selon la direction de la tempête : c'est du moins ce que nous apprend Emmanuel d'Aranda.

Lorsque Khaïr-ed-din succéda à son frère, il ne tarda pas à songer à la réalisation d'un projet formé dès le principe. Il pensa à se débarrasser au plus tôt des Espagnols, et à fonder ce port, objet de tous ses vœux ; car, malgré la prudence et la valeur qu'il ne cessa de déployer dans ses expéditions contre les peuples africains, il n'en avait pas moins conservé une prédilection toute particulière pour les courses aventureuses sur mer ; c'était même par leur moyen qu'il rêvait tant de projets ambitieux, et qu'il entretenait ses espérances de gloire.

Khaïr-ed-din, devenu maître du littoral après la destruction du Penon et de la garnison qui le défendait, se hâta de faire fermer le port du côté du nord, en se servant de la chaîne de roches dont nous avons parlé, et de manière à réunir les îlots à la terre ferme. Un nombre immense d'esclaves chrétiens furent employés à ces travaux fatigans et périlleux, et en peu de temps une quantité immense de matériaux tirés des ruines du Penon, de celles de l'ancienne ville de Matifoux, et peut-être aussi des carrières de la montagne, vinrent combler, sur une largeur d'environ vingt-cinq mètres, et dans toute la longueur de ce banc, les lacunes qui se trouvaient entre les roches,

de manière à en effacer tous les vides et à élever une chaussée au dessus de la mer, et au niveau des parties les plushautes. Ce travail, un des plus beaux qui aient été faits à Alger, aurait suffi pour donner de la célébrité à son auteur. Le quai qui le borde du côté du sud fait connaître l'élévation qu'on lui avait primitivement donnée, car on n'y a fait que peu de changemens depuis, et seulement dans le but de pourvoir à son entretien.

Plusieurs historiens pensent, et le manuscrit que nous venons de publier, tend à confirmer cette opinion, que Barberousse fit raser le Penon immédiatement après sa prise, et que tous les matériaux qui le composaient servirent sans exception à la construction de cette jetée; ils ajoutent même que Khaïr-ed-din, pour détruire plus complètement ce témoignage de l'oppression espagnole sur Alger, fit faire un jardin là où le Penon avait existé. Nous ne pouvons nous défendre de quelque incrédulité à ce sujet, car nous admettons volontiers que le Penon ait souffert de grands dégâts dans cette circonstance; mais nous pensons que ses murailles sont restées debout, et que ce sont celles que l'on voit encore aujourd'hui, et qui constituent une des principales batteries du port. Cet édifice est sur le même emplacement que le Penon, et ses murailles, bâties comme on le faisait dans ce temps-là, sont évidemment de construction espagnole ; elles n'ont donc pu être élevées que par les soldats de Pierre de Navarre. Ce serait

accorder peu de prévoyance et de sagacité à Khaïr-ed-din, que de supposer qu'il eût méconnu l'avantage pour la défense du port d'Alger d'une semblable forteresse, élevée près de son entrée, et si bien placée en avant de la ville pour la défendre elle-même des attaques dirigées par les expéditions chrétiennes.

Un soin important que prit également Barberousse, ce fut de faire travailler à combler les canaux qui partageaient les îlots, et de manière à former le terre-plain qui existe actuellement, et sur lequel tant de travaux de maçonnerie se sont élevés depuis.

Hassan, successeur de Khaïr-ed-din, fit exécuter aussi d'utiles travaux au port d'Alger, mais plutôt dans l'intérêt de sa défense contre l'ennemi que contre les orages de la mer. Il avait vu tant d'expéditions se former dans l'intention de renverser l'Odgeac, et lui-même avait eu à soutenir contre Charles-Quint une attaque si rude, devant laquelle il eût infailliblement succombé sans le secours inattendu des élémens, qu'il comprenait parfaitement l'urgence des soins à donner de ce côté pour la sûreté de la ville, bien persuadé que les chrétiens ne se lasseraient pas de renouveler leur expédition. Il commença les premières batteries qui figurent sur l'île, mais qui se bornèrent d'abord à de simples murailles, derrière lesquelles quelques canons se présentaient à d'étroites embrasures.

La jetée de Khaïr-ed-din s'éleva de nouveau sous le règne de Salah-Reis. Une chaussée fut bâtie sur toute sa longueur du côté du nord, de manière à la

défendre des envahissemens de la mer dans les gros temps, et ce travail eut encore l'avantage d'abriter un peu plus les navires amarrés dans la darse. Lors de plusieurs coups de vents très violens, cette jetée avait beaucoup souffert; l'eau pénétrant sans cesse dans les intervalles des pierres qui la formaient, la minait insensiblement et y faisait même de larges brèches. Ce fut encore Salah qui remédia à cette imperfection en faisant jeter tout le long du côté extérieur une grande quantité de blocs tirés de la montagne qui formèrent bientôt par leur ensemble un enrochement assez puissant pour amortir les coups de la mer. Ce moyen qu'un pacha imaginait en 1556, nos ingénieurs hydrauliques le mettent encore en usage dans le même but.

Dès ce moment Alger était réellement devenu un port, et la sûreté qu'il offrait, sans être bien grande, était toutefois plus réelle; son défaut évident c'était d'être trop petit, et surtout encore trop ouvert à l'est: aussi dans les tempêtes de cette partie, où pour mieux dire du nord-est, les navires y étaient-ils en grand danger à cause de la houle furieuse qui y pénétrait. Ce fut alors que l'on entreprit un travail qui devait amener de grands avantages, mais qui devait être interminable. Depuis près de trois siècles on s'en occupe, et il est loin d'être achevé. C'est en construisant les grand môle sur le banc de sable et sur les rochers qui en forment l'assise inférieure, que tant de misérables esclaves chrétiens ont péri. Les obstacles les plus grands n'étaient vaincus chaque année que d'une

manière fort incomplète, et chaque année encore des dégâts causés par la tempête venaient rendre inutiles les travaux exécutés à grands frais. Des sommes immenses ont été consacrées à ce môle, qui, dès le début de sa construction et à mesure qu'il envahissait une portion de la mer, était aussitôt couronné de batteries et hérissé de canons.

Les pachas qui se succédèrent si rapidement dans Alger, portèrent plus ou moins de soins à la continuation de ces ouvrages et à l'entretien de ceux qui étaient déjà faits. Mais on peut dire en général, quant aux fortifications du côté de la mer, qu'ils montrèrent toujours une assez grande imprévoyance. Ce n'était la plupart du temps que lorsqu'ils venaient d'être châtiés par quelques puissances chrétiennes qu'ils songeaient à augmenter leurs moyens de défense; et c'était toujours le canon ennemi qui leur indiquait le côté le plus faible de leur position.

Pour offrir un exemple, en 1683, Duquesne, venant bombarder Alger, prouva à ses habitans, par le succès qu'il obtint, que leurs moyens de défense n'avaient pas été portés assez en avant; aussi s'empressèrent-ils à établir une batterie sur l'extrémité nord de l'île, à cent mètres environ en avant des batteries du fanal, et lorsqu'il reparut l'année suivante, il trouva ces dispositions qui causèrent du mal à plusieurs de ses bombardes. On peut dire qu'à chaque nouvelle expédition contre Alger, presque toujours avant, mais surtout après, les deys imaginaient de

nouvelles fortifications, si bien qu'après l'attaque de lord Exmouth, qui mit un si grand désordre dans toutes les batteries de la marine, Omar et son successeur firent tellement bâtir et entasser batterie sur batterie, qu'il n'y eut plus qu'une ligne complète d'une extrémité à l'autre de l'île, et que cette ligne présentait parfois deux rangs, et même trois et quatre, de batteries supérieures.

Dès le commencement du XVIIe siècle, les pachas d'Alger songèrent également à débarrasser l'intérieur du port de tout ce qui pouvait diminuer la profondeur qui lui était nécessaire ; ainsi ils firent usage de cure-môles, et s'attachèrent à entretenir libre l'entrée où le sable s'accumulait avec rapidité. Ils firent aussi disparaître le rocher que nous avons déjà signalé, et qui s'élevait à fleur d'eau presque au milieu de la darse.

Du côté de la ville et en face du grand môle, il y avait quelques grosses têtes de rochers isolées, dont nous avons déjà parlé, et sur l'une desquelles on fixait l'extrémité de la chaîne qui servait à fermer le port, et que soutenaient, de distance en distance, trois ou quatre bouées ; on jeta d'abord une grande quantité de pierres pour combler leurs intervalles et n'en faire qu'une seule chaussée jusqu'à la rive, puis on y forma une maçonnerie grossière qui suffit longtemps pour lui donner la force nécessaire à sa destination et en former une sorte de petit môle. L'avantage de ce travail fut sensible pour le port d'Alger, non parce qu'il facilita les moyens de le clore plus com-

plètement, mais parce que cette digue s'opposait au retour de la lame et combattait le ressac qui y pénétrait. Si l'on améliore jamais la darse de Gigelly, dont la disposition locale est à peu près la même qu'à Alger, il sera urgent de suivre l'exemple que les Turcs nous ont donné dans la construction de ce petit môle, que nous nommons aujourd'hui môle de la Santé, et l'on verra que la nature y a tout disposé pour imiter à peu de frais ce qui a été fait dans cette dernière ville.

Dès le commencement de l'occupation des Turcs, les pachas eurent le désir de pourvoir eux-mêmes à la construction de leurs galères et des autres navires de course; mais la place leur manquant pour établir des chantiers à la marine, ils eurent l'idée d'en former un dans la ville, tout près de l'ouverture de la darse. Pour y parvenir, ils consacrèrent à cet établissement un grand espace qu'il fallut creuser dans le rocher, au milieu des maisons et des mosquées avoisinant le rivage, puis ils fermèrent du côté de la mer ce nouvel arsenal par une batterie barbette couronnant deux grandes voûtes que l'on distinguait d'assez loin, au large, pour qu'elles n'aient été oubliées sur aucune vue, aucune carte d'Alger, à quelque époque qu'elles appartiennent. Ces deux voûtes représentaient deux cales couvertes, car les deux galères qu'on pouvait construire à la fois s'y trouvaient en partie abritées. On voit encore aujourd'hui sur la plage de la Pescade les débris de la partie inférieure de l'une de ces cales, ainsi que les voûtes qui existent encore.

Cependant le système des navires employés dans la navigation de la Méditerranée venant à s'améliorer insensiblement chez les puissances d'Europe, les Algériens ne tardèrent pas à sentir la nécessité d'opposer à ces nouvelles constructions bien plus grandes des constructions égales ; ils voulurent avoir des corvettes, puis des frégates et même des vaisseaux. Leur ancien chantier, devenu trop petit pour de semblables travaux, fut réservé aux navires du rang le plus inférieur; mais un nouveau chantier fut formé dans le fond du port, sur la plage même du plus grand îlot, et bientôt des ingénieurs, que la politique française cédait aux deys, construisirent de grands navires, que des puissances chrétiennes tributaires se chargeaient d'armer de canons et d'agrès : c'est de cette époque que datent les grands armemens des Algériens.

Ce fut seulement après le bombardement d'Alger par lord Exmouth, en 1816, que les Turcs bâtirent la grande voûte qui recouvre le débarcadère du fond du port. Bientôt après ils la surmontèrent d'un large pavillon terminé par un dôme, et ce marabout fut affecté à l'*amiral de la mer :* c'est aujourd'hui la demeure du commandant de la marine. Déjà les deys, prédécesseurs d'Omar, avaient élevé pour l'usage des armemens maritimes un grand nombre de magasins, et entre autres celui qui s'étend sur toute la jetée de Khaïr-ed-din, et dont la hauteur est d'un secours si précieux pour abriter les navires dans la darse contre les tempêtes du nord et du nord-ouest.

On voit donc, par le peu de détails dans lesquels il nous a été permis d'entrer sur toutes ces améliorations, quel prix les Algériens mettaient à la conservation, à l'agrandissement et à la sûreté de leur port : c'est que leur existence était là, car de leurs corsaires venaient toute leur force et toutes leurs richesses. Sans eux, ce peuple qui n'avait aucune industrie paisible, et qui ignorait pour ainsi dire le commerce, ne pouvait subsister. On en a une grande preuve dans ce qui s'est passé durant les dernières années de la Régence. L'extrême surveillance à laquelle elle se trouvait soumise du côté des nations européennes, ne lui permettait pas de continuer ses pirateries avec le même succès que par le passé ; elle éprouvait un grand déficit dans ses revenus, et ne parvenait à le combler qu'en puisant à pleines mains dans le trésor accumulé avec une si rare prévoyance dans les caveaux de la Jennina ; mais ce n'était là qu'un moyen de prolonger son existence pendant quelques années : elle ne pouvait tarder à succomber, car la *Kasna* n'était pas inépuisable, et le règne des pirates était passé.

Après ce coup d'œil rapide, il est juste de reconnaître que tous les travaux exécutés par les Turcs ont été utiles, qu'ils ont été bien ordonnés, qu'aucun d'eux n'est perdu, et que dans cette belle localité les plus grandes difficultés ayant été vaincues, tout est, pour ainsi dire, préparé lorsqu'on se décidera à entreprendre des constructions plus importantes, et qui, en résumé, ne seront que le complément d'un établis-

sement plus vaste, et tel qu'on doit l'attendre de la sollicitude éclairée du gouvernement français.

DU PORT D'ALGER DEPUIS LE COMMENCEMENT DE L'OCCUPATION FRANÇAISE.

Alger capitula enfin devant nos armes, et le 5 juillet 1830, notre armée de terre en prit possession. Lorsque la marine se présenta dans le port pour y remplir le service si important auquel elle était appelée, tout s'y trouvait dans la plus grande confusion: l'arsenal, les batteries et les terrasses étaient occupés par l'artillerie française et une partie du corps du génie militaire. On s'était tout partagé, magasins, logemens et ateliers, quoique l'on eût manqué de temps pour ouvrir et visiter tous les bâtimens; mais pour hâter cette prise de possession, quelques lettres tracées à la craie et d'une manière bien distincte sur les diverses portes, suffisaient pour établir les droits de propriété. Au premier abord, la marine ne sut vraiment où s'installer, et ce ne fut qu'avec le temps qu'elle put devenir maîtresse d'une très petite partie des établissemens turcs qui rentraient évidemment dans sa spécialité. Nous ne nous étendrons pas davantage pour le moment sur ces circonstances, parce que ce serait nous écarter de notre sujet actuel, et empiéter en quelque sorte sur celui que l'un de nous se propose de traiter un jour; nous dirons seulement que le génie militaire s'était retiré de bonne

heure d'un lieu où le service n'exigeait pas sa présence : la marine put commencer à s'y établir ; il n'en fut pas de même de l'artillerie, et cependant il n'y a nul doute que les parties hautes de la ville ne pussent lui convenir tout aussi bien et mieux même que la plage, et qu'en s'y établissant elle eût évité l'inconvénient d'avoir à franchir les hauteurs qu'elle rencontre comme un obstacle, pour se porter dans la campagne du Sahel. Elle trouva l'île de la marine à sa convenance, et se l'appropria à tel point que si l'on jette les yeux sur une carte d'Alger, on sera forcé de reconnaître qu'elle possède plus des trois quarts de sa surface : ce qui en reste est partagé entre la direction du port, le génie maritime et l'administration de la marine d'une part, et les ponts et chaussées de l'autre. Quant aux magasins de la jetée Khaïr-ed-din, si beaux, si vastes, et qui étaient autrefois d'une si grande utilité pour la marine du dey, ils appartiennent tout entiers à l'administration des subsistances de l'armée. Toutefois il est juste de dire que la direction du port possède sur cette jetée, le long du quai intérieur, un magasin assez long, mais étroit et tellement en ruine, malgré les réparations extérieures qu'on a tenté quelquefois d'y faire, que l'on ne peut plus se promener en toute sécurité sur la terrasse qui le domine.

Le reste des quais qui enveloppent la darse est occupé par le commerce, la douane, et cet étrange

bâtiment, construit par nos entrepreneurs, qu'on a destiné au service de la santé [1].

Un des premiers soins de l'administration française après la prise d'Alger, nous nous plaisons à signaler ce fait, ce fut de prendre des mesures pour assurer la conservation des travaux exécutés par les Turcs, et qui exigeaient un entretien continuel. Des circonstances empêchèrent toutefois de faire marcher ces nouveaux travaux, comme il était vivement à désirer qu'ils s'exécutassent; il y avait d'abord impossibilité d'obtenir à la fois tous les fonds indispensables pour cet objet; en second lieu venait nécessairement le défaut de bras.

En effet, des ingénieurs habiles avaient été appelés, mais les difficultés que la mer opposait à leur science n'étaient rien en comparaison de celles qu'ils rencontraient dans les dispositions de nos économistes, qui crurent apparemment dépenser beaucoup moins en ne fournissant l'argent qu'au fur et à mesure et par petites portions, mais qui en somme firent si bien que les dépenses s'élevèrent peut-être au double, sans que l'on obtînt l'avantage de prompts résultats. Chaque année le budjet affecté aux travaux du môle

[1] Le service de la marine est tellement à l'étroit dans l'arsenal d'Alger, que plusieurs de ses employés les plus utiles, tel que le chirurgien affecté à l'arsenal, ne peuvent pas y être logés. Ce dernier n'a pour déposer ses médicamens et donner secours aux blessés et aux noyés, qu'un petit cabinet de cinq pieds carrés, dans lequel on ne peut se tenir debout, et où il serait impossible d'admettre un malade, aussi est-ce à la porte qu'il est obligé de faire ses pansemens.

était en partie absorbé par les frais de réparation, par les dégâts de l'hiver précédent, accumulés sur les autres travaux, dont l'exécution était urgente. Ainsi donc, le môle ne pouvait s'améliorer annuellement que d'une manière presque insensible, et si l'on devait toujours procéder ainsi, ce serait presque une opération interminable, et à coup sûr énormément dispendieuse. C'est principalement sur les travaux hydrauliques que doivent porter les améliorations à faire, et rien sous ce rapport même ne doit être négligé; il y a nécessairement à la fin de chaque hiver une certaine quantité de dégâts : il faut donc que les travaux annuels dépassent le plus possible la somme probable de ces pertes, autrement il n'y aurait aucun progrès, et, en définitive, aucune amélioration.

La seconde difficulté ne mérite pas moins l'attention de l'administration, qui peut trouver sans doute les moyens de la faire disparaître. Les condamnés militaires ont été jusqu'à présent affectés à ces travaux, et ils reçoivent même, et en conséquence de ce nouveau service, une solde convenable; mais leur nombre a toujours été insuffisant, et, dans quelques circonstances, ils ont tout-à-fait manqué, soit qu'on les détournât vers d'autres travaux, soit qu'on les rappelât momentanément dans l'armée durant quelques unes des expéditions aventureuses que nos troupes exécutaient en plaine. Ce détournement d'ouvrier a toujours été fatal aux opérations du môle qui, en somme, n'ont qu'une saison; on laissait ainsi au mo-

ment le plus inattendu des travaux inachevés, et que par conséquent on compromettait en cas de mauvais temps, ou bien encore on perdait des journées précieuses. Un troisième inconvénient était de mettre quelquefois l'ingénieur des ponts et chaussées dans le cas de suppléer à ce défaut de travailleurs forts et expérimentés, par de misérables juifs ou par des Arabes sans aucune expérience, que l'on ramassait dans les rues d'Alger, et auxquels cependant on était obligé d'affecter, pour les décider à travailler, une paie huit fois plus forte que celle des manœuvres militaires, paie qui portait toujours une fâcheuse atteinte au budjet des ponts et chaussées.

Certes, nous sommes loin de reprocher l'emploi des condamnés militaires dans quelques unes de nos expéditions : quelquefois rien n'est mieux imaginé sans doute qu'un tel moyen pour prouver à ces hommes que la punition qu'ils subissent pour fautes de discipline n'est pas flétrissante, et que leurs chefs comptent toujours sur leur honneur, sur leur dévouement au pays. Nous avons vu, non sans admiration, tout ce que le brave commandant Maringo a su faire de ces hommes ; mais ce que nous déplorons, c'est ce système si extraordinaire et si fatal à la fois, au moyen duquel on engloutit dans des entreprises toujours inutiles des sommes importantes et qui trouveraient un bien meilleur emploi, puisqu'elles rapporteraient incontestablement davantage, si on les consacrait aux travaux de première nécessité, tels que ceux que nous

signalons ; car, il ne faut pas se le dissimuler, c'est le môle qui est la clef du port, et sur le port repose non seulement l'existence actuelle, mais l'avenir de la colonie. Il y a à Alger un ennemi plus redoutable que les Hadjoutes et ces quelques hordes d'Arabes qui font tant de bruit dans le monde; cet ennemi-là, c'est la mer : ses attaques sont violentes, elles sont constantes; c'est donc contre lui qu'il faut réunir toutes les mesures, car, si on ne peut avoir l'espoir d'anéantir son action, toujours est-il vrai qu'on peut, avec de grands efforts et surtout de la persévérance, opposer une barrière insurmontable à sa fureur, ou bien en quelque sorte la neutraliser.

Il est juste de rendre hommage à l'administration civile d'Alger et à MM. les ingénieurs des ponts et chaussées qui, malgré les difficultés que nous venons de signaler, ont activé les travaux de la marine, les uns avec toute la sollicitude que méritaient de semblables entreprises, et les autres avec l'habileté que réclamaient des opérations si importantes et si difficiles. Ils ont fait face à tout, et aujourd'hui, quoiqu'il en coûte un peu cher, ces travaux assurent pour longtemps la conservation du port.

Ainsi, la jetée Khaïr-ed-din, qui, a différentes époques assez reculées, avait été rompue par la violence des coups de vents du nord, a été, dès notre arrivée, relevée et défendue par un nouvel enrochement, et ce travail fait honneur à l'ingénieur M. Noël. Toutefois nous ferons la remarque que l'on doit se hâter

d'y porter une nouvelle attention, si l'on ne veut pas qu'il s'y forme des affouillemens, comme cela paraît déjà commencer.

Quant aux travaux du grand môle, ils ont été dirigés par M. Poirel avec activité et prudence. Toute la colonie, qui s'est montrée si curieuse d'en suivre la marche, a pu se convaincre des difficultés qu'ils présentaient, et des mécomptes que l'on est exposé à rencontrer, lorsqu'on a la mer à combattre, et qu'on est réduit à procéder avec lenteur. Dans ces travaux on se proposait plusieurs buts : 1° la réparation des ouvrages faits par les Turcs; 2° la disparition d'un angle défectueux ; 3° le prolongement vers le sud de l'extrémité désignée sous le nom de Musoir, et 4° enfin le renouvellement de l'enrochement, protecteur de tous ces ouvrages.

On peut dire aujourd'hui que tout cela a été exécuté avec succès, grâce à l'emploi que l'on a fait depuis deux ans seulement du beton par énormes blocs de près de cent mètres cubes; et déjà la marine se ressent de l'heureux effet qui en est résulté : le ressac est moins grand, parce que la mer pénètre moins dans le port ; et si en l'état actuel on ne peut pas encore espérer une sûreté complète dans toutes les parties de la darse, toujours est-il vrai que les chances défavorables ont beaucoup diminué.

Le petit môle de la Santé a été également réparé et mis complètement à l'abri des ravages de la mer ; il ne laisserait rien à désirer s'il n'avait été surchargé par

une grande bâtisse inutile, espèce de lazaret en forme de temple grec, dont nous avons déjà parlé, qui n'a ni proportions ni grâce, et à laquelle il faut refuser toute espèce de solidité, puisqu'elle est déjà en ruine : sa réparation, si l'on est assez mal avisé pour l'entreprendre, coûterait certainement autant que sa construction.

D'autres travaux importans ont encore signalé dans le port l'occupation française : une partie des quais a été relevée, une mare infecte qui occupait un grand emplacement entre la Douane et la Santé, a été comblée, quelques fontaines ont été remises en état, et, mettant à part les travaux hydrauliques, il est juste de dire que dans tout ce qui concerne la marine, la direction du port, les ponts et chaussées, l'administration des subsistances, la douane et l'artillerie, ont rivalisé d'activité pour conserver et améliorer leurs domaines respectifs.

Il y a encore un nouvel établissement dépendant du port et auquel nos éloges sont acquis à l'avance, car c'est sans contredit le plus important de tous ceux qui ont été faits pour la navigation de ces parages : nous voulons parler du phare établi sur la vieille tour espagnole, et dont le feu se distingue à cinq lieues en mer ; c'est encore à la direction des ponts et chaussées qu'on le doit.

Nous reconnaissons donc avec empressement que depuis l'occupation française le port d'Alger a subi de grandes améliorations ; mais toujours est-il vrai que quelle que soit la quantité d'argent que ces travaux

aient coûté, il n'en est résulté que deux avantages positifs : celui de conserver désormais intact ce que nous avons hérité des Turcs, et en second lieu quelque peu de sécurité de plus dans l'intérieur de la darse. Du reste, le port n'a subi aucun agrandissement, et le seul défaut de sa petitesse entraîne naturellement avec lui celui de sa sûreté. C'est dans le but d'arriver à une perfection plus grande, comme établissement maritime, que nous proposons d'entreprendre dans cette localité de nouveaux ouvrages ; nous allons développer nos vues à ce sujet, et nous ferons voir comment l'argent de la France peut-être efficacement détourné d'une destination qui n'amène aucun résultat, pour être porté là où il peut avoir une action immédiate sur nos relations militaires, et notre commerce dans la Méditerranée.

PROJET D'AGRANDISSEMENT ET D'AMÉLIORATION DU PORT D'ALGER.

Avant d'exposer le projet que l'un de nous a conçu, et qui donnerait à Alger un port capable de recevoir non seulement un grand nombre de navires de commerce, mais toute espèce de vaisseaux de l'état, il est juste que nous fassions connaître les dispositions qu'on avait antérieurement proposées pour atteindre le même but. C'est ici une obligation d'autant plus grande que ces projets appartiennent à des hommes habiles, et qui tous, par la nature de leur spécialité, doivent être regardés comme compétans en de telles matières.

Tout en rapportant ces projets, nous devons le dire aussi, il deviendra indispensable de signaler les inconvéniens qu'ils nous semblent tous présenter plus ou moins. Ici, notre manière de voir est fondée sur une étude approfondie des localités et sur les besoins de la navigation ; nous sommes persuadés, d'ailleurs, que c'est par une critique modérée et sans prévention, que la question peut être éclairée : c'est, du moins, le seul moyen qu'il y ait à nos yeux de servir efficacement des intérêts d'une telle importance.

En 1830, notre armée était à peine établie sur les hauteurs qui couronnent la ville d'Alger, d'où la marine se déployait comme un plan sous ses yeux, que des officiers, qui s'étaient sans doute plus occupés de stratégie que de marine et de travaux hydrauliques, remarquant au nord de la jetée Khaïr-ed-din une baie plus spacieuse que le port qu'elle forme au sud, et en grande partie circonscrite par l'île, la jetée, la ville et une chaîne de roches qui se dirige vers le large, crurent voir dans cette disposition d'apparence favorable, les moyens de construire un meilleur port que celui qui existe aujourd'hui.

Nous concevons facilement que des personnes qui n'ont aucune idée de la navigation, qui ne voient dans un port qu'une enceinte plus ou moins bien fermée, eussent une semblable pensée, et le tableau qui se déroulait sous leurs yeux la leur inspirait naturellement. Tout marin aurait compris que l'une des premières conditions d'un port est de n'être point ouvert

du côté d'où vient habituellement la houle, et d'où le vent souffle avec le plus de violence. Au lieu d'attacher une trop grande importance à la forme et aux limite de l'enceinte de ce port, il aurait d'abord sondé ses profondeurs et reconnu que si la partie du sud manquait de cette profondeur nécessaire, la partie du nord, au contraire, où l'on pensait qu'on pourrait jeter un môle, en avait trop.

Cependant, un officier général de la marine, qui a commandé pendant quelque temps à Alger la station navale, et à qui l'arsenal doit une grande partie de son installation, M. Gallois, dont l'opinion sur cette matière est d'un grand poids, consulté sur la convenance d'admettre un semblable projet, pensa qu'il n'était pas tout-à-fait dépourvu de valeur, et qu'il était exécutable si toutefois on en modifiait l'importance, et qu'en même temps on combattît l'inconvénient si grave que présenterait une ouverture au large par une disposition particulière. Ainsi, M. l'amiral Gallois ne considérait ce port que comme propre au commerce, et, d'un autre côté, il proposait de construire extérieurement et vis-à-vis de l'ouverture, un troisième môle ou *break-water,* de manière à la protéger contre les efforts de la houle du large, comme on le voit, sur une petite dimension, au port de Saint-Martin de l'île de Ré, ou, sur une plus grande, à celui de *Civita-Vecchia.*

Sans doute rien n'est mieux imaginé que ce moyen pour obvier à l'inconvénient que présentait le pro-

uvrir un port au nord de la jetée ; mais ne este-t-il pas toujours la grande difficulté de bâtir dans un lieu si profond et constamment battu de la mer du large, et celle encore de trouver une saison favorable pour une telle opération, et de tout faire en une seule, parce que l'hiver, venant à passer sur ces travaux non terminés, les culbuterait entièrement. Ces difficultés, M. l'am[illegible]allois les reconnaissait, et sans doute elles pou[illegible] être vaincues, mais c'était seulement après d'i[illegible]ses sacrifices. La peine extrême qu'il y aurait à ba[illegible] dans ce lieu se trouve même augmentée par la né[illegible]sité de former un *break-water*, puisque celui-ci n[illegible] autre chose qu'un troisième môle placé encor[illegible] en dehors, et par conséquent dans une plus grande profondeur. Néanmoins, supposons que tout cela s'exécutât, il y aurait encore le défaut de profondeur dans la partie sud de ce nouveau port, là où tout est rocher, et si ces travaux de creusement n'étaient pas impossible, leur difficulté serait toujours extrême.

Nous croyons pouvoir signaler encore un grand inconvénient, et il provient de la disposition de cette entrée. En effet, il nous semble qu'elle serait d'une pratique difficile, surtout lorsque la mer viendrait à se soulever, comme cela arrive dans cet endroit pendant l'année presque tout entière, car il y aurait probablement dans les deux passes formées par ce *break-water*, un fort clapotage et des remous de courans qui, lorsqu'un navire chercherait à y entrer, neutraliseraient,

en grande partie, l'action de son gouvernail; d'un autre côté, la houle agissant directement sur sa poupe, ne lui permettrait pas d'exécuter, avec toute la célérité et la précision nécessaires, la double manœuvre d'embardée qu'il conviendrait nécessairement de faire dans cette passe tortueuse, d'abord, pour doubler la pointe du *break-water*, et presque aussitôt après pour franchir celle de l'un des môles.

S'il est vrai que l'exécution d'un tel projet soit praticable, nous y voyons, du moins, un travail immense, difficile et dispendieux; un travail dans lequel les ingénieurs devront s'attendre à des causes fréquentes d'insuccès : on peut le dire, à l'avance, jamais il n'y aura là de résultats proportionnés aux besoins que l'on ressent à Alger et aux sacrifices qui auront été faits.

Egalement séduit par cette disposition locale si heureuse en apparence, dont nous venons de parler, et s'attachant au nord de la jetée Khaïr-ed-din, un ingénieur hydrographe, d'un mérite incontestable, M. Dortet de Tessan, conçut un projet qui n'est qu'une modification du premier, et au moyen duquel, s'il est vrai que de nouveaux avantages sont acquis, il se présente aussi de nouvelles difficultés. Ce projet est tracé par une ligne ponctuée sur la belle carte d'Alger et de sa rade, par M. le capitaine de corvette Bérard; mais nous sommes forcés de dire ici que l'idée n'en était pas neuve, car M. l'amiral Gallois l'avait eue avant lui, et au rapport de M. Dubois Thinville, ancien consul-général à Alger, Mustapha-Pacha y

jet d'ouvrir un port au nord de la jetée; mais ne reste-t-il pas toujours la grande difficulté de bâtir dans un lieu si profond et constamment battu de la mer du large, et celle encore de trouver une saison favorable pour une telle opération, et de tout faire en une seule, parce que l'hiver, venant à passer sur ces travaux non terminés, les culbuterait entièrement. Ces difficultés, M. l'amiral Gallois les reconnaissait, et sans doute elles pouvaient être vaincues, mais c'était seulement après d'immenses sacrifices. La peine extrême qu'il y aurait à bâtir dans ce lieu se trouve même augmentée par la nécessité de former un *break-water*, puisque celui-ci n'est autre chose qu'un troisième môle placé encore plus en dehors, et par conséquent dans une plus grande profondeur. Néanmoins, supposons que tout cela s'exécutât, il y aurait encore le défaut de profondeur dans la partie sud de ce nouveau port, là où tout est rocher, et si ces travaux de creusement n'étaient pas impossible, leur difficulté serait toujours extrême.

Nous croyons pouvoir signaler encore un grand inconvénient, et il provient de la disposition de cette entrée. En effet, il nous semble qu'elle serait d'une pratique difficile, surtout lorsque la mer viendrait à se soulever, comme cela arrive dans cet endroit pendant l'année presque tout entière, car il y aurait probablement dans les deux passes formées par ce *break-water*, un fort clapotage et des remous de courans qui, lorsqu'un navire chercherait à y entrer, neutraliseraient,

rité extrême, nombre d'ouvrages, qui, non achevés, ne résisteraient jamais aux orages de la mauvaise saison; mais il y aurait encore nécessité de creuser toute la partie du sud du bassin pour lui donner une profondeur convenable, puis de pratiquer ensuite, à travers la jetée, la passe de communication qui unirait l'avant-port au bassin, et surtout de creuser l'avant-port lui-même qui, dans une grande partie de son étendue, manque aussi de profondeur; il faut d'ailleurs qu'on ne l'ignore point, tout le travail aurait lieu dans le plateau de roche qui borde cette côte. Que d'argent ne faudrait-il pas pour l'exécution d'une semblable entreprise? D'un autre côté, que de temps ne s'écoulerait-il pas sans que l'on pût en profiter, car le môle demi-circulaire aurait beau être terminé en peu de temps, avant qu'un navire pût pénétrer dans l'enceinte du bassin, il n'en faudrait pas moins qu'un passage lui fût ouvert à travers la jetée et toute la chaussée de roches vives sur laquelle elle repose?

Ainsi, en dépit de tout ce qu'il y a d'ingénieux dans la contruction d'un port tel que celui qu'on proposait de former au nord de la jetée, et tout ce qu'il y a de séduisant même dans la perspective qu'elle offre au premier coup d'œil, malgré tout ce que méritent de confiance les personnes qui ont conçu ces projets, nous ne balançons pas à les repousser:

1° Parce qu'ils présentent de trop grandes difficultés;

2° Parce qu'ils sont, évidemment, trop dispendieux;

3° Parce qu'ils exigeraient trop de temps ;

4° Parce qu'ils ne répondraient pas à nos vœux, puisqu'ils ne pourraient fournir qu'un bassin pour le commerce, et nul refuge en temps de guerre, nul centre d'action pour une division ou une escadre de l'état.

C'est après nous être convaincus de ces vérités, sur les lieux mêmes que nous avons eu tout le loisir de bien visiter, c'est ap[illegible] soumis nos idées à plusieurs hommes spécia[illegible]ue [illegible]ous avons tourné toute notre attention sur la pa[illegible] du sud de la jetée, et que nous avons examiné, [illegible] leur tour, les projets suivans imaginés dans le mê[illegible]e but, celui de l'agrandissement du port actuel[illegible]

Il appartient, sans contr[illegible], à MM. les ingénieurs des ponts et chaussées de s'occuper plus particulièrement de cette question, eux qui ont déjà fait de si beaux travaux dans le port actuel, et qui connaissent si bien les localités et les difficultés opposées par la nature du fond, et surtout par la fréquence et la force des tempêtes qui précipitent la mer contre les rivages d'Alger. Ils ont, en effet, conçu plusieurs plans, mais tous applicables à la partie du sud seulement. Deux de ces projets, particulièrement, sont venus à notre connaissance ; nous n'en donnerons qu'une idée, sans préciser les détails : car ne nous ayant été communiqués que verbalement nous n'en possédons que la pensée principale.

On nous a dit que le premier de ces projets consistait à prolonger le grand môle dans la direction du

fort Bab-Azoun, c'est-à-dire dans le sud-sudouest, à peu près sur une longueur de quatre cent quatre-vingts mètres, pour arrêter la houle du large et former l'abri du port; puis on proposait, pour achever de limiter l'enceinte, de construire au bas de la ville, au point que domine l'hôpital Caratine, un second môle qui, se dirigeant vers l'extrémité du premier, s'arrêterait précisément sur la tête de la roche sous-marine, nommée *al Jifna*, qui se trouve sur sa route. Dans cette hypothèse, on le voit, une ouverture spacieuse serait laissée entre la roche que nous venons de désigner et la pointe du premier môle. Ce havre, simple dans sa disposition, serait d'une construction bien plus facile, sans contredit, que tout ce que nous avons examiné jusqu'à présent, non seulement il produirait un agrandissement suffisant, mais toutes les convenances désirables pour la sûreté et la répartition intérieure seraient obtenues. En effet, l'étendue de son enceinte serait quatre fois aussi considérable que celle du port actuel, les quais y seraient longs et nombreux, la profondeur de l'eau aussi grande qu'on peut le désirer, et la mer n'y pénétrerait que bien difficilement, puisque l'ouverture se trouverait directement du côté opposé au large.

Nous nous hâterions d'approuver un tel projet, qui d'ailleurs appartient à un homme d'un haut mérite, si nous ne lui reconnaissions un défaut capital, dont un marin seul, peut-être, pouvait apprécier les conséquences : il consiste précisément dans la *position* de l'ouverture.

3° Parce qu'ils exigeraient trop de temps ;

4° Parce qu'ils ne répondraient pas à nos vœux, puisqu'ils ne pourraient fournir qu'un bassin pour le commerce, et nul refuge en temps de guerre, nul centre d'action pour une division ou une escadre de l'état.

C'est après nous être convaincus de ces vérités, sur les lieux mêmes que nous avons eu tout le loisir de bien visiter, c'est après avoir soumis nos idées à plusieurs hommes spéciaux, que nous avons tourné toute notre attention sur la partie du sud de la jetée, et que nous avons examiné, à leur tour, les projets suivans imaginés dans le même but, celui de l'agrandissement du port actuel.

Il appartient, sans contredit, à MM. les ingénieurs des ponts et chaussées de s'occuper plus particulièrement de cette question, eux qui ont déjà fait de si beaux travaux dans le port actuel, et qui connaissent si bien les localités et les difficultés opposées par la nature du fond, et surtout par la fréquence et la force des tempêtes qui précipitent la mer contre les rivages d'Alger. Ils ont, en effet, conçu plusieurs plans, mais tous applicables à la partie du sud seulement. Deux de ces projets, particulièrement, sont venus à notre connaissance ; nous n'en donnerons qu'une idée, sans préciser les détails : car ne nous ayant été communiqués que verbalement nous n'en possédons que la pensée principale.

On nous a dit que le premier de ces projets consistait à prolonger le grand môle dans la direction du

fort Bab-Azoun, c'est-à-dire dans le sud-sudouest, à peu près sur une longueur de quatre cent quatre-vingts mètres, pour arrêter la houle du large et former l'abri du port; puis on proposait, pour achever de limiter l'enceinte, de construire au bas de la ville, au point que domine l'hôpital Caratine, un second môle qui, se dirigeant vers l'extrémité du premier, s'arrêterait précisément sur la tête de la roche sous-marine, nommée *al Jifna*, qui se trouve sur sa route. Dans cette hypothèse, on le voit, une ouverture spacieuse serait laissée entre la roche que nous venons de désigner et la pointe du premier môle. Ce havre, simple dans sa disposition, serait d'une construction bien plus facile, sans contredit, que tout ce que nous avons examiné jusqu'à présent, non seulement il produirait un agrandissement suffisant, mais toutes les convenances désirables pour la sûreté et la répartition intérieure seraient obtenues. En effet, l'étendue de son enceinte serait quatre fois aussi considérable que celle du port actuel, les quais y seraient longs et nombreux, la profondeur de l'eau aussi grande qu'on peut le désirer, et la mer n'y pénétrerait que bien difficilement, puisque l'ouverture se trouverait directement du côté opposé au large.

Nous nous hâterions d'approuver un tel projet, qui d'ailleurs appartient à un homme d'un haut mérite, si nous ne lui reconnaissions un défaut capital, dont un marin seul, peut-être, pouvait apprécier les conséquences : il consiste précisément dans la *position* de l'ouverture.

Lorsqu'il est question de construire un port, et que l'on en est à jeter les plans sur le papier, il ne s'agit pas seulement de savoir où l'on peut établir des môles, et comment on doit procéder à leur construction : il faut d'abord s'enquérir de toutes les convenances de la navigation, s'assurer qu'elles seront bien observées; il faut étudier les besoins des navires au moment où ils entrent et où ils sortent d'un port; on ne doit pas oublier quelle est la nature des vents qui règnent habituellement dans chaque saison, et surtout aux différentes heures du jour; il faut également se rendre compte des courans. En un mot, il est vraiment nécessaire que l'auteur du projet ne soit pas seulement ingénieur habile, il faut que, dans toute l'étendue du terme, il se fasse un moment marin pratique du pays : disons mieux, le concours du marin et de l'ingénieur est indispensable. Dans l'hypothèse contraire, on court risque de voir se renouveler l'inconvénient que nous avons signalé au commencement de cette notice. On agirait en quelque sorte comme ces personnes dont il a déjà été question, et qui, du haut des montagnes d'Alger, fixant les yeux sur le nord de la jetée Khaïr-ed-din, y construisaient en imagination un beau port, sans s'informer seulement si le fond était apte à recevoir des môles.

Dans le projet que nous examinons en ce moment, l'ouverture est désavantageusement située, par cette raison qu'elle est tout-à-fait sous le vent, et, règle générale, une ouverture de port, lorsque celui-ci est

sur le côté d'une baie, doit être toujours placée le plus au vent possible [1].

Voici, selon nous, quels sont les inconvéniens qui résultent du défaut que nous signalons :

1° L'ouverture ainsi disposée se trouvant le plus près possible du fond de la baie, il en résulterait que les bâtimens qui seraient pris de mauvais temps au large, n'oseraient pas venir l'attaquer, certains d'être obligés de jeter l'ancre trop près de la plage; car, pour peu que cette ancre vint à chasser, ils courraient risque (surtout après avoir rencontré la grande chaussée de roches sous-marine) d'aller se briser sur la côte, là où, comme on le sait, il y a peu d'espoir de salut, même pour les équipages.

2° Nonobstant cette circonstance du mauvais temps durant lequel le vent souffle du nord ou du nord-nord-est, admettons qu'un navire très pratique du port ait osé y prendre mouillage, et que, réussissant dans sa manœuvre, son ancre ait *tenu bon* entre les deux môles, quelles difficultés n'aura-t-il pas maintenant à vaincre pour se haler contre le vent, peut-être dans toute la longueur du port, afin d'aller prendre poste. Il lui faudra des chaloupes, de longues touées, de grands efforts,

[1] En nous servant ici de ce terme de marine, *au vent* et *sous le vent*, il est bien clair que nous voulons dire, *du côté du large* pour le premier cas, et *en terre* pour le second. Il n'y a que les vents du large qui menacent le port d'Alger. Il est bien entendu aussi que nous critiquons ici la *position* du port dans ce projet, et non la *direction* de son ouverture, qui est évidemment bonne.

Tout en rapportant ces projets, nous devons le dire aussi, il deviendra indispensable de signaler les inconvéniens qu'ils nous semblent tous présenter plus ou moins. Ici, notre manière de voir est fondée sur une étude approfondie des localités et sur les besoins de la navigation ; nous sommes persuadés, d'ailleurs, que c'est par une critique modérée et sans prévention, que la question peut être éclairée : c'est, du moins, le seul moyen qu'il y ait à nos yeux de servir efficacement des intérêts d'une telle importance.

En 1830, notre armée était à peine établie sur les hauteurs qui couronnent la ville d'Alger, d'où la marine se déployait comme un plan sous ses yeux, que des officiers, qui s'étaient sans doute plus occupés de stratégie que de marine et de travaux hydrauliques, remarquant au nord de la jetée Khaïr-ed-din une baie plus spacieuse que le port qu'elle forme au sud, et en grande partie circonscrite par l'île, la jetée, la ville et une chaîne de roches qui se dirige vers le large, crurent voir dans cette disposition d'apparence favorable, les moyens de construire un meilleur port que celui qui existe aujourd'hui.

Nous concevons facilement que des personnes qui n'ont aucune idée de la navigation, qui ne voient dans un port qu'une enceinte plus ou moins bien fermée, eussent une semblable pensée, et le tableau qui se déroulait sous leurs yeux la leur inspirait naturellement. Tout marin aurait compris que l'une des premières conditions d'un port est de n'être point ouvert

du côté d'où vient habituellement la houle, et d'où le vent souffle avec le plus de violence. Au lieu d'attacher une trop grande importance à la forme et aux limite de l'enceinte de ce port, il aurait d'abord sondé ses profondeurs et reconnu que si la partie du sud manquait de cette profondeur nécessaire, la partie du nord, au contraire, où l'on pensait qu'on pourrait jeter un môle, en avait trop.

Cependant, un officier général de la marine, qui a commandé pendant quelque temps à Alger la station navale, et à qui l'arsenal doit une grande partie de son installation, M. Gallois, dont l'opinion sur cette matière est d'un grand poids, consulté sur la convenance d'admettre un semblable projet, pensa qu'il n'était pas tout-à-fait dépourvu de valeur, et qu'il était exécutable si toutefois on en modifiait l'importance, et qu'en même temps on combattît l'inconvénient si grave que présenterait une ouverture au large par une disposition particulière. Ainsi, M. l'amiral Gallois ne considérait ce port que comme propre au commerce, et, d'un autre côté, il proposait de construire extérieurement et vis-à-vis de l'ouverture, un troisième môle ou *break-water*, de manière à la protéger contre les efforts de la houle du large, comme on le voit, sur une petite dimension, au port de Saint-Martin de l'île de Ré, ou, sur une plus grande, à celui de *Civita-Vecchia*.

Sans doute rien n'est mieux imaginé que ce moyen pour obvier à l'inconvénient que présentait le pro-

jet d'ouvrir un port au nord de la jetée ; mais ne reste-t-il pas toujours la grande difficulté de bâtir dans un lieu si profond et constamment battu de la mer du large, et celle encore de trouver une saison favorable pour une telle opération, et de tout faire en une seule, parce que l'hiver, venant à passer sur ces travaux non terminés, les culbuterait entièrement. Ces difficultés, M. l'am[illegible] Gallois les reconnaissait, et sans doute elles [illegible] être vaincues, mais c'était seulement ap[illegible]ses sacrifices. La peine extrême qu'il y aurait à ba[illegible] dans ce lieu se trouve même augmentée par la né[illegible]sité de former un *break-water*, puisque cel[illegible] n'est autre chose qu'un troisième môle placé encor[illegible] en dehors, et par conséquent dans une plus grande profondeur. Néanmoins, supposons que tout cela s'exécutât, il y aurait encore le défaut de profondeur dans la partie sud de ce nouveau port, là où tout est rocher, et si ces travaux de creusement n'étaient pas impossible, leur difficulté serait toujours extrême.

Nous croyons pouvoir signaler encore un grand inconvénient, et il provient de la disposition de cette entrée. En effet, il nous semble qu'elle serait d'une pratique difficile, surtout lorsque la mer viendrait à se soulever, comme cela arrive dans cet endroit pendant l'année presque tout entière, car il y aurait probablement dans les deux passes formées par ce *break-water*, un fort clapotage et des remous de courans qui, lorsqu'un navire chercherait à y entrer, neutraliseraient,

en grande partie, l'action de son gouvernail; d'un autre côté, la houle agissant directement sur sa poupe, ne lui permettrait pas d'exécuter, avec toute la célérité et la précision nécessaires, la double manœuvre d'embardée qu'il conviendrait nécessairement de faire dans cette passe tortueuse, d'abord, pour doubler la pointe du *break-water*, et presque aussitôt après pour franchir celle de l'un des môles.

S'il est vrai que l'exécution d'un tel projet soit praticable, nous y voyons, du moins, un travail immense, difficile et dispendieux ; un travail dans lequel les ingénieurs devront s'attendre à des causes fréquentes d'insuccès : on peut le dire, à l'avance, jamais il n'y aura là de résultats proportionnés aux besoins que l'on ressent à Alger et aux sacrifices qui auront été faits.

Egalement séduit par cette disposition locale si heureuse en apparence, dont nous venons de parler, et s'attachant au nord de la jetée Khaïr-ed-din, un ingénieur hydrographe, d'un mérite incontestable, M. Dortet de Tessan, conçut un projet qui n'est qu'une modification du premier, et au moyen duquel, s'il est vrai que de nouveaux avantages sont acquis, il se présente aussi de nouvelles difficultés. Ce projet est tracé par une ligne ponctuée sur la belle carte d'Alger et de sa rade, par M. le capitaine de corvette Bérard; mais nous sommes forcés de dire ici que l'idée n'en était pas neuve, car M. l'amiral Gallois l'avait eue avant lui, et au rapport de M. Dubois Thinville, ancien consul-général à Alger, Mustapha-Pacha y

avait songé dès le commencement du XIXe siècle. Voici en quoi il consiste : il s'agirait de fermer complétement le bassin dont il est question, du côté du large, par un grand môle demi-circulaire s'appuyant d'une part sur le pied de la ville, et de l'autre sur l'extrémité de l'île, puis d'ouvrir une entrée à travers la jetée de Khaïr-ed-din, de manière que le port actuel ne fût plus qu'un avant-port.

S'il y a quelque différence dans la manière dont ce projet a été conçu par les [illegible]ux personnes que nous venons de nommer, elle n'exis[illegible]e que dans le point que nous allons signaler. L'une [illegible]ense que l'on pourrait profiter de la chaîne de roches qui s'étend longuement au large, à partir de l'ext[illegible] de la ville, pour y asseoir une partie de ce gra[illegible]ôle, ce qui semble, en effet, assez favorable, et l'autre l'établit plus en terre, ne le faisant partir que de cette partie de la ville où aboutit la rue des Lotophages ; mais, comme dans le premier cas, c'est pour finir à la pointe nord de l'île d'Alger : dans cette dernière hypothèse le bassin serait plus petit.

Si nous examinons cette nouvelle disposition d'un port dans la partie du nord de la jetée, nous y trouverons toujours la même difficulté pour la construction de ces ouvrages, par un grand fond sur lequel la mer se déroule avec fracas pendant la plus grande partie de l'année ; ici, nous voyons encore un empêchement dans le travail immense que ce bassin réclamerait, car non seulement il faudrait y exécuter, avec une célé-

rité extrême, nombre d'ouvrages, qui, non achevés, ne résisteraient jamais aux orages de la mauvaise saison; mais il y aurait encore nécessité de creuser toute la partie du sud du bassin pour lui donner une profondeur convenable, puis de pratiquer ensuite, à travers la jetée, la passe de communication qui unirait l'avant-port au bassin, et surtout de creuser l'avant-port lui-même qui, dans une grande partie de son étendue, manque aussi de profondeur; il faut d'ailleurs qu'on ne l'ignore point, tout le travail aurait lieu dans le plateau de roche qui borde cette côte. Que d'argent ne faudrait-il pas pour l'exécution d'une semblable entreprise? D'un autre côté, que de temps ne s'écoulerait-il pas sans que l'on pût en profiter, car le môle demi-circulaire aurait beau être terminé en peu de temps, avant qu'un navire pût pénétrer dans l'enceinte du bassin, il n'en faudrait pas moins qu'un passage lui fût ouvert à travers la jetée et toute la chaussée de roches vives sur laquelle elle repose?

Ainsi, en dépit de tout ce qu'il y a d'ingénieux dans la contruction d'un port tel que celui qu'on proposait de former au nord de la jetée, et tout ce qu'il y a de séduisant même dans la perspective qu'elle offre au premier coup d'œil, malgré tout ce que méritent de confiance les personnes qui ont conçu ces projets, nous ne balançons pas à les repousser:

1° Parce qu'ils présentent de trop grandes difficultés;

2° Parce qu'ils sont, évidemment, trop dispendieux;

3° Parce qu'ils exigeraient trop de temps ;

4° Parce qu'ils ne répondraient pas à nos vœux, puisqu'ils ne pourraient fournir qu'un bassin pour le commerce, et nul refuge en temps de guerre, nul centre d'action pour une division ou une escadre de l'état.

C'est après nous être convaincus de ces vérités, sur les lieux mêmes que nous avons eu tout le loisir de bien visiter, c'est après avoir soumis nos idées à plusieurs hommes spéciaux, que nous avons tourné toute notre attention sur la partie du sud de la jetée, et que nous avons examiné, à leur tour, les projets suivans imaginés dans le même but, celui de l'agrandissement du port actuel.

Il appartient, sans contredit, à MM. les ingénieurs des ponts et chaussées de s'occuper plus particulièrement de cette question, eux qui ont déjà fait de si beaux travaux dans le port actuel, et qui connaissent si bien les localités et les difficultés opposées par la nature du fond, et surtout par la fréquence et la force des tempêtes qui précipitent la mer contre les rivages d'Alger. Ils ont, en effet, conçu plusieurs plans, mais tous applicables à la partie du sud seulement. Deux de ces projets, particulièrement, sont venus à notre connaissance; nous n'en donnerons qu'une idée, sans préciser les détails : car ne nous ayant été communiqués que verbalement nous n'en possédons que la pensée principale.

On nous a dit que le premier de ces projets consistait à prolonger le grand môle dans la direction du

fort Bab-Azoun, c'est-à-dire dans le sud-sudouest, à peu près sur une longueur de quatre cent quatre-vingts mètres, pour arrêter la houle du large et former l'abri du port; puis on proposait, pour achever de limiter l'enceinte, de construire au bas de la ville, au point que domine l'hôpital Caratine, un second môle qui, se dirigeant vers l'extrémité du premier, s'arrêterait précisément sur la tête de la roche sous-marine, nommée *al Jifna*, qui se trouve sur sa route. Dans cette hypothèse, on le voit, une ouverture spacieuse serait laissée entre la roche que nous venons de désigner et la pointe du premier môle. Ce havre, simple dans sa disposition, serait d'une construction bien plus facile, sans contredit, que tout ce que nous avons examiné jusqu'à présent, non seulement il produirait un agrandissement suffisant, mais toutes les convenances désirables pour la sûreté et la répartition intérieure seraient obtenues. En effet, l'étendue de son enceinte serait quatre fois aussi considérable que celle du port actuel, les quais y seraient longs et nombreux, la profondeur de l'eau aussi grande qu'on peut le désirer, et la mer n'y pénétrerait que bien difficilement, puisque l'ouverture se trouverait directement du côté opposé au large.

Nous nous hâterions d'approuver un tel projet, qui d'ailleurs appartient à un homme d'un haut mérite, si nous ne lui reconnaissions un défaut capital, dont un marin seul, peut-être, pouvait apprécier les conséquences: il consiste précisément dans la *position* de l'ouverture.

Lorsqu'il est question de construire un port, et [illegible]e l'on en est à jeter les plans sur le papier, il ne [illegible]git pas seulement de savoir où l'on peut établir [illegible]les, et comment on doit procéder à leur con-[illegible] : il faut d'abord s'enquérir de toutes les [illegible]venances de la navigation, s'assurer qu'elles se-[illegible]t bien observées; il faut étudier les besoins des navires au moment où ils entrent et où ils sortent d'un port; on ne [illegible] lier quelle est la nature des vents qui [illegible] en [illegible]llement dans chaque saison, et surtout aux [illegible] heures du jour; il faut également se rend[illegible] compte des courans. En un mot, il est vraiment [illegible]saire que l'auteur du projet ne soit pas seule[illegible] habile, il faut que, dans toute l'étendue du terme, il se fasse un moment marin pratique du pays : disons mieux, le concours du marin et de l'ingénieur est indispensable. Dans l'hypothèse contraire, on court risque de voir se renouveler l'inconvénient que nous avons signalé au commencement de cette notice. On agirait en quelque sorte comme ces personnes dont il a déjà été question, et qui, du haut des montagnes d'Alger, fixant les yeux sur le nord de la jetée Khaïr-ed-din, y construisaient en imagination un beau port, sans s'informer seulement si le fond était apte à recevoir des môles.

Dans le projet que nous examinons en ce moment, l'ouverture est désavantageusement située, par cette raison qu'elle est tout-à-fait sous le vent, et, règle générale, une ouverture de port, lorsque celui-ci est

sur le côté d'une baie, doit être toujours placée le plus au vent possible[1].

Voici, selon nous, quels sont les inconvéniens qui résultent du défaut que nous signalons :

1° L'ouverture ainsi disposée se trouvant le plus près possible du fond de la baie, il en résulterait que les bâtimens qui seraient pris de mauvais temps au large, n'oseraient pas venir l'attaquer, certains d'être obligés de jeter l'ancre trop près de la plage; car, pour peu que cette ancre vînt à chasser, ils courraient risque (surtout après avoir rencontré la grande chaussée de roches sous-marine) d'aller se briser sur la côte, là où, comme on le sait, il y a peu d'espoir de salut, même pour les équipages.

2° Nonobstant cette circonstance du mauvais temps durant lequel le vent souffle du nord ou du nord-nord-est, admettons qu'un navire très pratique du port ait osé y prendre mouillage, et que, réussissant dans sa manœuvre, son ancre ait *tenu bon* entre les deux môles, quelles difficultés n'aura-t-il pas maintenant à vaincre pour se haler contre le vent, peut-être dans toute la longueur du port, afin d'aller prendre poste. Il lui faudra des chaloupes, de longues touées, de grands efforts,

[1] En nous servant ici de ce terme de marine, *au vent* et *sous le vent*, il est bien clair que nous voulons dire, *du côté du large* pour le premier cas, et *en terre* pour le second. Il n'y a que les vents du large qui menacent le port d'Alger. Il est bien entendu aussi que nous critiquons ici la *position* du port dans ce projet, et non la *direction* de son ouverture, qui est évidemment bonne.

et probablement toute une journée pour réussir, heureux encore (et nous avouons que la chose est peu croyable) s'il ne fait aucune avarie, soit à lui, soit autour de lui.

3° La sortie de ce havre présenterait presque autant de difficultés et de dangers que son entrée. Pour s'en convaincre, il ne faut que se mettre bien au courant de ce qui se passe aujourd'hui dans le port d'Alger, dont l'ouverture est cependant bien plus au vent que celle que l'on projette. C'est généralement le matin que les navires quittent le port pour prendre la mer, soit parce que leurs e[illegible] tions sont closes de la veille, soit pa[illegible] veulent avoir une journée devant eux pour être en mesure de s'élever de la baie, soit enfin parce que dans ce moment il y a habituellement du calme ou une faible brise, précurseur de celle plus fraîche qui se déclarera vers onze heures ou midi. S'il fait calme, les bâtimens sont forcés de se *touer* au large par le moyen d'aussières ou de se faire remorquer par des canots, ce qui est toujours une manœuvre longue et pénible; s'il y a un peu de brise, ils appareillent leurs voiles et courent une première bordée dans la baie; mais la houle du nord qui, à peu d'exception près, se manifeste constamment sur cette rade, les prend par le travers et les porte insensiblement vers la côte, si bien que virant de bord près de la plage de l'Arach ou de la Rassauta, c'est à peine si à la seconde bordée, ils peuvent atteindre le point d'où ils étaient d'abord partis. Il en résulte

que les navires qui sortent d'Alger éprouvent toujours de la difficulté à s'élever en mer, et que cette difficulté est d'autant plus grande que la brise est plus faible. Tous les marins qui ont été dans ce pays ont observé ce fait, et pour ceux qui ne le connaissent pas, nous pouvons citer des bâtimens de l'état, une division de vaisseaux même, appareillée dans une circonstance semblable de la baie, où cependant elle était mouillée assez au large, qui fut en grande partie forcée de laisser tomber l'ancre non loin du rivage, ne pouvant plus gagner au vent malgré la fraîcheur de la brise qui permettait de filer deux à trois nœuds. Quel danger n'eussent pas couru ces vaisseaux, si un coup de vent du large les eût surpris dans cette situation.

Lorsque l'ancien gouverneur d'Alger, le vénérable comte d'Erlon, quitta cette colonie pour rentrer en France sur le navire à vapeur *la Salamandre*, la corvette de charge *l'Agathe* s'était laissé affaler de cette manière dans la baie où plusieurs fois elle avait été obligée à laisser tomber l'ancre, elle se trouva à la fin dans une telle position qu'il ne lui fut plus possible de tenter de s'en retirer sans le secours du vent de terre, heureusement que M. l'amiral de la Bretonnière, dont l'esprit actif veillait sans cesse sur les mouvemens de la marine, en eut promptement connaissance, et qu'il fit immédiatement signal à *la Salamandre* de se détourner un instant de sa route pour aller prendre la corvette à la remorque, et la conduire au large de la baie. Le lendemain il venta grand frais

rait nous adresser. Dans cerains temps, dira-t-on, les navires entrant dans le port, seront peut-être exposés à heurter l'extrémité de la digue des vaisseaux du roi, et feront nécessairement des avaries. Cela pourra en effet arriver, car tous les accidens sont admissibles en marine; mais voyons un peu quelles sont les circonstances qui peuvent occasionner celui-ci : serait-ce des vents du nord ou du nord-nord-est? non, car le navire chassant tendra toujours à s'écarter de cette digue qui court au sud-ouest; avec ceux de nord-est? pas davantage, car le navire, s'il entre à la voile, gouvernera à six ou à sept quarts du vent; avec l'est? impossible, il sera grand l rgue. Inutile de parler des autres aires de vent. Celui qui présente le plus de difficulté est évidemment le nord-est ou le nord-nord-est: eh bien! que les capitaines qui n'oseront pas compter sur les qualités de leurs navires et l'agilité de leurs équipages se contentent de doubler la digue du large avec leur erre et tout près pour venir bout au vent laisser tomber leur ancre le plus près et le plus en dedans possible de cette digue, et ensuite ils se haleront par le moyen des amarres. Nous en sommes persuadés, la maladresse ou un accident imprévu pourront seuls causer des avaries, si, règle générale, on ralie constamment, soit en entrant, soit en sortant le môle du Vent.

Quant à la manœuvre des navires à vapeur, elle n'a pas besoin d'être indiquée ici, ils devront seulement prendre beaucoup de tour, comme ils le font

actuellement pour venir saisir leurs corps-morts, de manière à donner dans la passe, la barre à tribord et avec la seule impulsion de leur erre. Mais passons à un autre examen : le port, dont nous ne présentons ici qu'un simple croquis, est-il bien d'une construction facile?

Sa construction, comme nous allons le voir, est évidemment sujette à de nombreuses difficultés ; mais ces difficultés paraissent devoir être moins grandes que celles que présentent les autres projets, soit parce que les travaux pendant leur durée seront moins exposés à l'attaque constante de la mer, soit parce qu'on établira les môles par une profondeur moins considérable, deux circonstances qui doivent être regardées comme étant de la plus haute importance.

Sans doute aussi ces travaux seront dispendieux ; mais, à coup sûr, ils ne le seront pas plus que ceux des autres projets, et ils auront sur tous un avantage immense, c'est celui de pouvoir être conduits de telle sorte que chaque pas que l'on fera, chaque bloc artificiel que l'on jettera dans le port, l'améliorera et lui donnera de l'accroissement sans lui causer aucun des embarras préalables qui rétrécissent momentanément l'espace et gênent la navigation. En effet, pour obtenir l'avantage que nous signalons, il faut ne s'occuper, en premier lieu, que de la digue du large, et, celle-ci une fois achevée, les deux autres digues ne présenteront plus dans leur construction les mêmes difficultés que la première, qui les garantira de la houle

ettra en quelque sorte les travailleurs à l'abri. tte digue du large est donc la clef du port que ojetons, c'est sur elle que toute l'attention t être portée, et si nos vues étaient adoptées, c'est r elle indubitablement qu'il faudrait commencer. elle que soit la somme que l'on obtiendrait chaque iée pour cet ouvrage, elle procurerait une amélio- ion sensible, tant sous le rapport de la sécurité que sous celui de la capacité utefois, il est bien certain que le moyen le plus économique serait de voter d'un seul coup une somme suffisante pour marcher rapidement vers l'achèvement de cette première digue, afin qu'elle ait moins à souffrir des attaques de la mauvaise saison. « Toutes les fois qu'on veut faire des constructions exposées à 'action de la mer, disait M. le ministre de la marine à la Chambre des députés[1], le parti le plus économique est de donner les fonds nécessaires le plus promptement possible, et de les exécuter sans interruption. » Et cette seule autorité bien compétante sans doute nous dispensera d'insister davantage sur un point si digne de considération.

Nous ne nous dissimulons pas toutes les difficultés que présente cette première construction, mais elles sont naturellement la conséquence de son importance. Personne ne sait mieux que nous avec quelle force la houle viendra attaquer de semblables travaux ; mais

[1] Discours de M. l'amiral de Rosamel, ministre de la marine, à la Chambre des députés, le 6 juin 1837.

n'avons-nous pas aussi été témoins des heureux succès obtenus dernièrement contre cette fureur de la lame attaquant sans cesse les beaux travaux du grand môle. C'est surtout, on le conçoit, sur la partie terminale des travaux annuels que cette fureur se déchaînera, et que durant chaque mauvaise saison il se fera des dégâts considérables, car nous admettons qu'il faille plusieurs années pour la seule construction de la digue du large; mais ne serait-il pas possible d'arrêter chaque fois le travail avancé, par une tête provisoire et résistante, ou bien ne pourrait-on calculer et faire la part de l'orage comme dans un incendie on fait la part du feu.

Quant à la manière de construire cette digue, il ne peut y avoir de doute. Nous ne balançons pas à dire, d'après ce que nous avons vu de l'emploi des blocs artificiels faits avec le béton, que l'on devra procéder dans cette circonstance comme on l'a fait durant ces dernières années, en employant des blocs de la plus grande dimension possible[1], et les établissant succes-

[1] Le béton avait été employé à Alger avant l'occupation française. MM. les ingénieurs des ponts et chaussées s'empressèrent d'y recourir aussi pour les travaux considérables qui se présentèrent à eux dès le commencement de leur établissement à Alger. On procéda d'abord par petits blocs, puis M. l'amiral Gallois, qui commandait la marine alors, proposa d'en augmenter la dimension, offrant même de céder, pour cet usage, des grands chalans hors de service qui provenaient de l'ancienne marine du dey. On coula ces chalans et l'on y forma des blocs de trente à trente-cinq mètres cubes. En 1835, M. le gouverneur, comte d'Erlon, nomma, d'après l'ordre du ministre de la guerre, une commission pour examiner les travaux faits et proposer de nouveaux moyens;

sivement les uns devant les autres, dans la direction indiquée, jusqu'à telle distance que l'on jugerait le plus convenable. On achèverait ensuite cette digue par des travaux de détails, tels que ceux qui doivent lier les blocs entre eux; puis on l'assurerait contre les fureurs de la mer par un enrochement de blocs artificiels faisant suite à celui qui défend le grand môle dans l'est. Nous ne pensons pas que pour tous ces travaux la profondeur de l'eau puisse être opposée comme une difficulté invincible, puisque la plus grande de celles que nous trouvons dans le plan de cette digue est de quatorze mètres, tandis que l'un des projets que nous avons cités comme appartenant à un ingénieur des ponts et chaussées, présente dans

cette commission, présidée par M. l'intendant civil d'Alger, se composait de MM. le directeur du génie militaire, Maurin; Rang, directeur du fort; Cross, ingénieur de la marine, et Poirel, chef du service des ponts et chaussées. Après de longs développemens fournis par ce dernier pour faire connaître à la commission tous les travaux qui avaient été exécutés et la manière dont on se proposait de les continuer; après avoir discuté sur le procédé le plus avantageux à suivre, la commission décida qu'il serait fait au gouvernement la demande de délivrer à la fois sur le budget affecté a ces dépenses, une plus forte somme d'argent que par le passé, pour embrasser d'un seul coup une plus grande étendue d'ouvrage et ne rien laisser d'inachevé avant le retour de la mauvaise saison, et, en second lieu, que M. l'ingénieur, chef des ponts et chaussées, entreprendrait d'atteindre, dans la construction des blocs artificiels, la dimension de soixante à soixante-cinq mètres cubes au moins. Ces essais ont été faits avec plus de succès qu'on n'osait l'espérer, et l'on est parvenu aujourd'hui à dépasser de beaucoup ces dimensions, ce qui permet d'établir avec une grande solidité des constructions que la mer peut bien attaquer dans quelques circonstances rares, mais qu'elle ne peut plus renverser.

plusieurs de ses parties une profondeur de seize à dix-sept mètres.

Une fois cette digue du large terminée, on aura de l'abri pour entreprendre celle de Bab-Azoun, d'autant moins difficile d'ailleurs à construire qu'il y a peu de fond là où elle devra être assise. La construction de celle des Vaisseaux du roi jouira aussi de ce premier avantage ; et toutes, faites d'après les mêmes principes que la première, devront également être protégées par un enrochement de blocs naturels.

Dans tous les projets qui ont pour but, quelque part que ce soit, des améliorations, la première chose que l'on veut connaître, c'est le total des dépenses auxquelles on devra arriver, et certes on ne peut pas reprocher à notre siècle l'oublie de ce point capital, nous serions plutôt tenté de lui reprocher le contraire, car que de fois n'arrive-t-il pas de se sentir frapper d'indifférence devant une série plus ou moins nombreuse de chiffres, sans s'être préalablement enquis du profit réel qui pouvait naître de la mise dehors qu'elle représentait. Il nous semble en effet entendre des voix répéter autour de nous : « Combien coûtera donc votre port ? » En vérité, nous ne le savons pas, car nous ne sommes point ingénieurs hydrauliques ; mais, à coup sûr, il coûtera moins que les autres projets, puisqu'il est plus simple et exige moins de travail : cependant, comme aujourd'hui on veut absolument des chiffres, nous allons essayer d'en trouver.

Nous pouvons, par exemple, cuber chacune de nos trois digues, ce qui est bien facile puisque nous donnons deux de leurs dimensions et que la profondeur de l'eau nous représente la troisième qui est leur hauteur au-dessous de sa surface ; ajoutons à celle-ci cinq mètres pour la hauteur au-dessus, car cette quantité ne peut figurer sur notre plan : nous obtiendrons pour la digue du Large 43,645 mètres cubes, pour celle des Vaisseaux du roi 63,984, et pour la troisième 38,016, ce qui fait un total de 145,645 mètres cubes. Il ne s'agit plus que de connaître la valeur de cette unité à Alger, matériaux et main-d'œuvre compris ; or, nous l'avons vu estimer, par l'une des personnes compétentes, de 66 à 70 fr. ; mettons 70, nous aurons donc pour les trois môles réunis une dépense à faire de 10,195,150 fr. ; mais, avouons-le de bonne foi, ce calcul ne peut avoir rien de bien positif : pour se faire une idée précise des dépenses que coûterait un port comme celui que nous venons de proposer, il faudrait un devis détaillé dressé par des gens experts et évidemment pris dans l'administration des travaux hydrauliques. Toutefois, nous le répétons, parmi les différens projets imaginés jusqu'à ce jour, celui-ci doit être le moins dispendieux, par la raison qu'il est le moins surchargé de travail et qu'il exige sans doute moins de matériaux. Remarquons surtout deux choses : premièrement le chiffre que nous présentons n'est point assez élevé par la raison que nous n'y tenons aucun compte des éventualités, tels que les dégâts cau-

sés par la mer pendant la durée des travaux, les accidens du fond, ceux aussi que la négligence peut faire naître, et qui, tous réunis, élèveraient peut-être la somme à la moitié en sus de ce que nous venons de dire; ce sont des choses que l'on doit prévoir dans ces sortes d'ouvrages, parce qu'il est bien rare qu'elles n'arrivent pas.

Le port d'Alger agrandi, comme nous venons de le proposer, doit suffire pour notre établissement, quelle que soit la destination qu'on lui donne. Toutefois, nous devons signaler encore de nouveaux travaux, et parconséquent de nouvelles dépenses qui semblent être la conséquence de notre projet, mais qui le sont aussi de tout autre tendant à l'amélioration de ce port. Nous dirons même que, dans l'état actuel des choses, ne pas faire ces travaux et ne point les pousser aussi loin que cela est convenable, ce serait vouloir la ruine de la darse, ce serait prendre peu d'intérêt aux opérations commerciales ou militaires qui s'y font journellement. Nous voulons parler des quais qui sont en si mauvais état et tellement réduits, que, depuis qu'il y a à Alger quelque peu de mouvement, c'est-à-dire depuis que nous l'occupons, le défaut d'espace sur ces quais paralyse le commerce et l'entraîne forcément dans des lenteurs ou des dépenses extraordinaires, telles, par exemple, que des frais d'emmagasinage ou des amendes pour cause de violation de réglement. Avec un agrandissement, ce besoin se fera encore plus sentir; or nous voyons deux moyens de satisfaire à ces nou-

velles exigences : 1° en bâtissant des quais là où ils manquent; 2° en débarrassant ceux qui existent des bâtimens qui les encombrent d'une manière si défavorable.

Un projet existe déjà au sujet des quais, on le voit même porté sur la carte d'Alger publiée par les ingénieurs géographes de l'armée, sous la direction du chef de bataillon Filhon : il consiste à en élever de nouveaux tout le long de la plage de la Pescade. Mais la disposition qui leur est donnée nous paraît mal conçue ; nous proposons d'en former dans ce même endroit un seul, brisé sur deux points seulement de sa longueur, et décrivant ainsi un arc depuis la base de la digue de Bab-Azoun jusqu'à celle du môle de la Santé. Les localités présentent des facilités pour cette construction, et ces facilités seraient encore plus grandes une fois que le port aurait été fermé. Ce quai, que nous désignons sur notre plan par le nom de *quai de la Ville*, serait le plus important de tous, car c'est devant lui que se trouveraient rangés tous les navires des deux grandes andannes du commerce. Il communiquerait avec la ville par trois voies différentes, 1° par Bab-Azoun, au moyen d'un chemin que l'on pratiquerait vis-à-vis la digue, et dans lequel les voitures devront pouvoir circuler ; 2° par la porte de la Pescade, qui ne sera guère praticable que pour le transport par dos de bisqueri, et 3° par la porte de la Marine, car nous admettons dans notre plan que le quai commencé par Omar-Pacha, et qui sépare la Douane de la Santé, serait achevé et mis au niveau des autres.

Quant aux anciens quais, on peut voir par un simple coup d'œil jeté sur notre plan combien ils sont encombrés par de grandes bâtisses la plupart en ruine. Premièrement le quai situé entre celui de la Douane et la jetée Khaïr-ed-din, se trouve presque entièrement occupé par un immense bâtiment qui est partagé entre la Douane établie au rez-de-chaussée et le magasin général de la Marine en haut. Tout l'intérieur de cet édifice est mal distribué et peu commode pour les différens services qui l'occupent ; vieilli par le temps, ruiné par les boulets de lord Exmouth, dont on voit encore sur plusieurs points de la charpente les traces incontestables, négligé par nous, il menace de se faire lui-même justice si on ne la lui rend promptement ; entreprendre sa réparation entraînerait à une dépense non moins forte que celle d'une réédification complète, aussi conseillons-nous de le mettre à bas, et il en résultera, comme on peut le voir, un fort bel emplacement dont le commerce du cabotage a depuis long-temps le plus grand besoin.

Si nous passons au quai de l'Amirauté qui borde en dedans la jetée de Khaïr-ed-din, nous rencontrons d'abord une maison dans laquelle se sont tant bien que mal nichées les autorités de la douane ; enlevons encore ce bâtiment de dessus le quai qu'il encombre, mais respectons cette fontaine qui y tient, et qui porte sur tous ses marbres les traces évidentes de notre mépris pour l'œuvre des Turcs.

En suivant toujours ce quai, nous remarquons en-

suite le grand magasin de la direction du port, qui occupe dans une grande partie de son étendue près des deux tiers de sa largeur. Certes il est bien utile au service de la marine, car c'est là que sont déposés une grande partie de son matériel, le dépôt des pompes à incendie et le poste des employés indigènes ; c'est encore là que logent les principaux maîtres de l'arsenal, dont la présence à la Marine est nécessaire à toute heure de la nuit et du jour. Mais ce bâtiment est dans un état de décrépitude déplorable qui obligera bientôt l'administration d'en élever un autre, ou bien de transporter ailleurs ce qu'il contient. Ce dernier parti nous semble le meilleur, car alors on pourra faire disparaître cette construction et rendre au quai une étendue qui lui a été enlevée, étendue dont peut-être il n'y avait pas d'inconvénient à le priver du temps de la marine algérienne, mais qui est d'une grande nécessité aujourd'hui pour notre marine marchande.

C'est donc en bâtissant les quais que nous avons indiqués et débarrassant avec discernement ceux qui existent déjà, que l'on peut parvenir à mettre en harmonie toutes les parties du port et faire que toutes les convenances y soient observées. On nous objectera, nous nous y attendons, qu'en abattant d'un seul trait de plume trois édifices, nous délogeons la douane et une partie du service de la marine ; cela est vrai, mais nous trouverons infailliblement bien à les loger, car, en tout état de cause, il faut bien les mettre dans le port et même les y établir avant qui que ce soit. Pour

cela il ne faut que mettre chacun à sa place, et par exemple envoyer, là où le génie voudra les installer, l'artillerie d'une part et les subsistances de l'armée de l'autre, tous deux si étrangers à la marine et qui néanmoins occupent la plus grande partie de ce qui devrait entrer dans ses attributions. Que l'artillerie aille établir ailleurs ses vastes magasins, ses riches ateliers, ce luxe de forges qui rivalise avec ce que nous avons de plus beau en ce genre dans nos arsenaux de France, ses casernes, ses écuries; que la manutention transporte ailleurs ses fours et ses immenses magasins, elles seules peuvent quitter impunément le bord de la mer; mais il n'en est pas de même de la marine, elle est là à son poste, c'est son domaine et son champ de bataille. Que l'artillerie abandonne surtout ses logemens à nos marins et à nos employés du port, car il est aussi désavantageux pour le service qu'il est injuste à l'égard de ceux-ci de les laisser dans l'intérieur de la ville, où il est de toute impossibilité de les rassembler lorsqu'on en a besoin; qu'elle nous abandonne la vieille tour espagnole pour que nos pilotes et guetteurs puissent veiller aux mouvemens qui se font en mer, sans que nous ayons besoin journellement de recourir à sa tolérance, ou si on l'aime mieux, à son obligeance; enfin que l'eau nous appartienne, car elle est là pour la marine, pour l'approvisionnement des navires de l'état et parconséquent pour le service de l'armée.

Que l'on se persuade bien au surplus qu'il n'y a aucune récrimination personnelle dans cette réclama-

tion de notre part. Personne ne sait mieux que nous combien, malgré les frottemens inévitables de nos services respectifs dans un si petit espace, les relations entre les deux corps de l'artillerie et de la marine ont été agréables pour les personnes qui en faisaient partie à l'époque où l'un de nous s'y trouvait. Il se plaît même à rendre la justice au premier de dire, que dans plus d'une circonstance son secours a été utile à l'autre : parmi les divers exemples qu'il en peut donner, il citera toujours l'empressement si efficace, et toutefois si peu signalé dans les journaux officiels, avec lequel l'artillerie réclamée par lui à une heure où elle seule à peu près existait dans l'arsenal, se porta sur les points où des navires frappés par la tempête avaient besoin d'un prompt secours. Nous voulons parler du coup de vent du 11 février; en cette circonstance elle mit une célérité, elle déploya une intelligence qu'on ne saurait trop signaler. Certes l'artillerie se distingua entre tous les autres, et son dévouement fut malheureusement trop attesté par la mort du généreux capitaine de Livois [1], pour qu'on ose le mettre en doute; mais tout en rendant justice à son active coopération, nous sommes forcés de dire que si, au lieu de soldats qu'il allait réveiller dans l'Arsenal, le directeur du port eût trouvé des

[1] Ce jeune officier, cherchant à secourir le capitaine d'un trois-mâts russe jeté sur les rochers de Caratine, et après avoir atteint le pont de ce navire, fut précipité dans les brisans du rivage et disparut. Un monument utile consacre ce grand dévouement.

marins et des employés de sa direction les secours n'en eussent été que plus efficaces, car lorsqu'il s'agit d'opérations de ces sortes, il est préférable, sans contredit, d'avoir à faire à un seul homme du métier qu'à dix qui n'en sont pas.

Ainsi donc l'artillerie quittant l'Arsenal, où elle occupe la place d'un autre service, n'y conserverait que ses batteries, car c'est tout ce à quoi elle a droit de prétendre. De son côté la marine trouverait dans l'héritage qu'elle ferait, sur son propre chantier, suffisamment de quoi se dédommager de la perte des deux magasins que nous démolissons pour désencombrer les quais.

La douane hériterait de la moitié, par exemple, du grand magasin des subsistances et s'y trouverait fort à l'aise; l'autre moitié reviendrait à la marine, comme elle lui appartenait autrefois. De cette manière chacun serait à sa place, et il n'existerait plus dans les ressorts du service que le frottement strictement nécessaire pour le faire marcher d'une manière convenable.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

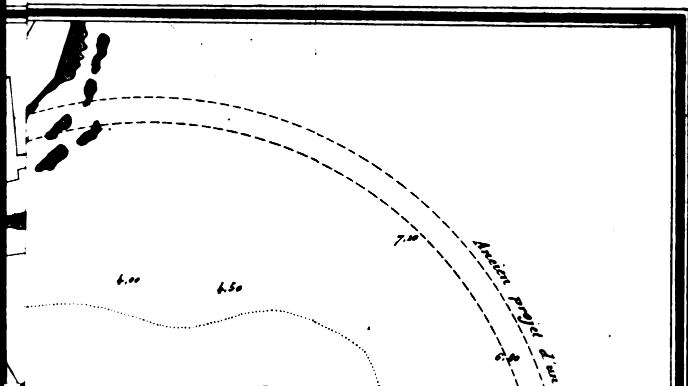
TABLE

DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

APPENDICE.

NOTES DU PREMIER VOLUME.

FIN.

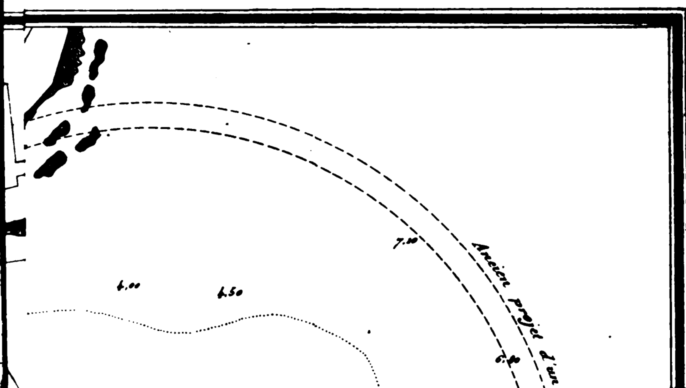


Ancien projet d'un
7.00
6.00
6.50

NOTE DU SECOND VOLUME.

OBSERVATIONS SUR LE PORT D'ALGER.

FIN.



7.10
4.00
4.50
6.80
Ancien projet d'un

